

)

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES.

TOME XL.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. BARON, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	FRANÇOIS, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	MANOURY, libraire.
MARSEILLE. . . .	CAMOIN, libraire.
MONTPELLIER. . .	PATRAS, libraire.
NANCY.	Georges GRIMBLOT, libraire.
AGEN.	BERTRAND, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	CREUSAT, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	PAGEOT, libraire.
TOULOUSE. . . .	DAGALLIER, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS. . . .	GARNIER, libraire.
CHARTRES. . . .	GARNIER fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	GAULARD, libraire.
ABBEVILLE. . . .	GATTOIS-GRARE, libraire.
AVIGNON. . . .	FRUCTUS, libraire.
SÉDAN.	AUG. PIERROT, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	DELSOL, libraire.
STRASBOURG.. . .	LAGIER, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	BRONNER-BAUWENS, imprimeur-libraire.
TOULON.	MONGE et VILLAMUS, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-F ^{me} . . .	A. VEYSSET, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	BINTOT, libraire.
GRENOBLE. . . .	PAUD'HOMME, libraire.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE
DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,
DEPUIS
LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MŒURS, COUTUMES,
GOVERNEMENTS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE,
PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Recueils ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE,
DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.
ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,
RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXIV.

BIBLIOTHEQUE

DES VOYAGES

PAR M. DE LA HARPE
DE L'ACADEMIE DES SCIENCES
DE L'INSTITUT NATIONAL
DE L'INSTITUT DE FRANCE
DE L'INSTITUT DE BRUXELLES
DE L'INSTITUT DE VIENNE
DE L'INSTITUT DE BERLIN
DE L'INSTITUT DE PETERSBURG
DE L'INSTITUT DE ST. PETERSBURG
DE L'INSTITUT DE MOSCOW
DE L'INSTITUT DE KIEV
DE L'INSTITUT DE ZAGREB
DE L'INSTITUT DE BUDAPEST
DE L'INSTITUT DE PRAGUE
DE L'INSTITUT DE VIENNE
DE L'INSTITUT DE BOLOGNE
DE L'INSTITUT DE PADOVE
DE L'INSTITUT DE VERONE
DE L'INSTITUT DE TRIESTE
DE L'INSTITUT DE GENOVA
DE L'INSTITUT DE NAPLES
DE L'INSTITUT DE PALERMO
DE L'INSTITUT DE CATANIA
DE L'INSTITUT DE SYRACUSE
DE L'INSTITUT DE MESSINA
DE L'INSTITUT DE TARANTO
DE L'INSTITUT DE BRINDISI
DE L'INSTITUT DE BARI
DE L'INSTITUT DE FOGGIA
DE L'INSTITUT DE CANUSCO
DE L'INSTITUT DE MONTECATINI
DE L'INSTITUT DE AREZZO
DE L'INSTITUT DE FIRENZE
DE L'INSTITUT DE LIVORNO
DE L'INSTITUT DE PISTOIA
DE L'INSTITUT DE SIENNA
DE L'INSTITUT DE PERUGIA
DE L'INSTITUT DE ASSISI
DE L'INSTITUT DE TREVISO
DE L'INSTITUT DE VENEZIA
DE L'INSTITUT DE UDINE
DE L'INSTITUT DE TRIESTE
DE L'INSTITUT DE GORIZIA
DE L'INSTITUT DE PORDENONE
DE L'INSTITUT DE BOLZANO
DE L'INSTITUT DE INNSBRUCK
DE L'INSTITUT DE SALZBURG
DE L'INSTITUT DE LINZ
DE L'INSTITUT DE VIENNE
DE L'INSTITUT DE PRAGUE
DE L'INSTITUT DE PETERSBURG
DE L'INSTITUT DE MOSCOW
DE L'INSTITUT DE KIEV
DE L'INSTITUT DE ZAGREB
DE L'INSTITUT DE BUDAPEST
DE L'INSTITUT DE PRAGUE
DE L'INSTITUT DE VIENNE
DE L'INSTITUT DE BOLOGNE
DE L'INSTITUT DE PADOVE
DE L'INSTITUT DE VERONE
DE L'INSTITUT DE TRIESTE
DE L'INSTITUT DE GENOVA
DE L'INSTITUT DE NAPLES
DE L'INSTITUT DE PALERMO
DE L'INSTITUT DE CATANIA
DE L'INSTITUT DE SYRACUSE
DE L'INSTITUT DE MESSINA
DE L'INSTITUT DE TARANTO
DE L'INSTITUT DE BRINDISI
DE L'INSTITUT DE BARI
DE L'INSTITUT DE FOGGIA
DE L'INSTITUT DE CANUSCO
DE L'INSTITUT DE MONTECATINI
DE L'INSTITUT DE AREZZO
DE L'INSTITUT DE FIRENZE
DE L'INSTITUT DE LIVORNO
DE L'INSTITUT DE PISTOIA
DE L'INSTITUT DE SIENNA
DE L'INSTITUT DE PERUGIA
DE L'INSTITUT DE ASSISI
DE L'INSTITUT DE TREVISO
DE L'INSTITUT DE VENEZIA
DE L'INSTITUT DE UDINE
DE L'INSTITUT DE TRIESTE
DE L'INSTITUT DE GORIZIA
DE L'INSTITUT DE PORDENONE
DE L'INSTITUT DE BOLZANO
DE L'INSTITUT DE INNSBRUCK
DE L'INSTITUT DE SALZBURG
DE L'INSTITUT DE LINZ
DE L'INSTITUT DE VIENNE



INTRODUCTION.

*Illi robur et aes triplex
Circa pectus erat qui fragilem truci
Commisit pelago ratem, etc.
Hon., liv. 1, Ode 3.*

Dès que le continent de l'Amérique eut été découvert, et que le passage aux Grandes-Indes par le cap de Bonne-Espérance fut trouvé, ces deux conquêtes à jamais mémorables, dues la première au Génois Christophe Colomb, alors au service d'Espagne, la seconde au Portugais Vasco de Gama, excitèrent vivement la jalousie des autres puissances européennes, qui voulaient prendre part aux richesses que l'Espagne et le Portugal recueillaient dans ces contrées nouvelles. C'est à ce moment que commencèrent de nombreuses expéditions, entreprises dans la vue d'y pénétrer par des routes différentes. On savait que l'Amérique était à l'ouest de l'Europe, mais on n'en connaissait pas l'étendue, et l'on espérait ou d'y découvrir des pays que les Espagnols n'auraient pas encore exploités, ou d'arriver directement aux Indes orientales en évitant le long circuit que faisaient les Portugais par le sud de l'Afrique. Pour cela il fallait trouver au nord de l'Amérique, dans les régions polaires, une commu-

XL. a

nication maritime de l'Océan Atlantique au Grand-Océan; et si on la trouvait on abrégeait de plusieurs milliers de lieues la route au Japon et à la Chine.

Avant de retracer les diverses tentatives de ce genre qui ont eu lieu jusqu'à nos jours, il nous paraît utile de dire quelques mots du théâtre sur lequel elles se sont succédées avec une si louable et si tenace persévérance, persévérance dont le résultat, entièrement infructueux pour la découverte du passage désiré, a du moins procuré la connaissance exacte de presque tout le littoral du nord de l'Amérique.

Rien n'est plus propre que les régions polaires à donner une idée du chaos. Ici l'on ne compte que deux saisons, l'hiver et l'été; il n'y a pas de transition entre les rigueurs du froid et l'excessive chaleur de cet été d'un jour qui dure cinq mois au Spitzberg, trois mois au Groënland, et près d'un mois en Islande. Dans ces intervalles qui constituent les climats de la zone glaciale, le soleil ne quitte pas l'horizon et produit des effets analogues à ceux de la zone équatoriale; mais aussi l'absence totale du soleil est en raison inverse, et de là résultent les froids extrêmes que le mercure ne peut plus apprécier. On est toutefois dédommagé de l'absence de ce flambeau du jour par la fréquente apparition de ces jets électriques de lumière désignés sous le nom d'*aurores boréales*. On a aussi dans tout son éclat le merveilleux phénomène du mirage. D'un

autre côté, le système des courans maintenus dans l'atmosphère contribue essentiellement, par la transmission et la dispersion de la chaleur, à prévenir l'excessive inégalité des saisons dans les hautes latitudes. En outre, la surface de l'Océan, par ses alternatives de gelée et de dégel, présente une vaste couche sur laquelle les excès de chaud et de froid s'atténuent tour à tour. Il paraît que dans le voisinage du pôle, l'action du soleil est, au moment de l'équinoxe, un quart de fois plus grande qu'à l'équateur, et suffisante dans l'espace d'un jour pour fondre une nappe de glace d'un pouce et demi d'épaisseur. L'air en ces lieux a aussi, par la raréfaction, augmenté sa capacité ou son attraction pour la chaleur.

En ces mêmes contrées, après que l'action continue du soleil est parvenue à fondre une grande masse de glace, il survient un court et douteux intervalle de chaud. Après quelques semaines le sol, qui a été visité seulement par les rayons obliques et affaiblis du soleil, se gèle de nouveau, et le froid reprend tout son empire. Il commence à neiger au mois d'août, et la terre est couverte de deux ou trois pieds de neige avant le mois d'octobre. Le long des rivages et des baies l'eau douce provenant des ruisseaux ou de la fonte d'une neige plus ancienne, se change promptement en une masse solide. A mesure que le froid augmente, l'air dépose son humidité

en forme de brouillard, qui se convertit en givre transparent, semé dans l'atmosphère, et dont les pointes aiguës sembleraient devoir percer ou écorcher la peau. Ce givre se répand avec profusion en amas fantastiques, se tenant sur chaque partie saillante; toute la surface de la mer fume comme un four à chaux, et cette fumée gelée se montre ainsi parce qu'elle est relativement moins froide que l'air. Enfin la dispersion du brouillard et la pureté de l'atmosphère annoncent que la couche supérieure elle-même éprouve un égal degré de froid; une nappe de glace se développe rapidement sur l'humide étendue, et s'épaissit souvent d'un pouce en une seule nuit. Les ténèbres d'un hiver prolongé couvrent le continent glacé, et cette obscurité devient impénétrable, à moins que les rayons fantastiques de la lune ne brillent de temps en temps pour découvrir l'horreur de cette scène de désolation. L'Esquimau enveloppé d'une peau d'ours se renferme dans sa hutte de glace avec ses légères provisions, qui se gèlent souvent à tel point qu'il n'y peut toucher qu'avec l'aide d'une hachette. Dans la rigueur du froid il entend craquer les rochers, et le voile de la mort semble couvrir ce spectacle de ruines.

Lorsqu'à la fin le soleil reparait sur l'horizon, peu à peu le froid diminue. Au mois de mai l'indigène quitte sa hutte pour aller à la pêche : la neige cesse par degrés, la glace se dissout et se détache des ro-

INTRODUCTION.

v

chers avec le bruit de la foudre. D'énormes champs de glace sont entraînés et dispersés par des courans. Quelquefois ils se choquent entre eux et se réduisent en atomes. Avant la fin de juin tous ces amas congelés ont presque disparu; mais l'atmosphère est alors presque continuellement humide et chargée de vapeurs: à cette époque un brouillard épais couvre généralement la surface de la mer; la couche inférieure de l'air commence à déposer de sa moiteur. Dans le courant du mois de juillet la superficie de l'eau reprend son équilibre et le soleil brille d'un plus vif éclat.

Quelle que soit la brièveté de la saison dans les hautes latitudes, l'air sur la terre ferme devient souvent d'une chaleur suffocante. Cette excessive chaleur se mêlant à l'humidité engendre des nuées de mosquitoes dont la piqure force les Esquimaux à chercher un refuge dans leurs huttes, où ils s'enveloppent d'une épaisse fumée. L'humidité marque le caractère général des régions arctiques, lesquelles durant la plus grande partie de l'année sont couvertes de froids brouillards. Le ciel paraît rarement serein, si ce n'est durant quelques semaines d'hiver, lorsque le froid à la surface devient le plus intense.

La Providence a donné aux naturels les moyens d'adoucir les rigueurs qu'ils ont à souffrir. C'est dans leurs huttes de glace qu'ils se retirent, comme

nous l'avons déjà dit; c'est là qu'ils trompent les heures tardives.

Quant à cette glace elle-même, la ligne sur laquelle elle oscille embrasse dans les mers du Groënland une longueur d'environ quatorze cents milles, depuis le cap Farewell jusqu'à deux cents milles au-delà de l'île Jean Mayen, sur une largeur moyenne d'environ quatre-vingts milles. Telle est l'étendue de la glace qui se forme et se dissout chaque année dans ces régions arctiques, étendue qui surpasse la superficie entière de la Grande-Bretagne. Ces transformations d'eau en glace et de glace en eau sont périodiques et répétées à de courts intervalles. Il est inutile d'ajouter que l'eau de la haute mer se gèle aussi bien que l'eau de mer qui baigne les rivages et que l'eau douce. Ces mêmes transformations périodiques permettent aussi de révoquer en doute l'existence d'une colonie ancienne sur le rivage oriental du Groënland, car la température des régions arctiques n'a point varié depuis des siècles. On se rappelle cette notion vague généralement répandue, que le seul établissement occidental du Groënland avait péri, tandis que celui de l'est n'avait eu que ses communications fermées au reste du monde par une vaste barrière de glace accumulée sur ces parages. On s'est demandé si les infortunés colons avaient survécu à la catastrophe ou s'ils avaient été soudain ensevelis sous la neige et la

glace, comme les malheureux habitans d'Herculanum furent autrefois enveloppés dans une pluie épaisse de cendres du Vésuve. Pendant plus de cent ans, à divers intervalles, la cour de Danemark a expédié des vaisseaux à la recherche de sa colonie perdue, sans avoir pu jamais avancer sur cette côte prétendue gardée par les esprits, plus loin que le cap Discord, par 61 degrés de latitude nord. Mais dans les saisons favorables de petits bateaux peuvent sans beaucoup de difficulté longer le rivage fort au-delà, et si des colons avaient jamais occupé des baies étroites, ils eussent pu s'échapper en canots ou en traîneaux.

Les animaux et les végétaux que l'on trouve dans ces régions froides et désolées, souvent battues par la tempête, doivent être appropriés à cette nature déserte. Cependant l'on se tromperait beaucoup si l'on croyait que la nature animale y existe sur une petite échelle et sous des formes rapetissées. Sans vouloir anticiper sur les descriptions données par les voyageurs dont les travaux vont être rapportés dans ce volume, nous dirons que les régions arctiques renferment une aussi grande profusion de vie que les régions tropicales, depuis le plus petit insecte jusqu'à la monstrueuse baleine. Mais par quels moyens, par quelles ressources la nature, au milieu de ce monde glacé, entretient-elle cette multitude immense d'êtres vivans ? Nous trou-

vons dans la structure et la condition du monde animal la réponse à cette question.

Ces êtres vivent les uns des autres sur une échelle graduée, le grand dévorant le petit. La base de la nourriture de ces nombreuses tribus du monde arctique se trouve dans le genre des méduses, appelées vulgairement *orties de mer*. La méduse est une substance douce, élastique et gélatineuse, dont nous trouvons l'analogue sur nos propres rivages, et qui ne donne de signe de vie que par une contraction lorsqu'on la touche. Au-delà du cercle polaire arctique elle prend un accroissement extraordinaire, et elle est dévorée avec avidité par les tribus à nageoires de toutes les formes et de toutes les grandeurs qui s'y trouvent. Ces méduses sont la cause d'une couleur particulière qui se montre sur une grande étendue de la mer du Groënland, c'est-à-dire sur une superficie d'environ vingt mille milles carrés : ce qui donne une idée de la quantité prodigieuse de ces animalcules, trop petits du reste pour être distingués sans le secours du microscope. M. Scoresby estime que deux milles carrés en contiennent vingt-trois trilliards huit cent quatre-vingt-huit billiards de milliards, et comme ce nombre dépasse les conceptions humaines, il ajoute qu'il eût fallu quatre-vingt mille individus pour le compter depuis la création. On peut considérer cette mer verte comme la pâture polaire dans le sein de laquelle les baleines se trou-

vent toujours en plus grand nombre. Ces énormes cétacés ne tirent pas leur subsistance immédiate de ces particules invisibles; mais celles-ci nourrissent d'autres petites créatures, qui à leur tour en nourrissent d'autres moins petites, jusqu'à ce qu'enfin se présentent des animaux assez grands pour offrir une proie suffisante à leurs puissans dévorateurs.

Parmi les tribus innombrables qui peuplent les mers septentrionales les cétacés occupent le premier rang. Comme ils ne peuvent séparer l'air de l'eau, ainsi que le font les poissons par le moyen de leurs branchies, ces colosses sont obligés de s'élever à la surface pour respirer. Ces animaux sont généralement paisibles et paresseux : l'homme envers eux est toujours l'agresseur; mais la résistance est terrible, et souvent la vie du harponneur est fort aventuree. La baleine a environ soixante pieds de longueur et donne beaucoup d'huile. La queue est le membre le plus actif de ce puissant animal et le principal instrument de tous ses mouvemens. Quand elle dresse parfois cette queue en l'air, et qu'elle bat la mer avec violence l'onde écume, des vapeurs obscurcissent l'atmosphère, et un bruit semblable au rugissement de la tempête se propage à plusieurs milles de distance.

Il y a une grande variété de baleines, mais il serait hors de notre sujet de les énumérer ici. Nous dirons seulement que l'espèce appelée *spermaceti* ou

cachalot est plus particulièrement répandue dans les mers antarctiques ou australes.

Les autres animaux qui fréquentent les régions arctiques appartiennent, pour ainsi dire, tous à la terre. Dans les cavités des rochers ou des glaces habite le formidable quadrupède boréal, l'ours polaire, tyran de ces climats, qui joint la force du lion à la férocité indomptable de la hyène. Un poil blanc, long, épais et abondant qui le couvre lui permet de braver l'affreux hiver du pôle. Il souffrirait beaucoup dans nos régions tempérées. Les voyages de Ross et de Parry offriront les détails relatifs à ce dangereux monarque des neiges arctiques, redouté du renne et du chien, autres animaux de ces contrées, dont il sera également question dans les mêmes voyages, qui offriront aussi le peu de notions que l'on ait pu recueillir sur les végétaux et les habitans de ces climats déshérités de la nature, objets dont nous ne parlerons pas ici.

Nous allons maintenant, et sans plus de préambule, nous occuper des tentatives qui ont eu lieu pour franchir l'Océan glacial. Déjà dans les voyages autour du monde nous avons eu occasion de rappeler les découvertes de Cook, de Kotzebue et de Beechey au nord-est du détroit de Behring qui sépare l'Asie de l'Amérique. On sait que les explorations de ces navigateurs, notamment celles des deux derniers, se sont étendues assez loin vers l'est.

Beechey avait eu mission d'aller au-devant du capitaine Franklin, qui explorait alors le littoral de la mer Glaciale¹, et qui ne put arriver au lieu du rendez-vous. C'étaient ici des tentatives par l'occident, c'est-à-dire pour aller de l'ouest à l'est ou du détroit de Behring à la mer de Baffin par la mer Glaciale; mais il importait davantage de réaliser le problème en venant de l'est à l'ouest, ou, en d'autres termes, d'Europe en Asie par l'Atlantique et la mer de Baffin, et c'est par là aussi que les tentatives ont été si fréquemment reprises.

Le premier marin qui se présente dans la lice est Jean Cabot, Vénitien, qui, envoyé à la découverte pour le compte du roi d'Angleterre, en 1497, découvre Terre-Neuve, qu'il nomme *Prima Vista*, et s'élève jusqu'au 56° degré de latitude nord. Trois ans après cette découverte, Gaspard de Cortéreal, noble Portugais, jaloux des progrès de l'Espagne dans le Nouveau-Monde, prend la résolution de s'y diriger par le nord, et de chercher une seconde route aux Indes. Il parvient à l'embouchure de la grande rivière du Canada, depuis nommée *fleuve Saint-Laurent*, et nomme *Terra di Labrador* (terre de labour) l'étendue de côte située en-deçà de 60 degrés, parce qu'elle lui semblait propre à la culture, et rapporte dans sa patrie la découverte d'un

¹ Voir tome XIX de la *Bibliothèque universelle des Voyages*, page 246.

détroit (sans doute au nord du cap Chidley, à l'entrée de la baie d'Hudson), qui devait immanquablement conduire dans la mer des Indes : c'est le fameux détroit d'Anian, appelé ainsi d'après deux frères de ce nom. Cortéreal repartit en 1501 et revint dans les mêmes parages où il avança beaucoup plus loin vers le nord. Une tempête sépara les deux vaisseaux qu'il commandait, et, enveloppé par les glaces, il ne reparut plus jamais; l'on ne put retrouver sa trace. Son frère, Michel de Cortéreal, se mit de Lisbonne en mer avec deux autres bâtimens pour aller à la recherche de l'intrépide Gaspard; mais on n'entendit également plus parler de lui. Vasquez de Cortéreal, chambellan du roi de Portugal, voulut se dévouer le troisième pour suivre les traces de ses frères; mais heureusement le monarque lui en refusa la permission.

Dès l'année 1504 les Normands, les Biscayens et les Portugais pêchaient la morue sur les bancs de Terre-Neuve. En 1506, Jean Denis, de Honfleur, lève le premier la carte des côtes de l'île. En 1508, un Dieppois en ramène le premier sauvage à Paris. Vers la même année, Charles-Quint fait partir Gomez, de la Corogne pour chercher un autre passage par le nord, à l'exemple des Anglais et des Français. Gomez revint au bout d'un an sans l'avoir trouvé: il n'avait été que jusqu'au 40° degré de latitude nord.

Absorbé dans ses guerres d'Italie, le roi de France

François I^{er} envoya cependant Jacques Cartier, de Saint-Malo, avec deux vaisseaux et cent vingt hommes d'équipage, pour participer aux richesses que les Espagnols tiraient des contrées nouvellement découvertes. Cartier fit presque le tour entier de Terre-Neuve, examina la baie de Saint-Laurent, et revint la même année à Saint-Malo. La relation de son voyage piqua tellement la curiosité, qu'il obtint, en 1535, trois nouveaux vaisseaux pour la même destination. Une tempête le força de relâcher dans le port de Saint-Nicolas, à l'entrée de la grande rivière, qu'il nomma le premier *baie de Saint-Laurent*. Il aborda le premier à l'île de l'Assomption, appelée par les naturels *Nasticotec*, dont les Anglais ont fait Anticosti. Il donna le nom de *Sainte-Croix* à la rivière appelée depuis *rivière de Jacques Cartier*, et pénétra jusqu'au lieu maintenant nommé *Mont-réal*, d'où il revint dans sa patrie, pour en repartir en 1540 avec François de La Roque, seigneur de Roberval, que François I^{er} venait de nommer vice-roi du Canada, et regagner les côtes de France, au bout de trois années, pendant lesquelles Roberval avait envoyé vers le nord, à la découverte d'un passage aux Indes orientales, son premier pilote, qui ne dépassa point le 52° degré de latitude nord.

Dans l'intervalle, en 1527, d'après le conseil de Robert Thorne, de Bristol, deux vaisseaux anglais avaient été envoyés dans le nord-ouest: l'un se perdit

au nord de Terre-Neuve, et l'autre, après s'être avancé jusque vers le 53° degré de latitude nord, revint en Angleterre. En 1539 Hore partit de Londres avec deux vaisseaux, reconnut le cap Breton, ancienne découverte française, et descendit à Terre-Neuve. Après y avoir éprouvé la plus affreuse disette, au point d'être obligés de se nourrir de chair humaine, les équipages finirent par s'emparer d'un navire français qu'ils aperçurent en vue de l'île, et ils retournèrent à Londres avec ce bâtiment bien approvisionné.

Quelques tentatives infructueuses, faites ensuite par une association de marchands, sous la direction de Sébastien Cabot, association formée dans la vue de découvrir un passage dans le nord-est, firent tourner de nouveau les idées vers le nord-ouest. Un intrépide marin, accoutumé aux glaces et aux tempêtes boréales, Martin Frobisher, persuadé d'ailleurs de l'existence d'un passage dans cette direction, obtint du comte de Warwick, ministre de la reine Élisabeth, trois vaisseaux de l'État, et atteignit le 11 juillet 1576, par 61 degrés de latitude nord, une terre qui lui parut être le Friesland de Zeno, mais qui était en réalité la pointe méridionale du Groënland, près le cap Farewell. Un bateau dirigé vers la côte ne put y aborder à cause des glaces et d'un épais brouillard. Il tourna à l'ouest, eut beaucoup à souffrir des glaces

flottantes, découvrit le 1^{er} août une grande île de glace, qui éclata le lendemain avec un bruit effroyable, et mouilla le 11 en un détroit ou golfe. Dans la nuit du 21 le pont du vaisseau se couvrit d'un pied de neige, et le 26 il remit à la voile pour l'Angleterre, où il rapportait un morceau de marcassite d'or, qui lui valut bientôt le commandement de trois autres bâtimens, pour les mêmes parages, où il se trouvait en juillet 1577, et d'où il revint avec d'autres pierres luisantes.

La reine Élisabeth, enchantée de Frobisher et des mines d'or dont il avait rapporté des échantillons, plus charmée encore de la possibilité du passage nord-ouest établie dans le rapport qui lui fut soumis, résolut d'élever un fort sur le rivage nouvellement découvert par ce navigateur, et qui fut appelé *Meta Incognita*. Frobisher fut chargé du commandement de la flottille qui allait porter des pionniers, charpentiers et autres ouvriers ou colons. Après avoir tenté vainement de pénétrer dans le détroit de son nom, Frobisher se trouva fort heureux d'atteindre le détroit de Warwick. Il y trouva d'énormes masses de glace, et revint avec une perte de quarante hommes de son équipage.

Ce fut en 1585 que le navigateur Jean Davis partit d'Angleterre à son tour, dans la vue de chercher ce passage nord-ouest.

Le 19 juillet il découvrit une terre hérissée de

montagnes toutes couvertes de neige, et qu'il appela *terre de Désolation* : les glaces la rendaient entièrement inabordable.

Le 29 il vit une autre terre par 64 degrés 15 minutes de latitude nord, avec des havres commodes et des golfes, dont l'un reçut le nom d'*entrée de Gilbert*, aujourd'hui Good-Hope.

Le 6 août, par 66 degrés 40 minutes, il trouva une nouvelle terre qu'il nomma par la suite *île de Cumberland*. Davis doubla le cap méridional et trouva un détroit fort large, qui porte aujourd'hui son nom : il ne douta pas que ce ne fût le passage tant désiré. Après y avoir avancé soixante lieues, le mauvais temps l'obligea de revenir, et en effet il était de retour en Angleterre en 1585.

Le 7 mai de l'année suivante il repartit avec quatre vaisseaux, pour aller toujours à la recherche du passage aux Indes. Il relâcha par 64 degrés de latitude nord, dans le havre de Gilbert, sur la côte occidentale du Groënland.

Le 1^{er} août il découvrit une terre, par 66 degrés 33 minutes de latitude nord, 70 degrés de longitude ouest de Greenwich. Il reconnut encore, par 70 degrés 19 minutes, une terre à la distance de soixante-dix lieues, qu'il venait de quitter. En revenant au sud, il trouva par 56 degrés un havre où il mouilla, et après avoir essuyé quelques tempêtes, il prit le parti de retourner en Angleterre,

laissant deux de ses vaisseaux qui le quittèrent vers cette latitude. Ces deux vaisseaux, après diverses tentatives infructueuses, rentrèrent dans la Tamise en 1586.

Dès le mois de mai de l'année suivante, Davis repartit avec trois vaisseaux; et le 16 juin il prit terre sur la partie occidentale du Groënland, par 64 degrés de latitude nord. Il atteignit ensuite les parages de l'île Disco, par 67 degrés 40 minutes, et s'avança jusqu'à 72 degrés 12 minutes. Il nomma *London-Coast* toute cette partie du Groënland, et *Hope-Sanderson*, la plus septentrionale qu'il reconnut. Ayant rencontré beaucoup de glaces le long des côtes, il ne put les longer. Toutefois, il arriva, le 20 juillet, à l'entrée du détroit de Cumberland, et le 23, après avoir fait soixante lieues, il jeta l'ancre au milieu d'un groupe d'îles qu'il appela *îles de Cumberland*. En revenant par la même route, il découvrit, entre 63 degrés 62 minutes de latitude nord, un passage qu'il nomma *le détroit Lumley*.

Le 31 juillet il vit un promontoire qu'il nomma *cap Warwick*, au sud-ouest du Groënland.

Le 1^{er} août il vit au sud-ouest, par 61 degrés 10 minutes de latitude nord, un cap qu'il nomma *cap Chidley*. Il atteignit ensuite l'île Darcy. C'est de là qu'il remit à la voile pour l'Angleterre.

Tant de voyages entrepris par d'excellens marins

eussent fait désespérer sans doute de la possibilité de trouver le passage nord-ouest, s'il ne se fût trouvé par intervalles des hommes qui, trompeurs ou trompés, assuraient que ce passage existait réellement. C'est ainsi que le capitaine Lancaster, envoyé en 1591, avec deux escadres aux Indes, transmit en Angleterre la grande nouvelle que le même passage septentrional était au nord-ouest de l'Amérique, par 62 degrés 30 minutes de latitude nord. On fut d'autant plus disposé à y ajouter foi, dans un temps où l'on ne rêvait que passage nord-ouest, que des Portugais, prisonniers en Angleterre, affirmèrent qu'un vaisseau de leur nation, naviguant le long des côtes de la Chine, avait trouvé au 55° degré de latitude nord une mer libre. Aussitôt deux compagnies expédièrent deux vaisseaux commandés par le capitaine Weymouth, qui le 28 mai 1594 aperçut le promontoire Warwick à la partie méridionale du Groënland. Il reconnut ensuite le détroit de Lumley au commencement de juin, par 60 degrés 33 minutes; il vit le continent tout couvert de neige, et bientôt il ne lui fut plus possible de manœuvrer.

Le 25, à 61 degrés 40 minutes de latitude nord, il découvrit l'entrée d'un détroit que les vents violens et les maladies l'empêchèrent d'explorer un peu loin.

Le 5 juillet, il en était sorti pour revenir vers le

sud, le long de la côte d'Amérique. A son retour il prétendit avoir fait trente lieues entre 55 degrés 50 minutes et 55 degrés 30 minutes de latitude nord, dans un passage qu'il supposa être celui que l'on cherchait.

Depuis l'expédition du seigneur de Roberval, nommé vice-roi du Canada, la France avait perdu de vue ces contrées. Henri IV, qui en avait entendu parler, y envoya plusieurs vaisseaux, dont les découvertes furent presque nulles. Champlain, gentilhomme français, trouva toutefois le lac qui porte son nom, et une autre communication du lac Supérieur avec les lacs Dinipig et Bourbon, joints à la baie d'Hudson par la rivière Bourbon ou Nelson.

Les nombreuses découvertes faites à l'occasion de la recherche du passage, par les différentes nations de l'Europe, engagèrent aussi le roi de Danemark, dont les ancêtres comptaient le vieux Groënland parmi leurs domaines, à expédier, pour les mêmes parages, des vaisseaux confiés à l'amiral Lindenau, qui alla relâcher sur la côte orientale du Groënland. Il y avait vu des naturels qui vinrent sans défiance à bord de son vaisseau : il en retint deux, et repartit pour Copenhague. Il avait trouvé sur les côtes occidentales du Groënland plusieurs havres, de beaux sites et de bons pâturages. Il y trouva aussi du soufre brûlant, à plusieurs endroits, et de l'argent sous la forme de poudre

noire. Il nomma *Christianus*, d'après le roi son maître, le cap méridional situé par 59 degrés 59 minutes de latitude nord. Après avoir été quelque temps dans un havre, par 59 degrés 69 minutes, où il échangea du fer et des clous contre des peaux de veaux marins, des cornes de narval, des dents de morse et des fanons de baleine, il fut subitement attaqué par les habitans, qui lui lancèrent des pierres et des flèches, et se retira dans un havre qu'il nomma *havre du Danemark*. Plus loin, par 69 degrés de latitude nord, ayant éprouvé de nouveau des hostilités de la part des naturels, il en prit trois qu'il amena au roi de Danemark. Avant de quitter le Groënland, il mit à terre plusieurs criminels condamnés à mort.

Le 16 juillet, vers 56 degrés de latitude nord, il était parmi des glaces flottantes, dont le courant allait au nord-ouest. En approchant du détroit de Davis, un courant très fort l'avait poussé vers le nord, contre les côtes de glace de l'Amérique; mais sur les côtes du Groënland le courant se dirigeait constamment vers le sud.

Le 10 août 1605, Lindenau était de retour dans la rade d'Elseneur.

Le succès partiel de ce voyage détermina le roi de Danemark à envoyer, l'année suivante, cinq autres vaisseaux, qui, partis de Copenhague le 27 mai, arrivèrent le 4 août au Groënland, entrèrent dans

plusieurs havres, et revinrent en Danemark le 5 octobre suivant, avec quatre des naturels qu'ils avaient pris. L'année suivante encore, il partit du port de Copenhague deux vaisseaux qui, sortis du Sund le 13 mai, reconnurent le Groënland le 8 juin, mais furent séparés par les glaces. L'un de ces vaisseaux aborda en Islande.

En 1606, les Compagnies anglaises, de Russie et des Grandes-Indes, envoyèrent de nouveau plusieurs bâtimens à la recherche du passage que Weymouth croyait avoir entrevu, et sur lequel on donnait des renseignemens par oui-dire, mais qui semblaient approcher de la certitude. Cette expédition atteignit le 58° degré de latitude, et dut revenir sans plus de succès que les précédentes.

Ces échecs répétés n'empêchèrent pas la formation en Angleterre d'une nouvelle compagnie qui fournit les fonds nécessaires pour trois expéditions, dont le commandement fut donné à Henri Hudson. Il devait chercher le nouveau passage aux Indes par trois routes différentes, savoir : celle du pôle, celle par le nord-est, et celle par le nord-ouest. Après avoir échoué dans les deux premières directions, il prit la troisième en 1610. Il était, au mois de mai, sur la côte d'Islande; le 4 juin, par 66 degrés 34 minutes, en vue du Groënland; le 15, en vue de la terre de Désolation, par 59 degrés 27 minutes; le 23, par 69 degrés 19 minutes, au mi-

lieu d'immenses montagnes de glace; le 23 juillet, par 61 degrés 63 minutes, il vit la terre de Labrador. Enfin, il entra dans un vaste golfe qu'il explora, et qui porte encore son nom : il y passa l'hiver. Au retour du printemps l'équipage, où l'esprit de mutinerie s'était déjà manifesté sur la côte d'Islande, se révolta contre Hudson, qui fut jeté avec son fils en bas âge, et sept autres personnes, dans une chaloupe sur laquelle ils périrent.

En 1612 une autre expédition partit d'Angleterre, arriva dans le détroit d'Hudson, où elle fut retenue par les glaces. Elle se rallia bientôt à celle de Thomas Button; mais il n'étendit pas ses recherches au-delà du 65° degré de latitude nord.

En 1614, sur le rapport de Button, une société anglaise fit mettre à la voile un nouveau bâtiment qui, à l'entrée du détroit d'Hudson, fut enveloppé par les glaces et porté dans une baie de la côte de Labrador par 58 degrés 30 minutes latitude nord. Après y avoir séjourné pendant six semaines, ce bâtiment, qui y avait été exposé aux plus grands dangers, reprit le chemin de l'Angleterre. L'année suivante, Bylot fut envoyé par la même société à la recherche du passage introuvable. A 61 degrés 16 minutes, il entreprit de s'avancer à travers les glaces, dans l'espérance que les fortes marées en débarrasseraient successivement la mer. Après avoir navigué long-temps au

milieu de ces masses, il aperçut, le 27 mai, les îles de la Résolution, où il mouilla. Le 8 juin il arriva aux îles Salvages par 62 degrés 32 minutes de latitude nord. Le 1^{er} juillet il découvrit, par 64 degrés latitude nord, un groupe d'îles qu'il nomma *Mill-Isles* (îles du Moulin), à cause du bruit que faisaient les glaces en s'entrechoquant. Arrivé par 65 degrés 25 minutes latitude nord, 86 degrés 10 minutes longitude ouest, il rétrograda, et repartit pour l'Angleterre.

Ces éternelles et infructueuses tentatives dans une mer encombrée de glaces, loin de rebuter l'association pour la découverte du passage nord-ouest, ne parurent que lui donner un nouveau courage. En 1616, elle fit partir le même Bylot, en lui donnant pour pilote William Baffin. Les instructions remises à ces deux intrépides marins portaient de pénétrer dans le détroit de Davis, de longer la côte du Groënland jusqu'à 80 degrés, de revenir au sud jusqu'à 62 degrés latitude, de courir par cette latitude à l'ouest, de franchir le détroit de Behring, de gagner le Japon, et de terminer leurs voyages par l'exploration des pays situés au nord de Java. Le vaisseau *la Découverte*, équipé pour la cinquième fois, appareilla du port de Londres le 26 mars, et se trouva, le 14 mai, dans la mer de Davis par 65 degrés 20 minutes latitude nord. Il jeta l'ancre par 70 degrés 20 minutes près de London-Coast. Le 30 mai on vit Hope-Sanderson par 72 degrés

20 minutes. On aborda plus au nord par 72 degrés 45 minutes, à trois îles que Bylot nomma *Women's-Islands* (îles des Femmes), parce qu'on n'y trouva que des femmes pour habitans. Le 10 juin, par 73 degrés 45 minutes, ne pouvant plus manœuvrer, vu la prodigieuse quantité de glaces, on relâcha dans un golfe que l'on nomma *Horn-Sound*, à cause des cornes, ou plus exactement, des dents de narval que les indigènes apportèrent au bâtiment. Quelques jours après, les glaces s'étant en partie dissipées, on retourna aux îles des Femmes, d'où l'on put cingler vers le nord. A la Saint-Jean, par 76 degrés 25 minutes, on trouva un beau promontoire auquel on donna le nom de *Dudley-Diggs*, celui d'un des membres de la Compagnie. A douze lieues, on découvrit une belle entrée formant plusieurs anses, puis une vaste baie que Bylot nomma *baie de la Baleine*, à cause de la quantité de baleines qu'il y trouva par 77 degrés 30 minutes latitude nord. Le vaisseau sortit de cette baie, à l'ouverture d'une autre qui fut appelée *baie de l'Alderman-Jones*. Le 12 juillet, on arriva, par 74 degrés 20 minutes, à une autre baie que Bylot nomma *détroit de Sir James-Lancaster*. On rasa un banc de glace qui s'étendait le long du rivage vers le sud. L'espoir de trouver un passage s'évanouissait de plus en plus. Bientôt l'on fut environné par les glaces : on arriva, sous 76 degrés 40 minutes

de latitude nord, vis-à-vis le détroit de Cumberland. L'équipage était très affaibli, et il fallut revenir à la côte du Groënland, d'où le vaisseau repartit pour l'Angleterre.

Cet insuccès refroidit l'ardeur de la société. Depuis ce moment, plus d'un demi-siècle va s'écouler sans que l'histoire des navigations offre rien de relatif à la recherche du passage nord-ouest. Ce n'est qu'en 1719 que la compagnie Anglaise, qui, en 1669, avait obtenu de Charles II une charte avec de grands privilèges encore aujourd'hui subsistans, pour explorer la baie d'Hudson, résolut d'équiper deux vaisseaux avec mission de chercher le mystérieux passage. L'expédition échoua dans un havre de cette baie ou mer. On soupçonna la Compagnie de cacher le passage; et, pour faire taire les calomnies, elle expédia, en 1737, un sloop, qui ne fut pas plus heureux dans ses recherches.

Une discussion s'était élevée entre deux navigateurs employés par cette même Compagnie, Middleton et Dobbs. Ce dernier accusa le premier d'être de connivence avec elle pour soustraire le passage à la connaissance du public. L'opinion se prononça en faveur de Dobbs. Le parlement vota une récompense de 20,000 livres sterling à l'heureux navigateur qui le premier trouverait un passage de la mer d'Hudson dans le grand Océan. Deux vaisseaux partirent de Gravesend le 20 mai 1746. Après quel-

ques tentatives inutiles pour trouver le passage désiré, ils retournèrent en Angleterre.

L'histoire des navigations, depuis cette époque jusqu'au troisième voyage de Cook, n'offre plus aucun détail qui ait trait au passage nord-ouest. Cook eut mission de chercher ce passage par le grand Océan. Il s'éleva jusqu'à 70 degrés 45 minutes latitude nord, où la glace fixe mit un terme à ses progrès.

Plusieurs voyages pédestres avaient eu lieu aussi pour aider à la découverte du passage nord-ouest. Hearne entreprit les siens pour le compte de la compagnie de la baie d'Hudson. Il se mit la première fois en route le 6 novembre 1769, et revint au bout d'un mois, après avoir épuisé toutes ses provisions. Il repartit le 23 février 1770. Un coup de vent lui ayant, le 11 août, brisé son quart de cercle par 63 degrés 10 minutes latitude nord, 10 degrés 40 minutes longitude ouest du point du départ, il revint au fort du Prince-de-Galles le 25 novembre, après bien des privations et des fatigues. Il avait un courage si ferme que, le 7 décembre, il entreprit son troisième voyage. Le 16 juin 1771, il fut par 67 degrés 30 minutes latitude nord. Du 17 au 20, il marcha environ soixante-quinze milles sur les anses et les baies du lac Codged, qui étaient encore toutes gelées. Le dégel ne commença que le 21. Il s'arrêta environ quinze jours

sur la rivière Conge-Cathawhachaga, par 68 degrés 46 minutes latitude nord, 24 degrés 2 minutes à l'ouest du fort du Prince-de-Galles, situé sur la baie d'Hudson, ou par 118 degrés 15 minutes longitude ouest de Greenwich. Le 7 juillet, il traversa le lac Buffalo, dont la glace était encore très solide. Du 10 au 12 il fit très chaud vers le milieu du jour; le terrain se trouvait garni de saules et de pins rabougris aux approches de la rivière de Cuivre, que Hearne trouva navigable à peine pour un canot du pays, remplie de bas-fonds et de cascades. A environ trente milles anglais de la mer, les bois finissaient; le pays ne présentait que des hauteurs stériles et de vastes marais. Enfin, le 17 juillet, il vit la mer Glaciale, où l'embouchure de la rivière de Cuivre (*Copper mine*) était fermée par une barre ou récif. Le point extrême du voyage fut par 71 degrés 54 minutes latitude nord, 120 degrés 30 minutes longitude ouest de Greenwich. A dix lieues de l'embouchure de la rivière est une mine de cuivre, où Hearne ne découvrit qu'un seul morceau de cuivre digne d'être recueilli. Après avoir pris possession du fleuve au nom de la compagnie de la baie d'Hudson, il regagna le fort, où il fut de retour le 30 juin 1772.

Dix-sept ans après lui, le Canadien Mackenzie entreprit un voyage plus grand et plus audacieux encore, tant pour explorer la partie d'Amérique

située à l'ouest du territoire de la Compagnie d'Hudson, que pour tenter aussi le passage si souvent et si vainement cherché. Il s'embarqua au commencement de juin 1789, sur le lac Chepawyan ou *des Montagnes*, situé par 58 degrés 40 minutes latitude nord, 128 degrés 39 minutes 45 secondes longitude ouest; il entra dans une de ses branches occidentales qui joint la rivière Unjiga ou *de la Paix*, nommée plus au nord *rivière d'Athapescow* ou des Esquimaux. De ce lac il pénétra, le 29 juin, dans la rivière Mackenzie, qui le conduisit, le 12 juillet suivant, sur le bord de la mer Glaciale par 69 degrés 1 minute latitude nord, 117 degrés 50 minutes longitude ouest. L'embouchure de la rivière de Mackenzie, comme celle de la rivière de Cuivre, est remplie d'îles qui forment une multitude de canaux, et se prolongent bien avant à l'est. Cette première excursion employa cent deux jours. Mackenzie revint au fort de Chepawyan, où il fut de retour le 12 septembre.

Le 12 octobre 1792, il partit de nouveau, remonta la rivière de la Paix jusqu'à 56 degrés 9 minutes latitude nord, 135 degrés 43 minutes longitude ouest, et arriva en vue des montagnes rocheuses. Après beaucoup de fatigues et de privations, en voyageant tantôt par eau tantôt par terre, il atteignit, le 21 juillet, le rivage du grand Océan par 52 degrés 49 minutes 20 secondes latitude

nord, 130 degrés 52 minutes 35 secondes longit^e ouest, à la pointe marquée par Vancouver.

Les deux voyages de Hearne et de Mackenzie établirent que le continent de l'Amérique septentrionale n'est interrompu par aucun canal depuis 52 degrés jusqu'à 71 degrés de latitude nord. Les voyages subséquens, notamment ceux de Franklin et de Richardson, qui sont les plus récents, ont complété l'exploration du littoral américain boréal de l'ouest à l'est jusqu'au cap Turnagain.

En nous résumant sur les tentatives qui ont eu lieu pour trouver un passage maritime au nord de l'Amérique, nous voyons, en partant de l'océan Atlantique, que le premier succès fut obtenu en 1585 par John Davis, lequel découvrit le détroit qui porte son nom. Nous voyons ensuite Henri Hudson donner son nom à la portion de mer où il périt en 1611, et Baffin, en 1616, découvrir et nommer d'abord *la mer de Baffin*, puis le *détroit de Lancaster*, ce dernier par 74 degrés 20 minutes latitude nord. Le détroit de Behring, qui joint la mer Glaciale au grand Océan, fut découvert en 1722 par le navigateur de ce nom. Le capitaine Cook pénétra dans ces parages en 1779; Kotzbue les revit en 1815 et 1818, et pénétra beaucoup plus loin à l'est, où le capitaine Beechey, de 1825 à 1828, signala de même son apparition.

Quant aux explorateurs dont il va être question

dans ce volume, nous verrons, en 1818, le capitaine Ross explorer toute la baie de Baffin, et de 1819 à 1827, Parry, continuer les relèvemens des côtes de l'est à l'ouest sur une étendue très considérable, pendant que, de l'ouest à l'est, Franklin faisait les siens; et tous ces relèvemens étaient si avancés, qu'en 1829, lorsque le capitaine Ross entreprit son second voyage, il n'y avait plus à explorer que cent cinquante milles à l'ouest, du côté du détroit de Behring, et cinq cents milles à l'est, entre le cap Garry, où se sont arrêtées les explorations du capitaine Parry, et le cap Turnagain, limites des excursions du capitaine Franklin. Le résultat de la dernière expédition de Ross a été la découverte, d'abord de la terre du roi Guillaume; puis de l'isthme et de la péninsule de Boothia, du golfe de Boothia, de la mer occidentale du roi Guillaume, et de la véritable position du pôle magnétique septentrional. Quant à la question d'un passage au nord-ouest, il est clairement établi qu'il n'en existe aucun par le canal du Prince-Régent, ou au sud de 74 degrés latitude nord, et qu'il faut le chercher au-delà de ce parallèle.

En dernière analyse, on verra que, partant du cap Garry, point extrême des explorations du capitaine Parry, celles du capitaine Ross se sont étendues jusqu'à 69 degrés latitude nord, et entre les longitudes de 89 et 99 degrés, se terminant à

l'endroit qui a été nommé *pointe Franklin*. De là Ross a exploré cette portion du continent septentrional de l'Amérique, en relevant des lacs nombreux et des rivières. Il a, en arrivant au bord occidental de l'isthme de Boothia, reconnu toute la portion de la côte située entre 72 degrés 30 minutes et 69 degrés latitude nord, 89 et 99 degrés longitude ouest.

Voilà donc le dernier résultat de nos connaissances relativement au continent septentrional de l'Amérique, depuis le détroit de Behring jusqu'à la baie de Baffin : à commencer du détroit de Behring, et à partir du cap Barrow de Beechey, la côte a été l'objet d'observations nautiques, et par conséquent peu minutieuses, souvent même peu exactes ; de là, à la pointe Back de Franklin. Ici, et jusqu'à l'embouchure de la rivière Mackenzie, qui est la seule découverte du voyageur de ce nom, elle a été relevée de nouveau par Richardson, jusqu'au débouché de la rivière Coppermine, qui est la seule découverte de Hearne sur la côte. De là, à la pointe Turnagain, sont les découvertes de Franklin, après lesquelles, dans la direction de l'est jusqu'à la pointe Franklin, il existe une lacune de deux cent vingt-deux milles qui sera comblée, on l'espère, par le capitaine Back, lequel avait été envoyé à la recherche du capitaine Ross. Au cas où cette espérance se réaliserait, il ne manquera plus,

pour compléter ce que nous savons de la côte septentrionale de l'Amérique, que l'espace compris entre la terre de Banks, de Parry, et Boothia-Félix, pour que le progrès et la réunion de ces diverses découvertes nous amènent au cap Turnagain. Bref, le *blanc* qui reste aujourd'hui sur la carte entre ce point et la terre la plus à l'ouest que Ross ait touchée ou constatée par les modes ordinaires d'observation, se monte à cinq cents milles anglais.

ALBERT-MONTÉMONT.

VOYAGES EN AMÉRIQUE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

ROSS.

VOYAGES AUX RÉGIONS ARCTIQUES.

(1818-1833.)

PREMIER VOYAGE.

(1818-1819.)

Le 18 avril 1818, le capitaine Ross quitta l'Angleterre, et le 17 mai à midi il se trouvait par la latitude de la terre submergée de Buss, 57 degrés 28 minutes nord, et fit plusieurs expériences pour découvrir ce banc. Comme on ne le trouva point il faut supposer que des vaisseaux ayant été battus dans ces parages par de grosses mers, on a par erreur attribué les chocs qu'ils avaient éprouvés à la présence de la terre submergée de Buss.

Le 26 mai, arrivés par les 58 degrés 36 minutes nord, ils eurent la première vue d'une montagne

de glace couverte de neige. L'imagination y voyait mille figures bizarres, et il est presque impossible de se représenter quelque chose de plus exquis que la variété de teintes que déploient ces glaciers ; nuit et jour ils apparaissent avec une vivacité de couleurs que l'art ne saurait reproduire. Tandis que les parties blanches ont la splendeur de l'argent, les nuances qui les entourent sont aussi variées et aussi éclatantes que celles de l'arc-en-ciel.

Quand les bâtimens furent, le 14 juin, par les 58 degrés 28 minutes de latitude nord, sur 54 degrés 13 minutes de longitude ouest, ils eurent continuellement à se frayer un passage à travers des masses de glace flottante, dont plusieurs morceaux avaient un demi acre de superficie, et tiraient de cinq à dix brasses d'eau : on était donc obligé de louvoyer, de virer sans cesse et de remorquer les navires. On vit ensuite l'île Disco, et l'île des Baleines dans le détroit de Waigatt qui était encore gelé. Cette dernière île est habitée par le gouverneur du Danemark, sa femme avec ses enfans, six Danois et une centaine d'Esquimaux qui s'occupent, dans la saison, à prendre des veaux marins et des baleines.

L'expédition ne quitta Waigatt que le 20 juin, et arriva, à force de scier la glace et de se faire remorquer, dans un canal libre qui conduisait au nord ; mais plus loin on fut contraint de s'arrêter

encore, et ce n'est que le 29 juin qu'ils purent atteindre les 70 degrés 54 minutes de latitude nord, et 54 degrés 10 minutes de longitude ouest. On ne voyait du haut du grand mât que des glaces sans fin, mais elles perdaient sensiblement de leur force et fondaient continuellement.

Le 4 juillet, en passant devant une chaîne immense de montagnes de glace, 72 degrés 30 minutes de latitude nord, et 56 degrés 37 minutes de longitude ouest, on observa un exemple frappant de la diversité des effets de la réfraction. Les montagnes situées à deux ou trois milles des navires semblaient avoir une hauteur énorme, tandis que celles qui étaient à une distance double paraissaient s'aplatir sur l'eau dans une direction horizontale.

Le 23 juillet, étant par les 75 degrés 10 minutes de latitude nord, et 60 degrés 15 secondes de longitude ouest, les vaisseaux se trouvèrent dans un canal si étroit qu'il fallut les hâler. A cet effet, l'équipage entier fut envoyé sur la glace, et au moyen d'une corde attachée au mât de misaine, les hommes tiraient le bâtiment au son de la musique, car un joueur de violon conduisait la marche. Comme il arrivait quelquefois que l'on rencontrait un trou couvert de neige ou une partie moins solide, les matelots y tombaient souvent; mais comme ils ne laissaient point aller la corde, ils sortaient immé-

diatement du précipice. Quand l'accident arrivait au joueur de violon, les hommes s'en divertissaient beaucoup et ne manquaient jamais cette occasion de faire parade de leur esprit.

Le 24 juillet, l'expédition était arrivée à un point, 75 degrés 25 minutes de latitude nord, 60 degrés 36 minutes de longitude ouest, où la terre, jusqu'au cap Dudley-Digges, n'avait point été vue par d'autres navigateurs. Le rivage, entre cette latitude et le 76^e degré, formait une baie spacieuse au milieu de laquelle s'élève un rocher remarquable par sa forme spirale, et qui fut nommé *Melville's monument*, et la baie reçut le nom de *Melville's bay*. Les baleines y sont abondantes : on y découvrit plusieurs petites îles, quatre entre autres qui furent appelées *les Browne*.

Le 6 août, par les 75 degrés 50 minutes 30 secondes de latitude nord, et 64 degrés 47 minutes de longitude ouest, les navires coururent un grand danger, et furent tellement pressés par les glaces que toute la charpente paraissait sur le point de céder, et les poutres de la cale ployaient, tandis qu'une glace de plus de six pieds d'épaisseur se soulevait et battait les flancs des bâtimens qui ne résistèrent que grâce à la manière admirable dont on les avait renforcés lors de leur armement. Des matelots qui avaient passé toute leur vie dans la navigation du Groënland, déclarèrent qu'un simple ba-

leiniér eût été réduit en atômes par des chocs pareils.

Pendant que les équipages prenaient du repos après un exercice aussi violent, quelques-uns des officiers allèrent visiter le rivage. Ils le trouvèrent tout-à-fait désert : cependant quelques piles de pierre semblables, par leur apparence et leur arrangement, aux tombes ordinaires des Esquimaux, montrèrent qu'il avait été autrefois habité. On n'y trouva que peu de végétation, quelques pavots à tige nue, une renoncule et deux ou trois touffes d'un court gazon.

Le 9 août, par 75 degrés 55 minutes de latitude nord, 65 degrés 32 minutes de longitude nord, les navires n'avaient fait que peu de progrès, quand ils furent surpris de voir paraître sur la glace quelques hommes qui poussaient des cris; et l'on découvrit bientôt des naturels, traînés dans de gros-siers traîneaux par des chiens avec une rapidité extrême. Quand nous fûmes à portée de la voix, Sakheuse, Esquimau du Groënland, qui était à bord et savait l'anglais, s'adressa à eux dans sa langue. Pendant quelque temps ils contemplèrent en silence les vaisseaux; mais quand ils les eurent vus virer de bord, ils poussèrent tout à la fois un grand cri accompagné de gestes étranges, et s'enfuirent dans leurs traîneaux du côté de la terre avec une étonnante vélocité. Arrivés à la distance d'un mille,

ou plus, ils s'arrêtèrent encore et restèrent immobiles pendant deux heures. Ceci ayant été remarqué on envoya une chaloupe pour mettre sur la place un tabouret à observations, haut de quatre pieds, et l'on y déposa divers présens tels que couteaux et articles d'habillement. Soit qu'ils n'eussent point aperçu ce qui se passait ou qu'ils ne voulussent pas venir, ils ne reparurent pas : cependant comme le capitaine désirait vivement entrer en communication avec les naturels, il fit préparer une perche à laquelle on attachait un pavillon portant l'image du soleil et de la lune sur une main qui tenait une branche de bruyère (on n'avait vu que cette plante sur le rivage). On alla ensuite élever cette perche sur une montagne de glace, à moitié chemin, entre la terre et les vaisseaux : on suspendit à cette perche, et à hauteur d'homme, un sac contenant des présens et sur lequel était peinte une main qui désignait le vaisseau.

Le lendemain 10 août, on vit avec joie huit traîneaux conduits par les naturels, et ils s'arrêtèrent à un mille. Chacun des vaisseaux hissa alors un pavillon blanc, et on envoya John Sakheuse portant un petit drapeau de cette couleur et des présens, afin de tâcher de les amener à entrer en communication. Il accepta ce service avec beaucoup de joie et il alla vers eux, seul et sans armes, ne s'arrêtant qu'au bord d'un canal ou d'une ouverture dans la

glace, et que l'on ne pouvait franchir qu'au moyen d'une planche. Quand Sakheuse fut là, il ôta son chapeau et leur fit des signes d'amitié pour les engager à s'approcher comme lui. Ils y accédèrent en partie, et quand ils furent à trois cents pas, ils sortirent de leurs traîneaux et poussèrent tous à la fois un grand cri auquel Sakheuse répondit en l'imitant. Alors, ils se hasardèrent à faire quelques pas de plus en avant, n'ayant en main rien autre chose que les fouets qui leur servent à conduire leur chiens; et quand ils eurent acquis la certitude que le canal était impossible à franchir, ils prirent confiance. Des cris, des mots et des gestes furent échangés pendant quelque temps sans effet, bien que les interlocuteurs parussent reconnaître entre eux le même langage. Après quelque temps, Sakheuse crut voir qu'ils parlaient le dialecte hemiouke: il l'adopta sur-le-champ et leur tendant les présens, leur cria *kakheite* « venez, » à quoi ils répondirent *naakrie*, *naakrieai plaite*, « non, non, partez! » Ils y ajoutaient beaucoup d'autres paroles dont le sens était qu'ils espéraient que nous ne venions pas pour les détruire. Alors le plus déterminé s'approcha du bord du canal et, tirant de sa botte un couteau, il répéta: « partez! je peux vous tuer! » Sakheuse, sans s'intimider, lui dit qu'il était aussi un homme et un ami, et en même temps, il jeta de l'autre côté du canal quelques colliers de graines et

une chemise rayée, mais ils regardaient toujours ces objets avec méfiance et une grande appréhension, répétant sans cesse, « partez ! ne nous tuez pas. » Sakheuse leur jeta alors un couteau anglais en leur disant : « Prenez ! » Voyant cela, ils approchèrent avec précaution, caressèrent le couteau, puis poussèrent un cri et se tirèrent le nez. Sakheuse imita leurs gestes et, en réponse, s'écria *heigh yaw !* en se tirant le nez comme eux. Ils montrèrent ensuite la chemise en demandant ce que c'était, et quand on leur eut dit que c'était un vêtement, ils voulurent savoir avec quelle peau il était fait. Sakheuse leur répondit que c'était la peau d'un animal qu'ils n'avaient jamais vu : ils la prirent alors avec des témoignages de surprise.

Ils se mirent ensuite à faire plusieurs questions. Ils montrèrent d'abord les équipages des vaisseaux en demandant avec curiosité quelles créatures c'étaient ; s'ils venaient du soleil ou de la lune ; s'ils donnaient de la lumière la nuit ou le jour. Sakheuse leur répondit qu'il était un homme et avait comme eux un père et une mère, et leur montrant le Sud, il ajouta qu'il venait d'un pays situé de ce côté. Cela ne peut pas être, répondirent-ils, il n'y a par là rien que de la glace, et ils demandèrent encore quels êtres étaient les bâtimens. Mais quand Sakheuse leur dit que c'étaient des maisons de bois, ils ne voulurent pas le croire. « Non, ils sont

ient toujours
de appréhen-
ne nous tuez
outeau anglais
la, ils appro-
t le couteau,
le nez. Sak-
onse, s'écria
me eux. Ils
demandant ce
que c'était un
quelle peau il
c'était la peau
ils la prirent
se.

urs questions,
des vaisseaux
les créatures
e la lune; s'ils
e jour. Sak-
me et avait
leur montrant
s situé de ce
ent-ils, il n'y
demandèrent
. Mais quand
maisons de
Non, ils sont

vivans, nous les avons vus agiter leurs ailes.» Sakheuse leur demanda alors ce qu'eux-mêmes ils étaient, et ils répliquèrent qu'ils étaient hommes et venaient du Nord où il y avait beaucoup d'eau. Ces préliminaires aboutirent à un accommodement, et ils consentirent à ce que Sakheuse passât de leur côté : il vint donc à bord pour chercher une planche.

Pendant toute cette conversation, le capitaine observait tous leurs mouvemens avec un télescope. L'homme qui marchait en avant s'approchait avec toutes les démonstrations possibles de crainte et de défiance, regardant fréquemment en arrière les deux hommes qui le suivaient, et leur faisant signe d'avancer comme pour le soutenir. Tantôt ils reculaient, tantôt ils avançaient avec précaution et dans l'attitude d'écouter, ayant soin de se tenir une main à la hauteur du genou, pour pouvoir sur-le-champ tirer le couteau renfermé dans leurs bottes : de l'autre main ils tenaient le fouet. Quant à leurs traîneaux, ils restaient à quelque distance, et le quatrième homme semblait les garder là tout prêts pour prendre la fuite. Ils poussaient de temps en temps en arrière ce qui leur couvrait la tête, comme pour saisir les bruits les plus éloignés, et l'on pouvait alors découvrir sur leurs traits la terreur et l'étonnement, tandis que tous leurs membres tremblaient. Sakheuse avait l'ordre de cher-

cher à les attirer à bord, mais quand il eut traversé le canal, ils le supplièrent de ne pas les toucher parce que, disaient-ils, ils en mourraient certainement. Quand il eut mis en œuvre des argumens de toute espèce pour leur prouver qu'il était de chair et d'os, celui des naturels qui avait déjà montré le plus de courage s'aventura à lui toucher la main, puis, se tirant le nez, il poussa une exclamation à laquelle se joignirent Sakheuse et les trois autres. On leur distribua alors les présens, consistant en deux ou trois effets d'habillement et quelques colliers de grains; ensuite Sakheuse leur donna un couteau en échange d'un des leurs. Le capitaine voulut ensuite aller les rejoindre avec le lieutenant, et leur arrivée produisit une nouvelle alarme. Alors Sakheuse leur dit de se tirer le nez, mode de salutation amicale entre eux. Les officiers s'acquittèrent de cette cérémonie, tandis que les naturels qui battaient toujours en retraite faisaient usage du même signe. Ils imitèrent ensuite, aussi bien qu'ils le purent, l'interjection de plaisir : *Heigh yaw!* puis ils s'avancèrent quand il les virent faire halte, et présentèrent à celui qui se trouvait le plus près un miroir et un couteau, et sept autres qui le suivirent reçurent les mêmes présens. Quand ils virent leur figure dans les miroirs, leur étonnement parut extrême, et ils promenèrent pendant quelque temps leurs regards autour d'eux et

il eut traversé
toucher parce
certainement.
mens de toute
it de chair et
déjà montré le
ucher la main,
exclamation à
es trois autres.
, consistant en
t quelques col-
eur donna un
. Le capitaine
e le lieutenant,
e alarme. Alors
mode de sa-
ciers s'acquit-
ie les naturels
faisaient usage
te, aussi bien
plaisir : *Heigh*
es virent faire
se trouvait le
et sept autres
résens. Quand
rs, leur éton-
nèrent pen-
ntour d'eux et

de leurs compagnons aux Européens; ils se déci-
dèrent alors à pousser un grand cri et un violent
éclat de rire qui exprimait une joie et un étonne-
ment extrêmes, et les officiers se joignirent à ces
démonstrations. Ils avaient enfin pris confiance et
ils avancèrent pour offrir en échange, contre des
couteaux, du verre et des colliers de grains, leurs
couteaux, des armes de vawhal et des dents d'hip-
popotame, échange qui fut accepté.

La couleur de la peau des Européens était un
grand sujet de gaité pour eux; ensuite le plus âgé
des Esquimaux fit au capitaine un long discours,
et ce n'est qu'alors qu'ils découvrirent que les
étrangers parlaient une autre langue qu'eux, et
leur surprise parut excessive: ils l'exprimèrent en
criant: *Heigh yaw!* Ils se décidèrent enfin à venir
à bord, et dételèrent leurs chiens qu'ils attachèrent
à la glace, puis deux des traîneaux traversèrent
le canal. Il fut évident, à la terreur qu'ils mani-
festaient en approchant du vaisseau, qu'ils le pre-
naient toujours pour une créature animée.— « Qui
êtes vous? qui êtes vous? d'où venez-vous? est-ce
du soleil ou de la lune? » Telles étaient les exclama-
tions qu'ils poussaient en se tirant, entre chaque
question, le nez avec la plus solennelle gravité.
Sakheuse put à la longue leur persuader que le
navire n'était que du bois, et ils regardèrent tout
cela avec une stupéfaction sans égale. Quand ils

virent les câbles, ils demandèrent avec quelles peaux ils étaient faits. Les équipages imitaient de leur mieux leurs cris, leurs exclamations et leurs rires ; mais entre toutes choses ce qui excita le plus leur admiration , ce fut un matelot montant au grand mât, et ils prirent le parti de monter à leur tour à l'échelle de cordes. Quand ils furent un peu haut, les nouvelles murailles qui les entouraient leur causèrent une nouvelle surprise, qu'ils manifestèrent encore par un gros rire, qui n'arrivait toujours qu'au bout d'une pose d'un moment.

Comme ils ne connaissaient d'autre bois qu'une bruyère naine dont la tige n'est pas plus grosse que le doigt, ils ne savaient que penser des pièces de charpente qu'ils voyaient à bord. Quelques-uns n'ayant aucune idée du poids, mirent la main sur un mât de rechange avec l'intention évidente de l'emporter. Ils avaient envie de tout, et le seul objet qu'ils regardassent avec mépris, était un petit chien basset, qu'ils trouvaient sans doute trop petit pour tirer un traîneau. L'un des Esquimaux chercha à prendre l'enclume, mais s'apercevant qu'il ne pouvait la remuer, il se rabattit sur le gros marteau. Cependant comme on ne pouvait se passer de cet objet, on fit courir après lui : voyant qu'il allait être rejoint, il le jeta dans la neige et s'enfuit, ce qui donne à penser qu'il avait le sentiment de sa mauvaise action.

ec quelles peaux
nitaient de leur
s et leurs rires ;
cita le plus leur
tant au grand
er à leur tour à
nt un peu haut,
ntouraient leur
qu'ils manifes-
à n'arrivait tou-
nement.

tre bois qu'une
pas plus grosse
enser des pièces
l. Quelques-uns
ent la main sur
on évidente de
out, et le seul
ris, était un pe-
ans doute trop
des Esquimaux
is s'apercevant
rabattit sur le
n ne pouvait se
rès lui : voyant
ans la neige et
il avait le sen-

Parmi tous les divertissemens que les hommes du bord se procurèrent en mettant à profit l'inexpérience absolue des naturels, il n'en eut pas de plus complet, que l'effet qu'ils éprouvèrent en se voyant dans un miroir grossissant. Leurs grimaces étaient fort amusantes quand, ainsi que les singes, ils regardaient d'abord devant eux, puis derrière le miroir, dans l'espoir de trouver le monstre qui exagérait leurs traits hideux. Un d'entre eux, entendant une montre battre à son oreille, demanda si c'était un animal bon à manger.

On les fit ensuite asseoir sur des chaises dont ils n'avaient aucune idée, et pour prendre leur portrait à son aise on les fit causer, et quand l'opération fut terminée, ils manifestèrent une grande curiosité relativement à tout ce qui était dans la chambre du capitaine. Mais ce qui les frappa le plus vivement, ce fut le voyage de Cook, à cause des portraits des habitans de Taïti qu'ils essayèrent de prendre comme si c'étaient des êtres vivans. Dans l'espérance de les amuser, on envoya chercher le violon, et l'on en joua quelques airs, mais ils n'y prêtèrent aucune attention, et parurent également indifférens à la musique et au musicien. Une flûte fut plus remarquée par eux ; enfin un des hommes fit devant eux des tours de prestidigitation qui semblèrent les mettre mal à l'aise : ils étaient déconcertés et voulaient partir. On les ac-

compagna donc hors du navire, et comme on désirait savoir jusqu'à quel nombre ils pouvaient compter, on leur montra les morceaux de glace épars autour du navire, et l'on découvrit qu'il ne pouvait aller que jusqu'à dix. Cependant quand on leur demanda s'il y avait dans leur pays plus d'habitans que de morceaux de glace sur la mer, autour de nous : « Beaucoup plus, » répondirent-ils, et le bâtiment pouvait être environné d'un millier de glaçons flottans. Ils quittèrent ensuite les Européens, en leur promettant de venir quand ils auraient mangé et dormi, car c'était le seul moyen de leur indiquer le lendemain. Une fois de l'autre côté du petit canal, ils jetèrent le biscuit qu'on leur avait donné, et se mirent à fendre une planche qu'ils avaient reçue en cadeau, pour que chacun en eût sa part.

Le lendemain, en effet, on vit paraître trois des naturels, mais ce n'étaient plus ceux de la veille; cependant ils avaient été informés par les premiers visiteurs du bon accueil qu'on leur avait fait, et ils ne furent point alarmés cette fois. Ils arrivèrent presque jusqu'au navire en traîneau. Chaque traîneau était tiré par six chiens que ne retenaient ni brides ni rênes. Ils n'eurent pas plutôt entendu le claquement du fouet qu'ils partirent au grand galop, et leur conducteur les dirigeait facilement tantôt avec la voix, tantôt avec un claquement de

comme on dé-
ils pouvaient
eaux de glace
ouvrit qu'il ne
dant quand on
pays plus d'ha-
r la mer, au-
ndirent-ils, et
un millier de
ite les Euro-
quand ils au-
e seul moyen
ois de l'autre
biscuit qu'on
dre une plan-
pour que cha-

ltre trois des
de la veille;
les premiers
avait fait, et
ls arrivèrent
Chaque trai-
retenaient ni
entendu le
u grand ga-
facilement
quement de

fouet. On apprit de ces hommes qu'ils venaient de Petewack, en ce lieu nommé *Achkulowissick*, pour prendre des veaux marins et des licornes de mer, et ils s'en retournent quand le soleil les quitte.

Ils témoignèrent pour le pain le même dégoût que les autres, et une plus grande aversion encore pour du vin et des spiritueux qu'on leur présenta, mais le verre ayant frappé le chef, on le lui donna; alors il le mit avec quelques objets de fer qu'il avait reçus, et il fallut l'avertir qu'il casserait son verre en le plaçant ainsi. Ils promirent comme les autres de revenir quand ils auraient mangé et dormi. Ils tinrent parole et en plus grand nombre, car ils étaient dix le jour suivant. Ils approchèrent cette fois non-seulement sans alarme, mais même sans aucune cérémonie, et comme ils avaient apporté une peau de veau marin arrangée en sac et remplie d'air, ils se mirent à la lancer avec le pied de l'un à l'autre et même aux gens de l'équipage qui se joignirent à la partie, au grand divertissement de tous. Cette peau de veau marin gonflée est ce qui sert de bouée à leurs harpons. Ils mangeaient la chair de la licorne à moitié rôtie, mais on les vit aussi en dévorer de crue.

Quand on fut à bord, on réussit à décider deux jeunes gens à donner un échantillon de leurs danses. Un d'eux commença par se tordre les traits et à rouler les yeux d'une manière si exactement semi-

blable aux effets d'une attaque d'épilepsie que l'on fut convaincu que cet accident venait de lui arriver, et que le chirurgien fut appelé. On se rassura bientôt toutefois, car le danseur se mit tout aussitôt à exécuter une multitude de gestes et d'attitudes extraordinaires qu'accompagnaient les plus hideuses grimaces, analogues, en un point, aux jeux de cette espèce dans des pays tout différens et plus civilisés : cette danse abondait en allusions indécentes. Le corps était généralement courbé et les mains passaient sur les genoux. Après quelques minutes, le danseur se mit à crier *amnah, adjah* ; et presque aussitôt le second acteur, qui avait jusque là regardé en silence son compagnon, commença comme par inspiration à se contourner le visage, à imiter les attitudes indécentes du premier, et à chanter ensuite *hedjan ! hedjan !* Quand ceci eut duré avec une énergie toujours croissante pendant dix minutes, l'air monta soudainement à l'aigu, et les mots *wihi, wihi*, s'empilaient avec la plus grande rapidité. Ils s'approchèrent alors l'un de l'autre en avançant leurs lèvres, en grinçant des dents, et dans une extrême agitation, jusqu'à ce que leurs nez se touchassent, et là finit par un rire sauvage cette scène extraordinaire. Les spectateurs demandèrent *bis* ; et quand on leur expliqua que les étrangers demandaient la répétition, ils la firent de grand cœur.

Ce pays, que le capitaine Ross a nommé *Hautes Terres Arctiques*, est situé dans l'angle nord-est de la baie de Baffin ¹, entre la latitude de 76 et 77 degrés 40 minutes nord, et les longitudes de 60 et 72 degrés ouest. Sur le point le plus large, cette contrée a vingt milles à peine d'étendue, et cette largeur va croissant et se réduit à rien aux extrémités. Elle est bornée au sud par une immense barrière de montagnes couvertes de glace, qui prennent naissance au 74° degré 20 minutes de latitude, et s'étendent jusqu'au 76° degré nord. Autant que l'on en put juger du bord, cette barrière est infranchissable, et, sur plusieurs points, la glace descend des précipices dans la mer, et s'y étend sur un espace de plusieurs milles. L'intérieur est très montueux.

A la surface de la terre, au-dessus des rochers, est une chétive apparence de végétation d'un vert jaunâtre, et quelquefois d'une sombre bruyère. Cette misérable verdure reparaisait au pied des rochers du bord de la mer. Les productions végétales du pays se composent de bruyères, de mousses, et d'un gazon grossier. Quant à la culture, il n'en existe pas, et il est probable que les indigènes ne connaissent pas la nourriture végé-

¹ Le nom de *mer* conviendrait mieux, ici, car la baie de Baffin est d'une étendue assez considérable pour mériter la dénomination de mer.

tale. Bornée comme elle l'est, cette végétation n'est pas toutefois sans utilité. La mousse, qui est très abondante et qui acquiert six ou huit pouces de longueur, étant trempée dans l'huile ou la graisse de veau marin ou de baleine, sert de mèche aux lampes, et produit un feu agréable, qui chauffe aussi bien qu'il éclaire. La bruyère et le gazon servent d'aliment et d'abri aux lièvres et au gibier qui, au dire des naturels, est très abondant. La pêche de la baleine y serait certainement très fructueuse, et un commerce de fourrures très avantageux pourrait s'y établir.

Le costume des montagnards arctiques se compose de trois pièces, toutes comprises sous la dénomination de *tunnick*. Le vêtement supérieur est de peau de veau marin avec le poil à l'extérieur, et ressemble au jupon des femmes du Groënland méridional, n'étant ouvert qu'au haut et tout juste de façon à égaler la dimension de la tête de celui qui le porte. Il est fait par le bas comme une chemise, mais il se termine en arrière et en avant par une langue. Le capuchon est bordé de peau de renard, et tombe sur les épaules ou couvre la tête à volonté. Ce costume est doublé ordinairement en peau d'eider, et comme la doublure fermée en bas reste ouverte par le haut, elle sert de poche. La seconde partie de l'habillement, qui descend à peine aux genoux, est faite d'une manière fort incommode

gétation n'est
qui est très
pouces de lon-
la graisse de
èche aux lam-
échauffe aussi
gazon servent
gibier qui, au
La pêche de
s fructueuse,
ntageux pour-

ques se com-
es sous la dé-
supérieur est
l'extérieur, et
roënland mé-
tout juste de
de celui qui
une chemise,
vant par une
au de renard,
ête à volonté.
en peau d'ei-
en bas reste
La seconde
à peine aux
incommode

dans la partie supérieure, car en se baissant l'homme fait voir sa chair. Cette pièce de vêtement est de peau de chien ou d'ours, et s'attache avec un cordon. Les bottes sont de peau de veau marin avec le poil à l'extérieur, et les semelles sont en peau d'hippopotame. Ces bottes vont au-dessus du genou, et rejoignent le vêtement. Tous ces articles sont fabriqués par les femmes. Les aiguilles qu'elles emploient sont d'ivoire, et le fil se compose des fibres et des nerfs de veau marin. Dans l'hiver, ou quand le temps devient froid, ils ont un manteau de peau d'ours.

Les montagnards arctiques sont d'une couleur de cuivre sale; leur taille est de cinq pieds environ. Ils sont corpulents, et ont à peu près les mêmes traits que les Esquimaux du Groënland méridional. Le plus remarquable de ces indigènes pourra donner une idée de toute la tribu. Il paraissait avoir quarante ans, cinq pieds un pouce, et sa peau était cuivrée; un front étroit et bas, sillonné de quelques rides, s'élevait au-dessus d'un nez petit et d'une large face. Il avait les joues pleines, rondes et vermeilles, même à travers l'huile et la malpropreté qui les couvraient; sa bouche grande et toujours à demi ouverte laissait voir les dents blanches et bien rangées qui lui restaient, car il avait perdu toutes celles du devant. Ses lèvres étaient épaisses, au milieu surtout, et ses yeux petits, noirs, ovales,

étaient très rapprochés. Il avait la chevelure épaisse, unie, longue et raide, et elle n'avait certainement jamais été peignée ni coupée. Sa barbe et ses moustaches, qu'il laissait pousser, étaient rares, et n'allaient pas au-delà de la lèvre supérieure et du menton. Son corps était charnu et tendait à la corpulence. Ses mains épaisses et petites avaient les doigts courts; ses pieds étaient aussi très courts et très épais.

On interrogea le plus âgé de ceux qui vinrent à bord sur la religion, et Sakheuse lui demanda s'il avait quelque connaissance d'un être suprême; mais après avoir essayé tous les mots de sa langue, il ne put parvenir à se faire comprendre. On reconnut bien positivement qu'il n'adorait point le soleil, la lune, les étoiles, aucune image ni aucune créature vivante. Quand on lui demanda pourquoi avaient été faits le soleil et la lune, il répondit que c'était pour donner de la lumière. Il n'avait ni connaissance ni idée de la manière dont il vint au jour, ni d'une existence future, et disait que quand il mourrait on le mettrait en terre. Lorsqu'il fut bien démontré qu'il n'avait pas la moindre idée d'un être suprême bienfaisant, Sakheuse fut chargé de lui demander s'il croyait à un esprit du mal; mais il ne put pas davantage se faire comprendre de lui. On prononça alors le mot *angekok*, qui signifie *sorcier* dans la langue des Esquimaux du

velure épaisse,
t certainement
barbe et ses
étaient rares, et
périeure et du
endait à la cor-
es avaient les
i très courts et

r qui vinrent à
i demanda s'il
uprême; mais
a langue, il ne
On reconnut
oint le soleil,
aucune créa-
da pourquoi
répondit que
n'avait ni con-
nt il vint au
ait que quand
Lorsqu'il fut
moindre idée
se fut chargé
prit du mal;
comprendre
ungekok, qui
squimaux du

Groënland méridional. Il répondit alors qu'ils en avaient plusieurs qui pouvaient exciter des orages, produire le calme, éloigner les veaux marins ou les attirer; qu'ils apprenaient cet art dans leur jeunesse, et de la bouche des vieux angekoks; qu'ils les craignaient, mais qu'il y en avait généralement un dans chaque famille. Ayant su qu'un jeune homme qui se trouvait parmi eux était angekok, le capitaine l'interrogea sur la manière dont il avait été élevé, et il répondit que c'était un vieillard qui lui avait enseigné à exciter les vents et à chasser les veaux marins et les oiseaux. Il fallait, suivant lui, pour produire ce résultat, des gestes et des paroles qui du reste n'avaient point de sens, et ne s'adressaient à rien qu'au vent ou à la mer. Il était bien convaincu que dans ces sortes d'incantations il ne recevait de secours de personne, et il ne put pas même comprendre ce que l'on entendait par bon ou mauvais esprit. Un d'eux ayant été averti de la présence d'un Être tout-puissant et invisible qui avait créé le ciel et la terre et tout ce qui s'y trouve, il témoigna beaucoup de surprise, et demanda avec empressement où il habitait. Quand on lui eut dit qu'il était partout, il fut très alarmé, et commença à se trouver mal à l'aise sur le navire. On lui parla ensuite d'un état futur et d'un autre monde : il répondit alors qu'un homme sage, qui vivait bien avant son temps, avait dit qu'ils de-

vaient aller dans la lune, mais qu'on ne le crut pas. Ils croyaient cependant que les oiseaux et toutes les autres créatures vivantes en venaient.

Les équipages n'eurent aucune occasion de visiter les habitations de ces indigènes; mais, d'après leur description, il paraît qu'elles sont toujours situées au bord de la mer, sur le point le moins exposé à être englouti par la neige. Ces maisons sont entièrement de pierre, et les murailles qui s'enfoncent de trois pieds en terre s'élèvent de trois pieds au-dessus du sol. Le toit est en forme d'arcade, et toutes les ouvertures qui pourraient donner un passage à l'air sont bouchées avec de la terre; elles n'ont donc point de fenêtres. On y entre par un couloir long, étroit et presque souterrain. Le sol est recouvert de peaux sur lesquelles les habitans s'asseyent et dorment. Une maison est habitée par plusieurs familles, et chacune d'elles a une lampe faite d'une pièce creuse qui est suspendue au toit, et dans laquelle ils brûlent l'huile ou plutôt la graisse de la licorne ou du veau marin. La mèche est faite avec de la mousse, et ils se procurent du feu comme nous avec une pierre et du fer. Cette lampe, qui ne s'éteint jamais, sert à éclairer, à chauffer et même à faire la cuisine, office dévolu aux femmes. Entre tous leurs alimens, ils préfèrent la chair du veau marin et de la licorne qui est plus huileuse et plus agréable au palais. Ils regardent

ne le crut pas.
ux et toutes les
t.

asion de visiter
is, d'après leur
oujours situées
moins exposé à
ons sont entiè-
qui s'enfoncent
trois pieds au-
e d'arcade, et
nt donner un
la terre; elles
entre par un
terrain. Le sol
s les habitans
st habitée par
a une lampe
endue au toit,
ou plutôt la
in. La mèche
procurent du
du fer. Cette
à éclairer, à
office dévolu
ils préférèrent
e qui est plus
ils regardent

aussi le chien comme une excellente viande, et on élève aussi bien ces animaux comme objet de subsistance que pour tirer les traîneaux; néanmoins on ne les mange qu'en hiver, et quand les autres provisions manquent. Les hommes prennent les veaux marins pendant leur sommeil, ou bien ils se couchent près des trous qui existent dans la glace, et ils les attirent en faisant beaucoup de bruit. Quand l'animal paraît, ils imitent son cri ou son grognement, et l'amènent ainsi à eux. Quand il est à leur portée, ils le frappent au nez avec une corne de licorne de mer, et l'ont bientôt expédié; quant à la licorne, on la prend avec un harpon.

On ne put savoir d'eux précisément de quelle manière ils tuent les ours, mais on apprit qu'ils les attaquent dans l'eau; ils se servent de pièges pour prendre les lièvres et les renards. Ces naturels décrivirent un animal qu'ils nomment *humminick*, mais en ajoutant qu'il était trop grand pour qu'on pût le tuer. Il a, suivant eux, une corne sur le dos, et est très agile. C'est sans doute un daim. Ils ont aussi un animal connu également au Groënland, et qu'ils nomment *ancarok*. Sakheuse affirme qu'il était assez commun dans les environs de la baie du nord-est et de la baie de Disco, où l'on entend, la nuit, ses cris continuels. Il est très farouche, et l'on peut rarement l'approcher, car il est aussi actif que redoutable. Les

Esquimaux le craignent. Il ressemble, dit-on, à un chat, mais il est trois fois plus gros. Les lièvres étaient blancs et les renards noirs en général. Les chiens sont de diverses couleurs, où le fauve foncé domine, et ils sont de la taille d'un chien de berger. Leur tête est celle d'un loup, et leur queue, la queue d'un renard. Leur aboiement ressemble au cri du dernier animal, mais ils ont aussi le hurlement du loup.

Le montagnard arctique ne va jamais à quelque distance soit pour chasser, soit pour autre chose, sans son traîneau, et sa lance, ainsi que son couteau, ne le quitte jamais. A voir leur rapidité, on peut conjecturer qu'il leur serait facile de faire par jour cinquante ou soixante milles, et cette distance a été parcourue par des naturels du Groënland méridional. Ces indigènes paraissent être sales à l'extrême. Ils ont la face, les mains et le corps couverts d'huile et d'ordure, et il semble qu'ils n'aient jamais été lavés depuis leur naissance. Leurs cheveux étaient collés et nattés par la malpropreté; ils y tenaient cependant beaucoup, car un des hommes de l'équipage en ayant coupé une mèche à l'un d'eux, il fut très mécontent, ne s'apaisa que quand on la lui eut rendue, et la mit dans sa poche après l'avoir soigneusement enveloppée dans un morceau de peau de veau marin. Chaque homme prend une femme dès qu'il est en état de soutenir

, dit-on, à un
s. Les lièvres
général. Les
fauve foncé
chien de ber-
leur queue,
nt ressemble
aussi le hur-

ais à quelque
autre chose,
son couteau,
dité, on peut
faire par jour
te distance a
roënland mé-
sales à l'ex-
e corps cou-
qu'ils n'aient
e. Leurs che-
malpropreté;
car un des
une mèche
s'apaisa que
ans sa poche
ée dans un
que homme
de soutenir

une famille; si elle lui donne des enfans, il n'en prend pas d'autres, et il n'est pas permis non plus à la femme d'avoir un autre mari. Au cas contraire, l'homme peut prendre une seconde, une troisième épouse, jusqu'à ce que l'union soit féconde, et les femmes ont le même privilège. L'un de ces Esquimaux parlait très affectueusement de sa femme qui, disait-il, était bonne, parce qu'elle avait six garçons. Quand ces hommes prenaient ou demandaient quelque objet de fantaisie, tels qu'un miroir ou un tableau, ils disaient tous que c'était pour leurs femmes. Le costume de l'autre sexe est, d'après tout ce que nous pûmes recueillir, le même que celui des hommes. Il fut impossible de découvrir s'ils atteignent un grand âge, ou s'ils meurent jeunes, car les vieillards avaient, à l'approche des bâtimens, été cachés ou envoyés dans les montagnes, et on ne put jamais les voir, non plus que les enfans. Aucun présent ne put les décider à se séparer d'eux, et personne ne voulait quitter le pays. Ils semblaient tous contens et heureux. Leur vêtement était très approprié au climat, et, suivant eux, ils avaient abondance de provisions. Ils reconnaissaient tous pour roi Tolouwah, qu'ils représentaient comme un homme robuste, très bon et très aimé. Le nom de sa résidence était Petowack, située près d'une grande île qui pourrait bien être celle de Wolstenholme. Il avait une grande maison

bâtie en pierre, et qui, d'après eux, était aussi grande que le vaisseau ; elle était entourée de plusieurs maisons. C'est là que demeurait la principale partie des habitans ; ils dirent qu'ils lui devaient une portion de tout ce qu'ils prenaient ou trouvaient. On ne put leur faire comprendre ce que signifiait la guerre ; et ils n'avaient en effet aucune arme de combat : on se garda donc bien de leur en montrer l'usage. Ils paraissaient étrangers à toutes les maladies, et l'on ne voit personne de difforme parmi eux.

L'expédition quitta ces parages le 16 août et le 17 par 75 degrés 54 minutes de latitude nord, et 67 degrés 15 minutes de longitude ouest, on vit des roches couvertes d'une neige écarlate. On alla examiner cette neige, et l'on découvrit qu'elle était pénétrée jusqu'à une profondeur de dix ou douze pieds par la matière colorante. La neige vue au moyen d'un microscope qui grossissait cent dix fois l'objet, et la substance qui la colorait parut être comme une petite graine ronde, et l'opinion générale fut que c'était une végétation. On fit ensuite fondre cette neige, et l'on renferma dans une bouteille l'eau qui en provenait. Au bout de quelques heures, elle déposa un sédiment qui fut examiné au microscope, et que l'on trouva entièrement composé d'une matière rouge. Au retour en Angleterre, les savans consultés furent d'avis que c'é-

ix, était aussi
tourée de plu-
t la principale
s lui devaient
aient ou trou-
rendre ce que
n effet aucune
bien de leur
t étrangers à
t personne de

16 août et le
itude nord, et
ouest, on vit
arlate. On alla
it qu'elle était
dix ou douze
neige vue au
t cent dix fois
ait parut être
l'opinion gé-
On fit ensuite
dans une bou-
t de quelques
fut examiné
entièrement
etour en An-
l'avis que c'é-

taient une production végétale. Quand il n'y avait pas de ces brouillards épais qui sont si fréquents, l'aspect qui nous entourait était magnifique. Si la lune était en vue, elle semblait suivre le soleil tout autour de l'horizon, et quand ces corps célestes passaient directement au-dessus des sommets des montagnes, la neige prenait l'éclat de l'or, et les glaciers frappés par les rayons du soleil paraissaient autant d'édifices d'argent ornés de toutes sortes de pierres précieuses.

L'expédition arrivée le 20 août par les 76 degrés 54 minutes latitude nord, acquit la certitude qu'il n'y avait plus moyen de pousser dans le nord. Les glaces l'empêchèrent d'avancer plus loin.

La nuit du 24 août fut remarquable en ce qu'elle fut la première où le soleil se coucha depuis le 7 juin, terminait ainsi un jour qui avait duré mille huit cent soixante-douze heures, et donnait l'avis qu'un long et sinistre hiver approchait. Le 30, par les 74 degrés 19 minutes latitude nord, et 78 degrés 33 minutes de longitude ouest, on vit une magnifique chaîne de montagnes qui reçut le nom de *Byam-Martin* ainsi que le cap qui les termine. On se dirigeait depuis le 24 dans l'ouest ou l'est, mais surtout le sud qui était la direction du retour.

Le 30 octobre, le capitaine Ross était de retour en Angleterre, et à l'ancre dans Brassesound aux îles Schetland, après une absence de six mois.

SECOND VOYAGE.

(1829-1833.)

Départ. Arrivée à la hauteur du cap Farewell. District danois de Holsteinborg au Groënland. Description de la ville de Tirieniak. Pudit. Découverte de provisions abandonnées par la *Fury*. Arrivée à la hauteur des dernières découvertes.

Après le retour de l'expédition qui avait tenté d'arriver jusqu'au pôle en 1827, je soumis aux lords commissaires de l'amirauté et au lord grand-amiral le plan du voyage dont je vais présenter la narration. J'avais depuis long-temps la conviction que la navigation dans la mer Arctique serait plus facile à un bâtiment à vapeur qu'à tout navire n'ayant que des voiles. Cette proposition ne fut pas acceptée, mais comme j'avais la confiance de la possibilité de la route au nord-ouest par le détroit du Prince-Régent ou d'une autre manière, je développai le plan que j'avais conçu à M. Booth, qui me donna plein pouvoir pour faire équiper cette expédition à ses frais.

Un bâtiment à vapeur de quatre-vingt-cinq tonneaux, nommé *la Victoire*, fut approvisionné de tous les objets nécessaires. Nous avions des provisions de bouche et de chauffage pour mille jours, mais comme il était nécessaire d'avoir des appro-

Distriet danois de
a ville de Tirieniak
années par la *Fury*.
rtes.

qui avait tenté
e soumis aux
au lord grand-
vais présenter
emps la con-
mer Arctique
peur qu'à tout
proposition ne
s la confiance
il-ouest par le
utre manière,
u à M. Booth,
faire équiper

ngt-cinq ton-
rovisionné de
ns des provi-
r mille jours,
r des appro-

visionnemens de toute espèce pour plusieurs années, et que notre tonnage était trop faible, je jugeai convenable de nous adjoindre un navire de transport, et l'amirauté mit à notre disposition un bâtiment ponté de seize tonneaux, qui avait accompagné antérieurement une expédition destinée au pôle, et reçut alors le nom de *Krusenstern*: nous fûmes aussi pourvus de deux chaloupes qui avaient été employées par le capitaine Franklin.

Le jour de notre départ ayant été fixé au 21 mai 1829, j'allai prendre congé de l'amirauté, et nous partîmes ayant à la remorque le *Krusenstern*. M. Booth et quelques autres personnes avaient voulu nous accompagner jusqu'à Margate, et arrivés à ce point nous nous séparâmes de nos amis, prévoyant peu alors la durée de cette séparation.

Après plus d'un mois de la navigation la plus pénible par suite du mauvais état de la machine à vapeur qui demandait des réparations constantes, et des coups de vent qui brisèrent nos mâts, nous aperçûmes le 30 juin, à l'heure du coucher du soleil, un reflet de glace à l'horizon, dans le nord nord-ouest, et nous estimâmes que la côte de Groënland était à deux cent vingt milles dans cette direction. Nous vîmes aussi plusieurs de ces oiseaux que l'on nomme *bossemans*, outre ceux qui nous tenaient compagnie depuis plusieurs jours, les mouettes et les mollemokes.

Le 1^{er} juillet, le reflet jaune que produit sur le ciel une terre éloignée fut plus distinct, et dans la soirée, nous entrevîmes la terre elle-même que nous pensâmes devoir être le cap Farewell au Groënland. Nous étions à cette hauteur le lendemain, et nous fîmes alors à nos hommes la distribution des vêtemens convenables aux climats sous lesquels nous allions nous trouver. Ils se composaient d'une veste et d'un pantalon bleus, d'une chemise de flanelle, d'un *confortable*, d'une paire de bas de *Wadmal*, d'une paire de caleçons de flanelle, d'une perruque galloise, d'une paire de bottes de mer et d'une autre de bottes ordinaires. Les vestes des officiers et des sous-officiers ne se distinguaient des autres que par quelques détails peu sensibles, de façon que tout notre équipage avait beaucoup d'uniformité dans l'aspect. Le 4 juillet nous étions par les 57 degrés 59 minutes de latitude, et 47 degrés 31 minutes de longitude.

Le 5 juillet, étant au large du cap Farewell, nous entrâmes dans le détroit de Davis. Nous voyions distinctement à huit heures du soir la terre que nous supposions être ce cap, à trente lieues de distance, ainsi qu'un certain nombre de montagnes de glace qui en étaient proches : le tout était dans le nord-est par le nord.

Le 7 juillet à neuf heures du matin, nous vîmes plusieurs mouettes, le nombre des mollemokes crois-

sait et les pièces de bois flottantes devenaient plus abondantes; nous retirâmes de l'eau le lendemain un arbre qui avait vingt pieds de long et trois de circonférence près de la racine.

Ayant établi le 9 la latitude par laquelle nous étions, nous la trouvâmes de 62 degrés 26 minutes, et la longitude était de 54 degrés 31 minutes, et le 11 juillet la température de l'eau étant tout à coup tombée de 43 à 38 degrés, nous ne doutâmes plus que nous approchions de la glace de terre, et nous avions entrevu par intervalles les côtes du Groënland.

Le 12 juillet, le ciel était brumeux, l'atmosphère épaisse, et il ventait bon frais : nous nous trouvions par les 63 degrés 15 minutes de latitude et 54 degrés 23 minutes de longitude. Il passa près de nous beaucoup de bois et nombre d'oiseaux. Le lendemain nous découvrîmes la première montagne de glace que nous eussions vue depuis notre entrée dans le détroit. Nous ne pûmes nous empêcher de remarquer comme une coïncidence très digne d'attention que cette montagne était à peu près par la même latitude et la même longitude que celle que nous avions vue de l'*Isabella*, onze ans auparavant. On ne peut en effet concevoir que ce soit la même; cependant, comme j'en avais conservé un dessin exact, cet incident était d'autant plus de nature à me frapper, que la ressemblance était très grande.

Nous recueillîmes une forte pièce de cèdre américain.

Le 14 juillet, le jour commençait à deux heures du matin environ, et nous étions par 64 degrés 48 minutes de latitude et 53 degrés 45 minutes de longitude. Nous vîmes dans la journée la montagne remarquable de Sukkertop (le pain de sucre), et à neuf heures du soir nous distinguâmes la magnifique montagne qui est près de Cockin-Sound, et nous suivions du regard la terre jusqu'à la hauteur du cap Anne.

Après une succession de gros temps nous nous trouvâmes, le 22 juillet, à l'entrée d'une grande passe, et quand nous fûmes aussi près que le permettait la prudence, le commandant Ross fut envoyé dans une chaloupe pour chercher un ancrage : nous le vîmes reparaitre le 23 juillet avec le signal convenu pour nous annoncer qu'il avait découvert un havre, nous nous y dirigeâmes donc à toutes voiles. Le commandant Ross nous dit qu'il avait découvert dans le côté est de l'île du Phare une anse qui lui semblait parfaitement sûre.

Avançant toujours, nous passâmes d'abord près d'une île de forme ronde, et ensuite près d'un rocher qui s'élevait sur l'eau comme une baleine morte, et qui est situé à droite de l'île. Nous entrâmes enfin dans notre port. Ce n'est qu'alors que je revis la lune que je n'avais pas entrevue depuis

que nous avions quitté, le 14 juin, la côte d'Écosse. Elle était très éclatante, et vue entre les pics des hautes et pittoresques montagnes de cette plage, elle était d'un effet des plus splendides; car les flancs escarpés et les cimes aiguës de toutes ces montagnes apparaissaient alors on ne peut plus distinctes dans une atmosphère qui semblait n'avoir jamais su ce que c'était que brumé et vapeur.

A cinq heures, la marée avait baissé considérablement, et au point qu'elle ne nous laissait que douze pieds d'eau. Nous ne trouvâmes point d'habitans sur l'île du Phare, mais la présence de trois chiens esquimaux nous donna la certitude que nous n'étions pas éloignés de quelque établissement. Ayant gravi une hauteur, je jouis de la vue de deux magnifiques bras de mer, entourés de montagnes d'un caractère beaucoup plus imposant encore que lorsque nous les avions vues pour la première fois en entrant dans le havre, puisque la perspective était plus étendue. Étant alors dépouillées de neige, l'œil plongeait dans les précipices qui s'y creusaient et d'où s'élançaient leurs pics aigus et rudes, au lieu que, lors de notre premier voyage, où la saison était moins avancée, la neige non-seulement voilait leurs formes mais empêchait toute perspective aérienne, en les rapprochant trop de l'œil : alors toute harmonie était détruite et tout effet de paysage manqué. Maintenant

la scène était vraiment belle , grande et bien digne du pinceau d'un artiste.

La présence de brisans et de rochers nombreux au nord et au sud, nous prouva que nous avions choisi le bon passage ou plutôt le seul navigable. L'île était plus belle que l'expérience d'une saison moins avancée, et plus mauvaise peut-être. ne nous donnait lieu de l'espérer sur cette côte de glace. L'aspect de ce rivage nous rappela vivement les terres beaucoup plus favorisées que nous voyions encore à un mois de là, et l'été que nous croyions avoir laissé derrière nous. Toute partie praticable de la surface de la terre, jusqu'au moindre coin, pourvu qu'il ne fût point précipice ou roche marine, était couverte de verdure, mêlée d'une profusion de plantes sauvages alors en pleine fleur, et nous trouvions un jardin d'été là où nous ne comptions voir comme autrefois qu'un chaos de rochers escarpés et de neige durcie par le froid. Nous ne fûmes plus étonnés alors du nom de Groënland (*terre verte*) donné à ce pays, et il cessa de nous paraître une dérision : c'était bien en effet une terre verte alors. Elle était de plus livrée à l'accompagnement ordinaire des climats chauds, torture habituelle d'un été du nord, la présence des moustiques, dont les essaims nous poursuivaient avec un acharnement que la plupart d'entre nous n'avaient pas connu, même aux Indes orientales.

e et bien digne

ners nombreux
ne nous avions
seul navigable.
e d'une saison
t-être. ne nous
côte de glace.

vivement les
e nous voyions
nous croyions
rtie praticable
moindre coin,

ou roche ma-
lée d'une pro-
pleine fleur, et
nous ne comp-

as de rochers
roid. Nous ne
de Groënland
cessa de nous
effet une terre

à l'accompa-
s, torture ha-
ce des mous-
vaient avec un
ous n'avaient
es.

Le soir, nous fûmes surpris en voyant paraître un pavillon danois, accompagné d'une multitude de canots, et nous fûmes enchantés de voir dans la foule deux Européens que nous avions d'abord confondus avec les Esquimaux, car ils portaient le costume du pays. Ils se présentèrent comme étant le gouverneur et le prêtre du district de Holsteinborg, et venant pour savoir si nous avions besoin de secours. Le gouverneur, âgé de trente ans environ, réside là depuis six ans, et le prêtre, qui y a sa petite famille, y est depuis le même nombre d'années. Ils nous dirent que le port de Holsteinborg n'était qu'à trois milles, et ils nous engagèrent à y entrer notre navire comme dans un lieu de plus grande sûreté, en nous faisant toute espèce d'offres hospitalières.

Ils nous assurèrent que la présente saison était la plus douce qui eût été connue, même par les personnes les plus âgées de l'établissement, et que la saison précédente avait été tout aussi tempérée : ils étaient donc convaincus que si jamais le passage au nord-ouest était découvert, ce devait être dans l'été actuel.

Après avoir remonté trois milles dans un petit bras de mer, nous aperçûmes le pavillon et la ville. Elle est exposée au nord-ouest, et située sur un point élevé, à cinq cents pas environ du lieu de débarquement. On nous salua quand nous mîmes

pied à terre : je ne m'attendais pas à cet honneur, et j'y répondis à la première occasion qui se présenta. Nous fûmes reçus par madame Kiojer, la femme du prêtre qui était venu à notre rencontre pour nous conduire sous son toit hospitalier. On nous régala avec un repas presque élégant de venaison et d'autres mets, que nous servaient des femmes Esquimaues dans leur costume national, mais qui l'emportaient de beaucoup en propreté sur celles que nous avions vues dans d'autres occasions; elles étaient de plus parées d'une grande abondance de grains de verre, et leur chevelure était retenue par un mouchoir de couleur violette.

Après le dîner, nous visitâmes l'établissement, qui consiste dans les maisons du gouverneur et du prêtre, une église, deux magasins, une boulangerie et environ quarante huttes d'Esquimaux. Les deux maisons étaient construites en bois, ayant un rez-de-chaussée composé d'une salle à manger commode, d'une bonne chambre à coucher, d'un petit salon et d'une cuisine. Le gouverneur a une chambre de plus pour loger les équipages de ses deux chaloupes et deux pilotes. L'étage supérieur n'était occupé que par des chambres de domestiques. L'église a un petit clocher qui s'élève un peu au-dessus de l'édifice, et l'intérieur est simple et propre, avec un orgue à une extrémité, et, à l'autre, l'autel. Cette église peut recevoir deux cents per-

et honneur,
qui se pré-
Kiojer, la
e rencontre
italier. On
ant de ve-
vaient des
e national,
ropriété sur
utres occa-
me grande
chevelure
ur violette.
blissement,
rneur et du
poulangerie
x. Les deux
ant un rez-
nger com-
, d'un petit
une cham-
le ses deux
ieur n'était
tiques. L'é-
n peu au-
ple et pro-
, à l'autre,
cents per-



Chouhurd, Jr.

M² ROJER

Voy. en Amérique. *Ross, Pag.* 36.

son
du
et
ha
ten
une
pel
Un
au
res
pe
tan
com
nen
eum
bra
dist
dan
don
sign
nar
L
obs
toy
all
et
fait
cer

sonnes, et est très suivie : les prières et le sermon du dimanche y ont lieu alternativement en danois et en esquimau. La ville est protégée à l'est par de hauts rochers, et à l'ouest d'autres rochers l'abritent, tandis qu'elle est couverte au sud, bien qu'à une grande distance, par l'énorme montagne appelée *old Woman's hood* (la coiffe de la vieille). Une chaîne de hautes montagnes fait de plus face au port. Ce lieu, tel qu'il est, est réellement intéressant et presque pittoresque : il est néanmoins à peine tolérable pour résidence, même en admettant qu'une bonne partie de l'année s'y passe comme lors de notre visite. Du haut d'une éminence qui est un peu au-delà de la ville, nous eûmes une belle vue de la mer et de ses îles innombrables; et, de ce même point, nous pouvions aussi distinguer notre demeure flottante, bien recueillie dans sa petite anse. Le nom que les Esquimaux donnent à cette ville est *Tirieniak-Pudlit*, ce qui signifie, comme nous l'apprîmes, « les trous des renards. »

Le lendemain 24 juillet nous nous livrâmes à des observations astronomiques, en dépit des impitoyables moustiques qui nous harcelaient, et nous allâmes ensuite dîner chez le gouverneur. La paix et le bonheur ne sont d'aucun pays, car ces bienfaits nous parurent être à leur comble dans ce cercle étroit, mais content.

Pendant le dîner, les Esquimaux aidèrent l'équipage à entrer le vaisseau dans le port, et ils apportèrent pour les vendre les objets dont ils pouvaient disposer : c'est ainsi que nos gens se munirent de bottes et de gants, qu'ils échangèrent contre des mouchoirs de coton et de vieux habits. Il y en avait peu parmi eux qui parussent connaître la valeur de l'argent, et un, entre autres, qui avait proposé à M. Thom une paire de beaux gants, préféra un vieux mouchoir à un schelling et même à un *souverain* qu'on lui offrit successivement en échange.

Nous apprîmes plus tard que ce ministre luthérien a l'administration spirituelle des districts de Holsteinborg et de Sukkertop. J'observai pendant mon court séjour tous les symptômes de l'ordre le plus parfait; j'appris que les exemples d'immoralité étaient très rares, et que le caractère général du Groënlandais est si calme et si pacifique, qu'on ne les a jamais vus en venir aux coups. Ils n'ont jamais, dans aucun cas, été les agresseurs quand des discussions s'élevaient entre eux et les colons européens.

Personne ne s'attend à apprendre qu'il y eût des arbres dans le jardin du gouverneur, puisque les îles Schetland mêmes passent pour n'en contenir qu'un seul, mais nous trouvâmes ce jardin cultivé en salade, radis et navets. L'angélique y

abonde comme en Laponie, aussi bien que le cochléaria et l'oseille.

Le 25 juillet nous nous procurâmes six chars esquimaux, et après le déjeuner nous allâmes à bord pour déterminer la situation exacte de Holsteinborg que nous trouvâmes être 66 degrés 58 minutes de latitude nord et 53 degrés 54 minutes de longitude ouest. Ensuite, j'écrivis mes dernières lettres pour l'Angleterre, et un navire danois qui était dans la rivière de Baal s'en chargea. Je croyais faire alors mes adieux à nos hôtes, mais nous ne pûmes partir que le lendemain après avoir entendu à l'église, avec étonnement, le chant des femmes esquimaues. Je connaissais du reste, depuis longtemps, les dispositions musicales de ces peuplades qui apprennent à chanter avec la plus grande facilité les morceaux les plus difficiles de musique sacrée de l'école allemande.

Le soir, poussés par une bonne brise, nous avions perdu de vue les montagnes de Holsteinborg; mais d'autres à l'aspect aussi imposant quoique moins pittoresque les avaient remplacées. Nous fîmes alors route vers l'île de Disco dont le 28, à dix heures, les montagnes colossales sortirent tout à coup du fond des nuages, présentant ainsi à nos regards une magnifique perspective. Nous pûmes voir alors que la chaîne qui borde la mer était aussi libre de neige que les terres plus méri-

dionales que nous laissions derrière. Les montagnes de l'intérieur n'en étaient même que très partiellement couvertes, de sorte que tout contribuait à nous donner l'espoir de faire d'utiles progrès pendant le reste de la saison.

Nous vîmes dans la soirée Hare-Island, dont le centre était dans le nord; nous nous trouvions alors par les 70 degrés 12 minutes de latitude et 55 degrés 45 minutes de longitude, et nous comptâmes dans ces régions quarante montagnes de glace.

Nous commençâmes le mois d'août par une belle et claire matinée, et n'ayant en vue qu'une solitaire montagne de glace. Notre latitude était de 73 degrés 53 minutes et notre longitude de 65 degrés 50 minutes. La température de l'air et de la mer était de 40 degrés également, et elle dura jusqu'à minuit. En tout autre point nous avions un véritable jour d'été, et la mer ainsi que le ciel ressemblaient bien plus à ceux de la Méditerranée qu'à ce que qu'on eût dû attendre dans la baie de Baffin.

Le 3 août, notre latitude étant de 74 degrés 14 minutes, et notre longitude de 68 degrés 13 minutes, point le plus septentrional que nous dussions probablement jamais atteindre, une bouteille fut jetée à la mer pour garder mémoire de ce fait. A midi l'aire était à 44 degrés, et la mer à 44 degrés et cette température descendait à 40 degrés à mi-

nuît, minuit aussi beau qu'avait été belle la journée ; et le lendemain j'aurais pu me croire dans les Indes orientales, en voyant les matelots qui balayaient les ponts, sans bas et sans souliers.

Le 6 août nous entrâmes dans le détroit de Lancaster et nous attendîmes tous avec une extrême anxiété un vent d'est. Toutes les mains étaient étendues pour sentir s'il venait ; on épiait chaque nuée, chaque ban de brouillard, et il n'y avait pas un de nos gens qui ne prophétisât suivant ses craintes ou ses espérances. Le 8 août à minuit, un symptôme de vent d'est se montra enfin, et la joie se répandit dans l'équipage. Le lendemain le vent, si bien venu, s'accrut graduellement. Notre latitude était de 74 degrés 1 minute et notre longitude de 77 degrés. Nous n'apercevions aucune montagne de glace, mais des pics neigeux s'élevaient au-dessus des nuages. Notre route était presque à l'ouest.

Le 11 août nous entrâmes dans le détroit du Prince-Régent, et le lendemain nous vîmes le lieu où *la Fury* avait fait naufrage. On apercevait encore les pieux des tentes debout sur la côte, et comme nous devions nous approvisionner à ces débris, nous cherchâmes un ancrage, et le commandant Ross en découvrit un formé par une grande montagne de glace et deux petites, situées à un quart de mille au sud, de l'éminence où *la Fury* avait été obligée d'abandonner ses provisions. Notre ma-

nœuvre avait pendant ces derniers jours été des plus rudes, au milieu des glaces flottantes et des vents ou des courans contraires.

La Victory étant bien à la mer, dans ce havre de glace, nous allâmes avec empressement explorer le lieu où avaient été déposées les munitions de *la Fury*. Nous trouvâmes le rivage presque entièrement bordé de charbon, et ce ne fut pas sans un vif intérêt que nous nous dirigeâmes vers la seule tente qui fût restée intacte, et qui servait de réfectoire aux officiers de *la Fury*. Il n'était, du reste, que trop évident que les ours y avaient fait de fréquentes visites. Il y avait près de la tente un sac où le commandant Ross avait laissé son livre de notes et des spécimens d'oiseaux; mais il avait été déchiré, et on n'y avait pas laissé un fragment de ce qui y était contenu.

Nous trouvâmes, au contraire, intact le lieu où l'on avait déposé les viandes et les légumes conservés. Les boîtes avaient été empilées en deux tas; mais, bien qu'exposées à toutes les variations du climat pendant quatre années, elles n'avaient pas souffert le moins du monde. Il n'y avait pas eu d'eau pour les rouiller, et elles étaient si hermétiquement jointes, que les ours n'avaient pu en flairer le contenu. S'ils avaient su ce que ces boîtes renfermaient, il ne nous serait probablement pas revenu une grande part de ces provisions. Nous ne

les trouvâmes point gelées, et le goût des divers objets n'avait pas éprouvé la moindre altération. Ceci ne fut en vérité pas une satisfaction médiocre, car notre existence et la perspective du succès étaient intéressées dans cette précieuse découverte. Le vin, l'eau-de-vie, le sucre, le pain, la farine et le cacao étaient tous dans une également bonne condition. Le jus de limon et les conserves n'avaient pas souffert beaucoup; les voiles même, qui avaient été bien ployées, n'étaient pas seulement sèches, mais on eût dit qu'elles n'avaient jamais été mouillées. Il était toutefois remarquable que, tandis que la toile écrue était devenue entièrement blanche, toute apparence et toute odeur de goudron avait disparu.

Nous nous rendîmes ensuite à la plage où *la Fury* avait été abandonnée; mais aucune trace du corps du navire n'était visible. Chacun émettait sa conjecture sur ce qu'avaient pu devenir les débris; mais comme nous avions tous vu les effets des glaces mouvantes sur ces côtes, nous pouvions très bien nous expliquer cette circonstance. Le bâtiment avait sans doute été emporté en entier ou broyé en pièces, pour aller se joindre aux nombreuses pièces de bois que charient ces mers.

Nous retournâmes donc à bord pour y transporter les munitions et les provisions, et ce n'était, certes, pas une circonstance moins nouvelle qu'in-

téressante que ce marché tout prêt à subvenir à nos besoins, dans ces régions abandonnées de solitude et de glace, marché où se trouvait choisi et recueilli sur un seul point tout ce qu'il aura fallu aller chercher aux magasins dispersés dans Londres. Du reste, la présente expédition avait toujours eu pour base principale la certitude de cet approvisionnement. Il était si considérable, que tout ce que nous pûmes charger sembla diminuer à peine la pile de boîtes et de caisses; nous en embarquâmes autant qu'il nous pût en faire, ainsi que le sucre, la farine et le cacao qui nous étaient nécessaires. Tout ce que nous primes était dans le plus parfait état de conservation. Le lendemain nous embarquâmes du charbon, des ancres, un mât et des outils de charpentier. Nous trouvâmes aussi un paravent doublé de *fearnought* (gros drap), qui était dans un assez bon état; mais les ours avaient mis sens dessus dessous le coffre aux hamacs, et en avaient à peu près dévoré tout le contenu. Les hermines, ou les souris, étaient entrées dans quelques boîtes à chandelles, et les avaient vidées en tout ou en partie. Aucun des cordages n'était pourri, et les câbles paraissaient dans une condition parfaite.

Les caronades étaient, ainsi que le câble de fer, couvertes de petites pierres sur la plage, et à l'exception de quelques légères taches de rouille.

tout-à-fait dans le même état que quand on les avait laissées. Le magasin à poudre, qui était à part, avait perdu sa toiture; mais la poudre était bien conservée dans les caisses, et elle était parfaitement sèche. Nous en prîmes ce qui nous était nécessaire, et ensuite, conformément aux intentions exprimées par le capitaine Parry, nous détruisîmes ce qui en restait, de crainte que cette poudre ne devint la cause de quelque malheur pour les Esquimaux, qui pourraient plus tard venir visiter ce lieu. Là finit notre nouvel équipement, et nous partîmes pour doubler le cap Garry, opération qui nous réussit parfaitement le 15 août.

Ici la terre était relativement basse, mais toujours en apparence de la même pierre calcaire; et comme nous étions arrivés au point le plus extrême de la côte qui eût été visité, notre voyage commença à acquérir son intérêt spécial, car jusqu'alors nous n'avions rien vu qui ne fût connu plus ou moins. On avait conjecturé qu'il se trouvait une mer ouverte entre cette pointe et le continent américain; mais nous constatâmes bientôt que cette opinion était erronée, puisque, après avoir un peu tourné à l'ouest, la terre, autant que nous en pûmes juger, s'étendait dans la direction du sud-sud-ouest, et nous parut être continue.

Découverte d'une nouvelle péninsule que le capitaine Ross nomma *Boothia*. Route au sud. Les glaces commencent à obstruer la route. Alternative de beau et de mauvais temps. Promenades à terre. Chaleur, froid. Le navire emporté par les glaces. Évaporation de la neige par le vent. Impossibilité reconnue d'aller plus avant.

Le 15 août à dix heures, nous entrâmes dans une belle baie, ayant un mille en longueur et en largeur; je la nommai *Baie Fearnall*. Nous sortîmes de cette baie à onze heures par la pointe méridionale, et une heure après nous trouvâmes une petite rivière que j'appelai *Lang*. Nous vîmes bientôt une autre pointe qui se projetait dans l'est, et je donnai à toute la région dont nous explorions la côte le nom de *Boothia*.

Plusieurs baleines de couleur claire vinrent près de nous et parurent tout-à-fait indifférentes à la présence du bâtiment; vers la fin de la journée du 15, une bande de glaces très serrées s'étendait devant nous, de l'est au nord-est, en forme de croissant. C'était la première fois que notre route était obstruée totalement, et c'est en vain que nous cherchâmes une ouverture. On ne voyait aucune apparence d'eau sur la glace, dans le sud-est ou de l'ouest. Nous fûmes donc obligés de virer et de louvoyer toute la nuit dans les glaces flottantes qui charriaient du nord-ouest, sortant des diverses criques et baies de la côte.

Le 16 août, nous pûmes approcher de terre, et j'y descendis avec tous les officiers pour prendre possession de la terre de Boothia, à une heure, époque de la journée qui répond à sept heures moins quelques minutes de Londres. Les couleurs furent déployées avec les cérémonies d'usage, et l'on but à la santé du souverain et du fondateur de l'expédition. Nous examinâmes ensuite cette terre. On y voyait quelque végétation et des plantes en fleur; un ancien tombeau esquimau nous prouva que cette plage avait été visitée par une tribu errante, et nous y trouvâmes des os de renard et des dents de bœuf musqué. Un oiseau semblable à l'alouette des sables est le seul animal vivant que nous vîmes.

Du plus haut point de cette terre, qui s'élevait de cent pieds environ au-dessus du niveau de la mer, nous eûmes une bonne vue des baies et du rivage adjacens, et nous découvrîmes avec joie que la glace était en mouvement et se clairsemait. Nous prîmes donc le parti d'attendre patiemment que nous retrouvassions un passage.

Le 17 août les observations que nous fîmes sur la déclinaison ou variation de l'aiguille aimantée donna 89 degrés, et c'était la plus grande variation qui eût été observée jusqu'alors. Comme cette variation était occidentale, nous nous attendîmes à bientôt découvrir le pôle magnétique qui, d'après

une telle dépression, ne pouvait être éloigné, latitude 71 degrés 59 secondes, longitude 93 degrés 32 secondes. Le lendemain nous continuâmes de faire trois mille et demi à l'heure, parmi des blocs de glace, contre lesquels nous ne pouvions éviter de donner et de recevoir aussi des coups violents, mais qui ne nous firent aucun mal réel. A quatre heures cependant, la glace devint si épaisse et si serrée qu'il nous fut impossible de pénétrer plus avant. Nous ne pûmes que naviguer péniblement, en nous faisant un passage avec les scies ou en forçant les étroites ouvertures d'eau libre.

Le 19 août nous allâmes dans le sud comme la veille, quand deux grands morceaux de glace, entre lesquels nous essayâmes de passer, se serrèrent sur-le-champ et nous firent subir une pression vigoureuse, mais qui ne nous occasiona aucun dommage. Il était évident, d'après cela, que nous étions au bout de la mer libre, et comme le vent vint à fraîchir, nous n'eûmes pas d'autre parti à prendre que celui de chercher un abri près du champ de glace le plus considérable que nous trouverions. Ce projet fut mis à exécution à cinq heures. Avant midi, la glace, qui était la plus épaisse que nous eussions vue encore, descendit sur nous avec une extrême violence, et nous n'eûmes que le temps de démonter le gouvernail pour le sauver en partie. A minuit la température de l'air était de 36 degrés,

et celle de l'eau de 30 degrés. La terre la plus rapprochée était de quatre milles au large.

Le 20 août le temps ayant été clair le matin, nous eûmes la vue complète de la terre nouvellement découverte qui s'étend du nord à 25 degrés ouest, au sud, 25 degrés est. La côte en est plate; mais l'intérieur nous parut former un parfait contraste, et avoir la rudesse et l'irrégularité de surface qui caractérise le granit ou les rochers analogues. L'action colorante de l'atmosphère donnait à ce terrain la teinte du bleu foncé.

Le lendemain la température, qui jusqu'ici avait été menaçante, changea subitement et du tout au tout. Nous éprouvâmes encore toute la douceur d'un jour de l'été de nos climats, et le thermomètre monta à 38 degrés, tandis que celui de la mer s'élevait à 31. En conséquence, une grande partie de la glace, nouvellement formée, fondit, et l'atmosphère étant aussi transparente que l'air était calme, nous eûmes une excellente vue de terre. Nous ne pûmes néanmoins en approcher que le 26, et nous entrâmes dans un havre sûr, que je nommai *Port-Lagan*. Nous débarquâmes alors, et fîmes une promenade de trois milles, en remontant une vallée d'un caractère un peu plus riant que nous ne devions l'espérer, d'après l'aspect général du pays. Elle était traversée par une rivière dont le lit ne contenait alors qu'un petit courant d'eau, mais qui

portait toutes les marques de la présence d'un torrent considérable pendant la fonte des neiges. Nous constatâmes que la latitude était de 70 degrés 48 minutes, et la longitude de 93 degrés 18 minutes. L'inclinaison de l'aiguille aimantée s'élevait à 20 degrés 46 minutes.

Le 27 nous fîmes encore à terre une promenade intéressante, mais qu'avaient rendue très pénible, le long du rivage, les fragmens épars de glaces et de rochers. Au fond de la baie dans laquelle était situé notre port, nous trouvâmes une vingtaine d'habitations d'été des Esquimaux, situées entre deux petites rivières qui se jettent sur ce point dans la mer. Elles étaient de construction si récente, que l'époque à laquelle elles avaient été occupées ne pouvait être éloignée. Nous trouvâmes à côté deux cornes de renne et quelques pièges à renard, aussi bien que quelques tombeaux de naturels.

Le 2 septembre, les vents contraires et les brumes continuelles nous avaient contraints à rester en panne ou à ne naviguer qu'avec une extrême précaution dans les glaces flottantes. Nous étions par les 70 degrés 36 minutes de latitude, et 92 degrés six minutes de longitude. Le champ de glace près duquel nous nous tenions avait deux acres de superficie, et au milieu un étang d'eau douce, où nous renouvelâmes nos provisions. Bien que la

ence d'un tor-
s neiges. Nous
70 degrés 48
rés 18 minu-
ntée s'élevait

ne promenade
très pénible,
s de glaces et
laquelle était
ne vingtaine
situées entre
ce point dans
n si récente.
été occupées
vâmes à côté
pièges à re-
beaux de na-

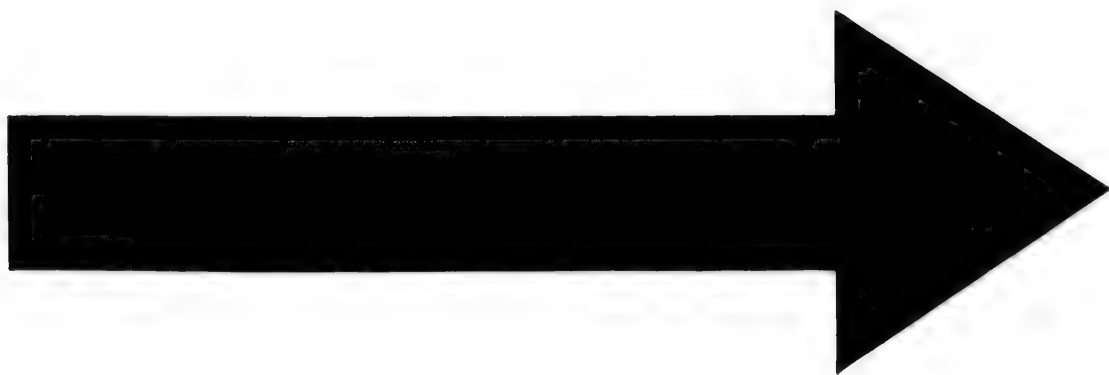
es et les bru-
nts à rester en
extrême pré-
us étions par
et 92 degrés
de glace près
acres de su-
u douce, où
Bien que la

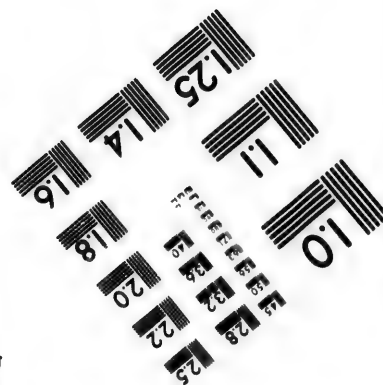
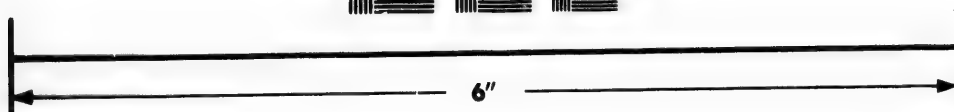
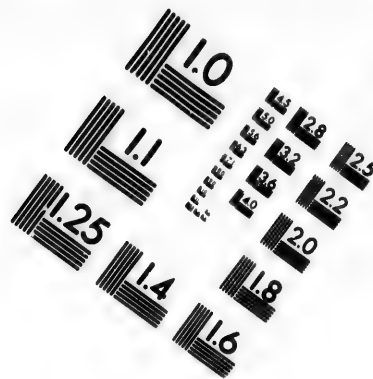
température de ce jour fût de 40 degrés seule-
ment, les chiens haletaient de chaleur et cherchaient
le peu d'ombre qu'il leur était possible de trouver
sur la glace nue.

Le 5 septembre, nous étions par les 70 degrés
55 minutes de latitude, et le 6 nous entrâmes
dans un passage large d'un quart de mille. Il nous
conduisit dans un port si étroit, que je nommai
le port *Elisabeth*, et qui était si étroite et telle étendue
que toute la marine britannique y tiendrait aisé-
ment. Il était entièrement libre de glaces, hormis
sur les bords, et bien que quelques montagnes de
glace s'y fussent venues réfugier comme nous, nous
n'y vîmes aucune trace de rochers ou de bas-fonds.

Le 7 septembre, il plut abondamment durant
toute la matinée, et quantité de petits glaçons flot-
tants entrèrent dans le port: ce qui nous prouva que
le courant en charriait des masses considérables le
long du détroit. Nous allâmes donc en chaloupe
examiner l'état des choses à l'extérieur, et recon-
nûmes que les glaces avaient beaucoup diminué
d'intensité. L'air était chaud à la sensation, et ce-
pendant le thermomètre du bord n'était qu'à 36
degrés.

Le lendemain nous sortîmes à la faveur de la
marée descendante et en touant le navire, mais
nous eûmes soin de faire élever un tas de pierres
pour marquer l'entrée du port qu'il eût été difficile





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0 9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 31.5 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

de retrouver, au cas où le retour eût été nécessaire, puis nous explorâmes la côte. Il n'y avait point de bois, et une bruyère, dont la tige a un pouce d'épaisseur, était la plus grande plante visible. La terre était en général nue près de la mer, mais l'intérieur présentait des plaines et des vallées d'une étendue considérable couvertes de végétation. Chacune des vallées contenait un lac dont le plus grand nous parut avoir deux milles de long. Des lièvres nombreux, et loin d'être sauvages, se tenaient dans les rochers.

Le 9 septembre, nous avions un véritable jour d'été de nos climats, et la température élevée eut un effet malheureux sur la chair d'un renne que nous avions tué, il n'y avait que trois jours; et qui ne fut bon qu'à donner aux chiens. Cependant il avait si rudement gelé pendant la nuit que le port était couvert de glace.

Le 10 septembre, une légère brise s'étant élevée du nord-ouest à la pointe du jour, nous quittâmes la montagne de glace qui nous abritait, et nous mîmes à toutes voiles au milieu des glaces flottantes, gouvernant à travers divers passages et ouvertures qui conduisaient au sud-est, mais deux heures après le vent tourna directement contre nous, et ce fut avec beaucoup de peine que nous pûmes gagner l'abri d'une montagne de glace qui touchait terre. Deux heures se passèrent encore, et

nous pûmes repartir en touant et en louvoyant avec beaucoup de peine et de danger. Nous vîmes des îles dont l'aspect était on ne peut plus désolé. La température de l'air était de 34 degrés, celle de l'eau, de 31 degrés.

Le 11 septembre la montagne de glace qui nous protégeait dérivait dans la nuit, mais nous réussîmes enfin à l'amarrer, ainsi que le navire, aux rochers d'une petite anse, et comme elle tirait plus d'eau que le bâtiment, elle nous empêcha de toucher terre et nous permit de passer toute la nuit tranquilles à quelques pas des rochers et dans trois brasses d'eau. Après un matin brumeux, nous crûmes voir quelque chance de sortir de notre position, à la faveur d'une brise fraîche du nord-ouest qui soufflait : toutefois nous fîmes pendant trois heures de vains efforts, et nous étions tellement pris dans la glace qu'il n'y avait pas à songer à s'en tirer même quand elle était en mouvement. Notre situation était critique, investis comme nous l'étions dans le rapide courant d'un canal rocheux, à l'époque des grandes marées de l'équinoxe d'automne. Les grosses masses flottantes de glace que le flux soulevait accroissaient notre danger, car elles pesaient sur nous avec plus de force. Nous nous regardâmes donc comme très heureux d'avoir pu prendre possession d'une montagne de glace échouée : par malheur, un vent d'ouest se levant

subitement amena avant le jour sur nous une nouvelle masse de glaces qui, courant à l'est avec une effroyable rapidité, emportait avec elle notre vaisseau sans défense, et au milieu de craquemens et d'un tumulte vraiment terrifiant, que produisait la glace en se brisant sur les rocs. Le jour paraissait à peine quand nous nous trouvâmes près d'une pointe qui séparait deux petits bras de mer, et nous fûmes pendant quelque temps dans l'incertitude du côté vers lequel nous serions poussés, mais notre bonne fortune l'emporta, et le courant nous conduisit dans le passage le plus septentrional et le moins étroit, d'où nous pûmes bientôt dégager le navire pour aller nous réfugier sous une montagne de glace échouée. Pendant la nuit le navire avait été soulevé à plusieurs reprises et porté par la pression : le *Krusenstern* avait même été une fois jeté hors de l'eau sur la glace; mais nous n'avions éprouvé aucun dommage. A neuf heures le changement de marée qui fut rapide, nous portant vers l'est, nous chassa de notre lieu de refuge : alors nous entrâmes dans une petite crique où je croyais être en sûreté, mais par malheur, c'était un tournant d'eau, et après y avoir tourné plusieurs fois pendant une heure, nous fûmes contraints de l'abandonner et de nous livrer encore à la confusion de la pleine mer. Nous n'avions plus alors d'autre ressource que celle de nous amarrer à une masse

de glace qui flottait au milieu du courant. C'est ainsi que nous pûmes enfin nous dégager, et à midi nous étions dans l'eau libre.

Toutefois le danger n'était point passé, puisque nous étions exposés à être remportés par la marée prochaine, si nous ne réussissions pas à échapper à son action avant sa venue : nous eûmes enfin le bonheur d'entrer le navire en le remorquant dans un port sûr, derrière un banc de rochers.

Plusieurs d'entre nous avaient été témoins de scènes pareilles, et d'une manière ou d'une autre nous eussions toujours été délivrés; mais néanmoins nous ne pouvions qu'éprouver autant d'étonnement que de gratitude, en nous voyant hors de ce pas sans aucun dommage matériel. Il est malheureux que, pour les lecteurs, aucune description ne puisse donner l'idée d'incidents de cette nature, et, quant au pinceau, il ne saurait représenter le mouvement ou le bruit. Pour ceux qui n'ont pas vu un océan septentrional en hiver, qui ne l'ont point vu, devrais-je dire, livré à une tempête d'hiver, le mot *glace*, ne réveillant que le souvenir de ce qu'ils ont vu en repos, dans un lac intérieur ou un canal, ne fournit aucun moyen de se représenter tout ce que doit voir ou éprouver un navigateur arctique. Qu'ils se rappellent donc que la glace est de la pierre, tantôt rocher qui suit le courant, tantôt promontoire ou île, quand elle

touche terre, et non moins solide qu'une plage de granit, puis, qu'ils se figurent, s'ils le peuvent, ces montagnes de cristal lancées violemment dans un étroit canal par une rapide marée, se heurtant comme des montagnes en mouvement se heurteraient avec le fracas du tonnerre, s'arrachant d'énormes fragmens ou se déchirant l'une l'autre en deux, puis, perdant l'équilibre et tombant de leur haut, elles soulèvent la mer en brisans ou la font tourbillonner en trombes. Pendant ce temps, les champs de glace plats, poussés contre ces masses ou contre les rochers par le vent et le courant, sautent hors de la mer, pour retomber sur eux-mêmes, ajoutant ainsi à l'inexprimable ébranlement et au tumulte inconcevable qui accompagne ces convulsions.

Notre position après ces événemens, était près de la terre ferme, à sept mille de l'amas de pierre que nous avions élevé le 10. La nuit fut claire et il commença à geler à onze heures, et comme à minuit nous eûmes éclipse de lune, je nommai ce lieu le *port de l'Éclipse*.

Le 15 septembre, après avoir navigué péniblement dans d'étroites ouvertures qui se formaient souvent autour de nous et sous un ciel très agité, nous nous trouvâmes à la hauteur d'un cap dont la latitude était de 70 degrés 22 minutes, et la longitude de 92 degrés 15 minutes. Nous avions eu

dans la journée une tempête avec une épaisse chute de neige, et l'une des montagnes de glace auxquelles nous étions amarrés se mit à flot, tandis que celle qui était la plus proche de nous éclata en cinq ou six morceaux avec le bruit du tonnerre, et souleva l'eau tout autour de nous. Un de ces fragmens donna un coup violent à notre navire, et un autre, se dressant sous *le Krusenstern*, le jeta de l'eau sur la glace et le remit ensuite à l'eau. Par bonheur, aucun dommage n'en résulta.

Le lendemain, la glace était hermétiquement jointe de toutes parts, à l'exception d'un petit espace libre au sud du cap. Nous passions continuellement de l'espérance au désappointement, car le vent changeait à toute heure, changeant en même temps l'état de l'atmosphère, de la mer et des glaces. Le 17 septembre, chaque vague gelait en passant sur le pont ou sur les montagnes de glace. Le thermomètre était tombé à 21 degrés, et l'eau à 28 degrés environ.

Il ventait fort toujours le 18, et notre position était devenue si hasardeuse que nous allions chercher une nouvelle station près des rochers, quand tout à coup nous vîmes une flotte de grosses îles de glace descendant sur nous, mais elles s'arrêtèrent bientôt, et en peu de temps tout fut tranquille.

Telle est la glace, et voici la compensation qu'elle offre pour les trop fréquens assauts qu'elle donne

et les obstacles qu'elle crée. La glace est loin d'être un fléau sans son bon côté, et en récapitulant tout ce qui nous arriva au milieu des glaces, je ne dirais peut-être que la vérité en déclarant qu'elles nous ont été plus souvent utiles que nuisibles.

Le 19 septembre le vent continua, quoique moins violemment; mais nous étions en sûreté dans l'amas des glaces qui s'étaient accumulées, et nous reconûmes qu'une quantité considérable de glace bleue était venue s'y joindre. Je constatai que la latitude était de 70 degrés 23 minutes, et la longitude de 91 degrés. Nous vîmes avec étonnement combien était faible la quantité de neige sur la terre après tout ce qui en était tombé, et cependant la température était de 25 à 27 degrés. Nous ne pûmes déterminer jusqu'à quel point la disparition de cette neige, alors comme dans la suite, devait être attribuée au vent qui l'effleurait violemment; mais nous eûmes souvent dans cette région la preuve de l'évaporation considérable que la neige subit, même à des températures très basses : ce qui confirme un fait relatif à la production de la vapeur qui est depuis long-temps connu en météorologie. On ne saurait expliquer autrement le peu d'épaisseur de la neige qui restait pour être convertie en eau par les dégels ordinaires du printemps, puisque sa surface glacée rendait impossible que le vent l'emportât et l'éparpillât.

Le 29 septembre, après de constantes alternatives de tempêtes, de beaux temps passagers, de chartés de neige et de froids aigus, nous nous trouvions par les 70 degrés 12 minutes de latitude et 92 degrés 21 minutes de longitude. Le lendemain, la vue de terre était totalement changée. Elle était beaucoup plus basse que ces parties de l'est que nous avions jusqu'alors explorées, et en général la surface était beaucoup plus unie. Il y avait quelque végétation sur une petite île, et nous remarquâmes des traces récentes de lièvres et d'hermines. Nous y vîmes aussi deux cercles de pierres, restes des habitations d'été des Esquimaux, mais d'une date beaucoup plus récente que les vestiges de cette nature que nous avions vus jusqu'à ce jour. Nous découvrîmes ensuite les traces d'un ours près des lieux où nous étions amarrés, et nous vîmes aussi paraître quelques veaux marins. La latitude suivant le fleuve était de 70 degrés et la longitude 92 degrés 40 minutes.

Avec la fin de septembre dont nous venions d'atteindre le dernier jour, je conçus qu'il n'y avait plus à espérer d'autres progrès pour cette saison.

Renards blancs. Excursion dans les terres. Chasse à l'ours. Le navire dans ses quartiers d'hiver. Magnifique aspect du ciel. Phénomènes lumineux. Aurore boréale admirable? Allée sablée sur le pont du vaisseau. Fin de l'année 1829.

Le 1^{er} octobre, pendant la nuit le thermomètre était tombé à 17 degrés, mais vers le point du jour le ciel devint nébuleux et la température monta à 21 degrés avec une chute de neige qui continua toute la journée. Cette circonstance nous empêcha de monter sur la haute terre prochaine et nous dûmes nous borner à sonder et à explorer le petit port où nous nous trouvions, et nous découvrîmes avec plaisir, que si nous étions destinés à être enfermés par la glace, nous serions en lieu sûr. Un piège à renard tout récent, trouvé sur le rivage, et la timidité des veaux marins nous conduisirent à conclure que les Esquimaux n'avaient pas quitté ce lieu depuis long-temps. Le lendemain nous allâmes faire une courte excursion dans l'intérieur, et du haut d'un point élevé je vis des terres à l'est et au sud : c'était probablement le continent américain. Cependant il m'était aussi difficile de déterminer alors ce point que de décider si cette terre n'était pas la continuation de celle où nous étions alors. Ce qui importait le plus dans notre position, c'était de savoir l'état de la glace, et ce que nous en vîmes ne nous donna point l'espérance de progrès nouveaux. Nous étions au temps d'arrêt. Il y

avait déjà long-temps que nous soupçonnions que l'événement qui nous menaçait n'était pas éloigné, et nous ne pouvions pas raisonnablement être surpris de ce qui arrivait. Jusqu'alors nos travaux et nos efforts de chaque heure nous avaient ôté la faculté de penser à l'avenir, mais le moment de l'inaction étant venu, il fallait bien réfléchir, et c'est alors que les longs et sinistres mois de notre inévitable détention au milieu de cette glace immobile nous apparurent tout à coup. La porte de la prison se fermait sur nous pour la première fois.

Nous vîmes plusieurs traces de lièvres, et nous tuâmes quelques-uns de ces animaux qui étaient déjà entièrement blancs. Ce changement nécessaire leur arrive, comme les naturalistes le savent, long-temps avant que la terre soit couverte de neige durable ou que le temps devienne réellement froid, circonstance qui prouve que ce n'est point l'effet de la température, mais que cette modification du pilage est à coup sûr une disposition providentielle pour faire face aux froids de l'hiver. Nous pûmes voir dans l'intérieur, même à travers la neige, que les plaines étaient couvertes de verdure. Il y avait plusieurs pièges esquimaux avec un grand nombre de ces amas de pierres qui, vus de loin, ressemblent à des hommes, et que ces peuples dressent pour faire peur aux rennes et les amener ainsi de leur côté à leur portée. Dans l'espace que nous par-

courûmes, et qui pouvait être de cinq milles, il se trouvait deux grands lacs. Le lendemain nous fîmes une autre excursion, et constatâmes que chaque vallée renfermait un lac; mais ceux que nous vîmes n'avaient que quelques pieds de profondeur, et nous parurent sans poisson. Le thermomètre descendit, dans la nuit, à 16 degrés, avec une chute de neige, et l'air était particulièrement piquant et froid.

Le 4 octobre la température du matin était de 13 degrés; mais à midi elle avait monté à 17, et la neige avait cessé. Comme ce jour était un dimanche, le service divin eut lieu, et l'on envoya l'équipage à terre pour prendre de l'exercice. Il y avait beaucoup de neige sur les montagnes; cependant l'approche de l'hiver était beaucoup plus régulière que d'ordinaire dans ces climats.

Le 5 octobre la première aurore boréale parut à une heure, et le baromètre monta à 30 degrés 73 secondes. Au même moment le ciel devint si brumeux qu'il fallut pour le moment renoncer à tout espoir de voir la terre; et comme nous étions absolument entourés de glace compacte, la perspective d'aller en avant s'éloignait de jour en jour. Le thermomètre marquait 12 degrés le lendemain au matin. L'ennui de ce jour, avant-coureur de bien d'autres pires, fut animé par une chasse à l'ours qui eut une issue heureuse. L'animal, ayant appro-

ché
l'eau
qui
et le
c'éta
six p
pesa
Le
glace
d'est
trent
lieu
sible
drait
puis
mett
étion
ver,
l'occ
bonh
devio
patien
perdu
solue
atôme
l'exce
un ro
mon

ché du vaisseau, fut chassé vers l'île et de là dans l'eau, où il plongea au milieu de la glace nouvelle qui l'empêcha de se sauver : la chaloupe le rejoignit et le tua. Quand il fut à bord, on reconnut que c'était une femelle d'une taille moyenne, portant six pieds huit pouces entre le nez et la queue, et pesant cinq cents livres.

Le 7, le vaisseau fut bien établi dans son port de glace, de manière à être abrité des coups de vent d'est et d'ouest. La profondeur de l'eau était de trente-trois pieds; et comme il avait régné en ce lieu un courant aussi long-temps qu'il avait été possible, nous étions en droit de conclure qu'il reviendrait avec l'été et hâterait la rupture des glaces, puis nous aiderait à sortir quand la saison le permettrait. Il fallut enfin en être convaincus : nous étions bien définitivement dans nos quartiers d'hiver, et notre affaire à présent était de trouver de l'occupation, et de nous donner toute l'aisance et le bonheur possible dans les circonstances que nous devions prévoir. Nous étions certes assez munis de patience, et nous n'avions alors aucune raison de perdre l'espoir : notre conviction était en effet absolue, car il n'y avait plus à l'heure présente un atôme d'eau libre sur un point quelconque, et à l'exception du point noir que présentait par hasard un roc en saillie, ce n'était rien qu'une éblouissante, monotone et fatigante vue de neige tout à l'entour

de l'horizon, dans la direction de la terre. La perspective était véritablement désolante. Dans tout son éclat, cette terre de glace et de neige a toujours été et sera toujours un désert énorme, sinistre, décourageant, et sous l'influence duquel la pensée elle-même se paralyse : là l'esprit cesse de penser ou de se soucier de rien, car il cesse de sentir ce qui pour un seul jour l'exciterait certainement par la nouveauté ; mais ce qui va plus long-temps est l'uniformité même du silence de la mort.

Au milieu de tout cela, il était satisfaisant de voir que chacun paraissait content des progrès qu'avait faits l'expédition, et en examinant la carte, l'on songeait avec plaisir aux nombreux dangers auxquels nous avions échappé, en naviguant dans des passages si réellement périlleux, sous de si violentes tempêtes et au milieu d'une glace dont nous avions fait en quelque sorte notre esclave. Ainsi, comparant et réfléchissant, nous arrivâmes à la tranquillisante ambition que nous étions maintenant devenus une petite famille bien unie et bien calme, dont chaque membre était également zélé et patient, chacun prêt aux nouvelles difficultés qui pouvaient surgir, et que tous ceux dont le devoir était l'obéissance, se soumettaient avec un bon vouloir ou un empressement qui n'ont jamais été si décidés sous l'influence d'une véritable loi martiale.

Pendant vingt-quatre heures, il souffla grand frais de l'est-sud-est, avec de la neige qui fouettait, cependant le froid n'était pas rigoureux. L'équipage fut occupé à nettoyer la cale et à mesurer le combustible qui nous restait, tandis que le charpentier fit dans la cabine des changemens qui nous permirent d'avoir une température de 45 degrés, et il n'en faut pas désirer de plus élevée. Elle suffit pour éloigner l'humidité, qu'on doit en ce climat éviter avec plus de soin que le froid même. Nous fîmes bouillir la graisse de notre ours et de quelques veaux marins, mais le diner n'attira ni ours ni renards, de sorte que nous crûmes qu'il n'y avait point d'animaux en cet endroit.

Le 9 octobre la neige cessa le matin, et pendant le jour nous eûmes un beau soleil que remplaça une lune d'une clarté inusitée. Nous jetâmes dans la journée à la mer le squelette de notre ours pour le faire nettoyer par les animaux marins, et nous le retirâmes avec quelques coquillages et quelques chevrettes qui y étaient attachés. Nous fîmes le lendemain une excursion à terre, et nous y trouvâmes une pierre brute en forme de colonne, érigée par les Esquimaux; mais dans quel but? rien ne le laissait à supposer. Nous remarquâmes aussi des traces de renards : la température du jour était de 15 degrés, celle de la nuit de 10. Quant à la latitude, nous l'établîmes à 69 degrés 58 minutes

42 secondes, sur une longitude de 92 degrés 1 minute 6 secondes.

L'équipage allait chaque jour faire sa promenade à terre, et nous construisîmes sur l'île un magasin à poudre, circonstance qui fit que nous la nommâmes *Ile du Magasin*. Nous mesurâmes le combustible et calculâmes que nous en avions pour sept cents jours, et un examen complet des provisions nous convainquit qu'il s'en trouvait assez pour deux ans et dix mois, à ration complète. L'huile et le suif devaient durer autant que les provisions, et nous comptions sur le surcroît que nous procureraient nos captures d'ours et de veaux marins.

Le 15 octobre la neige cessa de tomber avant le jour, mais il soufflait un fort vent du nord, et la sensation du froid était très vive, bien que le thermomètre marquât 18 degrés, température qui n'avait pas été désagréable quelques jours auparavant. Voici comment j'explique cette différence entre la température actuelle et la température suivant la sensation. Chacun sait qu'un air humide fait éprouver un froid vif et cru, et est un bon conducteur de la chaleur; cependant le même effet est produit sur la sensation par l'état inverse de l'atmosphère. Un air sec accroît l'évaporation du corps, et cette évaporation est une source de froid: en combinant l'une ou l'autre de ces conditions avec la force diverse du vent, nous pénétrons déjà

avec un peu de clarté dans la question. L'air humide ne produit pas nécessairement et toujours une sensation de froid, et moins que tout autre il a ce résultat quand le temps est calme, puisqu'un brouillard, en empêchant le rayonnement de la chaleur et la retenant à la surface, a une influence plus qu'équivalente au froid que peut causer sa puissance conductrice, tandis qu'il agit dans le même sens, d'une autre façon en s'opposant à l'évaporation du corps. L'état du corps est aussi important à considérer dans une pareille investigation, car on sait que le sentiment du froid accompagne certaines fièvres, même sous le soleil brûlant d'Afrique, et cette même sensation interne est l'effet du moindre dérangement de santé. Il est beaucoup plus remarquable encore que l'on puisse éprouver le sentiment extrême du froid, dans l'état de fièvre, tandis que la température du corps est de plusieurs degrés au-dessus du point naturel, et qu'au toucher chacun reconnaît que la peau du malade est brûlante.

Après avoir examiné quelle est la source de la plus grande chaleur animale, j'ai conclu que l'abondance de nourriture était au premier rang. Il paraît certain que les hommes doués du plus fort appétit et de la digestion la plus facile possèdent le plus de chaleur, tandis que les estomacs faibles et incapables de recevoir beaucoup d'alimens n'en-

gendrant jamais assez de chaleur pour résister aux impressions du froid, cette sensation est beaucoup plus vive pour les hommes ainsi constitués. C'est d'après ce raisonnement que l'on peut s'expliquer la résistance que les naturels de ces climats glacés opposent au froid, car on sait que leur consommation est énorme et souvent incroyable : or, pour toute expédition dans des régions polaires, il faut à tout prix augmenter la quantité d'alimens. Il est une remarque qui se rattache à cette question, et qui peut être utile aux navigateurs futurs, c'est que, sans cette chaleur intérieure et personnelle, les vêtemens chauds dont on se charge sont presque impuissans. Il est peu utile de couvrir celui qui ne saurait produire par lui-même de la chaleur, et l'on essaierait presque aussi efficacement d'échauffer un glaçon en l'enveloppant d'une couverture. C'est une erreur commune que celle qui fait que l'on s'imagine que l'expédient qui conserve la chaleur peut la produire.

Nous eûmes le 18 octobre la température la plus basse que nous eussions encore éprouvée : le thermomètre descendit à 1 degré par un temps très serein et très calme : l'aurore avait paru dans le sud-est. Le 20 octobre, nous avions 2 degrés au-dessous de zéro, et quatre le lendemain. Nous commençâmes à construire un toit sur le navire, et nous tuâmes un renard blanc. Nous fîmes quel-

qu
éga
sur
par
sou
vint
qu
Le
com
chal
le 2
de
la F
Le
degr
nous
nous
le le
zéro
qui
le th
cher
mais
réale
avaie
neige
noirs
rend

ques travaux d'intérieur pour que la chaleur fût également distribuée. Une cuvette de tôle fut placée sur le second pont, au-dessus des chaudières, et par ce moyen la vapeur, qui est un fléau constant sous ces basses températures, fut condensée. Nous vîmes encore un corbeau, et notre pêche de *whelks*, quoique peu productive, se continua chaque jour. Le bas pont, où se tenait l'équipage, était sec et commode, puisqu'on y pouvait entretenir une chaleur moyenne de 55 degrés. Nous terminâmes le 20 la couverture du navire, au moyen de voiles de rechange prises dans les approvisionnemens de la *Fury*.

La température descendit, le 27 octobre, à 13 degrés, et elle n'avait jamais été si basse; mais nous étions désormais tout-à-fait chez nous, et nous nous trouvions dans une position très confortable: le lendemain nous avions 4 degrés au-dessus de zéro, et ce changement nous annonçait de la neige, qui tomba en effet abondamment. Cependant le 31 le thermomètre marquait 16 degrés, et au coucher du soleil nous observâmes un grand halo, mais il était blanc: il y eut ensuite une aurore boréale dans le sud. Les sommets des montagnes avaient été presque entièrement dépouillés de leur neige par la brise, mais le contraste de ces rocs noirs avec la blancheur environnante ne servait qu'à rendre plus désolé l'aspect de ce paysage d'hiver.

Nous terminions ce jour-là le premier mois de notre captivité dans ce pays misérable, et nous fûmes naturellement conduits à comparer notre situation à celle des précédens voyageurs, en profitant de ces rapprochemens pour prescrire certaines mesures reconnues utiles d'après l'expérience : ainsi, considérant que l'eau-de-vie pouvait avoir le pernecieux effet de disposer au scorbut, je défendis l'usage du grog. Cette mesure avait pour résultat également de ménager notre provision d'eau-de-vie, qui était restreinte, et qu'il fallait réserver pour nos excursions à terre : l'eau-de-vie pouvait aussi, dans le cas de naufrage, nous servir non-seulement comme aliment, mais encore comme combustible.

Notre toiture achevée, le bâtiment était devenu une habitation sèche et chaude. Les hommes couchaient dans des hamacs que l'on décrochait le matin à six heures, et que l'on tendait à dix, le soir. On leur faisait prendre l'air deux fois par semaine. Le franc tillac étant le plancher de l'habitation, était couvert tous les matins de sable chaud, et frotté avec ce sable jusqu'à huit heures, moment où l'équipage déjeunait : on fixa le lundi pour être le jour du blanchissage, qui se terminait à midi, et alors on faisait sécher le linge au poêle. Le second pont, quand il fut enfin couvert de deux pieds et demi de neige que l'on battit de manière à en faire

une
de l
au r
dait
à voi
navir
il fut
que,
parfa
ceme
avait
cabin
fenêt
soin.

Pe
matin
était
alime
et l'a
cond
que n
same
naien

Co
n'y e
marq
avons
cacao

une masse solide de glace, fut arrosé de sable, afin de lui donner l'aspect d'une allée sablée et passée au rouleau. Au-dessus de cette promenade s'étendait le toit dont j'ai parlé, et dont les côtés de toile à voile descendaient assez pour couvrir les flancs du navire. Le rempart de neige qui l'entourait, quand il fut complet, s'élevait jusqu'au plat bord, de sorte que, se joignant au toit, le tout composait un abri parfait contre le vent, et excluait ainsi très efficacement toute impression du froid extérieur. Il y avait de même un sol de neige sur le pont de la cabine, et l'écoutille vitrée fut garnie d'une double fenêtre. L'intérieur était disposé avec autant de soin.

Pendant le jour, c'est-à-dire de six heures du matin à neuf heures du soir, la cuisine à vapeur était suffisante pour chauffer et pour apprêter les alimens, et le four au pain remplissait la nuit l'un et l'autre de ces offices. Pour prouver l'utilité des condensateurs que j'avais imaginés, je rapporterai que nous étions dans l'usage de les nettoyer tous les samedis, et que la quantité de glace qu'ils contenaient se montait à un boisseau par jour.

Conformément à notre système d'hivernage, il n'y eut pas un cordage qui ne fut retiré, nettoyé, marqué et mis en magasin. Le déjeuner, dont nous avons indiqué l'heure, se composait de thé ou de cacao, et l'on dinait à midi. Quant le temps per-

mettait de travailler hors du navire, les hommes s'occupaient après ce repas jusqu'à trois ou quatre heures; mais quand cela était impossible, on les forçait à faire une promenade d'un certain nombre d'heures sous le toit qui protégeait le pont. Ils prenaient leur thé à cinq heures, et ensuite, ils suivaient une école du soir qui, commencée à six heures, ne finissait qu'à neuf. Dès qu'elle était terminée, on tendait les hamacs et l'on allait dormir.

L'occupation du dimanche soir était la lecture de l'Écriture sainte, que chaque homme faisait à son tour, et qui se terminait par le chant des psaumes. Je ne saurais mettre en doute le bon effet de ce système d'instruction et d'observances religieuses; car les hommes paraissaient vraiment sentir qu'ils appartenaient à une seule et même famille, se témoignant réciproquement une bienveillance, accompagnée d'une tranquillité et d'une régularité de conduite qui ne sont pas ordinaires à bord d'un vaisseau.

Nous eûmes, le 1^{er} novembre, la plus violente tempête que nous eussions encore eu à supporter. Elle éclata tout à coup du nord, et fut suivie d'un beau jour : le lendemain le thermomètre était à moins de 9 degrés. On travailla encore pour compléter notre fortification de neige. Il est probable que beaucoup de lecteurs savent actuellement que la neige glacée est coupée en blocs comme des

pierre
d'eau

Le

sions

il était

le 9 no

bas qu

crut et

mais n

brisé la

heures

car le

ouest,

qui nou

Le ther

avons

leur à

avait é

Il était

plaindr

Le 14

parence

plus dis

du haut

teinte

point s

sud que

soir d'é

pierres de taille, et employée de même au moyen d'eau qui sert de ciment.

Le thermomètre remonta sans que nous pussions en dire la véritable cause. Le 7 novembre il était à plus de 3 degrés ; mais il était à 10 degrés le 9 novembre, et, dans la nuit du 10, il fut plus bas que jamais, à 22 degrés. La force du vent s'accrut et la neige continua de tomber jusqu'à minuit ; mais nous ne pûmes voir si cette bourrasque avait brisé la glace, car nous n'avions plus alors que trois heures de jour. Il en était vraisemblablement ainsi, car le vent soufflant le soir du nord-est au sud-ouest, il y eut une marée extraordinaire, et la glace qui nous avoisinait éclata avec un bruit formidable. Le thermomètre à minuit était à 26 degrés. Nous avons eu ce qu'on peut appeler une grande chaleur à cette époque de l'année, puisque le degré avait été pendant dix-huit heures au-dessus de 24. Il était très amusant d'entendre les chasseurs se plaindre du chaud.

Le 14 novembre, la position du soleil et la transparence de l'air me procurèrent une vue de terre plus distincte et plus vaste que je l'eusse encore vue du haut de la montagne où j'avais été tant de fois. La teinte de l'atmosphère était admirable. Ce n'était point seulement dans l'horizon et les nuages du sud que l'on voyait toutes les riches nuances d'un soir d'été de nos climats, nuances d'autant plus

belles qu'elles étaient en contraste avec le pourpre foncé, sombre et calme de l'horizon septentrional; mais aux teintes aériennes, et aux reflets de la neige des montagnes qui égalaient ou dépassaient en vivacité les couleurs des nuages, il faut ajouter toutes les dégradations du premier que déployaient les montagnes le long desquelles le soleil passait dans son cours. Le soleil du midi dans ces régions est en réalité un soleil du soir, il n'est donc pas surprenant que sa marche diurne tout entière ne développe que les phénomènes du soleil couchant dans nos latitudes. Le lendemain, le temps continua d'être calme sans être froid, car le thermomètre ne descendit pas au-dessous de 1 degré, et monta même jusqu'à 8 degrés.

Le 17 novembre, le soleil présenta un phénomène d'un effet incroyable. Le centre de l'astre était assombri par un nuage, et sa circonférence était entourée d'un cercle sur lequel ses rayons se disposaient de manière à donner tout-à-fait l'idée d'une étoile de l'ordre du Bain.

Une éclatante aurore boréale parut le 24 novembre dans le sud-ouest : elle étendait sa splendeur de pourpre jusqu'au zénith. Le vent changea le lendemain, et nous vîmes une aurore encore plus brillante qui, du soir jusqu'à minuit, devint de plus en plus radieuse, et dura jusqu'au matin. Elle formait une arcade splendide dont les extrémités

para
et de
ciel d
sans
No
qu'of
planè
car la
cisém
dieux
les cie
sité d
voiler
des r
avec d
vives l
brillan
rent e
rayons
pronon
Vers u
soudre
vacillan
lières;
heures
Le 2
la soiré
vait pas

paraissaient poser sur deux montagnes opposées, et dont la couleur était celle de la lune pleine. Le ciel d'un bleu sombre qui lui servait de fond, était sans doute la cause principale de cet éclat.

Nous pouvons supposer ce qu'est l'apparence qu'offre l'anneau de Saturne aux habitans de cette planète; et ici la conjecture s'est peut-être réalisée, car la forme et la lumière de cette arcade sont précisément ce que nous devons concevoir de ce radieux anneau planétaire, quand il est vu traversant les cieus de Saturne. Tandis que la masse et la densité de la matière lumineuse était assez forte pour voiler la constellation du Taureau, il s'en échappait des rayons groupés formant des angles comme avec des étoiles de joailliers, et illuminant de leurs vives lueurs les objets à la surface de la terre. Deux brillantes nébuleuses de la même matière parurent ensuite au-dessus de l'arcade, répandant des rayons pareils, et formant encore un contraste plus prononcé avec l'état sombre du ciel à l'horizon. Vers une heure, ce phénomène commença à se dissoudre en fragmens et en nébuleuses; les lueurs vacillantes devinrent plus fréquentes, plus irrégulières; puis tout à coup l'aurore s'évanouit à quatre heures.

Le 27 novembre le thermomètre descendit dans la soirée à plus de 27 degrés, et cependant on n'avait pas très froid. D'après la latitude par laquelle

nous nous trouvions, le soleil avait dû disparaître la veille pour tout l'hiver; mais par malheur l'horizon, brumeux depuis trois jours, nous avait empêchés de le voir. Toutefois il n'était pas certain que par l'effet de la réfraction nous ne le vissions pas une fois ou deux encore. En effet, le 29, il se montra à l'horizon. Le lendemain, jour où le froid était de 37 degrés, nous pûmes apercevoir encore d'une hauteur le soleil levant et couchant à la fois.

Ainsi finit le mois de novembre avec le dernier soleil que nous devons voir de l'hiver : encore était-il consolant que le jour fût beau. Nous eûmes des raisons de penser que les ptarmigans quittaient la côte, se dirigeant vers le sud avec le projet de suivre le soleil dans son cours. Je remarquai avec plaisir que les hommes avaient fait d'éminens progrès dans leur éducation, et il était facile d'apercevoir qu'en même temps il s'opérait dans leurs dispositions, tant morales que religieuses, un changement très prononcé, et qui alla même, je le crois, jusqu'à une amélioration rendue très difficile par l'habitude, je veux dire l'abolition des jurons.

Le 1^{er} décembre nous vîmes le limbe supérieur du soleil par une atmosphère extraordinairement claire : il était à la hauteur de deux minutes de degrés, mais ce ne pouvait être que le résultat de la réfraction, puisque sa disparition astronomique

avait
nous
mais é
coulé
nomèn
entour
à une
marqu
de s'é
cesser
ponts
mètre
était-ce
l'instru
de ces
que no
n'était
blaient
pentier
les sam
Le 2
telle au
tement
double
ciel cor
cembre
de la pr
mineus

avait eu lieu six jours auparavant. Le lendemain nous eûmes le spectacle d'une très belle aurore, mais élevée de 5 degrés seulement. Elle était d'une couleur jaune et lançait des rayons. Un autre phénomène se montra le 10 et le 11. La lune apparut entourée d'un halo qui jetait également des rayons à une grande distance, en forme de croix. Il est remarquable que pendant toute la semaine qui venait de s'écouler, l'état de la température permit de cesser le feu la nuit, sans que la chaleur entre les ponts quittât le point fixé; mais le 16, le thermomètre retomba à 37 degrés. Le mercure gela alors: était-ce parce qu'il était mélangé d'alliage, ou que l'instrument se trouvait mal gradué? La première de ces causes était probable, car d'autre vif-argent que nous avions à bord ne gela point. La chasse n'était plus profitable: tous les animaux semblaient avoir abandonné la côte. Alors notre chapelier, étant musicien, faisait danser les hommes les samedis au soir.

Le 20 décembre, la clarté de l'atmosphère était telle au-dessus de nos têtes, que l'on voyait parfaitement dans la cabine à midi, même à travers le double vitrage, bien qu'il fût couvert de neige. Le ciel continua d'être aussi limpide jusqu'au 24 décembre, au point que nous pûmes voir des étoiles de la première grandeur pendant la partie la plus lumineuse des vingt-quatre heures, y compris l'heure

de midi. Vénus était visible aussi dans le sud , avec une belle teinte dorée.

Le 25 décembre c'était le jour de Noël : il est peu de lieux sur la terre civilisée où ce jour ne soit pas le plus notable de l'année entière. Les élémens eux-mêmes semblaient avoir décidé que ce jour serait mémorable pour nous ; car il commença par une aurore boréale d'une splendeur magnifique , qui occupait tout le firmament au-dessus de nous. D'abord et pendant plusieurs heures, ce fut une succession d'arcades , croissant en grandeur à mesure qu'elles avançaient de l'est vers l'ouest de l'horizon ; et les changemens successifs n'étaient pas moins éclatans que ce que nous avons vu jusqu'alors. Le service de l'église eut lieu suivant l'étiquette de la marine. Ce jour de fête fut célébré par un dîner extraordinairement libéral , dont un roastbeef fut la partie la plus essentielle et la plus orthodoxe. Il n'est pas besoin de dire que la mesure contre le gras fut suspendue pour ce jour-là ; car autrement il n'eût point été pour les matelots le jour de fête reconnu. Les provisions de *la Fury* nous rendirent en cette occasion plus de service que nous n'eussions pu en prétendre , puisqu'elles contenaient des pâtés de Noël (*minces épices, pâtés de viande hachée*) , et une chose qui , du plus grand luxe tout autre part , était ici extrêmement naturelle , des cerises à l'eau-de-vie , à l'état de glace.

No
la s
reg
ave
I
les
eùm
qu'à
trac
les s
perç
Al
sans
un h
muri
rable
qui a
Comm
sur l
mœu
mais
à un
Mort
Le
degré
teintes
des m
des cr

Nous déployâmes, suivant l'usage, un pavillon, et la splendeur de Vénus était un spectacle qui fut regardé par nous comme en parfaite harmonie avec le reste de la journée.

Le 30 décembre, nous revîmes quelques lièvres : les animaux n'avaient donc pas tous disparu. Nous eûmes un très beau jour depuis dix heures jusqu'à trois et demie. Le lendemain nous vîmes les traces d'un loup qui se dirigeait vers le nord : nous les suivîmes pendant deux milles, mais nous les perdîmes.

Ainsi finit, avec le mois de décembre, l'année 1829, sans que le froid eût causé le moindre accident à un homme de l'équipage. Nous n'avions que l'armurier chez qui une affection de poitrine incurable avait été peut-être hâtée par le voyage, et qui allait vers sa fin.

Commencement de 1830. Première rencontre avec les Esquimaux sur la côte. Description de leur village, de leur société, de leurs mœurs. Ils viennent à bord. On va les visiter. Intérieur de leurs maisons de neige. Femmes. On fait présent d'une jambe de bois à un Esquimau estropié. Sa joie. Fiançailles. Le soleil reparait. Mort de l'armurier.

Le 1^{er} janvier 1830, le thermomètre était à 22 degrés, et le ciel de midi déployait toutes les belles teintes d'un soir d'été ; mais le pourpre du ciel et des montagnes à l'horizon était plus foncé que lors des crépuscules de nos climats. Le lendemain, nous

fîmes une tranchée dans la glace, et reconnûmes qu'elle avait cinq pieds quatre pouces d'épaisseur, et deux jours après une neige abondante qui tomba couvrit tout jusqu'aux rochers, et le paysage n'était qu'une surface non interrompue d'un blanc éblouissant. La terre dans cet état, jointe à la mer raboteuse, le tout blanchie par la neige nouvelle, composait la plus sinistre perspective que l'on puisse concevoir. Le lendemain, nous crûmes apercevoir un accroissement sensible dans le crépuscule de midi; mais le ciel était couvert et sombre. La construction d'un escalier de neige et d'un mur devint une utile occupation aussi bien qu'un amusement pour les hommes qui avaient appris à s'enorgueillir de la beauté et de la perfection de leur maçonnerie et de leur architecture de glace.

Le 7 janvier, un ciel brillant présenta, à dix heures du matin, un aspect tout nouveau. L'espace au-dessus de la lune qui se couchait était d'une riche couleur dorée, et la partie de l'horizon qui approchait le soleil avait une teinte éclatante d'argent, le contraire dans l'un et l'autre cas de ce qui est ordinaire pour les autres pays.

Le 9 janvier, au moment où j'allais à terre, un des matelots me dit que de l'observatoire l'on avait vu des étrangers. Je me dirigeai alors vers le point qu'il me signala, et je vis bientôt quatre Esquimaux près d'une petite montagne de glace, non

loin de terre, et à environ un mille du vaisseau. Ils se retirèrent derrière ce glaçon aussitôt qu'ils m'aperçurent; mais comme j'approchais toujours, toute la bande sortit à la fois de sa cachette, formant un corps de dix hommes de front sur trois de profondeur, avec un homme détaché du côté de la terre, et qui était, selon toute apparence, assis dans un traîneau. Je renvoyai donc le matelot qui m'accompagnait, pour dire au commandant Ross de venir me rejoindre avec quelques hommes qui eurent l'ordre de se tenir à une courte distance derrière lui. J'avancai seul alors jusqu'à une centaine de pas d'eux, et je remarquai que chacun était armé d'une lance et d'un couteau; mais je ne leur vis ni arcs ni flèches. Comme je savais que la parole de salut entre les tribus qui se rencontrent est *rima*, *rima*, je les saluai dans leur propre langue, et il me fut répondu par une acclamation générale du même genre, et l'homme qui était détaché se plaça devant leur ligne. Le reste de ma troupe étant arrivé, nous fîmes soixante pas en avant, et nous jetâmes alors nos fusils avec le cri *aia rima*, car nous avions appris que telle était la méthode d'entrer amicalement en communication. Eux, voyant ceci, jetèrent en l'air leurs couteaux et leurs lances dans tous les sens, répondant par le cri *aia*, et étendant leurs bras pour montrer qu'ils étaient comme nous sans armes. Cependant comme ils ne quittaient pas leur

place, nous allâmes à eux et embrassâmes successivement tous les hommes du premier rang, caressant aussi de la main leurs habits, et recevant d'eux en retour les témoignages ordinaires d'amitié. Cette cérémonie parut produire une grande joie qui se manifestait des deux côtés, par des rires, des clameurs et des gestes bizarres. Nous nous trouvâmes alors établis solidement dans leur confiance la plus illimitée.

L'expérience du commandant Ross fut ici d'une grande utilité : ces gens ayant appris que nous étions Européens (*Kablunae*), répondirent qu'ils étaient Innuït. Leur nombre s'élevait à trente-un. Le plus âgé, nommé *Illicta*, avait soixante-cinq ans ; six autres comptaient de trente à quarante, et vingt étaient âgés de quarante à vingt ans. Quatre enfans complétaient le nombre : deux étaient boiteux, et, ainsi que le vieillard, les autres les menaient en traîneau. L'un de ces estropiés avait perdu la jambe dans une lutte avec un ours, l'autre avait une cuisse cassée ou malade. Tous ces Esquimaux étaient bien vêtus, et avaient surtout une peau de daim excellente. Les vêtemens supérieurs étaient doubles et entouraient le corps, descendant, par devant, du menton au milieu de la cuisse, et ayant par derrière un capuchon pour rabattre sur la tête. Les manches couvraient les doigts, et des deux peaux qui composaient ce costume, celle de l'intérieur avait

succes-
ang, ca-
recevant
s d'ami-
ande joie
ires, des
ous trou-
confiance

ici d'une
que nous
ent qu'ils
trente-un.
-cinq ans;
e, et vingt
tre enfans
pîteux, et,
enaient en
u la jambe
une cuisse
aient bien
aim excel-
doubles et
evant, du
ar derrière
Les man-
peaux qui
rieur avait



Voy en Amérique. Ro. - Fig. 22

place, nous allâmes à eux et embrassâmes successivement tous les hommes du premier rang, caressant avec la main leurs habits, et recevant à leur tour les témoignages ordinaires d'amitié. Cette cérémonie parut produire une grande joie de part et d'autre des deux côtés, par des rires, des sauts et des gestes bizarres. Nous nous trouvâmes alors établis solidement dans leur confiance la plus illimitée.

L'expérience du commandant Ross fut ici d'une grande utilité : ces gens nous apprirent que nous étions bien accueillis, et qu'ils étaient nombreux. Leur nombre s'élevait à trente-un. Le plus âgé, nommé *Hlieta*, avait soixante-cinq ans ; six autres comprenaient de trente à quarante, et vingt étaient âgés de quarante à vingt ans. Quatre enfans complétaient le nombre : deux étaient boiteux, et, ainsi que le vieillard, les autres les menaient en traîneau. L'un de ces estropiés avait perdu la jambe dans une lutte avec un ours, l'autre avait une cuisse cassée en enfance. Tous ces Esquimaux étaient bien vêtus, et portaient sur leur tête une peau de daim excellente. Les vêtements supérieurs étaient doubles et équivalaient à un capuchon, descendant, par devant, du menton au milieu de la cuisse, et ayant par derrière un capuchon pour rabattre sur la tête. Les manches couvraient les doigts, et des deux peaux qui composaient ce costume, celle de l'intérieur avait

s succes-
ang, ca-
recevant
es d'ami-
ande joie
ires, des
ous trou-
confiance

ici d'une
que nous
qu'ils
rente-un.
-cinq ans;
e. et vingt
tre enfans
siteux, et,
naient en
la jambe
une cuisse
aient bien
im excel-
doubles et
evant, du
r derrière
Les man-
peaux qui
sieur avait



Esquimau

Voy. en Amérique. Ross, Pag. 82.

le po
traire
ayan
des c
bas s
en d
mari

Av
raiss
leme
blaie
ou d
corn
qu'il
d'ani
que
d'os
chan
mais
ces h
effica
étaie
posse
bette

Ce
entre
ropé
ma l

le poil en dedans, et l'autre était dans le sens contraire. Ils avaient deux paires de bottes, toutes deux ayant le poil à l'intérieur, et par dessus ces bottes des culottes de peau de daim qui descendaient très bas sur la jambe. Quelques-uns avaient des souliers en dehors de leurs bottes et des peaux de veau marin, au lieu de daim.

Avec cet immense entassement d'habits, ils paraissaient beaucoup plus gros qu'ils ne le sont réellement. Ils portaient tous des lances qui ressemblaient assez à une canne, ayant une boule de bois ou d'ivoire à un bout, et, à l'autre, une pointe de corne. Nous découvrîmes, en examinant leur bâton, qu'il était formé de petits morceaux de bois ou d'os d'animaux très proprement joints. Les couteaux que nous vîmes pour la première fois, composés d'os ou de corne de renne, sans pointe ni tranchant, formaient un instrument très inoffensif; mais nous nous aperçûmes bientôt que chacun de ces hommes avait, suspendu au dos, un couteau plus efficace, ayant une pointe en fer, et quelques-uns étaient bordés de ce métal aiguisé. Un des naturels possédait un couteau fait avec la lame d'une jambe anglaise.

Ce dernier fait était la preuve de communications entre eux et les tribus qui négocient avec les Européens; et quand le commandant Ross leur nomma les lieux qui se trouvent dans la baie Repulse,

ils le comprirent tout aussitôt, et dirigèrent le doigt vers cette direction. Il put aussi parvenir à comprendre qu'ils étaient venus du Sud, qu'ils avaient vu le vaisseau la veille, et enfin qu'ils n'avaient quitté que le matin leurs cabanes situées à quelque distance dans le Nord.

Comme nous ne pouvions prévoir la venue de ces visiteurs, nous n'avions entre les mains aucun présent à leur offrir, et nous renvoyâmes en conséquence à bord un homme pour y chercher trente-un morceaux de cercle de fer, un pour chaque individu; mais sur ces entrefaites, ils consentirent à nous suivre sur le vaisseau, et nous arrivâmes bientôt à notre mur de neige. Cette construction ne leur causa aucune surprise, tant elle ressemblait à leur travail. Ils ne témoignèrent pas plus d'étonnement à la vue du vaisseau, ou de la quantité de bois et de fer qui se trouvait devant eux. Il était évident qu'ils n'étaient pas au point d'ignorance où nous avions trouvé les sauvages du nord de la baie de Baffin.

Les présens de fer que nous leur fîmes excitèrent une joie universelle; et, en retour, ils nous offrirent leurs lances et leurs couteaux, qu'ils nous virent avec un plaisir et un étonnement égaux refuser d'accepter. Nous nous aperçûmes bientôt qu'ils avaient beaucoup meilleure mine que nous: ils étaient mieux vêtus et mieux nourris; puis leurs

joue
qu'e
Com
la fa
l'aut
hum
n'éta
cée d
Ils m
n'ava
taillé
Le
rema
ges fa
os. Le
marin
sembl
neaux
On
enfin
gravu
des vo
toute
cipale
deliers
désir d
des ma
qu'on l

joues étaient pleines et d'une teinte aussi rosée qu'elle pouvait l'être sous une peau si foncée. Comme les autres tribus d'Esquimaux, ils avaient la face ovale, les yeux noirs et rapprochés l'un de l'autre, le nez petit et la chevelure noire: une bonne humeur constante animait ces traits. Leur peau n'était pas d'ailleurs d'une teinte cuivrée aussi foncée que ce que j'avais autrefois vu dans le Nord. Ils me parurent aussi plus propres, et, ce que je n'avais jamais vu jusqu'alors, leurs cheveux étaient taillés courts et arrangés avec quelque soin.

Leurs vêtements étaient faits avec une délicatesse remarquable, et quelques-uns étaient ornés de franges faites avec des nerfs ou des chapelets de petits os. Les peaux de glouton, d'hermine et de veau marin gris, suspendues sur leur poitrine, nous semblèrent être des parures accessoires. Leurs traîneaux étaient d'une très grossière construction.

On fit entrer trois hommes dans la cabine, où enfin ils laissèrent voir beaucoup de surprise. Les gravures représentant leurs compatriotes, extraites des voyages antérieurs, les amusèrent beaucoup: toutefois les miroirs étaient toujours la source principale d'étonnement, avec la lampe et les chandeliers; mais ils ne nous manifestèrent jamais le désir de rien avoir, se contentant de recevoir, avec des marques incontestables de reconnaissance, ce qu'on leur présentait. Ils ne paraissaient pas aimer

nos viandes conservées, et l'un d'eux, qui en avait mangé un morceau pour obéir selon toute apparence se hâta, ainsi que les autres, de rejeter ce qu'il avait pris, quand on lui en eut donné la permission. Ce même homme, ayant reçu de l'huile, la but avec beaucoup de plaisir, reconnaissant que ce breuvage était en vérité très bon. Le violon ayant été ensuite appelé, ils se joignirent à la danse de l'équipage, et nous parurent avoir beaucoup plus de goût pour la musique que nos prédécesseurs n'en avaient remarqué dans les autres tribus. Quand vint le temps de nous séparer, nous leur proposâmes de les accompagner une partie du chemin du côté de leurs huttes dont ils nous montrèrent la direction, et nous les quittâmes avec les mêmes cérémonies que celles qui avaient eu lieu lors de notre rencontre. Il fut convenu que nous irions visiter leurs demeures, proposition qu'ils acceptèrent avec une grande joie.

Le 10 janvier le thermomètre tomba au dessous de 37 degrés, et nous partîmes par cette température pour nous rendre à notre rendez-vous : nous trouvâmes les naturels au lieu qui avait été fixé. Quand nous approchâmes, l'un d'eux, qui paraissait être un chef, fit cent pas en avant, tenant ses deux bras en l'air comme pour montrer qu'il n'avait pas d'armes. Nous jetâmes donc aussi nos fusils; le reste des habitans mit également de côté ses armes, et ils

s'app
Leur
fans
salu
N
dou
tite
ron
sins
ayan
étaie
mell
com
guill
dans
moig
Le
tueur
un d
il est
quin
l'hab
banc
la lar
demi
C'éta
ce ba
vis la

s'approchèrent de nous avec les clameurs d'usage. Leur nombre s'était accru d'une vingtaine d'enfans, et nous passâmes au milieu de tous avec les salutations ordinaires.

Nous aperçûmes bientôt le village composé de douze huttes de neige, groupées au fond d'une petite anse sur le rivage, à deux mille et demi environ du vaisseau. Elles avaient l'apparence de bassins renversés et étaient placées sans ordre, chacune ayant un long passage tortu, à l'entrée duquel étaient les femmes avec les enfans mâles mellees. On nous invita bientôt à aller les voir comme nous leur distribuâmes des présens de guilles et des grains de verre, elles perdirent bientôt dans ces relations la timidité qu'elles avaient témoignée à notre approche.

Le passage, toujours long et généralement tortueux, conduit au principal appartement qui est un demi-cercle de dix pieds de diamètre, quand il est destiné à une seule famille, et un ovale de quinze pieds sur dix quand deux familles doivent l'habiter. Vis-à-vis la porte, nous remarquâmes un banc de neige qui occupait un tiers environ de la largeur de la superficie, élevé de deux pieds et demi, uni par le haut et couvert de diverses peaux. C'était là le lit de tout le monde. A un bout de ce banc, était assise la maîtresse de la maison, vis-à-vis la lampe d'huile et de mousse : suivant la cou-

tume générale dans ce pays, cette lampe donnait une flamme suffisante pour éclairer et chauffer. Sur la lampe était le plat de pierre à faire la cuisine, contenant de la chair de renne et de veau marin avec de l'huile. Tout le reste, habits, outils, provisions, était dans une indicible confusion, qui montrait pour le moins que l'ordre n'était pas sur la liste de leurs qualités.

Il fut beaucoup plus intéressant pour nous de trouver dans ce désordre un peu de saumon frais; et nous apprîmes que ce poisson était abondant. Ils nous offrirent en retour pour nos présents, ce que nous préférions, et, en conséquence, nous choisîmes quelques lances et arcs avec leurs flèches ainsi qu'un pendant d'oreille de minerai de fer, composé d'une boule attachée à un cordon et orné de plusieurs dents de renard outre une frange de nerfs.

Je dois ajouter que toutes ces huttes recevaient le jour au moyen d'un grand morceau ovale de glace transparente, fixé à moitié environ de la hauteur du toit du côté de l'est. Au milieu du passage dont j'ai parlé, est une antichambre pour les chiens. Il était remarquable aussi que l'ouverture extérieure pouvait être tournée en tout sens, de manière à empêcher le vent d'entrer. Nous découvrîmes que ces huttes étaient de construction toute fraîche, car elles avaient à peine un jour de date.

onnait
uffer.
a cui-
au ma-
outils,
on, qui
as sur

ous de
n frais;
ondant.
ens, ce
, nous
flèches
de fer,
et orné
nge de

evaient
vale de
de la
du pas-
pour les
verture
ens, de
décou-
on toute
le date.



Esquimaux.

JEUNE FEMME

Voy. en Amérique. Ross, *Fig. 89.*

Nous

retiré

dans

est u

Le

mais

ris, e

Tout

rit a

ou c

seul

étab

ble

y co

saill

la p

lemp

de s

puer

l'éc

l'éc

sur

de

con

pour

cat

poli

l'ar

Nous nous assûrâmes aussi que leurs provisions de renne et de veau marin pour l'hiver, éant enterrées dans la neige. On n'avait pas jusqu'ici remarqué cet usage chez les naturels de ces contrées.

Les femmes n'étaient certainement point belles, mais elles n'étaient en rien inférieures à leurs maris, et se conduisaient avec convenablement qu'eux. Toute jeune fille au-dessus de treize ans nous parut mariée, et chaque maison nous en offrit trois ou quatre dans cet état appartenant-elles à un seul et même ménage? c'est ce que nous ne pûmes établir d'une manière certaine; mais il nous sembla voir en elles des jeunes épouses établies où il y en avait déjà une vieille. Elles étaient de petite taille et de beaucoup inférieures aux hommes pour la propriété sur leurs personnes et leurs habits. Leur chevelure surtout éant dans un état complet de désordre. Elles avaient les yeux noirs, et les joues colorées ainsi que les hommes. Une fille de treize ans nous parut même douée d'une jolie figure. Elles étaient toutes plus ou moins tatouées, sur le front et aux deux côtes de la bouche et du menton. Cet ornement, qui ne consiste qu'en deux ou trois petites figures particulières, est en rapport avec celui de celui qu'on a dépeint les Esquimaux du nord-ouest. Leur vêtement ne différait point essentiellement de celui de la femme de ces contrées; seules les chaussures différaient de ces



Nous
renne
dans
cet us

Les
mais
ris, et
Toute
rut m
ou q
seul e
établi
bla v
y en
taille
la pr
leur c
de de
joues
treize
gure.
surto
du m
raies
poin
maux
poin
hom

Nous nous assurâmes aussi que leurs provisions de renne et de veau marin, pour l'hiver, était enterrées dans la neige. On n'avait pas jusqu'ici remarqué cet usage chez les naturels de ces contrées.

Les femmes n'étaient certainement point belles, mais elles n'étaient en rien inférieures à leurs maris, et se conduisaient aussi convenablement qu'eux. Toute jeune fille au-dessus de treize ans nous parut mariée, et chaque maison nous en offrit trois ou quatre dans cet état : appartenaient-elles à un seul et même ménage ? c'est ce que nous ne pûmes établir d'une manière certaine ; mais il nous sembla voir en elles des jeunes épouses établies où il y en avait déjà une vieille. Elles étaient de petite taille et de beaucoup inférieures aux hommes pour la propreté sur leurs personnes et leurs habits : leur chevelure surtout était dans un état complet de désordre. Elles avaient les traits doux, et les joues colorées ainsi que les hommes. Une fille de treize ans nous parut même douée d'une jolie figure. Elles étaient toutes plus ou moins tatouées, surtout au front et aux deux côtés de la bouche et du menton. Cet ornement, qui ne consiste qu'en raies, sans autres figures particulières, est en ce point semblable à celui qu'ont adopté les Esquimaux du nord-ouest. Leur vêtement ne diffère point essentiellement quant à la forme de celui des hommes ; seulement le vêtement extérieur a une

pointe devant aussi bien que derrière, et quelques-uns sont ornés de franges formées de peaux tail-ladées. Le moment était venu de procéder aux enquêtes importantes, et les réponses que nous reçûmes, et qui contenaient du bon et du mauvais, peuvent se résumer en ceci. Ces gens connaissaient Igloultk, Winter-Island et la baie Repulse. Ils avaient quitté Akouli, station située vis-à-vis cette dernière, il y avait onze jours seulement, et étaient venus à l'endroit où nous les trouvions, afin d'être plus près de l'eau libre, qui, nous dirent-ils, existait à quelque distance dans le nord. Ils nous apprirent que la terre à l'est était une île nommée *Kajaetagavik*, et qu'ils étaient venus le lo-*g* de la côte à l'ouest, où se trouvaient plusieurs grandes rivières; mais il nous fut impossible de définir exactement s'il y avait un passage au sud de cette île ou de la pointe méridionale que nous avions en ce moment sous les yeux. Ceci était spécialement fâcheux, attendu que tout notre espoir de futurs progrès était dans cette direction, et que nous ne pouvions douter que la terre à l'est fût le continent d'Amérique.

Leur méthode de chasser le renne telle qu'ils nous la décrivirent, est précisément la même que celle qui est d'usage dans d'autres parties du pays; et comme cette chasse a été souvent racontée en détail, je puis me borner à dire qu'elle consiste à

singer
moyen
sur sa
tre air

Nos
au pre
mais
but le
fut ac
car ch
temps
nous
prime
geant
pour
ces h
après
nous
notre

On
vue d
de ser
pour
rie. Ils
penda
la ma
et ils
toujou

singer les gestes et l'apparence de l'animal, au moyen de deux hommes, dont l'un, en avant, porte sur sa tête la tête et les cornes d'un renne, et entre ainsi jusque dans le troupeau.

Nos tentatives pour dessiner le village causèrent au premier abord, une grande gêne aux habitans; mais ils furent entièrement calmés quand notre but leur eut été bien expliqué, et quand l'esquisse fut achevée, ils furent ravis de la ressemblance, car chacun y reconnaissait sa maison. Quand il fut temps de nous en retourner, plusieurs d'entre eux nous offrirent de nous accompagner, et nous primes congé des femmes et des enfans en engageant l'homme estropié à venir le lendemain à bord pour être examiné par notre chirurgien. Huit de ces hommes nous suivirent jusqu'au vaisseau, et après en avoir laissé six aux soins des matelots, nous invitâmes les deux principaux à dîner dans notre cabine.

On devait s'attendre à les voir très étonnés à la vue des couteaux, des assiettes et des autres objets de service : cependant ils firent usage de la cuiller pour goûter la soupe, presque sans aucune gaucherie. Ils étaient bons mimes; car nous ayant observés pendant peu de temps, ils découvrirent également la manière d'employer la fourchette et le couteau, et ils s'en servirent bientôt comme s'ils y eussent toujours été habitués. Ils, n'aimaient pas la viande

salée, et repoussaient aussi le pudding, le riz et le fromage. Après le dîner, ils désirèrent se lever de table, et nous allâmes avec eux trouver leurs camarades qui avaient de leur côté été bien traités par les matelots, et nous les trouvâmes dansant tous ensemble.

Comme nous revenions au vaisseau avec eux, avant ces incidens, un coup de vent très froid descendit d'une vallée, et l'un de ces individus s'aperçut que le froid s'était emparé d'une de mes joues. Il prit alors sur-le-champ une boule de neige, et m'en frotta; il m'épargna ainsi, pour le moins, une plaie désagréable. Cette action prouvait une disposition bienveillante dans ces hommes.

Le 11 janvier à une heure, l'homme qui avait une jambe de moins, dont le nom était Tulluahui, arriva avec un autre naturel très intelligent, qui le conduisait dans un traîneau. Le chirurgien ayant examiné l'état de l'estropié, lui promit une jambe de bois que le charpentier devait lui livrer dans trois jours, et il exprima d'avance la plus vive joie. Nous leur montrâmes ensuite la carte, et ils y reconnurent leur situation et celle du vaisseau, après quoi Tulluahui prit le crayon et traça la ligne qu'ils avaient suivie, la subdivisant ensuite en points, tandis qu'ils comptaient sur leurs doigts pour nous faire comprendre qu'ils avaient dormi neuf fois en chemin. Tiagaschu, le second Esqui-

mau,
signan
du sau

Le
de 35
tans da
perdu
et nou
fille d
accuei
de pré
avec h
néreus
choir
montr
fixé sc
ment
nous
trême
peu d

Le
de bo
de la
encor
habita
nous
venan
de vo

mau, nous traça à son tour une carte, en nous désignant les points où l'on trouvait abondamment du saumon et d'autres poissons.

Le 13 janvier, le thermomètre était au-dessous de 35 degrés quand nous allâmes trouver les habitants dans leurs huttes. Les femmes avaient beaucoup perdu de leur timidité lors de cette seconde visite, et nous reçûmes de la mère, de la femme, de la fille de Tulluahui et de deux jeunes enfans, un accueil amical. On avait préparé pour moi à titre de présent, un costume complet de femme, fait avec beaucoup de soin. J'offris en retour, à la généreuse femme qui me faisait ce cadeau, un mouchoir de soie; car de tous les objets que je lui avais montrés, celui-ci avait le plus particulièrement fixé son attention. Cette femme comprit parfaitement notre carte et même elle en fit une. Quand nous revînmes au vaisseau, il faisait un froid extrême, et je ne m'en tirai pas sans la perte d'un peu de peau à une joue.

Le lendemain le patient vint chercher sa jambe de bois; on la lui essaya, et comme elle n'était pas de la longueur juste, on le remit au lendemain encore. Tulluahui était accompagné de plusieurs habitants, et, entre autres, d'une vieille femme: nous les avions laissés aux soins du maître. En revenant les trouver, nous ne fûmes pas peu divertis de voir que la vieille femme s'était laissé couper,

peigner et arranger les cheveux. Le résultat de l'opération avait été si avantageux pour sa personne, que tout le reste désira être traité de la même façon.

Le 15 janvier le thermomètre tomba à 40 degrés et à 39, le mercure était à l'état de la plus grande pureté mais gelé. L'horizon méridional était moins clair que de coutume, de sorte que nous tirâmes moins d'avantage de la lueur crépusculaire du soleil de midi. La jambe de bois étant prête, on l'ajusta, et l'estropié en eut bientôt connu l'usage et le prix, car il se mit à sautiller dans la cabine avec toutes les apparences de l'extase. Ils voulurent répondre aux soins chirurgicaux de notre charpentier, par une consultation en faveur de notre pauvre armurier, qui était réduit à l'état de squelette, et déjà un Angekok, sorcier en même temps que médecin, commençait ses évocations; mais notre malade l'était trop gravement pour que nous nous prêtassions aux jongleries dont on se préparait à le rendre l'objet.

Le 16 janvier le thermomètre descendit à 42 degrés, et le lendemain matin il était à 43. Cette température fut suivie de tempêtes, de neige, et ce n'est que le 20 que, le temps s'étant éclairci, le commandant Ross et le chirurgien rendirent une visite au village, où on les divertit par une représentation de danse et de chant. Le soleil se montra pour la

prem
et la
rizon
tant
maux
le jou
mode
C'est
jours
de la
les co
volon
notre
Le
des Es
nous
loppé
un glo
noirs
sa jeu
en qu
à un d
tion d
qu'on
l'épre
cée, s
ont li
même

première fois, après une absence de cinquante jours, et la moitié de son diamètre était au-dessus de l'horizon visible. Cette réapparition, qui nous causait tant de plaisir, n'en fit éprouver aucun aux Esquimaux, pour qui la nuit de ces régions est le jour, et le jour le plus favorable, puisqu'il est le plus commode pour la chasse des phoques qui sont si rusés. C'est cette raison qui faisait qu'ils retournaient toujours chez eux quand le jour paraissait, se plaignant de la lumière comme de leur ennemie, puisqu'elle les contraignait à une oisiveté forcée et non point volontaire : c'est le soir de ce jour que mourut notre malheureux armurier.

Le 21 fut calme et clair : un garçon et une fille des Esquimaux, accompagnés de quelques hommes nous firent une visite. La fille était tellement enveloppée de fourrures qu'elle ressemblait tout-à-fait à un globe soutenu par deux montans ; mais des yeux noirs très perçans, ajoutés à ses joues colorées et à sa jeunesse, composaient une jolie figure pour nous, en qui le type de la beauté était désormais descendu à un degré beaucoup moins élevé. Cette modification dans les impressions est beaucoup plus facile qu'on ne le croit, et tous les voyageurs en ont fait l'épreuve. La jeune personne en question était fiancée, suivant la coutume du pays, où les fiançailles ont lieu pendant la première enfance au jour même de naissance de la future épouse.

Nos visiteurs nous quittèrent peu de temps après midi. Le reste du temps fut employé par l'équipage à creuser la fosse de l'armurier, et à cette heure le soleil avait vraiment de l'éclat et se trouvait à une hauteur considérable. Sa vue était réjouissante en ce qu'elle nous donnait en même temps l'assurance qu'il croîtrait chaque jour en durée et en splendeur. C'est là, en effet, un lever de soleil auprès duquel toute la magnificence des soleils du matin n'est rien. Cet astre est toujours le bienvenu quand il annonce un jour nouveau, sans nul doute, mais c'est bien un autre matin pour ceux qui ont été privés de la lumière du soleil pendant plusieurs semaines, et qui n'ont eu pendant des mois qu'un soir prolongé, car alors c'est l'été qui vient.

Dans le cours des journées qui suivirent nous leur fîmes voir le briquet phosphorique, l'intérieur d'une montre, l'effet de l'aimant : tout cela les confondit, mais rien ne leur fut précieux qu'un pied de bois que le charpentier ajusta avec succès à la jambe de Tulluahiri, et au moyen duquel il avait pu faire deux milles et demi.

Le 24, on fit le service funèbre de l'armurier, et le 28, on tua un corbeau qui avait été notre compagnon de station tout l'hiver, et qu'à ce titre nous aurions dû épargner. Dans d'autres jours, plus profondément empreints de superstition et de poésie.

je n
d'un
L
écou
trac
et n
train
temp
25 d
mars
dans
de l'
excel
avaie
men
pouv
de le
Le
des E
de ce
posé
d'her
desso
fût e
visite
nu à l
depu
bles e
X

je ne sais pas quelle misère eût pu être le châtement d'une action si sacrilège.

Le mois finit avec une belle journée, et il s'était écoulé comme un rêve : nos occupations et nos distractions avaient été plus grandes qu'à l'ordinaire, et nos visiteurs avaient empêché que le temps se trainât dans une fatigante monotonie. Quant à la température moyenne de ce mois, elle avait été de 25 degrés. Sans doute il se trouve en février et en mars des jours isolés plus froids qu'en janvier; mais dans l'ensemble, ce dernier mois est le plus froid de l'année. Quant à la santé de l'équipage, elle était excellente, et nos relations avec les Esquimaux nous avaient déjà été utiles en nous procurant des vêtements convenables au climat; puis nous espérions pouvoir explorer une partie de la côte au moyen de leurs chiens et de leurs traîneaux.

Le 1^{er} février nous reçûmes une nouvelle visite des Esquimaux, et une des femmes qui faisait partie de cette société avait sur la tête un ornement composé de la tête d'une chouette et de quelques peaux d'hermines. Le 4 février la température tomba au-dessous de 42 degrés, et le lendemain, bien qu'elle fût encore à 40 degrés, une femme qui était en visite tira son nourrisson de son sac, et l'exposa nu à l'air pour lui donner le sein. Nous remarquions depuis quelques jours que les Esquimaux, semblables en ce point aux autres sauvages, dérobaient

assez fréquemment des objets à bord. Le thermomètre était descendu pendant plusieurs jours de 43 à 48 degrés.

Le 26 février, soit que ce fût un jour de fête parmi eux, ou qu'ils voulussent nous divertir, une troupe vint nous donner le spectacle d'une danse: elle n'était pas de moins de vingt personnes. Cette danse ressemblait plus à un spectacle d'ours qu'à autre chose, et l'ours savoyard devait être regardé chez eux comme le meilleur danseur. La danse fut suivie d'un concert vocal où les femmes rangées en demi-cercle, fermant les yeux et ouvrant la bouche, vociféraient de toute la puissance de leur gosier et de leurs poumons, *amna aija*. Les Esquimaux du Groënland entendaient mieux leur art. Le résumé de la chasse des naturels pendant ce mois donna deux ours blancs, trois gloutons, une douzaine de renards et cinquante veaux marins; et comme, de notre côté, nous avions tué ou pris cinq renards avec quelques lièvres, des plarmejans et des perdrix de saules, ce n'est pas un pays si dépourvu de gibier, même à cette époque de l'année, comme on l'a supposé en général : il est donc prouvé que ces animaux n'émigrent pas dans le sud en hiver.

J'achetai, le premier mars, aux Esquimaux un de leurs meilleurs chiens, que l'on me garantit pour tenir en échec un ours ou un bœuf musqué, pour découvrir les trous de veaux marins, et pour tirer

le t
bon
lenc
atte
pou
il to
et c
flux
exce
velle
large
très
gran
déta
un c
que
de n
Le
veau
grand
truct
d'obs
tion
cluan
était
les ca
dent
Esqu

le traîneau. En égard à de telles qualités, je le payai bon marché avec un couteau. Nous achetâmes, le lendemain, un autre chien pour compléter notre attelage. Le 6 mars le soleil avait assez de force pour élever le thermomètre de 18 à 38 degrés, puis il tomba à 24 degrés. Le 9 mars le temps était beau et calme, avec la lune pleine, et l'irrégularité du flux et du reflux et de la hauteur des marées était excessive. Deux des officiers se rendirent à la nouvelle ville qui était sur la glace et à sept milles au large. Ils y trouvèrent cinq familles qui avaient eu très bonne chance, puisqu'elles avaient pris un grand nombre de veaux marins; le lendemain deux détachemens des naturels qui vinrent nous vendre un chien, deux veaux marins et des souliers, ainsi que divers autres objets, nous bâtirent une cabane de neige pour nos instrumens.

Leur déjeuner, composé de cinq à six livres de veau marin pour chacun, parut leur faire un très grand plaisir. Après ce repas ils achevèrent la construction de la hutte de neige qui devait nous servir d'observatoire, et dont la perfection de construction était le moindre mérite, puisque, tout en excluant toute influence du vent ou du froid, elle était assez transparente pour nous permettre de lire les caractères gravés sur les instrumens. Un accident désagréable arriva à bord à un des enfans des Esquimaux : comme ils sont dans l'usage de lécher

leurs plats et leurs ustensiles, ainsi que le visage les uns des autres, la pauvre créature appliqua sa langue sur le cercle de fer d'un tonneau, et ne put s'en retirer qu'en laissant la peau. Nous trouvâmes très bonne la viande du bœuf musqué : elle avait exactement le goût du bon bœuf, et rien de la saveur du musc, qui peut-être se manifeste à une époque particulière. Ayant sept chiens accoutumés à cette chasse, nous avions la perspective de ces provisions fraîches pour l'équipage.

Le 19 M. Thorn et le chirurgien avaient été à dix milles de distance pour faire quelques observations, mais ayant été surpris par la nuit, au retour, ils n'arrivèrent que très tard et presque épuisés, après nous avoir causé beaucoup d'alarmes. Le lendemain quelques-uns des naturels vinrent nous demander ce que signifiaient les coups de fusil et les feux bleus que nous avions lancés pour servir de signaux aux officiers absents, et qui les avaient remplis de terreur.

Dans la soirée du 30 quatre familles des naturels, formant un total de quinze personnes, passèrent près du vaisseau pour aller construire de nouvelles huttes à un demi-mille dans le sud. Ces gens avaient quatre traîneaux pesamment chargés, tirés chacun par deux ou trois chiens, mais qui allaient très lentement. Nous les suivîmes pour voir comment se bâtit une maison de neige, et nous fûmes sur-

pris d
suffi
le ter
verai
const

Qu
der l
terra
le ter
de b
de ne
d'épa
tracé
en fo
long
parti
la co
Alor
l'on
glace
et qu
Ve
du m
de le

pris de leur habileté : quarante-cinq minutes avaient suffi à un homme pour terminer son toit. Pendant le temps que l'on met à dresser une tente on élèverait presque une maison pareille. Le mode de construction mérite d'être décrit.

Quand, au moyen de la baguette qui sert à sonder les trous de veaux marins, on s'est assuré que le terrain est suffisamment profond et solide, on nivelle le terrain destiné à la construction avec une pelle de bois, en laissant au-dessous une solide couche de neige, qui ne doit pas avoir moins de trois pieds d'épaisseur. Alors, commençant au milieu d'un cercle tracé, qui a dix pieds au plus de diamètre, on taille en forme de coins des blocs qui ont deux pieds de long à peu près, et qui sont épais d'un pied à la partie extérieure, et on les dispose de façon que la construction se termine en un dôme parfait. Alors on meuble cette maison de sofas de neige que l'on couvre de peaux, et l'on place des fenêtres de glace; ensuite on y ajoute le passage dont j'ai parlé et quelques petites huttes pour les provisions.

Vers la fin de mars la glace fondait du côté sud du navire, et le soleil avait dépouillé les rochers de leur neige.

Excursion dans l'intérieur par le commandant Ross. Examen de l'intérieur. Retour au vaisseau. Singulière opinion des Esquimaux sur le vol. Seconde excursion du commandant. Chiens des traîneaux. On est sur le point de se battre avec les naturels. Explication. Racommodement. Une nouvelle excursion est décidée.

Le 5 avril le commandant Ross , accompagné du contre-maître et de deux Esquimaux, Awack et Oublourio, partit pour une excursion dans l'intérieur : je reproduirai ici son rapport. Notre bagage était sur deux traîneaux, tirés par des chiens, mais comme il était beaucoup plus pesant que celui des Esquimaux , tandis que ceux-ci montaient de temps à autre dans leurs traîneaux, il nous fallait sans cesse courir à côté du nôtre, et très souvent même les traîner à travers les profonds amas de neige fraîche que nous rencontrions à chaque pas. Nous nous dirigeâmes dans le sud-ouest, et presque parallèlement au village jusqu'à midi, heure à laquelle le vent devint très violent, et la neige si épaisse, qu'Awack, qui nous conduisait, perdit son chemin, et se fourvoyant dans des blocs de glaces entassés, eut son traîneau brisé en deux : cet accident faillit faire renoncer au voyage à peine commencé. Cependant le traîneau fut aisément réparé, et nous continuâmes notre marche à travers les blocs et les fragmens de glaces : cependant, après deux heures d'un voyage si rude, la neige fouettait

si épaisse que nous dûmes renoncer pour l'heure à poursuivre, et consentir à ce que les Esquimaux construisissent une hutte de neige. Cela fut fait en une demi-heure, et nous fûmes alors aussi bien à l'abri que nous eussions pu l'être dans une maison de pierre. Cependant notre hutte était tout juste assez grande pour nous contenir tous les quatre; mais nous étions dans une si triste position que le plus misérable refuge était le bien venu. Nos vêtements étaient à tel point pénétrés d'une poussière de neige, et ils étaient gelés si fort, qu'il nous fallut attendre long-temps, pour les pouvoir ôter, que la chaleur de nos corps eût commencé à les amollir. Nous souffrions aussi beaucoup de la soif, de sorte que pendant que nos Esquimaux s'occupaient de leur bâtisse, nous nous mîmes à faire fondre la neige à l'aide d'une lampe d'esprit de vin. La quantité d'eau que nous nous procurâmes ainsi dans un court espace de temps fut suffisante pour nous tous : ce qui causa autant de plaisir que d'étonnement à nos guides pour qui la même opération, faite dans leurs vases de pierre sur leurs lampes à huile, dura quatre heures.

Il nous fallut cependant subir un inconvénient inhérent à l'extrême petitesse de notre hutte : c'est que ses murs fondaient naturellement, et avec tant de promptitude, que nos habits furent bientôt mouillés au point de nous contraindre à les quit-

ter, et à nous mettre dans les sacs de fourrure : c'est là-dedans que nous dormîmes à l'abri de notre ennemi.

Le lendemain, fatigués par la pénible marche de trente milles que nous avions accomplie la veille, nous serions restés tard dans le plus profond sommeil, sans une révolte de nos chiens qui nous réveilla. Poussés par la faim, ils s'étaient mis en devoir de dévorer un traîneau fait avec du poisson gelé; mais le repas n'était pas très avancé quand on put y mettre un terme, et il suffit de quelques réparations qui n'occupèrent qu'une faible partie de la journée. Comme elle était trop mauvaise pour que nous pussions songer à reprendre notre marche, nous employâmes notre temps à des conversations avec les naturels. Comme ils étaient actuellement à leur aise et libres de leur première appréhension, ils se montrèrent à nous sous un jour très favorable, et témoignèrent plus d'intelligence et de pénétration que nous ne devions en attendre sous ces lourdes masses de chair et ces physionomies hébétées. Ce que nous recueillîmes alors de plus important, ce fut les renseignemens qu'ils nous donnèrent sur la nature de la côte et de l'Océan à l'ouest, qu'ils nous représentèrent comme étant d'une vaste étendue. Ensuite ils nous décrivirent une île nommée *Ou-Djiou-Lik*, comme étant si éloignée, qu'il fallait traverser l'eau salée

pen
conf
deu
cela
stan
la c
d'en
Wit
et p
mir
le co
rest
Ka-
trou
bien
déta
à ch
se tr
nou
vue
trac
nem
de r
ne p
a qu
put
jour
paci

pendant plusieurs jours pour y arriver, fait qui confirmait leur première information sur la grandeur de la mer à l'ouest. Nous entendîmes après cela, avec un grand intérêt, le récit des circonstances qui les avaient amenés sur cette partie de la côte et dans notre voisinage immédiat. Deux d'entre eux ayant été pêcher à un lieu nommé *On-Wit-tiwik*, ils y virent le vaisseau près de la glace et portant vers le sud : très alarmés de ce fait, ils se mirent immédiatement en devoir d'aller rejoindre le corps principal de leur tribu à Ney-liel-le, où ils restèrent jusqu'à l'arrivée d'une femme appelée *Ka-ke-kag-iu*. Cette femme avait une sœur qui se trouvait dans un parti de naturels que nous avions bien traités lors de notre premier voyage, et les détails séduisants qu'elle leur donna les décidèrent à chercher *la Victory* en quelque lieu qu'elle pût se trouver. C'est ce qu'ils firent, et nos compagnons nous décrivaient alors leur première sensation à la vue de la première trace de nos pas sur la neige, trace dont la dimension leur causa un grand étonnement. Pendant tout leur discours ils ne cessèrent de manger, car c'est là une occupation que rien ne peut faire négliger à un Esquimau, tant qu'il y a quelque chose à dévorer; et notre expérience ne put nous habituer à voir, sans une surprise toujours renouvelée, la tenacité de leur appétit, la capacité de leurs estomacs et l'énergie de leurs fa-

cultés digestives. Du reste, ce n'était point besoin, mais voracité pure et plaisir de manger. Leurs provisions allèrent en conséquence plus vite qu'ils ne l'eussent désiré.

Notre latitude était alors de 69 degrés 44 minutes 20 secondes, et notre longitude de 44 minutes 6 secondes ouest du vaisseau. La hutte était construite sur le rivage méridional d'un passage long d'environ trois milles, et du côté opposé était une rivière que les naturels nommaient *Ang-ma-louk-touk*. Le nom de ce détroit ou passage, dans la langue du pays, est *Tou-noud-lead*.

A mon retour de l'éminence sur laquelle j'étais monté pour faire ces observations, je trouvai les deux guides Awack et Oublourio, activement occupés à charger leurs traîneaux, et j'appris avec surprise et chagrin qu'ils s'apprêtaient à retourner au lieu que nous avions quitté, afin de prendre un surcroît de provisions. Je ne pus les décider à abandonner ce projet qu'en leur donnant, d'un côté, une partie de la provision de chair de veau marin que nous avions réservée pour nos chiens, et de l'autre côté, en les menaçant de la privation de la récompense promise, et qui se composait de limes : alors ils consentirent à poursuivre. Après avoir traversé une langue de terre, large de trois milles environ, et contenant deux petits lacs qui, nous dit-on, étaient bien poissonneux, nous redes-

cen
nou
d'un
nit-j
pas
riviè
ou e
à vo
que
neig
accu
tant

No
l'ang
vâme
enter
corre
couv
nuâ
mont
lacs
dant
bient
ritabl
dans
truisi

Le
buleu

cendimes sur la glace d'eau salée que les guides nous représentèrent comme appartenant au fond d'un détroit auquel ils donnent le nom de *Tar-rionit-yoke*. Cependant le sens de cette phrase est *eau pas salée*, de façon qu'il y coule probablement une rivière assez considérable. C'est ainsi que l'entrée ou embouchure de ce passage est appelée *sohah à voke*, c'est-à-dire *il coule vite*, sans doute parce que les eaux douces de l'extérieur et la fonte des neiges y causent, à certaines époques, une grande accumulation d'eau, qui se fait jour en se précipitant par une étroite ouverture.

Nous fîmes halte sur un petit ilot situé dans l'angle nord-ouest de cette baie, et nous y trouvâmes un canot couvert de pierres, et qui avait été enterré ainsi, afin d'empêcher les charpentes de se corrompre : pour la même raison, la peau qui le couvrait avait été enlevée. De cet endroit nous continuâmes notre marche directement vers l'intérieur, montant le lit d'une rivière, traversant plusieurs lacs étroits et marchant dans la neige épaissie pendant trois ou quatre milles; mais le vent s'accrut bientôt, à tel point que la neige qu'il lançait en véritables torrens nous obligea à chercher un abri dans une maison de neige que nos Esquimaux construisirent.

Le lendemain matin, 8 avril, le temps était nébuleux et la neige très abondante. Cependant nos

guides nous firent la proposition de laisser les bagages derrière nous, afin de pouvoir aller plus vite à Ney-liel-le, et revenir coucher à la cabane. Je ne pouvais certainement choisir un jour plus défavorable pour visiter un lieu si intéressant; mais comme je connaissais l'humeur capricieuse et changeante de ces gens, je ne voulus faire aucune objection. Nous partîmes donc à neuf heures du matin; et, après avoir traversé deux lacs étroits, nommés *Kung-uck*, à cause de la contrée montueuse qui les bornait, nous arrivâmes, par une descente courte mais rapide, à l'endroit nommé *Padle-ak*, mot qui signifie *fin du voyage*. L'absence totale et le manque de marées me fit d'abord douter si nous étions réellement arrivés à la mer; mais Awack détacha un de ses chiens qui découvrit bientôt un trou de veau marin, par lequel je pus goûter l'eau salée. Un fait essentiel de notre géographie était donc constaté par le succès de cette excursion.

Gardant notre direction vers le sud-ouest jusqu'à onze heures, nous passâmes une île que les guides appelaient *O-wuk-sche-o-wik*, parce que l'espèce de morue nommée *o-wuk* se prend en grande abondance sur ce rivage, qu'elle fréquente l'été et l'automne. De là nous tournâmes dans le sud, puis dans le sud-est; et, après avoir traversé une plage basse de pierres à chaux, nous arrivâmes à une heure au grand lac de Ney-lyel-le.

Le côté est de cette pièce d'eau déployait une chaîne de montagnes de granit sur les pentes desquelles Awack nous fit voir plusieurs huttes d'hiver qu'il nommait *O-Kau-it*; mais la neige qui m'aveuglait m'empêcha de prendre les dimensions de ce lac. Une rivière avait un demi-mille de large environ; et comme la glace qui la couvrait était épaisse, je fus porté à croire que l'eau était profonde. Aidé du maître, j'élevai un monticule de pierres à chaux; nous prîmes possession de cette terre avec les cérémonies d'usage, et nous nous préparâmes au retour.

Arrivé à sept heures à la rivière de Padle-ak, je montai sur un point élevé avec Oublourio, et grâce à un temps clair j'eus une très belle vue de cette vaste baie. De tous les renseignemens qu'il me donna sur les lieux mêmes, et en me désignant les divers points de l'horizon, je conclus que la terre sur laquelle nous nous trouvions faisait partie du grand continent d'Amérique, et que, s'il y avait quelque passage à l'ouest dans ces parages, on devait le chercher au nord de notre position actuelle.

Il était neuf heures du soir quand nous regagnâmes la hutte où Awack nous attendait. Il avait profité de notre exemple d'une manière fort intelligente pour faire fondre de la neige, de façon que nous trouvâmes au retour abondance d'eau dont

nous avions grand besoin. Le manque absolu ou la rareté de cette provision est pénible à l'extrême dans ce pays de neige et de glace, où l'on vit au milieu de l'eau, où l'on marche sur l'eau, où l'eau vous tourmente continuellement sous une de ces formes. C'est que l'on oublie que la neige et la glace de ces contrées ne ressemblent en rien à la glace et à la neige de nos hivers, et qu'on ne peut les convertir en liquide qu'à grands frais de peine et de chaleur. Nos guides dormirent profondément, ainsi que nous, et le lendemain nous continuâmes notre marche, toujours par une bise très froide, accompagnée de neige, et qui dura toute la nuit.

Le 10 avril le vent tomba dans la matinée, et nous partîmes à midi, car nous avions un désir extrême de rentrer au vaisseau. Le guide Oublourio était dans un état pitoyable, presque aveuglé par la neige, et les genoux déchirés par le frottement de ses culottes gelées : ce malheureux pouvait à peine voir pour se conduire, à cause des larmes abondantes qui remplissaient ses yeux enflammés. Il prit place dans notre traîneau, et nous étions de retour à *la Victory* le soir à six heures.

Le 11 avril, le commandant Ross étant rentre la veille, les guides reçurent les limes promises et partirent très heureux.

Le 15 et le 16 avril, nous détruisîmes le rempart de neige que nous avions élevé autour du vais-

seau
derr
dess
ces

Le
une
ne s
Ains
tait
jour
neig

Le
la po
avait
bien
le pr
son
leurs
en in
verts
d'un
quel
exen

Le
pagn
nouv
mais
taté

seau, et qui n'était plus nécessaire. Pendant ces derniers jours, la température alla de 3 degrés au-dessous à 3 degrés au-dessus de zéro, et varia dans ces limites.

Le 17 avril, le commandant Ross alla explorer une baie au nord, et revint avec l'assurance qu'il ne se trouvait aucun passage dans cette direction. Ainsi tombait un de nos projets, mais il en restait deux encore. C'est dans le courant de cette journée que nous vîmes les premières alouettes de neiges.

Le 18 avril, un des Esquimaux nous rapporta la porte de fer d'un piège à renard que son frère avait dérobé. Il paraissait être d'opinion, que, bien qu'il fût mal de voler, ce mal n'existait pas si le propriétaire ne s'apercevait pas de l'absence de son bien. Comme ils n'en faisaient pas mystère à leurs amis, ceux-ci ne manquaient point de nous en informer, et quand les voleurs étaient découverts, loin de nier leur action, ils en riaient comme d'une bonne plaisanterie. Ils nous apportaient alors quelques offrandes de paix : dans le cas actuel, par exemple, ce fut un veau marin.

Le 11 avril, le commandant Ross, toujours accompagné du maître et d'un guide, partit pour une nouvelle excursion avec les provisions de sept jours ; mais ils revinrent le lendemain après avoir constaté qu'il se trouvait un canal tortueux, large de

deux cents pieds au plus, au nouvel établissement de Schagavoke; qu'il avait un mille de long, et était au fond d'une baie, et conduisait aussi dans l'intérieur à un spacieux bassin de cinq milles de diamètre. Une scène assez plaisante avait eu lieu pendant cette excursion : les chiens ayant aperçu au loin trois rennes sur le rivage opposé de la baie, s'étaient mis en chasse avec le traîneau après eux ; à chaque bond qu'il faisait, quelque partie du bagage sautait dehors, au grand divertissement du guide, à qui cette plaisanterie faisait pousser des cris de joie, et ce ne fut qu'au bout de trois heures que la scène finit, grâce à deux glaçons qui tenaient serré le traîneau.

Il était donc maintenant bien constaté qu'il n'y avait point de passage dans la mer occidentale au sud du 70° degré, et il était par conséquent inutile de dresser des plans pour nous diriger avec le vaisseau sur ce point. Notre attentif examen devait dès lors se porter plus au nord. Une partie du rapport de ce dernier voyage était d'un vif intérêt pour nous, puisqu'elle nous apprenait qu'on avait vu à douze milles seulement de nous des rennes, et des traces innombrables des pas de ces animaux, suivies des traces de pas de leurs ennemis les loups.

Le 17 avril tout le village du nord était en confusion par suite de la mort d'un enfant qui avait été tué par la chute d'une pierre : son père et ses

cinq
la fi
sava
leur
la c

E
cha
père
le t
évén
voy
le c
lais

C
vif
avai
c'éta
proj
don
des
qua
mat
pris
vrin
été
d'ho
fait
Les

cinq frères sortirent, avec toutes les apparences de la frénésie, et le couteau à la main. Comme on ne savait pas ce que cela voulait dire, nos gens prirent leurs fusils : alors on força le père à rentrer dans la cabane, et la paix fut rétablie.

En somme, ce mois avait été beaucoup plus chaud dans sa première partie qu'on ne devait l'espérer pour la saison, mais la fin fut si froide que le terme moyen fut zéro. Le plus important des événemens qui le concernent furent ses deux voyages, auxquels un troisième allait s'ajouter, car le commandant Ross était parti le 27, et je dois le laisser raconter cette expédition.

Comme la saison s'avancait rapidement, j'avais un vif désir de visiter ce lieu au nord, que les naturels avaient désigné sous le nom de *Aws-rouk-tou-te-ak* : c'était une préparation au grand voyage que nous projetions vers l'Océan occidental. Nous partîmes donc de bonne heure le 27 avril, et en approchant des cabanes, nous fûmes excessivement désappointés quand nous n'entendîmes pas les joyeuses acclamations qui nous saluaient ordinairement. Une surprise très désagréable y succéda, car nous découvrîmes que les enfans et les femmes avaient tous été éloignés, et nous savions que c'était là un signe d'hostilité : nous fûmes bientôt convaincus de ce fait en voyant les hommes armés de leurs couteaux. Les regards sombres et mornes de ces gens pré-

sageaient malheur, mais il nous était impossible de former aucune conjecture sur la cause de ces dispositions.

Nous pouvions les voir beaucoup mieux qu'ils ne pouvaient nous distinguer, car le soleil les frappait au visage. C'est le bruit de nos chiens qui les avertit de notre arrivée et de notre approche, et dès qu'ils les entendirent, un d'eux sortit précipitamment d'une hutte, en brandissant le grand couteau qui sert à attaquer les ours, et en même temps des larmes coulaient sur sa figure âgée et sillonnée de rides, et il regardait autour de lui d'un œil hagard pour chercher les objets de son animosité. En peu d'instans il leva son bras pour lancer l'arme à moi et au chirurgien qui étions à quelques pas de lui, mais le soleil l'ayant ébloui, il tint son bras suspendu pendant un moment. Son fils arrêta alors sa main et nous eûmes le temps de la réflexion, et de nous préparer à la défense, bien qu'elle parût devoir être de peu d'utilité en cette occasion. Nous nous retirâmes au traîneau où j'avais laissé mon fusil, et n'osant pas le quitter, puisque M. Debernethy n'avait pas d'armes, nous attendîmes l'issue, nous perdant en conjectures sur le motif de l'offense, puisque nous nous étions séparés la veille bons amis.

Le féroce vieillard Pou-wit-yah était encore tenu serré par ses deux fils, qui lui attachèrent les

deu
se d
tena
con
que
égal
clur
pou
tion
cère
divi
deve
fusil
rent
Je
répo
le ce
nous
tout
dén
wit-
con
veill
tribu
voir
Alor
dont
de p

deux bras au dos, et il faisait de vains efforts pour se débarrasser, pendant que le reste de son parti se tenait prêt à seconder toute tentative qu'il ferait contre nous. Il y avait toutefois parmi eux quelques différences d'opinion, et ils n'étaient pas tous également ennemis : c'est ce que l'on devait conclure de la conduite des deux jeunes gens. Nous pouvions donc encore espérer quelques explications avant d'en venir aux extrémités. Ils commencèrent en effet à discuter entre eux, puis ils se divisèrent comme pour nous cerner. Je crus alors devoir arrêter ce mouvement, et la vue de mon fusil en joue suffit pour les disperser et les faire rentrer dans leurs huttes.

Je ne pouvais les décider à se rapprocher ou à répondre à mes questions, quand une femme eut le courage et la confiance de venir à nous : elle nous expliqua la cause de tout ce tumulte, lequel, tout absurde qu'en était le motif, eût pu avoir un dénouement fatal. Un des enfans adoptifs de Pou-wit-yah, bel enfant de sept ou huit ans, que nous connaissions, avait été tué comme il a été dit, la veille par la chute d'une pierre, et ils avaient attribué ce malheur à notre influence et aux pouvoirs surnaturels dont ils nous croyaient doués. Alors le père avait médité contre nous la vengeance dont l'exécution avait commencé. J'eus beaucoup de peine à persuader à cette bonne femme que

nous n'étions pour rien dans cette catastrophe. Elle retourna cependant vers ses compatriotes, et répéta ce que j'avais dit : alors ils se calmèrent, mais nous pressèrent de retourner au vaisseau, attendu qu'il leur était impossible de nous donner des guides avant trois jours, et de se servir de leurs chiens durant les trois journées qui suivaient la mort d'un des leurs. Bien que ce fût là, suivant toute probabilité, un usage funéraire, cependant je désirais les y faire renoncer, car trois jours perdus à cette époque de l'année étaient d'une grande importance.

Je montrai alors une grande lime, l'offrant à celui qui voudrait nous accompagner, et leur disant en même temps que, s'ils refusaient, nous irions seuls, et qu'ils perdraient ainsi la récompense. Sur ce, une délibération de quelques minutes eut lieu entre eux, et elle eut pour résultat que Pou-yet-tah, cédant aux instances de sa femme, s'offrit pour nous accompagner, pourvu que je permisse à Illiktah, beau garçon de seize ou dix-sept ans, de se joindre à lui. On pense bien que j'y consentis, car deux compagnons ne pouvaient qu'être plus utiles qu'un seul, et ils allèrent, en conséquence, dans leurs huttes faire les préparatifs du voyage. La paix était désormais tout-à-fait rétablie, et l'aisance confiante de leurs relations avec nous ne semblait pas avoir été troublée.

Dé
De
se

L
rou
fûm
mat
étai
chi
le g
pan
rem
der
sa
aus
mer
en
mar
légè
l'an
A
dan
se d
peu
L
ak-
qui

Départ pour une nouvelle excursion. Chasse au bœuf musqué.
Détails curieux sur l'état civil de ces peuples. Retour au vaisseau.

Il était dix heures quand nous nous mîmes en route vers l'angle nord-ouest de la baie, et nous fûmes suivis aussi loin que possible par les acclamations de nos amis. Les bagages et les provisions étaient sur deux traîneaux tirés chacun par six chiens. Nous avions fait dix ou douze milles quand le guide Pou-yet-tah arrêta son traîneau et me frappant sur la poitrine me dit que j'étais *bon*, puis remarquant pour la première fois que j'avais laissé derrière moi mon fusil, il me plaça dans la main sa lance, en me disant que je devais être armé aussi bien que lui. Alors il tira de son long vêtement le couteau qu'il y avait tenu caché et le tint en guise d'arme. Quand il arriva à un trou de veau marin qu'il connaissait, il appliqua son nez à la légère couche de neige qui le couvrait, et dit que l'animal l'avait abandonné depuis quelques jours.

À deux heures de l'après-midi, nous entrâmes dans une anse que le guide appelait *An-ne-reak-to*, se dirigeant devant le nord-nord-ouest, et ayant à peu près un mille de large à l'entrée.

Le cap est de cette ouverture se nommait *Ne-ak-hog-enck*, dénomination prise d'un roc saillant qui avait une ressemblance imaginaire avec une

tête humaine. La pointe ouest, nommée *Neek-ler-rid-yeou*, forme l'extrémité de *Ac-coud-le-ruk-tuk*, appellation qui paraît s'appliquer à toutes les terres, ou péninsules, qui sont à peu près entourées d'eau salée ou douce. Nous suivîmes la rive ouest de cette anse jusqu'à l'embouchure d'une rivière, laquelle, bien que couverte de glaces d'eau douce, portait des traces évidentes de l'action du flux et du reflux. A six heures nous arrivâmes à un petit lac où cette rivière prend sa source, et qui était entouré de bords hauts escarpés et en précipices, dont les ravins étaient remplis d'une neige serrée qui couvrait aussi les lointains sommets des montagnes. De ce point nous tournâmes plus au nord, traversant une chaîne élevée afin de gagner un autre lac. Nous n'arrivâmes à notre halte qu'à dix heures, après une pénible marche de trente milles. Les deux Esquimaux eurent bientôt construit une excellente cabane de neige, et après notre souper de viande gelée, nous nous mîmes à dormir.

La nuit fut extrêmement tempétueuse, et le lendemain matin le vent soufflait violemment du nord avec une épaisse neige qui nous contraignit à partir tard, mais à midi le temps devint beau. La latitude était de 70 degrés 25 minutes 19 secondes. Nous vîmes à cette heure un grand nombre de marques d'Esquimaux élevées sur un îlot au milieu d'un grand lac. Nos guides nous apprirent que c'était

une
aut
mor
hau
est
Nap
tour
més
irr
nor

Q
la d
était
de l
rivie
rect
com
nom
mau
part
la ri
outr
de n
neau
sant
tant

Ne
chen

une station de pêche très fréquentée en été et en automne, attendu que, pendant ces saisons, le saumon abondait dans le lac où il remontait de la haute mer par une rivière qui sort de l'angle nord-est de cette nappe d'eau. La station se nommait *Nap-pur-re-rep-ta-lig*. Ce lieu est entièrement entouré de montagnes de granit et les îlots sont formés du même roc. Le lac est d'une forme très irrégulière, et son étendue est considérable du nord-est au sud-ouest.

Quittant ce point, nous traversâmes le lac dans la direction du nord-ouest; mais notre marche était très pénible à cause de la grande profondeur de la neige peu solide qui occupait le cours de la rivière et le lac, et c'était malheureusement la direction qui nous convenait le mieux. Cet endroit, comme tous les endroits pareils dans le pays, se nommait *It-tib-lin-neak*. Bien que la route fût aussi mauvaise que possible, nous en trouvâmes une partie qui était pire que tout le reste. Au milieu de la rivière se trouvait une chute congelée, laquelle, outre les masses de glaces qui perçaient les amas de neige, était d'une pente si rapide, que les traîneaux y glissaient avec une vitesse effrayante, passant devant les chiens qu'ils entraînaient, et mettant en danger tout ce qu'ils portaient.

Nous pûmes arriver au lieu de halte par un chemin plus escarpé, mais moins périlleux, et

quand mes guides me virent prendre mes instrumens pour faire des observations, cet aspect les ramena à nous croire sorciers; puis, comme l'idée de manger est toujours la première dans l'intelligence d'un Esquimau, ils s'inquiétèrent de savoir si, au moyen de cette inexplicable machine de cuivre, nous pourrions découvrir des bœufs musqués ou les voir dans les montagnes. Je ne désirais nullement passer pour un devin, car cette réputation peu enviable nous avait déjà failli mettre dans une position difficile. Je me hâtai donc de déclarer que j'ignorais entièrement ce que devenaient les bœufs musqués : notre guide n'avait du reste pas besoin d'une intervention surnaturelle, car, en moins d'une demi-heure, il avait déjà remarqué les vestiges de plusieurs de ces animaux sur le penchant de la montagne au pied de laquelle nous nous trouvions. En les examinant, il s'aperçut que les animaux étaient passés il y avait déjà quelques jours; mais une recherche plus active le conduisit sur les traces de deux bœufs qui venaient de passer en ce lieu ce soir même. Nous retournâmes donc aux traîneaux, et après avoir choisi une place pour y construire une hutte, soin que nous laissâmes au jeune garçon, il prit son arc et partit, menant en lesse deux chiens, et me priant de le suivre avec mon fusil et mon chien favori Tup-to-ach-rea.

Quand le guide eut retrouvé les traces, il lâcha immédiatement ses chiens, et je fis de même du mien : alors ils partirent à toutes jambes, et eurent bientôt disparu. Nous suivîmes leur direction assez péniblement pendant deux heures sur un terrain escarpé et à travers une neige épaisse, jusqu'à ce que le guide, voyant que les pas des chiens ne suivaient plus ceux des bœufs, en conclut qu'ils avaient joint les animaux, et que probablement ils tenaient aux abois l'un ou l'autre. Il en était ainsi en effet, et en tournant l'angle d'une montagne, nous vîmes un beau bœuf en échec devant les trois chiens.

Nous courûmes aussitôt en avant : Pou-yet-tah était toutefois le premier, et sur le point de lancer sa seconde flèche quand je le rejoignis. Elle avait frappé l'animal sur une côte, et ne détourna pas un instant son attention des chiens qui continuaient d'aboyer et de sauter autour de lui, le prenant aux talons quand l'occasion s'en présentait ou quand il se détournait pour fuir, puis battant en retraite dès qu'il leur faisait face. Pendant tout ce temps, il tremblait de colère, et faisait tous les efforts possibles pour atteindre ses assaillans ; mais il ne pouvait y parvenir, tant ils étaient habiles à cette manœuvre.

Il était facile de voir que les armes de mon compagnon étaient de peu de valeur dans une telle

lutte, ou que du moins elle ne pouvait assurer la victoire qu'au bout de quelques heures, car il continuait de tirer sans aucun effet apparent après avoir perdu beaucoup de temps à viser, et en en perdant beaucoup encore à chercher ses flèches. Je fus ravi en cette circonstance, et sans parler de la valeur de la proie en question, de leur montrer la supériorité de nos armes, et je tirai deux balles au bœuf, à la distance de quinze pas environ. Elles portèrent et il tomba, mais, se relevant subitement, il s'élança sur nous; et nous étions déjà si près! Nous évitâmes l'attaque, en nous réfugiant derrière une grosse pierre qui se trouvait par bonheur près de nous, sur laquelle il se précipita avec tant de furie, qu'il se frappa la tête au point de tomber à terre avec un fracas qui fit que le sol durci répondit par un écho. Alors mon guide essaya avec son couteau de lui porter le dernier coup, mais l'ayant manqué, il chercha un asile derrière les chiens qui accouraient alors pour l'attaque. L'animal saignait alors si abondamment, que les longs poils qui couvrent ses côtes étaient collés de sang, et cependant sa fureur et sa force ne paraissaient pas diminuées, car il continuait à avancer et à porter des coups de tête avec tout autant de férocité qu'auparavant.

Pendant ce temps, j'avais rechargé mon fusil, et je m'avançai pour tirer de nouveau, quand le bœuf

s'éla
gran
réfu
vais
mal
avan
vue
pous
joint
cœu
L'Es
de l'
soin
mon
d'ou
le su
rega
la têt
(il e
Il
je m
se hâ
lui fa
estor
fit fo
chau
J'aur
bien

s'élança vers moi comme la première fois, à la grande terreur de Pou-yet-tah, qui me disait de me réfugier encore dans notre premier poste ; mais j'avais eu le temps de bien viser à mon aise, et l'animal tomba sous mes deux coups, mais non pas avant qu'il fût seulement à cinq pas de moi. La vue de son ennemi abattu fit que mon compagnon poussa des cris et dansa de joie : quand il m'eut rejoint, il était mort. Une balle lui avait traversé le cœur, et l'autre lui avait mis l'épaule en pièces. L'Esquimau était confondu d'étonnement à l'aspect de l'effet de nos armes à feu : il examinait avec soin les trous que les balles avaient faits, et me montrait comment quelques-unes avaient percé d'outre en outre. C'est l'état de l'épaule brisée qui le surprit le plus, et il serait difficile d'oublier son regard d'horreur et de stupéfaction quand il releva la tête pour me regarder, en s'écriant *noro-ek-poke* (il est cassé).

Il y avait dix heures que nous étions à jeun, et je m'attendais tout naturellement à ce que mon ami se hâterait de servir de ce bœuf un bon dîner, je lui faisais injure, et sa prudence l'emporta sur son estomac. Il se contenta de mêler avec la neige qu'il fit fondre pour étancher sa soif, un peu de sang chaud, et se mit tout de suite à écorcher l'animal. J'aurais dû me rappeler que cette opération serait bientôt devenue impossible, car le froid aurait sous

peu de temps fait du tout une masse inséparable. C'est pour la même raison qu'il fit quatre parts de la carcasse; mais il ne mangea pas ce qui se trouvait dans l'estomac de l'animal, comme il l'eût fait du contenu de l'estomac d'un renne, qu'un Esquimau regarde comme un mets très délicat. Notre appétit se révolterait certainement contre un plat de légumes accommodé de cette façon, mais il est pour eux un aliment très utile et très salubre au milieu de leur grossière nourriture animale, puisqu'il leur est à peine possible de recueillir par eux-mêmes des végétaux à manger.

Comme il nous était impossible d'emporter notre proie, nous bâtimes au-dessus de ses débris une hutte de neige, et nous nous remîmes en route pour aller retrouver notre compagnon. Nous découvrîmes sur notre chemin un autre bœuf à un quart de mille environ, mais nous étions beaucoup trop fatigués pour penser à le poursuivre.

Le 29 avril à cinq heures du matin, nous rentrâmes dans la hutte qui avait été bâtie, assez las et assez affamés pour trouver un très vif plaisir dans un souper chaud et le sommeil. Nous avions apporté avec nous un peu du bœuf, et nous le trouvâmes très bon, car sa chair n'a point à cette époque de l'année la saveur du musc, et il est probable que ce goût extraordinaire se manifeste (et l'on connaît des effets analogues dans d'autres animaux)

lors c
étion
de la
ouest

No
ou ci
cris c
que j
que n
de la
suite
bient

sant
marc
se te
acqu
voya
dans

No
l'end
déch
plus,
impo
opéra
ployé
après
sacs c

Le

lors de la saison du rut. Je constatai alors que nous étions par les 69 degrés 35 minutes 45 secondes de latitude et 38 minutes 33 secondes de longitude ouest du vaisseau.

Nous n'étions pas endormis depuis plus de quatre ou cinq heures quand les aboiemens des chiens et les cris de Pou-yet-tah nous réveillèrent. Aux questions que j'adressai au jeune garçon, il me fut répondu que notre guide le chasseur s'était esquivé en silence de la hutte il y avait une heure pour aller à la poursuite du bœuf que nous avions vu la veille. Il revint bientôt, et me dit qu'il avait trouvé l'animal paisant sur le sommet de la montagne, qu'il avait marché sur lui par le seul chemin accessible, en se tenant au milieu de ses chiens, et qu'il s'en était acquitté avec tant de promptitude que le bœuf, ne voyant aucun autre moyen de fuir, s'était jeté dans le précipice.

Nous trouvâmes en effet le corps de l'animal dans l'endroit qu'il nous avait indiqué, extrêmement déchiré par la chute qui avait été de trente pieds et plus, mais pour l'usage auquel il était destiné peu importait qu'il fût ainsi en lambeaux. La même opération se renouvela, et toute la journée fut employée à transporter la viande à notre cabane. Là, après avoir dîné, nous passâmes la nuit dans nos sacs de fourrure.

Le 30 avril, le vent du nord était si violent qu'il

fut impossible de quitter la cabane de tout le jour, et nous eûmes ainsi tout le temps de causer avec nos compagnons de l'incident qui s'était passé. Pou-yet-tah lui-même avait un vif désir de s'expliquer sur ce point, et il se mit à nous raconter l'événement avec tant de véhémence qu'il me sembla d'abord que sa colère se ranimait et que nous allions renouveler la querelle. Cependant je ne tarderai pas à comprendre que toute cette énergie de démonstration était l'effet de l'anxiété où le tenait le besoin de me convaincre que ses amis n'étaient pas blâmables, et qu'ils avaient agi sous l'influence de la conviction où ils étaient de notre perfidie. Il finit par me remercier de ce que je n'avais pas tué son père ou brisé son épaule comme j'avais fait au bœuf musqué. Cet entretien amena des assurances mutuelles de bon accord et d'amitié.

Je fus au premier abord surpris d'entendre mon guide Pou-yet-tah appeler Pou-wit-yah son *père*, car, suivant toute apparence, il n'y avait que peu de différence d'âge : j'en demandai l'explication, et j'appris que Pou-wit-yah était son beau-père seulement, et qu'il n'était même que le second à ce degré de parenté, car Pou-yet-tah avait, du vivant de son propre père, qui avait pris une autre femme, deux beaux-pères, et le premier des deux avait épousé la femme dont Pou-wit-yah s'était séparé à l'amiable : voici quelle en fut la cause. L'homme avait dé-

siré p
ter d
après
alors
enfant
une g
sans c
mieu
bore
son d
C'e
journ
raill
ment
siffla
versa
Bien
haut,
de no
cepen
Il en
été si
de ca
La
cepen
pour
journ
du b

siré passer à l'ouest, et la femme au contraire rester dans sa famille. Ils se séparèrent donc un mois après la naissance de Poy-yet-tah, et la femme épousa alors un autre homme, dont elle avait eu quatre enfans. Ce mari se noya, mais il laissait à sa veuve une grande fortune dans ses cinq fils. On conclura sans doute de ces détails que ces mariages seraient mieux qualifiés de concubinages, et pour corroborer cette opinion j'en répèterai que mon guide et son demi-frère n'avaient qu'une femme à eux deux.

C'est dans de pareils entretiens que toute la morne journée s'écoula. Le vent hurlait autour de nos murailles de neige, et la neige qu'il apportait violemment retentissait contre ces murailles avec un bruit sifflant que j'étais bien aise d'oublier dans la conversation, qui empêchait quelquefois de l'entendre. Bien que notre maison n'eût pas quatre pieds de haut, et que nous fussions par conséquent forcés de nous y tenir constamment assis, elle était chaude cependant, et le contraste la rendait confortable. Il en est de beaucoup meilleures, qui n'ont jamais été si précieuses et si pleines de contentement et de calme sécurité.

La conversation de nos amis ne les empêchait cependant point de se servir de leur mâchoire pour un tout autre emploi. Ils passèrent toute la journée à dépouiller de viande la partie supérieure du bœuf, et l'enlevant par longues aiguillettes

étroites, ils se les fourraient dans la bouche aussi avant qu'ils pouvaient les pousser, puis, coupant le morceau à la hauteur du bout du nez, ils aspiraient les bouchées comme eût pu le faire un chien affamé. Ainsi, se passant de main en main chaque tranche, ils réussirent enfin à avaler toute la viande du cou, de l'épine dorsale et des côtes d'une moitié du bœuf. Ils suspendaient cependant la manœuvre de temps à autre pour se plaindre de ce qu'ils ne pouvaient plus manger, et se laisser tomber sur leurs lits; mais le couteau et le morceau non achevé ne quittaient pas leurs mains, et ils recommençaient avec autant d'énergie qu'auparavant, dès qu'ils sentaient la possibilité d'exploiter une autre masse de viande.

Dégoûtantes brutes ! la hyène même eût rempli son ventre et serait allée dormir ensuite. Leur estomac était tendu à un point incroyable, et ce poids leur causa une mauvaise nuit. S'ils avaient eu ou non le cauchemar, à coup sûr nous les eussions entendus parler le matin.

Nous partîmes le 1^{er} mai à sept heures, laissant dans la hutte M. Abernethy et le jeune garçon, avec le soin des bagages. Après avoir marché deux heures par un pays très escarpé et couvert de neige épaisse, nous descendîmes enfin un lac nommé *An-wuk-to-teak*, qui a environ cinq milles de longueur du nord-est au sud-ouest. Il est de forme très irrégulière et

bord
ravin
d'eau
ces
nord
tuk;
sud,
l'est,
s'éte
L'état
la pe
cinq
déter
sembl
occu
nom
au s
C'
à la
ture
ainsi
qu'il
prof
recti
nous
sur
Là,
com

bordé par cinq montagnes séparées par autant de ravins, qui sont à l'époque des dégels des courans d'eau par lesquels le lac est alimenté. Les noms de ces montagnes sont Poud-le-ranuk, à l'ouest; au nord-ouest, IlLOW-nuk; au nord-est, Accoud-le-ruk-tuk; à l'ouest-sud-ouest, Tak-ke-nou-ra-lig, et au sud, IlLOW-na-lig. Nous montâmes sur celle qui est à l'est, et de là je pus voir la haute glace escarpée s'étendant du nord-nord-ouest au nord-est par l'est. L'état brumeux de l'atmosphère bornait cependant la portée de notre vue à une distance de quatre ou cinq milles, de façon qu'il me fut impossible de déterminer la profondeur d'un détroit dont l'entrée semblait formée par la séparation du lieu que nous occupions et d'un cap remarquable, que nous avions nommé le *Vieillard-de-Hoy*, lorsque nous allâmes au sud pendant l'automne précédent.

C'était là que j'espérais trouver une voie ouverte à la mer occidentale, mais quand j'examinai la nature de la glace qui était entre nous et ce détroit, ainsi que la distance qui nous séparait, je conçus qu'il fallait renoncer pour ce moment à de plus profondes investigations. Après avoir changé de direction et marché pendant deux heures au sud-est, nous traversâmes le lac d'Ow-wik-te-wik, pour aller sur le haut d'une montagne qui le borde à l'est. Là, ayant ouvert un magasin de provisions que ses compagnons avaient laissées là l'été précédent, il

me montra quelques morceaux de pierre de fer qu'il avait enveloppés dans une peau de cygne. Il me dit qu'un de ses frères les avait trouvés l'été précédent sur les bords d'une île nommée *Toul-ky-yak*. Cette substance est le seul article de commerce, et tous les trois ou quatre ans, ils échangent ce qu'ils ont pu se procurer avec les natifs d'*On-gioulik*, qui leur donnent en retour de ce bois que charrie la mer : c'est de la même façon qu'ils se procurent la pierre à poterie dont sont faites leurs marmites.

Mon guide commençait à avoir grande envie de rentrer dans la cabane, et nous y arrivâmes à sept heures du soir, tout juste assez de temps pour nous garantir du début d'une des nuits les plus turbulentes que j'eusse jamais vues. Tant qu'elle dura, le vent souffla en rafales des plus violentes, descendant des montagnes environnantes avec de telles masses de neige, qu'elles nous menacèrent tout à la fois d'engloutir notre habitation, et de nous ensevelir sous une montagne nouvelle. Nous fûmes par la suite bien surpris du peu d'étendue de cet orage, puisque ce n'avait pas été autre chose qu'une brise légère autour du vaisseau, situé seulement à quarante milles de distance.

Le 2 mai, comme le repos de toute la nuit nous avait bien remis, j'eus l'espérance de décider Pouyet-tah à faire une autre excursion à la mer, mais

nous
de n
Ce tr
une
Quan
le ver
porta
refus
De

à cet
notre
du te
capita
anxié
partir
dispo
ces r
plusie
faisan
reven
route
pour

Ce
car il
dépar
attene
diffici
totale

nous eûmes d'abord à faire face à la difficile tâche de nous retirer de la neige où nous étions enfouis. Ce travail dura quatre heures, car elle avait atteint une épaisseur de six pieds par-dessus nos têtes. Quand nous fûmes libres enfin, nous trouvâmes que le vent était toujours très chargé de neige qu'il apportait des montagnes environnantes, et mes guides refusèrent obstinément tout nouveau voyage.

De mon côté, je réfléchis à l'incertitude du temps à cette époque de l'année; et comme je savais que notre absence du vaisseau s'était prolongée au-delà du terme prescrit, je commençai à craindre que le capitaine Ross fût livré sur notre compte à une anxiété d'autant plus grande, qu'il nous avait vus partir au moment où les naturels étaient dans des dispositions suspectes à notre égard. Ajoutant à ces réflexions le fait avéré qu'il m'eût fallu encore plusieurs jours pour explorer d'une manière satisfaisante la baie en question, je pris le parti de revenir au bâtiment. Je connaissais désormais la route, et je pouvais saisir une occasion favorable pour y revenir sans guides.

Cette épreuve devait commencer à l'instant même, car ils nous quittèrent presque au moment de notre départ, afin de se reposer encore, et nous ne les attendîmes point. Notre route fut, il est vrai, assez difficile à retrouver : les coups de vent récents avaient totalement effacé les traces de notre premier pas-

sage, et la neige avait tellement changé les traits de quelques parties du pays, tandis que d'autres avaient été dépouillées par l'orage, que nous continuâmes à marcher dans la plus grande incertitude jusqu'à notre arrivée au lieu nommé *Nap-pur-re-reg-la-lig*. Là, je reconnus aussitôt la forme particulière du lac, et je vis que nous ne nous étions pas trop détournés de la véritable direction.

Nous arrivâmes exténués de fatigue, à minuit, dans les huttes. Ce ne fut pas une médiocre mortification pour nous, ainsi fatigués, que celle de voir la porte d'entrée arrachée par un loup, et l'intérieur de la hutte rempli de neige. Il fallut donc, las comme nous étions, l'en retirer; et après un dur travail d'une heure, nous réussîmes à la rendre habitable pour la nuit, au moyen de nos sacs, où nous nous fourrâmes à deux heures du matin.

Le 3 mai le temps était détestable, et le vent soufflait du nord par rafales. Cependant je ne voulais plus perdre un instant; et malgré notre lassitude à tous, je me remis en chemin. Nous trouvâmes la route extrêmement mauvaise, mais surtout un espace d'un mille environ à parcourir sur la haute chaîne qui sépare le lac que nous venions de voir de celui qui en est proche. Il nous fallut, pour laisser derrière nous ce passage, de neuf heures du matin jusqu'à deux. Enfin la glace du lac était unie comme un miroir, et nous le traversâmes ra-

pidement tout d'un trait. La rivière était également facile, et nous la passâmes aisément aussi, à l'exception de la rencontre de quelques trous de neige, comme il s'en trouve dans la glace de cette nature. La longueur de cette rivière, que j'ai nommée *Stanley*, n'est pas de plus de dix milles du lac à la mer, et sa plus grande largeur ne me parut pas excéder un quart de mille.

Enfin, après une marche de dix-huit heures sans prendre ni alimens ni repos, nous arrivâmes à quatre heures du matin, le 4 mai, à bord de *la Victory*.

Singuliers usages matrimoniaux. Traces de rennes et de loups. Nouvelle excursion. Deux lacs de beaucoup au-dessus du niveau de la mer. Vue de la mer à l'ouest. Repas de deux ménages au lit. Remède au mal de dents. On fait du jour la nuit pour la commodité du voyage. Retour au vaisseau.

Le 5 mai, les deux guides qui avaient quitté le commandant Ross avaient été retenus par le désir de prendre un bœuf musqué, mais ils n'en avaient pas vu. Le lendemain, une autre famille vint du nord, apportant un peu de veau marin et quelques peaux, et elle fut suivie d'un vieillard que nous n'avions pas vu encore, mais qui était père de ceux des enfans que nous connaissions. Il nous sembla que sa femme avait quitté son dernier mari, le troisième dont elle fût en possession, pour aller vivre avec lui. Autant que nous pûmes le conce-

voir, cet arrangement était légal ou formait une coutume équivalente à la loi. Le 8 mai nous reçûmes la visite de cette jeune femme, du vieillard et des deux enfans. Outre cette femme le vieillard en avait une autre, tandis que les deux jeunes gens possédaient une épouse à eux deux : toute la société vivait d'ailleurs paisiblement en commun. Il y avait aussi une vieille femme avec deux maris, qui complétait cette étrange famille polygame. On nous y assura que tout s'y passait avec la plus parfaite harmonie.

Le 18 mai, le temps fut si chaud, que le thermomètre monta à 30 degrés, et que l'influence du soleil fit paraître sur les rochers de petites mares d'eau. Nous célébrâmes, le 22 mai, l'anniversaire de notre départ d'Angleterre, et le bœuf musqué nous fournit de la viande fraîche bouillie et rôtie pour l'équipage. Il n'avait pas plus le goût de musc qu'auparavant, et, ayant été gardé long-temps, il était très tendre.

Le 24 mai, on enleva la toiture de toile du navire jusqu'au grand mât, et nous vîmes des traces de rennes et de loups : d'où nous conclûmes que les premiers de ces animaux émigraient dans le nord, et que leurs ennemis se tenaient sur leurs pas. Je n'avais pas encore vu de marées aussi hautes : elle monta à près de huit pieds.

Le 26 mai, nous vîmes le premier brouillard de

l'anne
mom
fonde
dans
suite
plus
trou
dix h
celle
conti
diffic
là si

Le
une
une c
des il
hutte
pris,
trava
ticul
les, c

Ap
parti
à vin
sept
ils n
heun
fait

l'année, et il fut suivi d'un beau jour, car le thermomètre alla à 25 degrés. On vit que la neige fondait rapidement; et un trou ayant été pratiqué dans la glace sur un point qui avait gelé tard par suite d'un courant, on trouva qu'elle n'avait guère plus de cinq pieds d'épaisseur. Je trouvai dans ce trou un courant à l'est, d'un mille à l'heure, avec dix brasses d'une eau qui était moins salée que celle qui entourait le vaisseau. Les traces des rennes continuaient à piquer notre curiosité, et il était difficile de deviner comment ils avaient pu passer là si long-temps sans être vus.

Le 30 mai je partis à sept heures du soir pour une expédition dans l'intérieur, et nous suivîmes une côte rocheuse au sud-ouest, et bordée de grandes îles. A sept heures du matin, nous arrivâmes aux huttes à dix-sept milles du vaisseau. Tous avaient pris, officiers et soldats, une part égale dans le rude travail de tirer le traîneau, travail qui avait été particulièrement dur pendant les quatre derniers milles, car on avait de la neige jusqu'à mi-jambes.

Après avoir fait du café et l'avoir bu, nous repartîmes à huit heures et arrivâmes à des huttes, à vingt-deux milles du navire, où nous trouvâmes sept des naturels qui nous donnèrent de l'eau; mais ils n'avaient pas un morceau de viande. A cinq heures, une vieille femme, que son avarice avait fait surnommer *la vieille cupide*, passa près de nous,

allant dans le sud avec trois chiens qui tiraient une peau de veau marin pleine de graisse ; mais nous ne pûmes obtenir d'elle un chien de son atelage pour nous aider. Notre position actuelle était très pittoresque, entourés comme nous l'étions de montagnes élevées et d'îles dans toutes les directions, excepté au nord-est. Les montagnes coniques du nord-ouest étaient en partie couvertes de neige, et au pied de la plus voisine un roc détaché, assez semblable à une borne milliaire, portait inscrits, par le détachement du commandant Ross qui nous précéda, ces mots : *Vingt milles de la Victory*.

Le 1^{er} juin, après être partis à dix heures du soir, la veille, nous marchâmes dans le sud-ouest : au bout du canal et à la distance d'un demi-mille, nous atteignîmes un lac élevé de quarante pieds au-dessus du niveau de la mer, en suivant, pour y arriver, le lit de la rivière, car il était encore entièrement couvert de glace. Il avait seulement trois quarts de mille de long et environ deux cents pas de large ; des rochers ou précipices le minaient de toutes parts. Remontant toujours, nous en vîmes un autre de dimensions semblables, à cent pieds plus haut, et qui se décharge dans le lac inférieur. Quand nous eûmes atteint trente pieds d'élévation encore dans cette direction, nous descendîmes un espace de quatre-vingt-dix pieds pour aller à la mer du golfe Chag-a-voke, et environ à sept milles

de so
nous

Qu
vâme
aspec
basse

qu

et

Pu

mont

du g

mille

une c

beau

dinâ

néces

tint s

avant

atteir

chem

No

gagn

le pl

trois

là no

mêm

mer

après

de son entrée. Au moyen d'un trou de veau marin, nous trouvâmes que l'eau était salée.

Quand nous eûmes passé ce lac, nous en trouvâmes un autre de la même dimension et du même aspect, si ce n'est qu'il est bordé de terres plus basses couvertes d'énormes blocs de pierre, ayant quelquefois les formes les plus fantastiques. Ce lac était à son vingt pieds au-dessus de l'autre. Puis, en suivant pendant un mille les sinuosités des montagnes, nous arrivâmes à l'extrémité nord-est du grand lac qui nous parut avoir de onze à douze milles de longueur. Nous remarquâmes sur ce lac une chaîne de montagnes de glace qui différaient beaucoup en apparence de celles de la mer. Nous dinâmes sur une île au milieu de ce lac, et le temps nécessaire pour faire fondre de la neige nous retint si long-temps que nous ne pûmes point partir avant dix heures du soir. A minuit, nous avions atteint l'extrémité du lac, non sans peine, car le chemin était fort mauvais.

Nous fîmes ensuite un mille dans le sud-est, et gagnâmes ce que nous regardions comme le point le plus élevé de notre voyage, et que j'évaluai à trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer. De là nous arrivâmes bientôt à un lac étroit ayant la même direction, et qui nous mena en vue de la mer occidentale à Padliak, où nous arrivâmes après avoir descendu un mille. La terre environnant



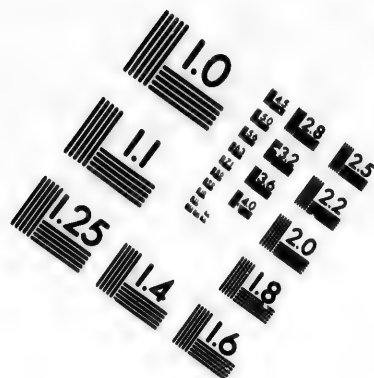
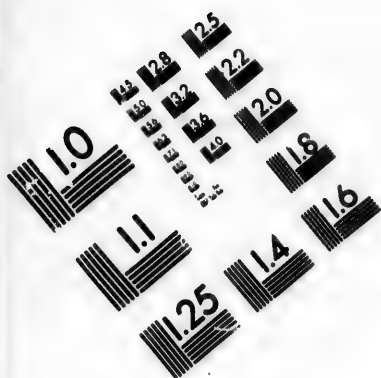
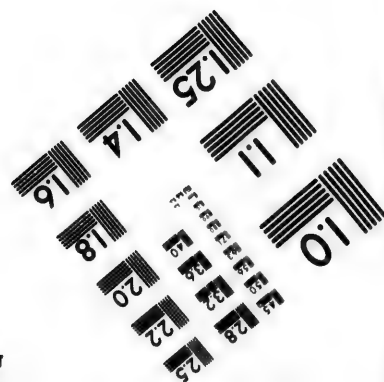
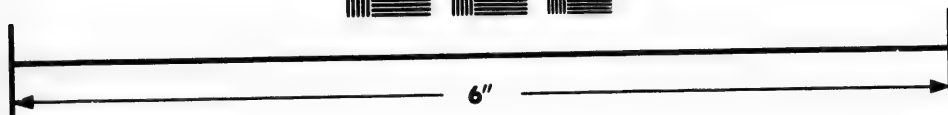
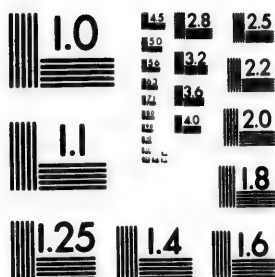


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0 9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 32.0 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

10 11 12 14 16 18 20 22 25 28 32 36 40 45 50 56 63 71 80 90 100

cette baie était très âpre, et en général dépouillée de neige. De nombreuses pierres étaient debout sur plusieurs points, comme pour figurer des hommes, et présentaient souvent des ressemblances grotesques.

Jusque-là nous avions suivi les traces du traîneau du commandant Ross. Nous en étions sûrs, puisque les naturels n'en avaient plus à eux depuis qu'ils avaient mangé ceux qui étaient faits de poisson, et employé les os qui composaient les autres en guise de soliveaux pour leurs tentes. Toutefois ces traces de traîneau tournaient en ce lieu au nord-ouest vers le cap qui forme la limite septentrionale de la baie, et notre direction à suivre était l'est. Dans notre chemin je rencontrai deux de nos amis Esquimaux, dont l'un me vendit pour une lime un beau quartier de venaison, et nous allâmes le manger sur une île à trois milles de là. Je nommai la baie où nous nous trouvions *Spence-Bay*.

Le 2 juin nous laissâmes nos gens dormir jusqu'à six heures, car tout le monde, excepté moi, avait les yeux malades, et cette circonstance, ainsi que le manque de parole des naturels qui ne nous fournissaient pas les chiens qu'ils nous avaient promis, nous retint jusqu'à quatre jours. Nous partîmes alors, nous dirigeant vers le sud, et passant l'embouchure d'une rivière, nommée *Ketsoara*, et deux

statie
mille
d'eau
et b
neige
cons
tisfai
l'Am
geur
chur
Neita
vière
natu
saiso
de vi
unes
haut
plus
quat
couv
tans
Je
lieu
leur
somm
La li
dessa
sud-

stations appelées *Owhyahriu* et *Oaheuscheck*. A six mille plus loin, nous trouvâmes une belle source d'eau claire, nommée *Amitioke*, sortant du sable, et beaucoup plus chaude par conséquent que la neige fondue, et nous remarquâmes qu'elle avait considérablement débordé en hiver : preuve satisfaisante de sa haute température. Descendant l'*Amitioke*, qui était encore gelée et avait une largeur de cent pas, nous arrivâmes à son embouchure dans le grand lac de *Neitchillie*. Ce nom de *Neitchillie* se donne également à la terre, à la rivière, au lac et au village ou établissement des naturels. Nous y vîmes des maisons pour les deux saisons, les huttes de neige ordinaires, au nombre de vingt-une, et les maisons d'été, dont quelques-unes avaient un cercle de pierre de trois pieds de haut : elles composaient un groupe de trente. La plus grande de ces habitations était un ovale de quatorze pieds sur douze, et la surface du sol était couverte des ossemens des animaux que les habitans avaient mangés.

Je pris les Esquimaux qui m'avaient amené en ce lieu pour gravir la montagne avec moi, et avec leur consentement je plantai notre pavillon sur le sommet, d'où l'on avait une très vaste perspective. La limite de cette immense pièce, qui était au-dessous de nous, se perdait dans la distance au sud-ouest ; mais de chaque côté elle était bordée

d'une terre plate sur laquelle je pouvais compter. Mais revenu par un temps du nord, on voyait la rivière Amitioke couvrir un long espace vers sa source, puis elle disparaissait dans les montagnes lointaines. Dans cette direction, la terre était plus élevée que celle où nous nous trouvions; et une petite rivière descendant par un ravin formait une cascade qui, ne présentant qu'une agrégation très compliquée de glaçons pendans au lieu d'une chute d'eau, produisait un très singulier effet. Je donnai à cette scène remarquable le nom de la vicomtesse Melleville. Quand nous fûmes descendus, je mesurai la largeur de la rivière vis-à-vis des huttes, et j'y trouvai qu'elle était de deux cents pieds avec une profondeur de trente. Les effets alternatifs du soleil et du froid sur la figure et les mains me firent venir des cloches à la peau. Je quittai Neitchillie à une heure.

Nous vîmes des grues et des pluviers; mais comme j'avais par malheur perdu mes provisions de capsules, après avoir tiré un francolin, je ne pouvais plus faire feu au grand étonnement des naturels, et je ne pouvais leur expliquer cette circonstance qu'en prétextant une cécité causée par la neige, car je ne voulais pas qu'ils supposassent que dans certains cas nos armes à feu pussent devenir inutiles. Cette impossibilité fut d'autant plus pénible, qu'une daine et son faon passèrent à vingt pas des traîneaux, et

les chi
à leur
chers.
billet
après
pour
taines
promis
trames
deux
l'homme
respec
d'huile
à la m
et les
autre
je lui
rait tr
j'en de
bientôt
eux d
dans v
mois
reçu u
tait to
Elle n
l'avait
homme

les chiens se mirent en chasse avec les traîneaux à leurs talons; mais ils furent retenus par les rochers. Je déposai pour le commandant Ross un billet sous un amas de pierres que je dressai; et, après avoir dit aux naturels que c'était une marque pour le vaisseau, qui pouvait leur être dans certaines circonstances aussi utile qu'à nous, ils me promirent de le respecter. En revenant, nous entrâmes dans une des huttes, où nous trouvâmes deux couples des habitans, composés chacun de l'homme et de la femme, placés dans leurs lits respectifs, avec une écuelle de poisson bouilli et d'huile entre eux, et s'en repaissant quelque peu à la manière des pourceaux, car ils avaient la face et les doigts barbouillés de ce puant mélange. Un autre naturel arriva avec un veau marin; et comme je lui avais, la veille, indiqué l'endroit où il pourrait trouver de ces animaux, il parut croire que j'en demanderais ma part; mais cette crainte lui fut bientôt enlevée par mon refus, qui excita parmi eux de bruyantes actions de grâces. Nous vîmes dans une de ces huttes, un habitant qui quelques mois auparavant, ayant un mal de gorge, avait reçu une fiole contenant un remède, et qu'il portait toujours à son cou entouré d'autres ornemens. Elle ne semblait pas avoir été ouverte, et le malade l'avait sûrement conservée à titre de charme. Cet homme voyant de son côté que le chirurgien souf-

frait d'un mal de dents et d'une fluxion, il eut recours immédiatement à son mode de traitement, qui consistait à frapper trois fois la joue du patient, et à lui souffler autant de fois dans la figure.

Le 5 juin, les hommes s'étant bien reposés, nous continuâmes notre voyage avec courage par un temps beau et clair. A sept heures nous atteignîmes l'extrémité nord-est du grand lac de Teidjgriak, et dressâmes notre tente, car le soleil avait beaucoup de force à huit heures du matin, puis nous fîmes • notre souper, qui avait pris la place du déjeuner depuis que nous nous mettions au lit à neuf heures. Ce grand lac qui a dix milles de long, paraît n'avoir en quelques endroits qu'un mille de large, parce qu'il contient une chaîne d'îles; mais il est des points où il doit avoir de trois à quatre milles et plus. Nous repartîmes, après ce que nous appelions notre déjeuner, à sept heures de l'après-midi, et ayant traversé deux lacs. Nous arrivâmes au golfe de Schag-a-voke, qui est l'extrémité supérieure, d'un bras de la mer orientale, qui s'étend à environ huit milles dans les terres. Ainsi l'isthme se réduit à dix-sept ou dix-huit milles de largeur, dont douze sont de l'eau douce : de sorte qu'il n'y a en réalité que cinq milles de terre entre les mers orientale et occidentale. L'isthme était couvert de cercles de pierres, restant des habitations des naturels, et nous vîmes un singulier monticule carré,

uni, c
faces d
pour e
confiue
dépôts
campe

Le 7
trâmes
neuf j
et tout
les nat
tres l'h
et vint

Nouvelle
duite,
donne
Ross e
géogre

Le 1
au-dess
il s'y tr
nous
glace s
retira
substit
et la
soirée.
tagnes

uni, couvert de végétation semblable aux deux faces d'un bastion, et qui, à l'examen, fut reconnu pour être le résultat d'alluvions déposées par le confluent de deux rivières. On sait que de pareils dépôts ont été souvent pris dans nos pays pour des campemens romains ou autres.

Le 7 juin, à sept heures du matin, nous rentrâmes au vaisseau après une absence de près de neuf jours, et trouvâmes chaque chose en ordre et tout le monde en santé. Pendant notre voyage, les naturels étaient venus au vaisseau, et entre autres l'homme à la jambe de bois, qui l'avait cassée, et vint prier le charpentier de la lui raccommoder.

Nouvelle excursion. Première vue de la mer à l'ouest. Ration réduite de moitié. On arrive à la mer. On est contraint d'abandonner le voyage. Dépôt de provisions laissées par le capitaine Ross et pris par les naturels. Ils donnent des renseignemens géographiques. Grand festin. Femmes prêtées.

Le 10 juin, nous fîmes un trou dans la glace au-dessus du *Krusenstern* qui y était enfoui, mais il s'y trouvait enfoncé à une telle profondeur que nous ne pûmes parvenir à voir ce bâtiment. La glace se couvrait d'eau de plus en plus. Le 12, on retira entièrement la toiture de toile, et l'on y substitua la tenture d'été. Le temps était couvert, et la première pluie de la saison tomba dans la soirée. On vit les torrens rouler du haut des montagnes, et nombre de canards et d'oies parurent

pour la première fois. Il est à peine besoin de dire que les diverses espèces d'animaux forment par leur successive apparition dans ce pays un calendrier analogue à celui de la floraison des plantes sous nos climats, car, chez nous, les migrations des oiseaux, à l'exception de celle de l'hirondelle, du rossignol et du coucou, sont peu remarquées.

Le 13 juin, le commandant Ross qui était parti le 17 mai comme nous, revint, après avoir longé la côte à l'ouest, à cent milles de Neitchillie. Ils avaient constaté la continuité du continent jusqu'au 99° degré de longitude, et au 70° degré de latitude ; ce qui les plaçait à environ cent cinquante milles de notre position actuelle. Ils avaient également fait à l'ouest vingt milles le long de la côte, au nord du bras de mer qui entre à l'ouest de l'isthme. Le pays qu'ils traversèrent était aride : ils ne virent point de daim ni aucun autre animal, si ce n'est la perdrix des saules ; mais ils constatèrent que la glace avait cédé dans les petits lacs de Padliak, et qu'il en était ainsi dans la baie de Schagavoke, mais je laisse parler le commandant.

« Le 17 mai, je fus accompagné au début de la présente expédition, par M. Maediarmid, le chirurgien, qui vint avec nous jusqu'à la vallée de Graham pour que je pusse lui désigner un endroit où des provisions pourraient être portées afin de nous soulager au retour. Nous rejoignîmes un détache-

ment
milles
avait é
tres so
en éta
de le
un do
nous
nous
droit
provi
leak.
homm
un sec
nous
provi
mens
De
tagne
les tr
pours
de pe
En ef
parti
fit fu
part
Un
à mi

ment qui nous précédait, campé à quatre ou cinq milles au nord de Tou-noud-lid. L'un des hommes avait été pris de crampes qui le retenaient, et d'autres souffraient d'inflammation aux yeux. Le maître en était tellement attaqué que nous fûmes obligés de le laisser aux soins du chirurgien, ce qui était un double malheur, puisque en même temps que nous étions privés du secours d'un de nos gens, nous ne pouvions conduire le chirurgien à l'endroit indiqué, et compter ainsi sur le dépôt de provisions que nous avions projeté de faire à Pad-leak. Notre force se trouvait ainsi réduite à quatre hommes, et bien qu'aidés par huit chiens attelés à un second traîneau, notre fardeau était tout ce que nous pouvions porter, puisqu'il se composait de provisions pour trois semaines, outre les instrumens, les habits et un bateau de peau.

De la baie de Tou-noud-lid, montant la montagne, et sur le premier lac, nous remarquâmes les traces d'un daim et celles de deux loups qui le poursuivaient, ainsi que des fragmens de poils et de peau que ces derniers avaient arrachés au fugitif. En effet nous trouvâmes bientôt l'animal même en partie dévoré par ses ennemis : notre approche les fit fuir sans doute, et nos chiens eurent ainsi une part de la proie.

Une chute de neige accompagnée de brouillard à minuit nous rendit très difficile de trouver notre

chemin à travers le grand lac du Milieu, et nous étions obligés de prendre pour guide la direction du vent : cela dura jusqu'à trois heures du matin du 19 mai, heure à laquelle nous campâmes pour prendre du repos. Une après-midi sereine ayant succédé, nous repartîmes à six heures du soir et arrivâmes en vue de la mer à onze heures.

Quelques-uns de nos gens qui marchaient en avant me signalèrent ce spectacle par trois acclamations, et cette circonstance était en effet pour moi, plus encore que pour eux, assez intéressante pour mériter le houra du matelot : c'était là cet Océan que nous avions poursuivi de toutes nos espérances et de tous nos efforts ; le libre espace qui, comme nous l'avions autrefois espéré, devait nous conduire autour du continent Américain, et nous donner le triomphe que nous et nos prédécesseurs nous avions si long-temps et si péniblement cherché. Il en eût été ainsi, si la nature ne l'eût défendu, si toute notre chaîne de lacs eût été un seul passage, si cette vallée eût formé une communication libre entre les mers orientale et occidentale : du moins nous constatons l'impossibilité. La mer tant désirée était à nos pieds, et nous allions bientôt voyager sur sa surface : nous avions du moins écarté toutes les incertitudes et calmé toutes les anxiétés. C'était un moment solennel à ne jamais sortir de la mémoire, et jamais cri de matelot ne

fut si sa
nuit et
et de g
où jam

A mi
de la r
glaçon
tin à u
toute m
tiquée
ticules
nir tou
peau,
vent fu
porte,
réussir
Une la
neige
jouime
profon
blaient

Le d
fois à
viron
de gra
le quit
rivage
calcair

fut si saisissant, quand il s'empara du calme de la nuit et se répandit sur ce désert désolé de neige et de glace, où nul objet ne nous rappelait la vie, où jamais un son ne semblait avoir été entendu.

A minuit nous nous trouvâmes sur la glace unie de la mer, et après avoir passé quelques amas de glaçons, nous arrivâmes le 20, à six heures du matin à un cap où notre campement fut d'une nature toute nouvelle : il consistait en une excavation pratiquée en forme de terrier dans une chaîne de monticules de neige, et assez grande pour nous contenir tous. Nous la recouvrîmes ensuite du bateau de peau, qui servit de toit. Un trou ouvert contre le vent fut bouché par un bloc de neige en guise de porte, et au moyen de nos sacs-couvertures, nous réussîmes à nous faire des lits chauds et moelleux. Une lampe d'esprit servit à nous fondre autant de neige qu'il en était besoin, et ainsi établis, nous jouîmes pendant plusieurs nuits d'un sommeil plus profond que dans d'autres circonstances qui semblaient autrement favorables.

Le cap Isabella s'élève rapidement, et quelquefois à pic, à une hauteur de cinq cents pieds environ au-dessus du niveau de la mer, et est composé de granit vert, semé de touffes de végétation. Nous le quittâmes à six heures du soir, suivant de près le rivage et marchant sous la pointe saillante de pierre calcaire qui borde le cap Isabella et s'étend sur ce

rivage l'espace de plusieurs milles. La direction de la côte est ouest-nord-ouest pendant environ dix milles, après quoi elle devient plus septentrionale.

Après l'examen de toutes les baies et anses et une marche de vingt milles, nous fîmes halte vers quatre heures du matin. Pendant cette marche, comme durant la précédente, nous avons passé près de plusieurs canots couvert de pierre et de *cachées* appartenant aux Esquimaux, et que nous nous donnâmes de garde de déranger. Des herbes marines, des chevrettes et des coquillages que nous rencontrions de temps à autre, nous avaient confirmés dans la persuasion que nous étions réellement sur les rives de l'Océan, et non sur celles de quelque grand lac d'eau douce.

Le 22, à huit heures du soir, nous partîmes et longeâmes toujours la côte qui commence à se diriger dans le nord-ouest, et bientôt après le réjouissant aspect de la mer couverte de glaçons amassés, me donna la conviction qu'enfin nous étions parvenus au détroit nommé *Ik-ke-rusch-yuk* par les Esquimaux.

Après avoir suivi quelque temps encore la côte, je résolus de passer sur le bord opposé, et ayant trouvé une bande de glace unie qui était favorable à mon projet, nous quittâmes le côté où nous étions avant minuit. En avançant, nous arrivâmes à une crête d'amas de glaçons de trente pieds de haut,

qui trav
toujour
fallait t
haches
prit plu
sud-oue
çons nor
geâmes
cinq he
milles. C
de Beve
Island.

Vers
vue ass
tentriou
une gra
glace se
basse, e
je résol
Island,
nous ét

Nous
nous tr
cette ru
coup ac
vêteme
d'aucun
des. No

qui traversait notre chemin, et que nous eûmes toujours beaucoup de peine à franchir; car il nous fallait transporter le bagage, et ouvrir avec des haches un passage pour le traîneau. Ce travail nous prit plus d'une heure. Ensuite ayant aperçu au sud-ouest quelques îlots que cette chaîne de glaçons nous avait cachés jusque là, nous nous y dirigeâmes et campâmes sur le plus étendu, le 23 à cinq heures du matin, après un trajet de seize milles. Ce groupe d'îlots au nord-ouest fut nommé *de Beverley*, et la terre où nous campions, *Matty-Island*.

Vers midi la brume s'étant dissipée, j'eus une vue assez vaste qui me découvrit l'extrémité septentrionale de l'île, à deux milles de distance, avec une grande étendue d'océan qui se terminait en glace serrée. Voyant aussi de là, que la terre était basse, et suivant toute apparence, coupée en îles, je résolus de tenir la rive septentrionale de *Matty-Island*, où les amas de glaçons m'assuraient que nous étions sur la limite du Grand-Océan du Nord.

Nous partîmes donc à l'heure ordinaire, mais nous trouvâmes notre chemin très pénible dans cette rude glace, et nos fatigues furent de beaucoup accrues par un épais brouillard qui gela nos vêtemens de manière à nous rendre incapables d'aucun mouvement, tant ils étaient pesans et raides. Nous eûmes même beaucoup de peine, tant

nos gens étaient las, pour nous établir à six heures du matin dans notre campement sur la pointe ouest de l'île Matty.

La triste position dans laquelle nous avaient mis les fatigues de la journée, nous fit passer une mauvaise nuit. Reprendre nos vêtements encore raides et gelés fut une très difficile et très pénible opération, mais comme le soir était beau, il ne nous fallut qu'un peu de courage et d'efforts pour nous remettre en mouvement.

Après trois heures d'une marche pénible, nous réussîmes à passer de Matty-Island à une pointe basse du continent, à laquelle je donnai le nom d'*Abernethes*, et je nommai cap *Sabine* un promontoire au nord-ouest, que nous tournâmes bientôt après. Enfin, le 25 mai à six heures du matin, après un prompt trajet de vingt milles, nous campâmes, ou plutôt nous creusâmes notre terrier sur une pointe que je nommai cap *Young*.

Le lendemain ayant encore voyagé par les mêmes chemins, je commençai à me demander ce qu'était notre position actuelle, quelles étaient ces dentelures de la côte que nous avions vues et que nous voyions encore. Côtayions-nous véritablement un continent, ou cette terre irrégulière n'était-elle pas une chaîne d'îles? Les personnes qui ne connaissent pas ces climats glacés, doivent se rappeler que là où tout est glace, où l'on ne voit qu'une

éblouiss
la mer
terre, a
unie, q
car l'un
forme
si facile
de déte
celui q

Bien
tie con
très co
force a
chiens
par su
suppor
il n'éta
ou deu
dois ra
dans c
bles qu
chaleu
qu'elle
la sur
si moi
terre d
ouvert
de voy

éblouissante masse de blancheur; où la surface de la mer est escarpée et fixée en rocs, tandis que la terre, au contraire, est très souvent plate sinon unie, quand enfin il n'y a de visible ni eau ni terre, car l'une et l'autre sont confondues tant pour la forme que pour la couleur. Il n'est pas toujours si facile qu'on pourrait le croire au premier abord, de déterminer un fait qui semble tout simple à celui qui lit superficiellement.

Bien que nos provisions eussent déjà été en partie consommées, cependant le poids était encore très considérable pour nous, relativement à notre force actuelle qui était déjà bien diminuée. Les chiens étaient devenus plutôt à charge qu'utiles, par suite du travail continu qu'ils avaient eu à supporter, et que nous ne pouvions diminuer; car il n'était pas possible de risquer de perdre un jour ou deux quand la fin du beau temps venait. Je dois rappeler ici au lecteur que le fort de l'été, dans ces climats, rend les voyages aussi impraticables que le froid le plus violent. Ce n'est pas que la chaleur soit plus intolérable que le froid, quoiqu'elle soit suffisamment fatigante; mais c'est que la surface glacée devient tout d'abord si molle et si moite qu'elle est impraticable, de façon que la terre étant d'un côté mise à nu, et de l'autre l'eau ouverte en mer, il devient totalement impossible de voyager soit par terre, soit par eau, ou, pour

mieux dire, sur qui n'est ni eau ni terre. Nous en étions arrivés à n'avoir plus que deux chiens en état de nous servir, et l'une de ces pauvres créatures mourut à notre campement.

Une brume épaisse nous empêcha de partir le 16 avant neuf heures du soir, et nous arrivâmes enfin à la pointe est d'une baie étendue; et après avoir traversé de là le pays dans le nord-ouest nous fûmes contraints par un brouillard de faire halte à six heures du soir le 27 mai, sur le bord d'un grand lac. Je donnai à cette baie le nom de *Parry*.

Comme le temps était beau, nous pouvions distinguer la côte, qui se dirigeait toujours dans le nord-ouest, et cette assurance contribuait à me faire désirer de continuer notre chemin un jour ou deux encore, dans l'espoir que la ligne de mer prendrait bientôt la direction de la pointe Turnagain; car il eût été de la plus haute importance de l'atteindre, puisque nous aurions ainsi complété cette ligne de côte, ne laissant rien à faire aux investigateurs futurs.

Mes hommes avaient ce désir aussi violemment que moi, et je serais injuste envers eux si je ne faisais mention ici de leur zèle, de leur ambition, et de la bonne volonté avec laquelle ils s'offrirent à une réduction de leur ration pour pouvoir aller en avant avec plus d'assurance pour la subsistance à venir. Cette modification dans la distribution nous

perme
donc p
passé s
onze h
jusqu'à
20 ma
qui fo
nomm
campe
soir no
que j'a
du gol
tourna
de l'O
la certi
septem
connu
dant v
minute
nutes

Cett
pointe
et de d
sirée,
satisfac
avons
toute a
péranc

permettait deux jours de marche de plus. Étant donc partis à huit heures du soir, et après avoir passé sur plusieurs lacs, nous atteignîmes la mer à onze heures. De là, continuant le long de la côte jusqu'à minuit, dans la direction du nord-ouest le 20 mai à deux heures, nous gagnâmes une pointe qui formait un des côtés d'une vaste baie que je nommai *Richardson*. Nous la traversâmes, allâmes camper du côté opposé, et le 29 à six heures du soir nous partîmes pour aller aboutir à une pointe que j'appelai le cap *Félix* qui est le cap sud-ouest du golfe de Boothia. Là nous vîmes que la terre tournait au sud-ouest, tandis que la vaste étendue de l'Océan qui s'étendait à nos pieds nous donna la certitude que nous avions enfin atteint la pointe septentrionale de ce continent, que j'avais déjà reconnu avec beaucoup de satisfaction, comme tendant vers le cap Turnagain latitude 69 degrés 46 minutes 19 secondes; longitude 98 degrés 32 minutes 49 secondes.

Cette pensée que nous venions de doubler la pointe la plus au nord de cette partie du continent, et de découvrir que la côte prenait la direction désirée, ne pouvait que nous donner la plus grande satisfaction. La vaste étendue de mer que nous avions aperçue du haut du cap Félix, dégagée de toute apparence de terres, exaltait encore nos espérances. Notre distance du cap Turnagain n'était

pas maintenant plus considérable que celle que nous avons déjà parcourue, et quelques jours de plus nous auraient suffi pour revenir triomphans au navire; mais ces journées n'étaient pas à notre disposition, car ce n'était point seulement le temps qui manquait, mais tout moyen de subsistance. Il fallut donc nous soumettre encore à songer à revenir au bâtiment par le plus court chemin possible. Je laissai un jour de repos à mes hommes, puis, repartis à huit heures, nous allâmes dans le sud-ouest jusqu'à minuit, quand, du haut d'une masse de glace quarante pieds de haut, nous vîmes une pointe de terre portant ou sud-ouest, à quinze milles de distance, et reconnûmes sa continuité avec celle où nous nous trouvions. Là, déployant notre pavillon, nous prîmes possession de tout ce que notre œil découvrait jusqu'à cette pointe lointaine, et celle où nous étions reçut le nom de *pointe Victory*.

C'est à une heure du matin le 30 mai que nous tournâmes le dos à ce point dernier et extrême de notre voyage, et nous arrivâmes à notre premier campement à six heures.

Le 6 juin, étant arrivés à Neytielle, j'entendis bientôt les cris des Esquimaux, et un jeune homme ne tarda pas à nous rejoindre avec les expressions de la plus haute satisfaction. Un des naturels me conduisit à un amas de pierres où je trouvai un

billet
qu'il n
quelqu
cet an
chiens
luksa
média
qui en
d'une
gardé
peu de
un éta
rhum
très sa
nous p
Ils m
qui se
ils pro
à camp
étaient
Penda
avait é
de nou
son ob
nous a
furent
amis,
toire c

billet du capitaine Ross, par lequel il m'apprenait qu'il m'avait attendu jusqu'au 4, et avait déposé quelques provisions à une certaine distance de cet amas de pierres. Quant aux provisions, les chiens des habitans les avaient découvertes, et Mil-luksa les avait apportées chez lui. Je me rendis immédiatement à sa tente, et sa mère m'apporta ce qui en restait; car elle reconnut qu'ils s'étaient servis d'une partie du dépôt. Tout ce qu'ils nous avaient gardé se composait de huit livres de viande et d'un peu de pain, mais ces objets mêmes étaient dans un état peu acceptable. Ils avaient jeté la caisse de rhum et de jus de limon, qu'ils appelaient de *l'eau très sale*, et alors ils nous montrèrent un étang où nous pouvions nous procurer de l'eau très propre.

Ils nous présentèrent ensuite un peu d'un poisson qui semblait être une petite espèce de morue, et ils promirent de nous en prendre. Ceci nous décida à camper près d'eux, et nos dispositions à cet effet étaient achevées à quatre heures de l'après-midi. Pendant le diner, composé du poisson qui nous avait été donné, les naturels s'assemblèrent autour de nous pour nous interroger sur notre voyage et son objet: ils étaient surtout en peine de savoir si nous avions été à Oudjioulik. Les étrangers nous furent cérémonieusement présentés par nos anciens amis, et nous fûmes ensuite divertis par une histoire de leurs propres aventures pendant notre ab-

sence, récit que nous ne pûmes nous empêcher de regarder comme étant embelli et brodé à nos dépens, à en juger par les éclats de rire qui suivirent ces anecdotes. La longueur de nos barbes, qui n'avaient point été rasées depuis notre départ de *la Victory*, était, entre autres choses, une source de grand amusement, et l'un d'entre eux, étranger, dont la barbe était d'une dimension inusitée dans ces tribus, réclama à ce titre un droit de consanguinité avec nous. Cet homme, nommé *Ou-wen-you-ah*, était très intelligent et grand voyageur. Il m'apprit que Oudjioulik était à plusieurs journées encore du lieu où nous étions; qu'il fallait d'abord entrer dans un bras de mer, ensuite voyager trois jours sur les lacs, à travers des terres basses; qu'après les avoir dépassées on retrouvait l'eau salée, et qu'il fallait encore marcher plusieurs jours le long de la côte. Comme le temps était très beau, je pus prendre quelques observations à notre station qui se nommait *E-nouk-schalig*.

Dans la matinée, deux des femmes nous apportèrent de la graisse de veau marin pour notre feu, et un homme, qui avait pêché pendant notre sommeil, nous donna toute sa pêche; et de trois heures en trois heures nous recevions de ces gens un renfort de provisions fraîches, sans aucune vue intéressée : c'était de l'hospitalité pure, et mes deux chiens eux-mêmes n'étaient pas oubliés.

Pend
réparat
turels,
examin
rivière
connus
quelqu

M. A
sence,
pour le
chaudr
l'une d
avaient
traités d
cune de
que l'or
que d'u
dura ce
lans ne
l'honne

Le 10
jour de
tîmes à
hôtes t
dirent-i
poisson
largeme
plemen

Pendant que les hommes travaillaient à certaines réparations urgentes, je me rendis, avec un des naturels, dans le détroit de Ik-ke-rusch-yuk, pour examiner le lieu où se déchargeait dans la mer la rivière que j'avais découverte le 8 avril, et je reconnus que sa branche occidentale doit y tomber quelque part au sud de la pointe Scott.

M. Abernethy m'apprit que, pendant notre absence, les naturels leur avaient donné un festin pour lequel chaque famille avait fait cuire plein un chaudron de poisson. On les avait d'abord invités à l'une des tentes, d'où, le chaudron étant épuisé, ils avaient passé chez une autre famille qui les avait traités de la même façon, et ainsi de suite pour chacune des cinq tentes. Un trait de politesse exquise, que l'on eût plutôt attendu d'un ancien Espagnol que d'un Esquimau, c'est que vers le temps que dura ce long repas, ces hôtes réellement bienveillants ne cessèrent de remercier leurs convives de l'honneur qu'ils leur faisaient.

Le 10 juin, étant maintenant bien remis par un jour de repos et de bonne nourriture, nous partîmes à dix heures du soir, après avoir donné à nos hôtes tout ce que nous pûmes, et encore répondirent-ils à ces cadeaux par un don abondant de poisson, lequel, avec la graisse dont on nous avait largement pourvus, nous approvisionnaient amplement pour le reste du voyage. Ils nous recom-

mandèrent, au moment de la séparation, de suivre les traces d'un détachement qui nous avait précédés, et nous ne pûmes mieux faire que de nous tenir sur les pas de ces guides inconnus.

Nous arrivâmes le 11, à huit heures du matin, à Tarrionetyoke, latitude 69 degrés 41 minutes 6 secondes, longitude 2 degrés 54 minutes 21 secondes, et nous campâmes sur le bord sud de la rivière qui porte à la mer les eaux de cette succession de lacs. Quand nous nous levâmes le soir, pour nous remettre en route, toute la famille de Ou-wen-you-ah, qui était campée sur le bord opposé de la rivière, vint nous trouver. Les femmes et les enfans que cet homme avait avec lui en ce moment appartenaient à son ami intime Andjekok, auquel il avait, l'automne précédent, prêté ses deux femmes, prêt que l'on regarde ici comme un gage tout particulier d'affection, et il faut convenir que cette opinion n'est point déraisonnable. Il s'attendait à rentrer dans ce lieu même et à cette époque, dans la possession de ses deux épouses; mais l'emprunteur Schoung-ug-u-wuk les avait emmenées avec lui pour chasser le daim, et ce manque de parole semblait être une violente cause de chagrin et de colère pour notre ami. Si autrefois nous avions supposé que cette coutume, en faveur de laquelle les Esquimaux peuvent invoquer l'autorité de l'ancienne Rome, était restreinte aux habitans

de la ba-
titude q
bitans d
examine
chose qu
femmes
matière,
des prop
conform

En ce
extraord
versée le
alors im
qui se dé
profonde
part auc
n'était as
du côté
s'y fraye
veaux ma
l'absorbe

Le 12
traversé
nous fim
secondes
condes d
où nous
folia: c'é

de la baie Repulse, nous avions désormais la certitude qu'elle était universelle chez tous les habitans de ce pays et de la terre de Boothia. D'autres examineront la moralité de cet usage; mais une chose qui paraît certaine du moins, c'est que les femmes n'ont nullement voix au chapitre en cette matière, et qu'on les traite, en ce cas, comme des propriétés meubles ou immeubles, toujours conformément à la haute autorité que j'ai citée.

En ce lieu, le dégel allait avec une rapidité si extraordinaire, que la rivière que nous avions traversée le matin avec la plus grande facilité était alors impossible à traverser. Le torrent des eaux qui se déchargeaient des lacs couvrait la glace d'une profondeur de plusieurs pieds. Il ne restait nulle part aucun endroit sec; car comme aucun courant n'était assez fort pour briser la barrière de glace du côté de la mer, cette eau délivrée ne pouvait s'y frayer un passage que par quelques trous de veaux marins qui étaient tout-à-fait insuffisans pour l'absorber.

Le 12 juin, à huit heures du soir, après avoir traversé à gué une partie de la baie de Schazavoke, nous fîmes halte par les 69 degrés 48 minutes 10 secondes de latitude et 92 degrés 23 minutes 9 secondes de longitude, sur un petit rocher ou îlot, où nous trouvâmes en fleur la *saxifraga oppositifolia*: c'était la première que nous voyions de tout

le printemps. Nous apprîmes cependant, le lendemain 13 juin, au vaisseau, qu'elle avait paru beaucoup plus tôt dans le voisinage.

Suite du journal. Énorme appétit des Esquimaux. Usage de sable. Mille livres pesant de poisson payées avec un couteau. Le vaisseau se retrouve libre et à la voile. Il fait trois milles seulement et se retrouve captif.

Le 17 juin, je fis présent à Ikmalik d'un souverain pour porter à son cou, comme étant le portrait de notre grand chef, en le priant de le conserver et de le faire voir à tous les Européens qu'il rencontrerait à l'avenir. Quelque chose qui pût arriver, il n'était pas probable qu'il le dépensât jamais; mais il aurait été grandement étonné s'il l'avait vu se changer contre du bois, du fer, des hameçons, des haches, des couteaux et des aiguilles. Le lendemain, on débarrassa les chaloupes de la neige qui les couvrait, et l'on se prépara à une excursion pour explorer la ligne de côte au sud-ouest.

Pendant ce mois de juin, tout avait été calfaté, rajusté, préparé dans le vaisseau, afin de sortir de notre port de glace; mais le mois n'avait pas été de bon augure pour notre délivrance. La santé s'était maintenue bonne, mais cependant quatre hommes montraient des dispositions au scorbut, et il fallut les combattre par une diète et un traitement convenable. Notre chasse avait été insigni-

fiante.
ques be

Le 1^{er}

les baie
homme
coup de
d'abord
regarde
fusil en
même se
avec le
notre an
gner à n
avec l'es
fiancé en
route, et
dont no
parti d'Il
là dans la
détermin

Notre
chargés
filet, et
sant plus
trouvass
vions qu
huttes de
mille. No

sante; nous nous étions cependant procuré quelques beaux échantillons d'animaux.

Le 1^{er} juillet, tandis que j'explorais les criques et les baies de la côte, je vis d'un point élevé un homme qui traversait la baie, et nous tirâmes un coup de fusil pour appeler son attention. Il parut d'abord épouvanté; mais enfin il se décida à nous regarder immobile, et alors le chirurgien jeta son fusil en signe d'amitié. Alors cet homme jeta de même son arc, ses flèches et sa lance, et s'approcha avec le salut ordinaire : nous reconnûmes alors notre ami Awack. Je le décidai à nous accompagner à notre tente, en lui donnant le fusil à porter, avec l'espoir de lui inspirer encore plus de confiance en nous. Nous étions depuis treize heures en route, et fûmes bien aises de trouver un bon dîner dont notre ami prit sa part. Il nous dit que le parti d'Ikmalik était à une rivière à dix milles de là dans la baie, et, à sa grande satisfaction, il nous détermina à y aller.

Notre tente et notre bagage furent immédiatement chargés sur le traîneau avec le petit bateau et le filet, et nous partîmes en bonne disposition, passant plusieurs îles et pointes, jusqu'à ce que nous trouvassions un de ces monticules formés d'alluvions que j'ai déjà décrites, et nous aperçûmes les huttes des naturels sur la rive nord, à environ un mille. Notre guide en ayant témoigné le désir, nous

annonçâmes notre approche au moyen d'un coup de feu qui provoqua une acclamation générale : laissant le traîneau derrière nous, je fus bientôt rendu au village, où je fus reçu à bras ouverts par notre vieil ami Ikmalik. Ils nous donnèrent ensuite des poissons, au nombre desquels deux saumons très beaux, que nous nous mîmes en devoir d'apprêter dans notre appareil de cuisine, procédé qui fixa toute leur attention par la rapidité avec laquelle un des poissons y fut bouilli et l'autre cuit.

Ils s'étaient proposé de dîner avec nous, et il est bien entendu que nous ne pûmes refuser, bien que nous fussions très embarrassés pour faire dans notre cuisine si bornée un festin pour une troupe si considérable. Toutefois, nous invitâmes les douze personnes à notre tente; et cette assemblée, jointe à nous cinq, était plus que suffisante pour la remplir. Nous fûmes bientôt délivrés de toute perplexité quant à la cuisine, en voyant qu'ils préféraient la chair crue. Nos deux diners allèrent donc de front pour la durée, sinon pour la quantité, car, tandis que nous trouvions assez d'un saumon et demi pour nous tous Anglais, ces animaux voraces en avaient dévoré chacun deux. A ce taux d'alimentation, il n'est pas surprenant que tout leur temps se passe à se procurer de la nourriture. Chaque homme avait mangé quatorze livres de saumon cru, et ce n'était probablement encore

en d'un coup
on générale :
fus bientôt
s ouverts par
èrent ensuite
eux saumons
devoir d'ap-
ine, procéda
rapidité avec
et l'autre cuit.
nous, et il est
user, bien que
faire dans no-
r une troupe
ames les douze
emblée, jointe
pour la rem-
de toute per-
t qu'ils préfé-
allèrent donc
r la quantité,
d'un saumon
s animaux vo-
ux. A ce taux
nant que tout
la nourriture.
orze livres de
ement encore

qu'un goûter ou un repas pris en superflu pour nous tenir compagnie. L'ours glouton, tout scandalisé qu'il puisse être de son surnom, peut sembler une créature de petit appétit en comparaison de ces hommes; et avec leur raison de plus, ces gens, s'ils en trouvaient le moyen, l'emporteraient sans doute sur le glouton et le boa constrictor réunis.

Que les rapports extravagans du capitaine Cochrane soient vrais ou non, la voracité des sauvages septentrionaux sur les deux continens est suffisamment connue. Ces estomacs du nord ont été regardés comme spécialement puissans, mais le Boschman de l'Afrique méridionale a des pouvoirs digestifs d'une énergie égale, et peut pareillement supporter les alternatives d'excès brutaux et de besoin. Cette vaste faculté de digestion est le résultat de la pratique et de l'habitude. L'Esquimaux est un animal de proie, qui n'a d'autre jouissance que le manger.

Nous ne fûmes pas médiocrement divertis par les usages fashionables de la table dans ces parages. La tête et l'épine du dos ayant été enlevées à deux poissons, ils furent passés à Ikmalik et Tulliahui, les anciens, qui fendirent longitudinalement le corps en deux parts, partageant chacune en deux encore : alors on les roula en cylindres de deux pouces de diamètre, et un des bouts ayant été placé dans la bouche aussi avant que possible,

on coupa le reste avec le couteau d'assez près pour mettre en péril le bord du nez, puis la société passait le reste au voisin. L'un deux s'étant mis ensuite à manger les débris qui étalent sur une de nos assiettes, où il y avait un peu de jus de limon, il fit la grimace au grand amusement et aux rires de l'assemblée. L'homme paraît être un animal rieur, comme on l'a dit, même quand il approche d'aussi près que possible de ses inférieurs à quatre pattes.

Le 2 juillet j'allai avec Ikmalik, à l'une des fosses où ils gardent leur poisson quand il est gelé, et supposant qu'elle pouvait contenir quarante saumons au moins, je lui offris en échange du tout un grand couteau qu'il accepta avec empressement. Je ne me serais point risqué à offrir un tel prix si j'avais su au juste le contenu de ce dépôt où je trouvai deux cent vingt poissons pesant cinq livres chacun. Nous réussîmes à transporter aux vaisseaux toute cette chair fraîche. Pendant cette courte expédition nous avons visité une rivière que les naturels nomment *Tatchik* : elle est à quinze lieues du vaisseau, et a environ cinq cents pas de large.

A la fin de juillet, nous étions plus captifs que jamais, car la terre était impraticable et la mer n'était pas libre encore autour de nous : cependant le 1^{er} août, nous nous aperçûmes qu'une forte brise du nord avait mis enfin la glace en mouvement vers l'est, et elle prenait l'aspect d'amas de glaçons

entremé
vent de
enfin le
heures t
les arrê

Tout
chaque
préhensi
se réalisa
de cet é
Enfin, l
travailla
la baie, e
de l'apri
l'eau libe

A la
éprouvie
être un
dit sous
la main
volonté,
forme à
le jouet
pourrait
quand c
porter j
une ann
chers qu

entremêlés de flaques d'eau. Il ne manquait qu'un vent de sud pour disperser la glace rompue. Le 7, enfin le vent qui souffla du sud-ouest pendant dix heures fit mouvoir les glaces, mais le vent du nord les arrêta et les serra de nouveau.

Tout le mois d'août fut un mois d'anxiété de chaque jour et de chaque heure, d'espoir et d'appréhensions constantes, de promesses enfin qui ne se réalisaient jamais. Il n'y avait que quatre semaines de cet été incertain que nous attendîmes sans cesse. Enfin, le 3 septembre et les jours suivans, nous travaillâmes à nous frayer un canal pour sortir de la baie, et le 17 septembre, seulement à deux heures de l'après-midi, notre vaisseau se retrouva dans l'eau libre et à la voile.

A la voile ! nous savions à peine ce que nous éprouvions, et si nous devions le croire. Il faut être un marin pour sentir que le vaisseau qui bondit sous lui, qui écoute les plus petits mouvemens de la main et y obéit, qui semble ne se mouvoir qu'à sa volonté, est un être de vie, une intelligence conforme à ses désirs, et non point un corps inerte, le jouet des vents et des flots. Mais quel marin pourrait jamais le sentir aussi vivement que nous, quand cette créature, qui avait été habituée à nous porter joyeusement sur l'Océan, avait été toute une année immobile, comme la glace et les rochers qui l'entouraient, sans secours, désobéissant,

mort? Le vaisseau semblait maintenant recevoir une nouvelle vie, il nous obéissait encore, faisait ce que nous désirions, et par-dessus tout nous étions libres nous aussi. Tel fut notre premier éclat de joie en retrouvant la liberté: mais nous ne tardâmes pas à découvrir, comme l'ont fait maints poursuivans de toute autre indépendance, que c'était une liberté qui ne devait pas nous conduire au bonheur.

Bref nous étions délivrés, et nous fîmes trois milles environ; mais une chaîne de glace nous obligea de serrer la pointe qui était à cette distance au nord de nous, et nous passâmes la nuit dans un port assez commode entre deux montagnes de glace.

Le 19 septembre nous étions encore dans ce port entourés de glace nouvelle, car le froid venait de reprendre. Nos espérances de délivrance s'éloignaient, et nous n'eûmes plus qu'à penser aux moyens de nous frayer un autre canal vers un nouveau port, où nous pussions passer la plus grande partie de l'année qui approchait. La glace avait déjà un pied d'épaisseur, et le lendemain la mer en était encore couverte, et elle était épaisse de seize pouces. C'était l'hiver, l'hiver sans aucun doute, et notre seul espoir n'était plus que dans une autre année.

Celui qui peut espérer une seconde fois autant qu'il espéra une première est d'une plus heureuse

constit
de nos
leurs s
grand
leur ré
Il était
de ce t
de déc
vaissea
nous e
notre h
et enfi
meilleu
cile. Ma
de la v
me fier
dre no
Quar
nous v
quais q
mois p
nous d
Nous
scier u
vue, m
puisqu
à quara
Enfin

constitution que ne semblaient être quelques-uns de nos gens. Les découragés ne pouvaient cacher leurs sentimens, quoique je puisse dire du plus grand nombre que leur contentement ou plutôt leur résignation était au-delà de ce que j'espérais. Il était de mon devoir de leur montrer le beau côté de ce tableau, en récapitulant nos succès en fait de découvertes, l'excellente condition de notre vaisseau, le logis confortable que nous avions su nous en faire, notre ample magasin de provisions, notre bonne santé, la paix dont nous jouissions, et enfin le port que nous essaierions de trouver meilleur encore, c'est-à-dire d'une issue plus facile. Mais il n'est pas facile de voir le côté brillant de la vie à travers son côté sombre : j'avais donc à me fier dans le temps et dans l'habitude pour rendre nos maux plus supportables.

Quand je repassais en esprit la température que nous venions d'avoir pendant ce mois, je remarquais qu'elle avait été plus rigoureuse que celle du mois précédent, et comme l'hiver était précoce, nous devions nous attendre à l'avoir pire aussi.

Nous passâmes tout le mois d'octobre à nous scier un canal jusqu'au port que nous avions en vue, mais ce fut véritablement un travail de tortue, puisque nous ne faisons chaque jour que de trente à quarante pieds en avant vers ce point.

Enfin le 30, la glace étant trop épaisse pour es-

pérer d'y pénétrer davantage, nous nous établîmes dans une baie qui s'étendait au sud, après être entrés dans une crique ouverte à l'est, et que nous nommâmes *la baie du Schériff*.

Hiver précoce et long. Visite à une station d'Esquimaux. Curieux détails sur le mariage. Échange de femmes.

Pendant les premiers jours de novembre, on renouvela toutes les précautions de l'hivernage précédent. Le toit de voiles fut rétabli et les condenseurs replacés comme l'année dernière. Le seul événement qui rompit la monotonie de nos journées, ce fut la prise au piège d'un renard, le premier de la saison que nous vissions. Il était jeune et mourait de faim, car il dévora sur-le-champ ce que nous lui donnâmes. Le mercure gela le 25 novembre à 39 degrés. On avait pensé que le mercure se dilatait en se refroidissant, comme plusieurs autres métaux, et que par conséquent il pourrait faire éclater le récipient du thermomètre. Il n'en est point ainsi, et il se contracte au lieu de se dilater comme font le plomb, le fer blanc et d'autres métaux. Le soleil ne s'éleva pas au-dessus des montagnes du sud, et par conséquent, bien que visible des points élevés, on ne le découvrait pas du vaisseau. C'était là le premier avertissement de notre très longue nuit à venir.

Le 29 novembre, le matin étant beau et tem-

péré, j'é
avait pa
ancien p
de glace
préférab
au nord
risible d
d'un esp
qu'une
mois, et
et où la
deux, p
vrance c
glace au
de deux

Je jug
ches po
position
paraître
élevé su
vaisseau
liorée p
bles por
avait re
tion qu

Le 7
que non
sant qu

péré, j'allai me promener à l'endroit où le vaisseau avait passé l'hiver dernier, et je trouvai que notre ancien port était beaucoup plus que jamais infesté de glace épaisse. A coup sûr notre port actuel était préférable, indépendamment de ce qu'il était plus au nord, notre véritable direction. Il peut sembler risible de parler de deux ou trois milles comme d'un espace gagné, mais quand on se rappellera qu'une navigation de trois milles nous prit un mois, et que l'heureuse chance d'être présent quand et où la mer s'ouvre, fût-ce pour une heure ou deux, peut faire pencher la balance entre la délivrance ou la captivité de tout un hiver dans cette glace *aux flancs épais*, on trouvera qu'un progrès de deux milles est un véritable objet de félicitation.

Je jugeai alors à propos de placer quelques perches portant notre pavillon pour indiquer notre position actuelle aux habitans, mais nous ne vîmes paraître ni homme ni animal. L'observatoire fut élevé sur un rocher aussi voisin que possible du vaisseau, et sa construction fut de beaucoup améliorée par des murs de neige et un passage à doubles portes. Quant à la régularité de l'école, elle avait reçu de rudes échecs par suite de l'interruption que causaient nos travaux.

Le 7 décembre, si nous eûmes ce jour-là quelque nouveauté, ce fut le premier soir resplendissant que nous eussions encore vu, tout ensemble

le matin, le midi et le soir, d'un soleil qui ne se levait et ne se couchait jamais; qui, promettant l'une et l'autre chose, n'en accomplissait aucune, et dont le plus haut midi n'était qu'un crépuscule puisqu'il rampait non pas le long de l'horizon, mais sur le court espace qui nous annonçait qu'il ne nous verrait plus avant long-temps.

A la fin de décembre et de l'année 1830, notre principale pensée fut un retour vers les découvertes qu'elle nous avait vus faire. Bien qu'elles n'occupent pas un grand espace géographique, elles sont d'une haute importance, puisqu'elles ont restreint le champ des investigations au point de rendre possible ce qui en reste à faire dans une seule saison, et avec beaucoup moins de peine et de frais qu'il n'en eût fallu sans notre expérience.

Janvier et février 1831 furent semblables, quant aux circonstances atmosphériques, aux mois correspondans des années précédentes. Ils offrirent une succession de phénomènes aériens, aurores boréales, halos : le froid fut plus ou moins vif, mais il fut tel le 28 février, que nous perçâmes une planche avec une balle de mercure gelé, ce qui n'eût peut-être pas été possible jusqu'alors.

Le 1^{er} mars, nous observâmes une brillante aurore boréale qui agita l'aiguille aimantée de la façon qui a été souvent remarquée. La lumière de cette aurore, que je pus recueillir au moyen d'une grosse

loupe, n
rentiel.
fin du m

La dé
voyant
jour en j
et d'amu
soin que
veau ma
d'inaniti
nous au
poisson
visionné
eussions

Le 5
dernière
même; n
férente,
bien tir
chiens. L
avait de
et le lon
lide et
Ross pu
aussi ag
naturels
Ils ve
l'ouest,

loupe, n'eût aucun effet sur le thermomètre différentiel. Le froid continua d'être très vif jusqu'à la fin du mois.

La déconvenue que nous éprouvions en ne voyant pas paraître les Esquimaux croissait de jour en jour, car ils étaient un objet d'occupations et d'amusement dont nos hommes avaient plus besoin que nous. Nous manquions aussi de chair de veau marin pour nos chiens, qui seraient morts d'inanition sans nos chasses heureuses aux renards : nous aussi, nous soupirions après la venaison et le poisson frais, et nous n'étions pas tellement approvisionnés de vêtemens de peau que nous n'en eussions plus à désirer.

Le 5 avril nous fîmes la réflexion que, l'année dernière, nos excursions avaient commencé ce jour même ; mais notre position actuelle était bien différente, et d'ailleurs nous ne pouvions nous en bien tirer qu'avec l'aide des naturels et de leurs chiens. L'année dernière, à la même époque, il y avait des flaques d'eau libre autour du bâtiment et le long du rivage : à présent tout était glace solide et compacte. Enfin, le 20, le commandant Ross put partir pour une excursion. Nous fîmes aussi agréablement surpris par la visite de trois des naturels, Noytaknag, Poweytak et Noyenak.

Ils venaient avec leurs chiens des montagnes de l'ouest, et firent à halte un quart de mille de nous.

tenant leurs mains en l'air pour nous montrer qu'ils étaient sans armes, et poussant le cri de salut ordinaire *manig tomig*, puis nous avançâmes pour les rejoindre. Nous les reçûmes à dîner et à dormir, et ils nous donnèrent des nouvelles de leurs amis qui étaient tous à Neitechillie.

Le lendemain, prenant la trace du traîneau qui nous précédait pour guide, je partis avec le chirurgien, les matelots et nos hôtes esquimaux pour aller visiter leur station. Nous y arrivâmes à onze heures : elle se nommait *Niokhunagriu*. On nous y bâtit sur-le-champ une maison, et nous ne tardâmes pas de notre côté à avoir apprêté un plat chaud qui était très acceptable après une marche de seize milles dans des glaces très raboteuses. Comme les hommes avaient oublié leurs couvertures, nous fûmes approvisionnés de peaux par les naturels.

Nous vîmes une hutte assez grande pour renfermer trois familles, puisqu'elle avait seize pieds de diamètre ; mais l'état de délabrement où elle se trouvait prouvait qu'elle était occupée depuis une époque très éloignée de l'hiver. Nous fûmes très bien accueillis par les femmes, et une vieille, malade ou qui paraissait l'être, reçut du chirurgien quelques drogues. C'était la femme à plusieurs maris, et elle paya les soins du médecin avec une pierre à faire du feu, et c'était là, dans son opi-

nion ; un
qu'un d
pour fai
comman
Esquima
esquima
ce qui d

Le 23
chacune
nous éti
étant en
taires d
avait im
ce qu'el
rait pas
famille
ment un
enfants s
source d
au lieu
être utili
tenir et
fussent-
à eux d
une au
je ne sa
on y tro
la rapp

nion; un précieux cadeau à faire. Nous apprîmes qu'un de ses enfans avait été nommé *Aglugga*, pour faire honneur, selon toute apparence, au commandant Ross qui portait ce nom parmi les Esquimaux. Nous fûmes obligés de jouer au jeu esquimau de l'ours et des chiens avec les enfans, ce qui divertit grandement toute la société.

Le 23 avril nous partîmes, après avoir donné à chacune des femmes une aiguille, et à trois heures nous étions rentrés au vaisseau. Un des naturels étant entré dans ma cabine me conta quelques affaires de sa coterie. La veuve d'un homme mort avait immédiatement trouvé un nouveau mari parce qu'elle avait cinq enfans. Le *parce que* ne serait pas une excellente raison en Angleterre où la famille toute faite d'un autre n'est pas ordinairement une source de bien-être; mais ici les cinq enfans sont une valeur, une grande fortune, une source de profit et non de perte, et de bonheur au lieu d'embarras. A huit ans ils commencent à être utiles; peu d'années après ils peuvent s'entretenir et au-delà; enfin quand les parens sont vieux, fussent-ils des enfans d'alliance ou d'adoption, c'est à eux de soutenir la vieillesse sans appui. Il est une autre partie de leur économie politique dont je ne saurais parler avec approbation, cependant on y trouve quelque idée philosophique quand on la rapproche de la circonstance que je viens de ci-

ter : c'est la coutume de changer de femmes entre soi. Que les Romains aient agi ainsi, sous l'empire d'une tout autre civilisation, je crains fort que leurs raisons ne fussent guère admissibles; mais dans cette contrée, les vues des habitans peuvent être physiologiquement philosophiques : ce peuple a sans doute considéré qu'ainsi il aurait plus d'enfans.

Le 1^{er} mai, le commandant Ross rentra d'une excursion; il nous dit qu'il lui avait fallu six jours, à cause des maux d'yeux de ses gens, pour atteindre la mer à Awatutyak, et de là il alla examiner le passage, chacune des criques, et traversa à pied toute la ligne de côte : il établit ainsi sans aucune hésitation qu'il n'y avait pas de passage sur ce point à la mer Occidentale. Il était donc évident que la mer que les naturels supposaient devoir conduire à Neitohillie, n'était que la mer de l'Est ou une partie du golfe en cet endroit, entre le port Logern et le havre Élisabeth : d'où il était démontré qu'il ne pouvait exister de passage au-dessous de la latitude de 71 degrés 55 minutes, où il y a une autre grande baie. Ce point était malheureusement trop éloigné pour être examiné par terre dans notre présente situation. Tout ce que nous pouvions faire, c'était d'explorer la ligne de côtes à l'ouest de la péninsule, et il fut résolu que tel serait le but de notre expédition prochaine.

Le com
raboteur
cinquante
qu'on av
marqua
avait été
ment de
les roch
d'autre s

Le 2
marin q
grande p
l'ouk-ait-
avait cin
mimes à
naturels
premier
jours de
des vivr
la secon
ninsule,
de péné
naturels
aurions
était qu
commen
pendant
renfort

Le commandant Ross avait trouvé la neige très raboteuse et d'un passage difficile; il avait fait cent cinquante milles, et le temps était très froid puisqu'on avait eu deux violens orages de neige. Il remarqua aussi que la pression sur la glace de mer avait été très forte, puisqu'elle avait jeté violemment des blocs à la hauteur de quarante pieds sur les rochers. Il ne virent pendant tout le voyage d'autre animal qu'un corbeau.

Le 2 mai, les naturels nous apportèrent un veau marin qui pesait cent soixante-treize livres, et cinq grands poissons de l'espèce qu'ils nomment *erka-louk-ait-lou*. Le 6 mai nous sondâmes la glace: elle avait cinq pieds et demi d'épaisseur. Nous nous mîmes à faire les préparatifs d'un voyage avec les naturels, et le 15 mai, à huit heures du matin, le premier traîneau chargé du ponton et de quinze jours de provisions, le second traîneau n'ayant que des vivres à porter, nous partîmes pour explorer la seconde chaîne de lacs et la côte ouest de la péninsule, aussi avant dans le nord qu'il serait possible de pénétrer. Nous devions être guidés par deux des naturels à travers les lacs. Ayant calculé que nous aurions atteint la côte en sept jours, notre dessein était que la seconde division, sous les ordres du commandant Ross, continuât ses investigations pendant que la première reviendrait prendre un renfort de provisions au vaisseau.

Notre marche vraiment semblable à celle des nomades, était d'un aspect très pittoresque. La mère de nos deux guides allait en avant avec un bâton à la main; mon traîneau suivait, portant un enfant des naturels et une partie de leurs effets. Il était conduit par une femme ayant un enfant sur son dos. Un autre traîneau appartenant aux indigènes suivait dans le même équipage, ensuite venait celui du commandant Ross, et enfin l'autre traîneau des Esquimaux. L'arrière était formé par un naturel traînant deux peaux d'huile, et à quelque distance nous venions avec un des petits enfans. Les haltes étaient fréquentes, car nos fardeaux étaient lourds, la neige profonde et la glace raboteuse.

Le 18 mai, nous dressâmes notre tente, et nos guides construisirent leurs cabanes de neige. Nous avions alors traversé le fond de la baie spacieuse et l'embouchure de la grande rivière qui porte le nom de *Lindsay*, étant ainsi à environ trois milles de l'Océan, et serrant de près une chaîne d'îles rocheuses qui gisent dans le nord et le sud. De chaque côté la terre était haute, et la montagne Kakoloklok s'élevait devant nous. Notre route avait été jusqu'ici aussi directement que possible dans le sud, et nous avons parcouru une distance de quatorze milles.

Nous repartîmes dans la soirée, et à neuf heures nous passâmes à l'embouchure d'une petite ri-

vière nom
à celle de
en voyant
fut bien p
qu'elle av
De nouvel
tence de
dessus, à
traîneaux
lac dans
rivière ét
vingts pi
violemme
nous pou
ble de le
l'eau étai
ce qu'il c
Nous can
naturels
qu'ils av
genre. Il
de la gla
d'un bas
traîneau
une quan
par dess
que très
dité. Ils

vière nommée *Sokinnohunuting*, et arrivâmes enfin à celle de la rivière Saumarez. Nous fûmes surpris en voyant cette rivière libre, mais notre étonnement fut bien plus grand encore quand nous apprîmes qu'elle avait été dans cet état pendant tout l'hiver. De nouvelles questions nous firent découvrir l'existence de plusieurs sources dans un lac situé au-dessus, à un mille de nous. Alors nous halâmes les traîneaux sur une crête et de là nous aperçûmes ce lac dans la direction du sud-ouest. Sur un point la rivière était bordée par des hauteurs de quatre-vingts pieds, entre lesquelles le courant se frayait violemment sa voie dans un espace si étroit, que nous pouvions presque imaginer qu'il serait possible de le franchir d'un bond. La température de l'eau était 34 degrés, et elle nous fournit à boire, ce qu'il était difficile de se procurer autre part. Nous campâmes à trois mille de la rivière et ici, les naturels creusèrent des trous pour y déposer ce qu'ils avaient de trop lourd en provisions de tout genre. Ils se firent aussi quelques traîneaux avec de la glace d'eau douce, dont la forme était celle d'un bassin elliptique et peu profond. Deux de ces traîneaux, attachés ensemble, pouvaient contenir une quantité considérable de leurs effets et porter, par dessus le tout, une de leurs femmes; et bien que très pesans, ils filaient avec une grande rapidité. Ils étaient aussi beaux qu'élégans, et transpa-

rens comme le cristal. Nous nous mîmes en route à neuf heures pour suivre la rive ouest du lac, et la vieille femme était toujours en tête. Pendant que nos hommes reposaient, les naturels firent un trou dans la glace afin de pêcher, et bien qu'ils n'eussent rien pris, nous fûmes témoins de la manière dont ils attirent le poisson. Une boule d'ivoire ou d'os, avec quatre petits morceaux qui y sont attachés, est suspendue à un cordon qui aboutit à un bâton, et le pêcheur tient cette ligne si singulièrement amorcée à quelques pieds au-dessus de la glace, donnant à ces boules un mouvement perpétuel afin d'attirer le poisson que l'on ajuste alors avec une espèce de flèche.

Le 20 mai, après une heure de repos, nous continuâmes notre marche le long du lac, qui contenait plusieurs criques ou baies, et un certain nombre d'îles; puis, arrivés à un autre détroit, nous dressâmes notre tente que nous pliâmes le 21 mai, pour faire route par un chemin très désolé, et guidés par des pierres que les naturels ont placées à cet effet. Enfin après avoir laissé derrière nous plusieurs îles, nous arrivâmes au bout du lac sur lequel nous voyagions depuis trois jours. Nous campâmes alors, et vîmes quelques rennes avec deux loups; mais ils étaient trop sur leurs gardes pour se laisser approcher de nous. Ce grand lac reçut le nom de *Krusenstern*.

Le 2
de terr
des qu
neige q
halte p
une riv
de neig
sortait
son co
autre v
deux r
quinze
res, lat
gitude

Enfi
vières,
nomm
douze
ayant,
de pitt
trois fa
du soi
le com
dis que
Padlia
minuit

Le 2
de Pad

Le 24 mai, nous passâmes sur quelques langues de terre et à travers quelques petits lacs, n'étant guidés que par des marques tellement voilées par la neige que nos guides étaient souvent obligés de faire halte pour se consulter. A midi nous traversâmes une rivière, puis un petit lac et une vallée remplie de neige où se trouvait encore un lac. De ce lac sortait une rivière que nous suivîmes dans tout son cours de deux milles, et à peu de distance une autre venait se joindre à elle. Nous nommâmes ces deux rivières *Hanstein*. Enfin après un trajet de quinze milles nous dressâmes nos tentes à dix heures, latitude 69 degrés 45 minutes 20 secondes, longitude 95 degrés.

Enfin, après avoir traversé plusieurs lacs et rivières, le 25 et le 26, nous fîmes halte au lieu nommé *Padliak*, où nous vîmes une troupe de douze rennes. La terre était ici escarpée et âpre, ayant, chose rare dans ces contrées, quelque chose de pittoresque. Nous trouvâmes, dans deux huttes, trois familles de notre connaissance. A dix heures du soir, le 27, nous partîmes, et le plan était que le commandant Ross explorât la côte à l'ouest, tandis que j'examinerais celle de l'est, en revenant par *Padliak*. Nous nous séparâmes donc, et j'arrivai à minuit au cap *Isabella*, par un temps très brumeux.

Le 28 mai, nous campâmes au milieu de la baie de *Padliak*; mais le soleil, étant couvert, ne pouvait

nous guider. Nous partîmes néanmoins à huit heures, bien que les hommes se plaignissent beaucoup de leurs yeux, trouvant notre route comme nous le pouvions, dans la confusion et l'obscurité que causait l'épaisseur du brouillard.

Le 29 mai notre tente était sur une élévation d'où je pouvais voir le cap Isabellâ, sur la mer Occidentale, et la haute terre de Schagavoke à l'est; mais je ne pouvais découvrir si nous étions venus par le lac de l'est ou de l'ouest. Néanmoins nous continuâmes notre route par ce lac, quel qu'il fût, le suivant sur le sud-est, et nous fûmes ravis, dans le cours de cette marche, par l'aspect de quelques alouettes de haies, seuls messagers du printemps dans cette terre d'hiver. Pourquoi ces oiseaux viennent-ils? Ils le savent mieux que moi, car je n'ai jamais pu deviner comment, à cette époque si peu avancée, ils trouvent leur nourriture; mais il le sait bien celui qui dirige leur vol, celui qui, ne voulant certes pas les tromper, a préparé assurément pour eux les provisions qu'il leur commande d'aller y chercher, afin que la table qu'il a ainsi fournie pour eux dans le désert ne se perde pas faute de convives.

Le 30 mai, ayant trouvé la vallée qui conduit à Schagavoke, je répétais les observations que j'avais déjà faites pour déterminer la hauteur de ce lieu au-dessus du niveau de la mer. C'était là une ques-

tion d
premi
l'appel
plète
tale e
tances
moyen
dont,
tout c
mes o
pieds
eût ét
pagnie
nature

Le
gavok
notre.
Nous
ce lieu
tout-à
était c
bas, e
d'eau
couvr

C'é
futur
voyag
faire

tion de plus d'intérêt qu'il ne peut le sembler au premier abord, puisque cette vallée, si l'on peut l'appeler ainsi, était la plus courte et la plus complète communication de terre entre les mers Orientale et Occidentale, et qui, dans d'autres circonstances et un climat tout différent, aurait pu, au moyen de l'art, former *ce passage* du nord-ouest, dont, si je ne me trompe, nous savons à présent tout ce qu'il est possible de savoir. Le résultat de mes observations fut que la hauteur était de treize pieds au-dessus de la mer à l'ouest. Si cette région eût été de trente degrés plus au sud, une compagnie de canaux eût pratiqué ce passage que la nature a cru devoir refuser.

Le 31 mai nous traversâmes le golfe de Schagavoke à une heure du matin, et dressâmes bientôt notre tente à environ vingt-six milles du vaisseau. Nous avions, l'année dernière, campé à peu près en ce lieu; mais quelle différence! Alors la terre était tout-à-fait dépouillée de neige, aujourd'hui elle en était couverte. Le thermomètre était 10 degrés plus bas, et il n'y avait pas à se procurer une goutte d'eau, tandis que, l'année précédente, des flaques couvraient la glace.

C'était d'un triste présage pour notre délivrance future. Nous rentrâmes enfin chez nous après un voyage qui durait depuis le 17 mai, et qui avait fait faire quelques pas à la géographie de la contrée.

Puis, le 9 juin, comme je l'avais promis au commandant Ross, nous allâmes porter des provisions pour lui à Schagavoke, et je laissai mon dépôt en cet endroit avec un billet et un pavillon élevé sur un amas de pierres.

Le 12 juin, ayant quelques naturels dans ma cabine, je leur lus quelques fragmens de l'Écriture tirés de la Bible esquimaue que j'avais reçue à Holsteinborg. Il arriva, ce que j'espérais à peine, qu'ils semblaient comprendre : ils écoutaient avec une grande attention, rectifiaient ma prononciation, et me faisaient répéter les mots qui leur paraissaient obscurs, jusqu'à ce qu'ils en saisissent le sens. Je leur lus ensuite le *Credo* et l'*Oraison dominicale* dans le livre d'Égède, et elle me parut être également intelligible pour eux, en tant qu'il s'agissait des mots, du moins. Pour me confirmer dans cette pensée, je leur lus aussi des passages du *Vocabulaire* d'Égède, et je fus persuadé qu'ils entendaient très bien. Quant à savoir ce qu'ils pensaient de ce qu'ils venaient d'entendre, ou s'ils en comprenaient la portée, cela était impossible ; car nous ne savions pas assez de leur langue pour essayer de le découvrir, et je le regrette vivement ; car ces gens ont une loi morale assez développée, écrite dans le cœur : je n'en puis douter, et plusieurs traits le prouvent.

Le 13 juin, le commandant Ross revint de son

expédit
reprod

Narration
positio
assigne

Beau
jet en
décesse
voyage
venir à
mainte
général
d'hui s
vations
officier
précieu
tique e
déterm
qui reg
Tout
quelles
nature
autant
diverse
magné
pour e
torture

expédition : au lieu de résumer sa narration, je la reproduirai dans ses propres paroles.

Narration du commandant Ross. Son voyage pour déterminer la position du pôle magnétique. Observations ayant pour but d'en assigner la place. Déductions.

Beaucoup de lecteurs doivent savoir que le sujet en question avait fixé l'attention de nos prédécesseurs, Parry et Francklin, lors de divers voyages qu'ils exécutèrent dans ce pays pour parvenir à ces découvertes géographiques, qui sont maintenant familières à tous. Bien que tout éloge général de ces hommes remarquables soit aujourd'hui superflu, je dois remarquer ici que les observations nombreuses et exactes faites par eux et leurs officiers, sur le magnétisme, sont devenues très précieuses pour les progrès de la science magnétique en général, et plus en particulier pour la détermination des lois qui règlent le globe en ce qui regarde l'aiguille aimantée.

Toutefois, les restrictions géographiques auxquelles furent sujettes ces découvertes étaient de nature à les empêcher d'étendre leurs observations autant qu'il eût été désirable. Ils approchèrent, à diverses reprises, plus que jamais, du lieu du pôle magnétique; mais le centre où il devait exister fut pour eux un lieu de mystère, et plus d'une fois les tortura avec des espérances qui ne devaient ja-

mais se réaliser. Il fallait encore des observations sur des points plus rapprochés de ce sanctuaire; afin que la place qu'il occupe pût être du moins assignée avec plus de précision qu'il ne l'était, et que le voyageur, pour se convaincre qu'il l'avait atteint, pût se dire qu'il avait placé son aiguille là où on ne discernait aucune déviation de la perpendiculaire, et qu'il avait placé le pied de telle façon, que le pôle magnétique se trouvait entre lui et le centre de la terre.

En effet, ces espérances se présentèrent fermes et constantes devant nous. Nous tentions depuis long-temps les approches de ce point, but de tant de desseins et de tant d'anxiétés; nous avions plus d'une fois, au moyen d'observations réitérées, de calculs et de conjectures, entrevu ce lieu; et grâce à notre connaissance acquise du pays où nous nous trouvions, avec pleine liberté de le parcourir, il était certain que le problème paraissait devoir être résolu par nous et que nous étions destinés à arborer l'étendard de l'Angleterre sur le pôle magnétique nord, clef de toutes nos observations et de tous nos travaux.

Au moyen des observations des navigateurs qui nous avaient précédés, la position de ce point important avait été calculée avec un degré de précision plus exact que l'on n'eût pu le penser. A l'époque où nous quittâmes l'Angleterre, on le plaçait par

les 70 de
nutes de
par terre
j'étais pr
désigné;
nécessair
et j'eus
avoir été
teindre

Ayant
le vaisse
je me liv
magnéti
magnéti
vant mo
clinai son
dépasse
tion, qu
que ce c

Ces ob
où nous
nous par
du capit
dres; et
de l'océa
vint si c
tinuer c
Enfin

les 70 degrés de latitude nord et 98 degrés 30 minutes de longitude ouest. Ainsi, lors de mon voyage par terre à l'ouest, en 1830, je me trouvais, quand j'étais près du cap Félix, à dix milles de l'endroit désigné; mais n'étant pourvu d'aucun instrument nécessaire, je ne pus rien faire pour vérifier le fait, et j'eus le chagrin d'être obligé de revenir après avoir été, comme je le pensais, sur le point d'atteindre un objet si long-temps désiré.

Ayant été contraint de passer un autre hiver dans le vaisseau; non loin de notre première station, je me livrai pendant l'hiver à une série d'opérations magnétiques, et je réussis enfin à assigner au pôle magnétique une place beaucoup plus précise, suivant moi, que celle que l'on avait déterminée: l'inclinaison de l'aiguille, sur le lieu de l'observation, dépasse 89 degrés; et c'était là une approximation, quant à la distance, beaucoup moins éloignée que ce que l'on avait atteint jusqu'alors.

Ces observations furent continuées jusqu'à l'heure où nous quittâmes le vaisseau dans ce seul but, et nous partîmes pour notre expédition, accompagnés du capitaine Ross et d'un détachement sous ses ordres; et dont nous nous séparâmes sur les bords de l'Océan Occidental. Le temps, par malheur, devint si contraire, qu'il me fut impossible de continuer ces observations magnétiques.

Enfin, le 28 mai, le ciel devint favorable pour

un moment, et je pus ainsi parvenir à faire quelques observations satisfaisantes, et qui me démontrèrent que la déclinaison avait monté à 89 degrés 41 minutes nord, et que l'extrémité nord de l'aiguille horizontale marquait nord 57 degrés ouest. Ces observations m'indiquèrent la direction à suivre et la distance qui se trouvait entre nous et le grand objet que nous avions en vue. Je n'ai pas besoin de dire combien je fus reconnaissant de cette heureuse bien que passagère éclaircie de l'atmosphère, puisqu'elle m'avait permis de me mettre dans le bon chemin, et servait à encourager les hommes las et souffrants, en leur montrant que le but de leurs travaux n'était plus éloigné. Cependant je voulus qu'ils se reposassent en ce lieu pour reprendre courage, et pendant ce temps je renouvelai mes observations, qui me donnèrent de nouveau l'assurance que nous allions bien. Cette certitude réitérée était importante, puisque je ne pouvais plus désormais compter, en ce point, sur l'assistance de l'aiguille horizontale.

Ce n'est que le soir que nous nous remîmes en marche, et la côte prit aussitôt une direction occidentale : nous suivîmes une plage basse de pierre calcaire, jusqu'à notre halte, qui eut lieu par les 69 degrés 40 minutes 27 secondes de latitude, et 95 degrés 22 minutes 35 secondes de longitude ouest. Quant à la structure géologique de cette

partie du
marquai
couverts
calcaire.

Le 31 m
pâmes à c
du pôle m
mes calcul
rien faire
mon arriv
pris en co
la plus gr
et de n'en
cessaire. L
pidement
toute la
vâmes sur
à huit he

La terr
côte; ma
elle s'élèv
de haut.
portante
montagne
de tant d
celui d'en
dans le p
aussi my

partie du pays, j'en ai peu à dire, sinon que je remarquai toujours les rochers primitifs bordés ou couverts comme à l'ordinaire d'un lit de pierre calcaire.

Le 31 mai, à huit heures du matin, nous campâmes à quatorze milles seulement de la position du pôle magnétique, telle que l'avaient déterminée mes calculs, et mon anxiété ne me permit pas de rien faire ou de rien supporter qui pût retarder mon arrivée en ce lieu si ardemment désiré. Je pris en conséquence le parti de laisser en arrière la plus grande partie du bagage et des provisions, et de n'emporter que ce qui serait strictement nécessaire. Nous commençâmes donc à marcher rapidement, allégés comme nous l'étions, et, avec toute la force de notre persévérance, nous arrivâmes sur le lieu indiqué par les calculs, le 1^{er} juin à huit heures du matin.

La terre en cet endroit est très basse près de la côte; mais à un mille à peu près dans l'intérieur, elle s'élève en crêtes de cinquante ou soixante pieds de haut. Nous eussions désiré qu'une plage si importante eût quelque signe plus remarquable, une montagne, par exemple, pour indiquer le centre de tant d'intérêts. J'aurais volontiers pardonné à celui d'entre nous qui se serait attendu à trouver dans le pôle magnétique un objet aussi frappant et aussi mystérieux que la fabuleuse montagne de

Sindbad, une montagne de fer ou un bloc d'aimant aussi gros que le Mont-Blanc; mais la nature n'avait ici élevé aucun monument destiné à signaler le point de la terre qu'elle a choisi pour être le foyer d'un de ses grands et mystérieux pouvoirs. Il fallait donc nous soumettre, et nous contenter de noter par des signes et des nombres mathématiques, comme des choses beaucoup moins grandes dans le système du monde, ce que nous ne pouvions guère distinguer de toute autre manière.

Nous vîmes cependant avec plaisir en ce lieu quelques huttes d'Esquimaux qui étaient abandonnées depuis peu. Ignorans du prix que nous attachions, ainsi que tout le monde civilisé, à ce coin de terre, et incapables de le concevoir, il eût été inutile de chercher à leur expliquer notre joie: il valait donc mieux qu'ils n'y fussent plus. Nous primes possession de leurs demeures; et là, nous pûmes faire à l'aise nos observations, qui commencèrent immédiatement, pour durer tout le jour et tout le lendemain.

Des mémoires scientifiques ont communiqué en détail les résultats de nos travaux, aux savans; mais il sera agréable à la curiosité générale de décrire ici les résultats les plus remarquables en langage simple et populaire. L'observatoire magnétique était placé aussi près du pôle que les moyens limités dont j'étais en possession purent me l'indi-

quer. La
variation
se trouva
dis que se
à l'endroi
plus conf
l'inaction
dont j'éta
dues de l
et il n'y e
fort pour
qui doit p
ruits, qu
très petit
il y a.

Aussitôt
égard, je
satisfaisa
qu'au mi
borâmes
primes p
son terri
tagne et
dance de
de pierre
élevâmes
taine ha
boîte cor

quer. La déclinaison marquée par mon aiguille de variation, s'élevait à 89 degrés 59 minutes, et elle se trouvait ainsi à une minute de la verticale, tandis que sa proximité, sinon son existence actuelle à l'endroit même où nous nous trouvions, était de plus confirmée par l'action, ou pour mieux dire, l'inaction totale des diverses aiguilles horizontales dont j'étais muni. Celles-ci furent tenues suspendues de la manière la plus délicate que possible, et il n'y en eût pas une qui fit voir le moindre effort pour s'écarter de sa position. C'est là un fait qui doit prouver aux lecteurs, même les moins instruits, que le centre d'attraction se trouve à une très petite distance horizontale, si même distance il y a.

Aussitôt que j'eus acquis toute conviction à cet égard, je fis connaître au détachement ce résultat satisfaisant de nos travaux communs, et ce fut alors qu'au milieu de félicitations mutuelles, nous arborâmes le pavillon britannique sur ce lieu, et primes possession du pôle magnétique nord et de son territoire adjacent, au nom de la Grande-Bretagne et du roi Guillaume IV. Nous avions abondance de matériaux pour bâtir, dans les fragmens de pierre calcaire qui couvraient la plage, et nous élevâmes en conséquence un monument d'une certaine hauteur, sous lequel nous plaçâmes une boîte contenant le récit de ce fait intéressant. Nous

regrettâmes seulement de ne pas avoir les moyens de construire une pyramide de plus d'importance, et assez forte pour résister aux attaques du temps et des Esquimaux. La latitude de ce lieu est 70 degrés 5 minutes 17 secondes, et la longitude 96 degrés 46 minutes 45 secondes ouest. Des travaux théoriques exécutés en Angleterre pendant notre absence, par le professeur Barlow, avaient précisément indiqué le lieu que mes observations sur place me firent reconnaître pour être le pôle magnétique.

On doit me permettre encore une remarque : c'est qu'après avoir rapporté ce qui a été fait, je laisserais imparfaite une question importante, si je ne disais pas ce qui reste à faire.

On a vu qu'autant que l'on peut se fier à la fidélité de nos instrumens, nous étions placés à une minute du pôle magnétique, mais que nous n'avions pu en déterminer le point précis, qui peut actuellement l'être, au moyen d'instrumens que l'industrie est désormais à même de construire. Il y a long-temps que le lecteur savant en a la conviction : que les conversations populaires donnent à ce voyage la gloire d'avoir planté son pavillon sur le point même, au sommet de ce pôle mystérieux que l'on prend peut-être pour une visible et palpable réalité, ces croyances peuvent maintenant se modifier comme il leur plaira.

Pour d
plus gra
est possib
tion de d
l'endroit
faudrait
sent un t
de dévelo
tendre de
pendant
de l'aigui
pôle, ave
tout cela
la théorie

Le pri
ainsi att
qu'on ne
prendre
que l'état
permettr
chapitres
cet objet
vivre sa
tième fo
suivre le
marche
heures d
qu'ordin

Pour déterminer ce point avec une précision plus grande, une précision absolue même, si elle est possible, il serait nécessaire d'avoir la coopération de divers observateurs, à diverses distances de l'endroit fixé, et dans des directions différentes. Il faudrait de plus que ces travaux combinés durassent un temps considérable. Il serait trop abstrait de développer ici les résultats que l'on pourrait attendre de ces observations simultanées; je puis cependant parler des mouvemens diurne et annuel de l'aiguille et de ses variations sur le lieu même du pôle, avec les déductions que l'on en pourrait tirer: tout cela serait de la plus haute importance pour la théorie du magnétisme.

Le principal objet de la présente expédition ainsi atteint, et d'une manière plus satisfaisante qu'on ne pouvait l'espérer, j'éprouvai le désir de prendre connaissance du pays aussi loin au nord que l'état de notre temps et de nos provisions le permettrait: par malheur le dernier de ces deux chapitres ne nous donnait pas plus d'un jour pour cet objet. — Oh! que les hommes ne peuvent-ils vivre sans alimens! me répétais-je pour la centième fois. Je me hâtai donc avec Abernethy de suivre le rivage qui va dans le nord, et après une marche rapide nous arrivâmes le 27 mai, à trois heures du matin, à un lieu d'une élévation plus qu'ordinaire, et d'où nous vîmes la ligne des côtes

s'étendant au nord, à la distance de dix ou douze milles, et je conclus alors qu'elle suivait probablement la même direction jusqu'au cap Walker, par les 74 degrés 15 minutes de latitude. Nous élevâmes ici un amas de pierre pour marquer les limites extrêmes de nos investigations dans ces parages, et nous étions de retour à notre petit campement de neige, à huit heures du matin.

Nous le quittâmes à onze heures pour rentrer au vaisseau. Nous avions pour ce départ précipité la meilleure des raisons; car nous ne possédions rien à manger, et nous étions partis sans souper : il était donc très important pour nous de regagner au plus vite l'endroit où nous avions laissé bagages et provisions. Nous espérions chemin faisant, qu'aucun ours ou aucun homme aussi affamé et plus glouton encore n'avait découvert ce fonds de tant de déjeuners et de soupers. Enfin nous trouvâmes le dépôt intact le 3, à sept heures du matin.

Notre route en retour n'eut rien à noter, sinon que, le 6 juin, campés sur un lieu où j'avais déjà fait des expériences magnétiques, je les renouvelai et j'en obtins de nouveau et tout-à-fait les mêmes résultats. Le 8 juin, nous arrivâmes à un lieu où nous trouvâmes beaucoup de naturels réunis, à trois milles à l'ouest du cap Isabella. Ils pêchaient d'un espèce de morue dont il nous approvisionnèrent. Le 9, nous étions campés près de

Padliak
mais il s
avec un
dance d
chers ,
C'était la
rellemer
presque
donner
abomina
de Padli
lac du M
qu'au 10
pointe
lever qu
daims p
Le 11
vâmes s
provisio
et en ay
lacs, et
trée de
retenus
qui lanc
épaisse
vâmes c
d'autres
affamés

Padliak, et un horrible brouillard nous entourait, mais il se dissipa bientôt devant un soleil qui brilla avec une telle chaleur, que nous obtinmes abondance d'eau du courant qui descendait des rochers, et qui remplissait les étangs et les mares. C'était la première eau que nous obtinssions naturellement de toute l'année, et cependant nous étions presque à la Saint-Jean : est-il un fait qui puisse donner une idée plus profondément triste de cet abominable climat ? De là nous longeâmes la vallée de Padliak, et arrivâmes à minuit environ au grand lac du Milieu, puis, suivant sa côte méridionale jusqu'au 10 juin, au matin, nous fîmes halte sur la pointe septentrionale d'une petite baie, faisant lever quelques francolins, et voyant nombre de daims poursuivis par un loup.

Le 11 juin, à trois heures du matin, nous trouvâmes sur le bord de la baie de Schagavoke, des provisions que le capitaine Ross y avait déposées, et en ayant pris possession, nous traversâmes deux lacs, et campâmes à six heures du soir près de l'entrée de la baie où se jettent leurs eaux. Nous fûmes retenus en cet endroit par un orage du sud-ouest qui lançait la neige violemment : elle était assez épaisse pour nous aveugler. Jamais nous n'éprouvâmes contrariété plus grande. Nous avions dans d'autres occasions été tout aussi fatigués, tout aussi affamés, tout aussi avides de revoir nos compa-

gnons et notre logis; mais nous n'avions pas eu jusqu'ici à raconter des nouvelles si intéressantes. Il y avait là de quoi exercer notre patience : enfin, le beau temps revint, et à cinq heures du matin, le 13 juin, nous étions à bord de *la Victory*, après une absence de vingt-huit jours.

Réflexions sur l'homme. Nouveaux visiteurs. Galanterie des Esquimaux. Chasse. Grande pêche. Le vaisseau avance de quelques milles. Immobilité des glaces. Les chiens sont durement traités. Les lièvres ont déjà leur robe d'hiver. Supplice de l'aspect de la neige. Nouveau havre. Première pensée d'abandonner le vaisseau.

Le 14 juin il tomba de la neige, et la terre en était tellement couverte, qu'il n'y en avait pas un coin qui fût visible, et qu'on n'entrevoyait pas une goutte d'eau libre ou une seule flaque. Toutefois la température s'éleva à 40 degrés pour la première fois; le lendemain, le soleil ayant brillé, une flaque d'eau se montra enfin près du vaisseau, mais le jour suivant, cette eau regela à un pouce, pour ne fondre qu'à midi.

Le 21 juin le soleil avait presque atteint sa plus grande hauteur : nous étions près du solstice d'été. Cependant il n'était pas encore tombé de pluie, et le thermomètre n'avait pas fait le tour des vingt-quatre heures sans se trouver au point de glace; mais dans le cours de cette journée il y eut une pluie de deux heures. On était sur le point d'avoir

terminé
il y avait
geant à
temps f
juin, le
des gelé
véritable
Angleter
tait notr
rable.

Tel es
réussit à
vons le
milieu de
bouillir s
pour fair
rer pend
cune fleu
fère le p
carottes r
mais sa s
l'huile;
trouver d
à une ch
contestés
entièrement
bre, que
chariots

terminé l'appareillage et le gréement du navire, et il y avait pour nous quelque chose de décourageant à nous voir prêts si long-temps avant que le temps fût favorable; nous étions arrivés à la fin de juin, le solstice était passé et nous avions toujours des gelées de nuit sans que le jour y apportât une véritable compensation. Un solstice d'hiver, en Angleterre, est en vérité bien rarement ce qu'était notre solstice d'été dans cette région déplorable.

Tel est néanmoins le climat sous lequel l'homme réussit à vivre, et à vivre heureux, nous ne pouvons le contester. Il ne peut pas boire d'eau au milieu de l'été, il est vrai, à moins qu'il ne fasse bouillir sa neige, et s'il n'avait pas assez d'esprit pour faire du feu, il n'aurait rien pour se désaltérer pendant neuf mois de l'année. Il ne respire aucune fleur, car il ne sait ce que c'est; mais il préfère le parfum de l'huile de poisson. Il n'a ni carottes ni *finés herbes* pour sa soupe ou ses sauces; mais sa soupe et ses sauces sont invariablement de l'huile; et quand son bonheur le veut, il peut trouver dans l'estomac d'un renne une salade cuite à une chaleur dont les avantages n'ont jamais été contestés. S'il n'a jamais vu cet objet, cet objet entièrement inconcevable que l'on nomme un arbre, que lui importe, à lui qui peut construire des chariots avec du poisson, et se faire des charpen-

tes avec les os ? S'il peut se loger non-seulement sur la *froide terre* mais encore sur la *froide neige*, son sort n'est pas dur, et s'il pense ainsi, pourquoi ne serait-il pas aussi bien logé que les princes de la terre ? Les marbres de leurs palais n'égalent pas en pureté les matériaux de son architecture ; car sa maison de marbre peut s'élever dans une heure, et peut être renouvelée, comme celle d'Aladdin, à chaque heure du jour et en chaque lieu qu'il lui plait. L'homme doit être un noble animal ; le fait est certain, même sous la figure et les traits d'un Esquimau Boothien. Est-il sur terre une autre créature capable de faire tout ceci, d'endurer tout ceci, de se prêter à tout, de s'arranger de tout, et d'être heureux, heureux à Naples comme un Boothia Félix ?

Le 1^{er} juillet nous reçûmes la visite d'une troupe d'Esquimaux que nous ne connaissions pas : il fallut donc recommencer avec eux l'exhibition de toutes nos curiosités, et le cadeau d'un morceau de cercle de fer à chacun. Aucune des femmes ne fut congédiée sans quelques présents, parmi lesquels se trouvaient les précieuses boîtes de fer-blanc. Les maris parurent très flattés de nos attentions pour leurs femmes.

Il semblait réellement que ces gens possédassent quelques-unes de ces idées de galanterie ou de chevalerie, que l'on a toujours regardées comme

particuliers. Chacune de ces femmes rares paraît matériellement de la plus haute par-dessus bien inférieure d'Esquimaux ne traite les Italiens, mêmes femmes sûrs vers l'homme en ce cas.

D'où vient ce caractère ? landais ? nous en avons vu un jour favorable sur les nous en avons eu des explications à une certaine époque ces faits de travail des sives, et l'idolâtrie

particulières aux élus entre les hommes et les peuples. Chacun sait à quel point ces dispositions sont rares parmi les sauvages, et combien y sont matériellement opposées les manières et la conduite de la plupart des insulaires de la mer du Sud, et par-dessus tout des Australiens. Si nous sommes bien informés, il est un grand nombre de tribus d'Esquimaux dans l'Amérique septentrionale, qui ne traitent pas mieux leurs femmes que les Australiens, tandis que chez les Indiens rouges des mêmes portions de ce continent, si l'état des femmes varie beaucoup, la balance penche à coup sûr vers ce mélange de sévérité et d'abandon que l'homme non cultivé prend pour sa règle générale en ce cas.

D'où vient donc cette différence également caractéristique des tribus en question et du Groënlandais ? Bien que notre humeur nous portât (nous nous en rendions bien compte) à tout voir sous son jour favorable, nous ne pouvions nous méprendre sur les faits. Si, aux yeux d'un Européen, ce que nous entendons rapporter tous les jours des occupations et des devoirs des femmes semble mener à une conclusion différente, il faut se rappeler que ces faits appartiennent à un système de *division de travail* dans lequel les femmes ne peuvent rester oisives, et qui ne laisse pas de temps pour cette idolâtrie qui ne ferait du sexe qu'un objet d'admi-

ration ou d'amusement. Dans cette condition, tous doivent travailler ou l'on mourrait de faim en grand nombre. D'un autre côté, il faut reconnaître que les femmes réclament ici leurs devoirs comme des droits, absolument de même que sur les côtes de la France et de la Hollande : elles regardent comme un privilège et non comme une obligation l'office de sortir les hommes de l'eau, et si les hommes voulaient s'y opposer, elles sauraient bien maintenir ce privilège à l'aide de leurs armes naturelles.

On a dit que la galanterie appartient principalement, sinon exclusivement, aux nations placées sous les gouvernemens monarchiques ou absolus, ainsi que sous ce singulier genre de despotisme que constituait le système féodal. En preuve de cette théorie nous pouvons invoquer l'exemple contraire des républiques grecques et des États-Unis d'Amérique, où les sentimens de démocratie, faisant nécessairement des tyrans de tous les hommes, ont produit, pour le moins, cette négligence envers le sexe, qui est tout aussi voisine de l'oppression que possible dans un pays qui tient tant de l'Europe. Toutefois, dans le bienheureux pays en question, la théorie n'est pas applicable ; car il n'y a là ni aristocratie ni gouvernement. Je dois donc laisser à d'autres le soin de résoudre ce problème, et reconnaître que ce tableau de la situation de cette

belle par
tend à p
avant ne
question
sexe, ses

Le 6 ju
vrit une
tira un c
apporta
Boothia l
pêcher l
ment no
précéder
autres oi
et je tira
Je remar
nugans
vai une
l'aurais s

A par
juillet b
quer les
Ross et
une telle
mille hu

En no
virent p
paruren

belle partie de la création dans la Boothia Félix, tend à prouver qu'aucune des hypothèses mises en avant ne conduit à la solution de cette grande question, le traitement des femmes par l'autre sexe, ses causes et ses modes.

Le 6 juillet un des hommes de l'équipage découvrit une portée de renards : il tua le mâle ; un autre tira un coup de fusil à la vieille femelle, et nous apporta six petits vivans. Il n'y a pas encore dans Boothia Félix un dénuement assez complet pour empêcher les renards d'avoir des familles suffisamment nombreuses. On avait tué, pendant les jours précédens, une vingtaine de canards et quelques autres oiseaux. Le 21 juillet, la journée fut chaude, et je tirai un lièvre vêtu de sa nouvelle fourrure. Je remarquai que depuis quelque temps les Star-nugans avaient aussi changé de plumage. Je trouvai une plus grande variété d'oiseaux que je ne l'aurais supposé.

A partir de ce jour nous eûmes jusqu'à la fin de juillet beaucoup de travail pour nettoyer et encaquer les poissons que la pêche du commandant Ross et des naturels nous avaient procurés avec une telle abondance, que nous conservâmes deux mille huit cent trente-six saumons.

En nous accompagnant à la pêche, les naturels virent pour la première fois l'usage d'un filet, et ils parurent en très bien comprendre le mérite. Voyant

cela, nous prîmes la peine de leur enseigner la manière de les fabriquer ; mais sans être bien certains qu'ils pussent en faire jamais de durables avec les matières dont ils peuvent disposer. S'ils y réussissent nous leur aurons appris un art précieux, sans avoir à nous reprocher de les avoir corrompus par l'introduction parmi eux des liqueurs fortes ou des goûts propres à les rendre moins heureux que lors de notre arrivée.

Nous étions encore, à la fin de juillet, entièrement entourés de glace serrée, bien que notre canal parût devoir s'ouvrir bientôt, mais la baie était encore pleine de glace solide de près et au large. A l'époque correspondante de l'année précédente, tout était en mouvement, et la baie présentait une vaste étendue d'eau libre.

Le 2 août était un véritable jour d'été, et la glace céda près du vaisseau, de façon qu'il avança de moitié de sa longueur, et le lendemain on l'amarra avec un grelin à une grosse montagne qui était à côté de nous. Le froid reprit le 5 août ; mais le 6 un détachement, qui était à terre, observa, pour la première fois, la glace en mouvement dans le nord-est. Il y avait une large mare, et la séparation paraissait s'étendre des îles au revers de la montagne méridionale. Cet espace d'eau libre croissait toujours, et le 9 août, la grosse montagne de glace que nous avions en avant de nous éclata et tomba

à la renv
notre gré

Le 13
brasses d
quimaux
vingt-tro
avec du
tâmes qu
pagnâme
dans not
tion.

S'il e
vive idé
qui peul
du plaisir
de ces g
dont no
c'est qu
tinuel
des aut
des reg
rans et
le mal
beaucoup
poirs
sus de
nous é
sence

à la renverse : ce qui nous contraignit à attacher notre grelin à un autre endroit.

Le 13 août, nous n'avions fait que quelques brasses de plus en avant, et un détachement d'Esquimaux, femmes, enfans, tous, au nombre de vingt-trois, vinrent nous voir, et nous les traitâmes avec du poisson et de la graisse. Nous leur achetâmes quelques objets d'habillement, et les accompagnâmes à leurs tentes, enchantés de leur société dans notre disette actuelle de variété et de distraction.

S'il est quelque chose qui puisse donner une vive idée du dénuement absolu où nous étions de ce qui peut intéresser les hommes, c'est bien cet aveu du plaisir que nous trouvions dans la compagnie de ces gloutons et sales échantillons de l'humanité, dont nous pouvions à peine comprendre la langue; c'est qu'ils nous soulageaient de ce tête à tête continuel avec nous-mêmes, ou de la société les uns des autres, de la monotone répétition journalière des registres thermométriques des vents, des courans et de la glace. Nous avons eu le mal du froid, le mal de la faim, le mal de la fatigue; nous avons beaucoup souffert d'inquiétude, d'anxiété, d'espoirs déçus; mais il était une souffrance au-dessus de toutes celles-là, et elle cessait rarement: nous étions las du manque d'occupation, de l'absence de diversions, du défaut de tout moyen

d'exercer notre intelligence : nous avions besoin de penser, de société enfin. Aujourd'hui était comme hier, et tel était le jour présent, tel devait être le lendemain. Il n'est donc pas étonnant qu'à nous, dans cette situation d'esprit, la société de ces barbares fût la bien-venue.

Dans la nuit qui succéda à cette journée, le thermomètre tomba à 36 degrés; le temps était par conséquent loin d'être chaud, et, comme on peut le croire, la glace resta dans le même état. Il serait difficile de faire sentir au lecteur l'impression que produit cette immobilité d'une mer ainsi glacée. Quand le véritable hiver existe, nous nous enveloppons comme la marmotte dans nos fourrures, contents de ce qui doit être, et attendant l'avenir. Mais c'était bien autre chose alors ! être toujours aux aguets, toujours prêts à nous lever et à rentrer en activité, et toujours voir la nature endormie, quel supplice ! Et alors, nous n'avions rien autre chose à faire que d'espérer le mieux que nous pouvions.

Le 15 août le temps fut très mauvais, ce qui empêcha les naturels de partir comme ils en avaient l'intention. En conséquence dix d'entre eux vinrent à bord, principalement afin de demander excuse pour leurs chiens qui s'étaient échappés et avaient volé un peu de notre poisson. Les pauvres bêtes avaient été punies pour cette faute, et même

un peu t
premiera
ples, ce d
c'est que
de leurs
les aime
très mal
dre, pou
ici d'un
ce caract
qu'ils épr
bienveill
aussi att
compagn

Le 20
de perpl
tante da
et nous
Nous mî
entre les
Par mal
chemin,
ques he
de quat
Nous
remarq
venu, r
petite b

un peu trop sévèrement. Nous ne sommes pas les premiers à remarquer et à blâmer, chez ces peuples, ce défaut dans leurs habitudes domestiques : c'est que, bien qu'ils tirent les plus grands services de leurs chiens, ils ne paraissent cependant jamais les aimer. Ces animaux sont durement traités et très mal nourris. Les Esquimaux pouvaient répondre, pour s'excuser, que la race canine n'est point ici d'un caractère aimable ; mais je soupçonne que ce caractère n'est que le résultat du traitement qu'ils éprouvent, et que, s'ils étaient l'objet de cette bienveillance que nous leur accordons, ils seraient aussi attachés que les nôtres à leurs maîtres et compagnons.

Le 29 août enfin, après beaucoup d'attente et de perplexité, le vent s'établit d'une manière constante dans l'ouest : c'était le vent qu'il nous fallait, et nous nous sentîmes délivrés, et non pas libres. Nous mîmes donc à la voile, et portâmes vers des îles entre lesquelles la glace paraissait éparse et lâche. Par malheur le vent nous arrêta aux deux tiers du chemin, et nous nous trouvâmes au bout de quelques heures tout près du rivage, après un cours de quatre milles.

Nous avons passé deux baies et deux rochers remarquables, quand un orage de neige étant survenu, nous fûmes obligés de rentrer dans une petite baie où une brise forte vint nous jeter sur

les rochers, et bientôt le ciel commença à menacer d'une tempête. En effet, nous étions à peine amarrés au rivage avec deux galères, quand une rafale vint du nord avec une épaisse chute de neige. Nous vîmes alors la glace filant du sud-ouest avec une grande rapidité, et nous remerciâmes le ciel de ce que nous étions dans un havre sûr. La latitude était de 70 degrés 18 minutes 11 secondes. En examinant la terre de plus près, je trouvai que la baie au nord du passage était à un mille de distance de nous, tandis que l'espace intermédiaire était occupé par une chaîne de trois lacs qui y formaient une sorte de vallée. Ce cap est donc une espèce de péninsule. Du haut d'une montagne, il n'y avait de visible au nord qu'une vaste nappe de glace, pressée en amas, qui s'étendait autour de la baie occidentale et bloquait entièrement notre dernier port. Le lendemain, nous examinâmes l'état des choses dans le détroit, et nous constatâmes qu'il était encombré de glaces au point d'être impraticable. Nous tuâmes deux lièvres qui étaient déjà dans leur robe d'hiver. Le mois d'août finissait, et nous n'avions fait que quatre milles.

Le 6 septembre le vent et la marée réunis apportèrent la glace dans la baie avec une telle rapidité que, le vaisseau n'ayant pu être toué en arrière, nous fûmes obligés de nous réfugier contre les masses échouées, de crainte d'être jetés sur les

rocs. No
lente qui
s'étant re
vage, à l
glace. Le
glace qui
immobil
que l'on
lontiers

C'est u
casion e
glace ét
de déses
qui étai
une bris
geux; q
la neige
bouche
bits, le
remplit
l'air ex
neige q
sont de
neige n
aurons
neige!

Qui
glaciers

rocs. Nous eûmes alors à subir une pression violente qui nous souleva de deux pieds. Enfin la glace s'étant retirée, nous pûmes nous hâler près du rivage, à l'abri d'un gros fragment de montagnes de glace. Le 9 septembre le port était couvert de glace qui s'accrut encore le lendemain, et tout était immobile au large. Cette glace était assez forte pour que l'on pût y patiner; mais nous nous serions volontiers passé de ce divertissement.

C'est un grand plaisir à Londres, parce que l'occasion en est rare; mais pour nous la vue de la glace était un tourment, une souffrance, un sujet de désespoir : que nous détestions aussi cette neige qui était partout autour de nous ! Ici la brise est une brise de neige, le brouillard, un brouillard neigeux ; quand le soleil brille, c'est pour briller sur la neige qu'il ne dissout point. Le souffle de la bouche est neige ; elle est sur les cheveux, les habits, les sourcils ; elle tombe autour de nous et remplit les lits, les chambres, les plats, dès que l'air extérieur pénètre autour de nous. C'est de la neige que nous buvons ; nos maisons, nos sofas sont de neige ; et quand les divers usages de la neige nous deviendront inutiles pour la vie, nous aurons encore, pour cercueils et pour fosses, la neige !

Qui cependant a pu admirer plus que moi les glaciers de l'extrême nord ? Qui a aimé plus vive-

ment le spectacle des montagnes de glace descendant du pôle, poussées par le courant et la brise, flottant le long de l'Océan, dans le calme comme dans la tempête, semblables à des châteaux, à des tours ou à des rochers, de couleurs pompeuses et magnifiques, capricieuses de formes? N'ai-je pas cherché, au milieu des craquemens et des détonations de cette mer de montagnes mouvantes, le sublime par excellence? Il y avait dans tout ceci horreur, danger, matière à inspirer un poète jusqu'à la démence; mais n'avoir vu rien que neige et glace pendant des années, c'est une monotonie effroyable.

La fin de septembre nous trouva exactement dans la même position. Il était impossible d'espérer quelque nouveau progrès sous une masse d'hiver comme celle qui nous entourait : la plus funeste partie de notre avenir, était la perspective de ne pouvoir jamais débarrasser le vaisseau, et d'être contraints à l'abandonner avec tout ce qui était à bord.

Notre situation présentait le mélange ordinaire du bien et du mal. Nous étions hors du passage des animaux, il n'y avait point là de rivières, et nous ne savions pas si les lacs voisins contenaient des poissons, si nous ne pouvions attendre de ce côté des provisions : nous n'en avions pas davantage à espérer des naturels, car l'intervalle qui nous sé-

paraît d'essable. Nous de ce côté qui abrégait courtes de trop sûr e murés dan

Le prin nomiser de ces soi lait releva tions et ractère d chemin d direction son pour l'année p devant n étions da des batea le détroi leinier, e les établi disait plu résultat : vantage, espérer.

parait d'eux était rempli d'une glace infranchissable. Nous étions exposés au sud ; mais il y avait de ce côté même de l'horizon de hautes montagnes qui abrégeaient de beaucoup les visites déjà trop courtes du soleil. Le point était sûr, et beaucoup trop sûr en vérité, car nous n'aurions pas été mieux murés dans la terre ou la maçonnerie.

Le principal de nos soins était désormais d'économiser nos provisions, le comestible surtout, et de ces soins dépendait la santé des hommes. Il fallait relever et soutenir leur courage par des consolations et des encouragemens appropriés au caractère de chacun. Nous étions réellement sur le chemin du retour, et nous avions fait, dans cette direction, quelques progrès. Il n'y avait pas de raison pour qu'ils ne fussent pas suivis et complétés l'année prochaine : nous avions encore des vivres devant nous aux magasins de *la Fury* ; et si nous étions dans la nécessité d'abandonner le vaisseau, des bateaux étaient là pour nous transporter dans le détroit de Davis, où nous rencontrerions un baleinier, en supposant que nous ne regagnions pas les établissemens danois du Groënland. Si l'on en disait plus que ce que je répète, voici quel était le résultat : les gens à espoir n'en espéraient pas davantage, et les découragés ne cessaient pas de désespérer.

Le vaisseau est préparé encore pour un autre hiver. Mêts conservés pendant douze ans. La santé de l'équipage décline. Route pénible à travers les glaces. On coupe la viande avec une scie. On abandonne le vaisseau.

Le 4 octobre le vaisseau fut placé dans une meilleure position, et le 15 il était entièrement désappareillé. Nous étions chez nous encore pour le reste d'une autre année, et bien que le lendemain nous vissions dans le nord reparaître un canal d'eau libre, peu importait désormais, glace ou eau courante : nous avions repris nos quartiers d'hiver, nous avions cessé d'espérer ou de craindre. Il y eut, le 5 octobre, une tempête si violente qu'elle déchira en lambeaux la toile de notre toit, et nous n'essayâmes pas de la sauver, à cause du grand danger qu'il y aurait eu à exposer les hommes au froid.

Nous avons fait, dans le courant du mois, les préparatifs nécessaires pour couler bas le vaisseau au printemps, de manière à pouvoir le relever si jamais un autre bâtiment arrivait en ce lieu, où il aurait été laissé sous les glaces à l'abri des vents, des bourrasques et des Esquimaux. Quand cette résolution nous vint, nous avons formé le projet de nous rendre par terre, et au moyen de bateaux, sur la plage où étaient les provisions de *la Fury*. On avait tout mis à terre, excepté les choses indispensables à notre usage, et les deux bateaux étaient

placés
en dess

A l'e
novem
divertis
Nous av
le pont
che de
de met
pain av
salaiso
mes fu
nous e
limon.

Le 6
gravis
et de
du sole
queme
pas vu
d'irréf
beauc
vues.

Le j
qui av
de la
gumes
apprè
XI

placés de manière l'on pût construire des traîneaux en dessous.

A l'exception de quelques journées, le mois de novembre fut tempéré, et nous nous livrâmes aux divertissemens ordinaires, l'exercice et la chasse. Nous avions perfectionné une méthode de couvrir le pont, en plaçant au-dessous de la neige une couche de gravier et de sable qui empêchait la chaleur de mettre la neige en dissolution. Notre portion de pain avait dû être réduite, ainsi que celle de la salaison. Malgré cette dernière mesure, six hommes furent légèrement atteints du scorbut; mais nous en arrêtâmes les ravages au moyen du jus de limon.

Le 6 septembre, par un temps beau et calme, je gravis une montagne estimée haute de mille pieds, et de là je fus surpris de voir le limbe supérieur du soleil passant dans l'azimut. Il avait astronomiquement disparu le 15 novembre, et nous ne l'avions pas vu depuis le 23. Cette puissance extraordinaire d'irréfraction de l'atmosphère élevait aussi les îles beaucoup plus haut que je ne les avais jamais vues.

Le jour de Noël fut célébré avec un filet de bœuf qui avait été pendant huit ans dans les provisions de *la Fury*, et lequel, ainsi que du veau et des légumes, était tout aussi bon que le jour où il fut apprêté. Comme nouvelle preuve de la conserva-

tion désirable des alimens par ce procédé, je dirai que ce que nous avons rapporté est maintenant, en 1835, aussi bon que lorsque ces objets sortirent, en 1823, de la main du préparateur.

Le mois de décembre avait commencé avec un froid tel que le mercure gela; mais le 3 il y eut changement après la nouvelle lune, et nous eûmes pendant trois semaines une succession de tempêtes. Six hommes avaient beaucoup perdu de leurs forces, et l'un de nous, Dixon, étant attaqué d'une complication de maladies, ne devait plus vivre très long-temps.

Du 1^{er} au 5 janvier 1832, nous préparâmes un instrument de mineur, afin de creuser une cachette pour y déposer nos provisions. Un météore très brillant, large comme la lune, apparut, et finit par se disperser en étincelles qui illuminèrent toute la vallée; et le 5 une splendide aurore boréale, d'une couleur d'or, traversa l'étoile du Nord. Le malade Dixon déclina rapidement, et il mourut le 10. Les mêmes hommes qui travaillaient, quand il était possible, au *tunnel*, préparèrent aussi la fosse pour le défunt.

Du 15 au 21 il fut nécessaire de remettre les funérailles à cause du temps; mais un sermon approprié à la circonstance fut prononcé le dimanche. Le lendemain matin l'enterrement eut lieu avec les cérémonies usitées. Les deux jours suivans furent

tempéré
tivement
vit le so

Penda
venteux
tions, en
raient d
dicaux c
ce qu'ils
blissait,
maladies
au côté

trop bie
n'est par
vif état
l'homme

Le 1^{er}
pête fur
ouverte
pieds et
était gel
navire n
et il fall
tint sou
été trist

Le 20
à dévor
talier d

tempérés, et le travail du tunnel fut poursuivi activement. Malgré une épaisse chute de neige, on vit le soleil le 28.

Pendant trois semaines de ce mois le temps fut venteux, et nous nous donnions quelques consolations, en nous persuadant que ces rafales dégageraient de neige la baie de Baffin. Les rapports médicaux commençaient à devenir bien différens de ce qu'ils avaient été jusqu'ici : tout le monde s'affaiblissait, et il y avait beaucoup de malaise sans maladies déterminées. Une vieille blessure que j'ai au côté s'était rouverte et saignait, ce que je savais trop bien être un des caractères scorbutiques. Il n'est pas besoin de dire que chacun était dans un vif état d'anxiété, dont la principale victime était l'homme responsable de tout.

Le 1^{er} février, ce mois commença par une tempête furieuse qui dura deux jours, et une tranchée ouverte dans la glace prouva qu'elle avait cinq pieds et plus d'épaisseur. A la même hauteur, le lac était gelé jusqu'au fond. La position désespérée du navire ne nous rendait pas assez prisonniers encore, et il fallut que le temps froid et orageux nous retint sous notre toit. Comment n'eussions-nous pas été tristes ?

Le 20 au matin, un glouton vint à bord et se mit à dévorer la pitance des chiens. Il était peu hospitalier de tuer le malheureux affamé, mais c'était

le premier échantillon de cette créature que nous eussions pu nous procurer, et on le tua.

Le mois de février fut rude, et la température qui resta constamment basse était revenue plus sensible encore par les orages fréquens. L'épaisseur de la glace qui entourait le vaisseau était de nature à nous ôter tout espoir de délivrance. Un matelot, Buck, qui avait eu plusieurs attaques d'épilepsie à l'improviste, en fut de nouveau attaqué avec une violence extraordinaire, et devint aveugle.

Le charpentier avait à peu près terminé les traîneaux pour les bateaux, et allait en faire quelques autres pour le transport des provisions.

Le 4 mars, l'épaisseur de la glace sur le lac était de sept pieds, et le 17 les hommes en se promenant virent les traces des premiers rennes de la saison, suivies de celles d'un glouton.

La température fut très basse pendant la première quinzaine de mars, mais vers la fin elle devint graduellement plus douce. Le froid avait retardé l'emmagasiner de nos provisions et le travail des traîneaux, mais nous avons été occupés à bord à arranger et à serrer nos munitions de voyage, et c'était un travail assez important, puisque, outre les provisions, les armes et les instrumens, nous avons à porter des combustibles, ne fût-ce que pour faire fondre l'eau : il fallait y ajouter tout ce qui nous touchait personnellement.

Nous
et un bo
pied gel
hommes
qu'il éta
de rétab

Les ol
il est pr
cause de
montagn
avait le
loch a d
nit com
sur l'aig
duit des
la prése

Le 2
occupés
le haler
jusqu'au
pondaie
destinés
mais no
veux di
pousser
de prov
dépôt,
L'aband

Nous avions désormais parmi nous un aveugle et un boiteux, le maître, Taylor, qui'avait eu un pied gelé coupé. Nous avions encore trois autres hommes dans un médiocre état de santé. Je jugeai qu'il était de la prudence, dans cet état de choses, de rétablir la ration complète.

Les observations magnétiques continuèrent, mais il est probable qu'elles seront de peu de valeur, à cause de la situation de l'aiguille près des hautes montagnes et parmi les rochers. Ce que Saussure avait le premier démontré, et ce que M. Mac-Culloch a développé, c'est le fait de l'influence du granit comme de tous rochers basaltiques ou autres sur l'aiguille magnétique, et qui est telle qu'elle produit des déviations analogues à celle qu'occasionne la présence du fer sur un bâtiment.

Le 2 avril, le vent étant modéré, les gens furent occupés à décerner *le Krusenstern*, afin de pouvoir le haler. Le 19 on tira les bateaux sur les traîneaux jusqu'au second lac, et nous reconnûmes qu'ils répondaient parfaitement à l'usage auquel ils étaient destinés. Nous étions prêts à partir le lendemain, mais nous fûmes arrêtés par une neige épaisse. Je veux dire ici que notre projet essentiel était de pousser jusqu'à une certaine distance avec un fonds de provisions et les bateaux, et de les y laisser en dépôt, afin d'avancer plus aisément par la suite. L'abandon du vaisseau n'était pas un sujet d'hésita-

tion, et nous voulions nous rendre à la plage de *la Fury*, non-seulement pour y prendre les provisions, mais aussi les bateaux qui s'y trouvaient, et nous calculâmes que, ce dernier projet manquant, nos provisions et nos bateaux seraient placés de façon que nous pussions y avoir recours.

Le 22 avril, bien que la température fût extrêmement basse, le temps était calme et clair. Nous partîmes donc à neuf heures pour nous rendre au bateau le plus rapproché, qui avait déjà été porté sur la mer septentrionale à quatre milles à peu près du vaisseau; nous le traînâmes ensuite jusqu'à l'autre bateau et au dépôt des provisions qui était à deux milles de là. Alors nous divisâmes les fardeaux en deux parties égales, et avançâmes avec beaucoup de peine et de difficulté à travers une glace raboteuse, tellement que nous finîmes par être contraints de n'en porter qu'un à la fois, et de revenir ensuite chercher l'autre, et toujours ainsi alternativement. Cette opération était si lente et si pénible, que nous n'avions gagné qu'un mille après cinq heures de travail. Alors il commença à venter si fort et à neiger si épais, que nous fûmes obligés de faire halte et de construire des cabanes de neige, que nous couvrîmes avec de la toile à voile, et au moyen tant de nos lits de peaux de daims, que de l'appareil de cuisine, tout notre détachement de quatorze hommes fut à son aise; et la température de notre maison

pendan
dant qu

Les d
sion sur
frapper
s'agit d
En cett
chés ét
ment p
ment le
tempér
dans d
cepend
il n'y a
ou réag

Le 2
eûmes
au bout
la mer
formée
établir
amas d
le che
heures
la poin
vinmes

Le le
marche

pendant la nuit était de 15 degrés seulement, pendant qu'au-dehors elle était aussi basse que 30 degrés.

Les degrés du thermomètre font peu d'impression sur les lecteurs : le nombre trente *minus* peut frapper la vue sans faire sentir à celui qui lit qu'il s'agit de 60 degrés au-dessous du point de glace. En cette occasion, la chambre où nous étions couchés était à 47 degrés au-dessous de ce point. Comment pouvions-nous continuer de dormir ? Comment les hommes peuvent-ils dormir par une telle température ? C'est ce que j'ai essayé d'expliquer dans d'autres circonstances, avec peu de succès cependant, je le crains ; puisque dans le cas actuel il n'y avait nul exercice pour engendrer la chaleur ou réagir contre les effets du froid.

Le 24 avril nous nous remîmes en route. Nous eûmes après midi cette même nature de glaces, et au bout de quatre heures nous étions sur le bord de la mer, où nous trouvâmes une terrasse de glace formée par les marées du printemps, de manière à établir une communication de plein pied avec les amas de glaçons entassés de chaque côté : ici donc le chemin était doux comparativement, et à six heures nous nous trouvions à environ sept milles de la pointe nord, où nous laissâmes le bateau, et revînmes à nos quartiers de la veille.

Le lendemain nous reprîmes de bonne heure notre marche, avec le second bateau et le traîneau aux

provisions alternativement en dépit d'un vent fatigant chargé de neige : puis nous regagnâmes le bateau de la veille, et nous avions conduit le tout un peu plus loin quand nous fûmes obligés de nous loger comme le premier jour de ce voyage. Notre viande était gelée si dure que nous étions forcés de la couper avec une scie, et que nous ne pouvions réussir à la dégeler qu'en la mettant dans notre cacao chaud, car nous n'étions pas en position de dépenser du combustible pour l'un et l'autre de ces objets à la fois.

Le jour suivant, 26 avril, une tempête nous retint captifs; mais ce retard fut avantageux en ce qu'il donna un jour de repos aux hommes. Le 27, nous essayâmes de bonne heure de nous frayer un chemin sur les glaces de mer, où il était si difficile de marcher que nous ne fîmes pas plus de trois cents pas en deux heures. Ayant enfin gagné la terrasse de glace qui bordait le rivage, nous eûmes une route meilleure relativement, bien qu'elle nous contraignît à tourner chaque pointe de terre et à suivre les profils de chaque baie, ce qui nous faisait en définitive fort peu avancer en ligne droite. Nous avions cependant fait deux milles quand la terrasse aboutit à un cap en précipice, qui sur un espace de trois ou quatre milles était infranchissable par une glace telle que celle qui couvrait la mer.

Il ne
de cher
frayer d
porter p
pouvant
ainsi tro
nous av
de neige

Le 28
tenus, n
teaux et
vent se
s'y expo
nous éti
ce voya
pour av
times la
tance a
devait e
que la
seuleme

Dura
cutâme
nières
réussi à
milles
semain
Notre t

Il ne nous restait donc rien de mieux à faire que de chercher à tirer nos traîneaux sur la rive, et de frayer du moins un endroit favorable pour les transporter par terre. Avec beaucoup de peine, et n'en pouvant prendre qu'un à la fois, nous franchîmes ainsi trois montagnes et gagnâmes une crique que nous avions en vue, où nous bâtîmes des cabanes de neige pour y passer la nuit.

Le 28 et le 29, le mauvais temps nous ayant retenus, nous prîmes le parti de bien assurer les bateaux et de retourner au bâtiment, attendu que le vent se trouvait derrière nous, et que l'on pouvait s'y exposer sans trop de risque; et le 30 à midi, nous étions au vaisseau. En somme, le résultat de ce voyage avait été une marche de cent dix milles pour avancer réellement de dix-huit, et nous sentîmes la nécessité de parcourir trois fois cette distance avant que tout fût prêt pour le voyage, qui devait en dernier lieu être de trois cents milles, bien que la distance directe fût de cent quatre-vingt seulement.

Durant tous les premiers jours de mai nous exécutâmes des expéditions pareilles à celles des dernières journées d'avril, et le 7 nous avons enfin réussi à transporter à la seconde station de dix-huit milles deux bateaux et des provisions pour cinq semaines, outre un renfort pour dix jours de plus. Notre travail était beaucoup trop important et plein

d'inquiétude pour admettre aucune plaisanterie : nous ne pûmes cependant nous empêcher de penser que nos voyages ressembraient à ceux de la personne qui, dans l'équation algébrique, n'a d'autre affaire que de percer des œufs l'un après l'autre à un point donné.

Le 8, le 9 et le 10 une tempête continue nous retint dans notre cabane de neige, et le 11 il nous fallut tirer de la neige les traîneaux et les bateaux qui y étaient enfouis. Le 15 mai, après plusieurs de nos allées et venues, nous fûmes arrêtés à la pointe du havre de l'Éclipse, et du côté du sud, par la formidable nature de la glace. Nous découvrîmes cependant que cette baie n'était séparée de la mer au nord que par une étroite langue de terre, au-delà de laquelle la glace n'était pas mauvaise : et le lendemain nous franchîmes cette langue de terre et descendîmes à la mer du côté opposé, et qui formait un port spacieux renfermant une île. Il était borné au nord par un point si élevé qu'il dérobaient entièrement la vue de la mer : alors le bateau fut halé à terre, et nous revînmes après avoir fait huit milles en avant.

Le 21, étant de retour à bord, nous y trouvâmes encore des provisions pour un mois, et c'était à peu près tout ce qui y restait. Nous avons fait, en résultat, trois cent vingt-neuf milles pour en gagner en définitive trente en droite ligne, et nous avions

mis à ce
hommes
pour un
de le dép
ils revin
sion : ils
et l'aspe
changé.

Le 28
notre vo
mens ast
ser furer
paré, ave
et les co
les hom
des prov
en laissa
restaient

Le 29
le rivage
retour,
sâmes le
bûmes
et, après
mes adi
meilleur
fusse fo
trente-si

mis à ce travail un mois entier. Le 24 mai, des hommes furent détachés avec le traîneau, enlevant pour un mois de provisions à la demi-ration, afin de le déposer à la station de douze milles, et le 26 ils revinrent après avoir réussi dans leur commission : ils avaient trouvé la neige en pleine fonte, et l'aspect du pays par conséquent totalement changé.

Le 28 mai, nous nous occupâmes des apprêts de notre voyage définitif. Le chronomètre et les instrumens astronomiques dont nous pouvions nous passer furent cachés à l'endroit que nous avions préparé, avec un peu de poudre. Les malles, les voiles et les cordages furent placés dans le *Krusenstern*, et les hommes conduisirent deux traîneaux chargés des provisions et des effets jusqu'au troisième lac, en laissant un à bord pour nommer les articles qui restaient.

Le 29 mai, nous avons enfin mis en sûreté sur le rivage ce qui pourrait nous être utile en cas de retour, ou sinon servir aux naturels. Nous hissâmes le pavillon et le clouâmes au mât, nous bûmes un coup d'adieu à notre pauvre vaisseau, et, après avoir vu le dernier homme sortir, je fis mes adieux à la pauvre *Victory* qui méritait un meilleur sort. C'était le premier bâtiment que je fusse forcé d'abandonner, après avoir servi sur trente-six, et pendant un laps de temps de qua-

rante-deux années. C'était comme la séparation d'avec un vieil ami, et je ne pus franchir le point où le navire cessait d'être visible sans m'arrêter pour prendre une esquisse de ce mélancolique désert, rendu plus saisissant encore par la présence de ce logis solitaire, abandonné, de nos dernières années, et fixé dans la glace immobile jusqu'à ce que le temps accomplît sur lui son ouvrage.

Je dois maintenant faire connaître quel était le plan du voyage que nous entreprenions. Il consistait à transporter les deux bateaux au port Élisabeth, avec des provisions pour six semaines, à ration complète; de déposer là ces bateaux et la moitié des provisions, puis d'aller en avant avec les traîneaux et l'autre moitié des vivres, jusqu'à la latitude de 71 degrés, d'où nous comptions envoyer un détachement de cinq hommes pour constater l'état des choses à la plage de *la Fury*.

Ce mois nous voyait, en finissant, au 70^e degré 21 minutes de latitude, ce qui nous laissait encore seize milles à faire pour gagner le port Élisabeth; et bien que l'équipage fût, en général, en assez mauvais état pour travailler, cependant tous, jusqu'à l'aveugle et au boiteux, mettaient la main à l'ouvrage de quelque façon que ce fût, car leurs espérances ranimées soutenaient leur courage.

L'état de la glace, à cette époque, était incroyablement mauvais. La mer n'était de toutes

parts qu'un
aussi loin
fissures qu
dans les t
se trouvai
reste. Tou
plus y avo
désormais
point de c
que nous
tissant t
dans notr
autre cho

On arrive à
l'hiver. Tr
de Davis.
L'Isabella.

Le 1^{er}
nos fatiga
paraissaie
Blanky po
de laisser
même où
plage de
chose de
de là que
lieu où i

partis qu'une solide masse de blocs les plus énormes, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, et même les fissures que nous avions remarquées en dernier lieu dans les terrasses marginales s'étaient remplies et se trouvaient au même état de solidité que tout le reste. Tout était roc, et il semblait qu'il ne dût plus y avoir d'eau. Quoi qu'il dût arriver, il n'était désormais que trop clair que le résultat ne serait point de dégager dans l'année actuelle le vaisseau que nous venions de quitter. Il était du moins satisfaisant de voir qu'il n'y avait pas eu d'irréflexion dans notre conduite, et que nous n'avions pas fait autre chose que ce qu'il y avait à faire.

On arrive à la plage de *la Fury*. Maison construite. On y passe l'hiver. Tristesse. Départ de la plage de *la Fury* pour le détroit de Davis. Navigation dans la baie du Prince-Régent. Une voile. L'Isabella. Bon accueil. Retour à Londres.

Le 1^{er} et le 2 juin nous reprîmes le cours de nos fatigantes marches, et le 3, les hommes, qui paraissaient exténués, me députèrent le maître Blanky pour me faire savoir l'intention où ils étaient de laisser les bateaux et les provisions dans l'endroit même où nous étions en halte pour aller droit à la plage de *la Fury*. J'avais déjà soupçonné quelque chose de semblable; mais comme il pouvait arriver de là que nous laisserions nos ressources dans un lieu où il était impossible de revenir, j'exprimai

non-seulement mon refus, mais j'ordonnai au détachement, d'un ton auquel on ne pouvait se méprendre, de continuer la marche, après avoir réprimandé l'ambassadeur pour l'extrême inconvenance de sa conduite. Ce fut le premier symptôme, quelque peu semblable à la manœuvre, que j'ai eu lieu de remarquer. Le 5, à minuit, nous traversâmes la chaîne qui borne au sud le port Elisabeth. Le 9, tout y était en dépôt. Là, nous montâmes sur une hauteur pour reconnaître l'état de la glace, et son apparence extrêmement mauvaise nous fit conclure qu'il serait impossible de porter plus loin les bateaux. Comme ils étaient maintenant à notre portée, s'il arrivait que nous fussions contraints à revenir, je me décidai à faire en avant, avec les hommes et trois semaines de provisions, vingt ou trente milles, laissant ici le reste comme une réserve, et envoyant un parti avancé à la plage de *la Fury*, pour constater dans quel état les choses y étaient.

En conséquence, le lendemain nous partîmes avec trois traîneaux lourdement chargés : quelques articles de valeur que nous ne pûmes prendre furent laissés sous un des bateaux que nous renversâmes à cet effet, afin qu'ils fussent sains et saufs au cas de notre retour : nous fîmes halte au sud de la pointe que forme la baie déjà décrite, puis nous la passâmes à minuit avec beaucoup de

fatigue. Le
et Park, p
des prov
Fury. Ils
billet à c
et nous s
nous l'éti
le double
avoir fait
auraient
tait à u
alors.

Le 13
vue, maî
forcé de f
sible de
nous fim
vâmes pa
ce lieu u
16, le m
che ou m
trouvâme
détachem
Le 18, n
pierres) d
billet qui
par les m
campâme

fatigue. Le 12, le commandant Ross, avec Abernethy et Park, partirent à dix heures avec deux traîneaux, des provisions et une tente pour la pointe de *la Fury*. Ils avaient pour instructions de laisser un billet à chaque endroit où ils passeraient la nuit, et nous avions calculé que nous chargés, comme nous l'étions, nous atteindrions le même lieu dans le double de temps, de façon que nous devions avoir fait environ soixante-dix milles, quand ils auraient atteint le but de leur voyage, qui se montait à une distance de cent cinquante milles alors.

Le 13 juin, ce détachement fut bientôt hors de vue, mais il avançait très lentement, car il était forcé de faire des circuits là où il lui était impossible de traverser. Après neuf heures de marche nous fîmes halte sur une pointe où nous ne trouvâmes pas d'eau, même à midi. Nous laissâmes en ce lieu un dépôt de provisions. Le 14, le 15 et le 16, le mauvais temps ralentit encore notre marche ou nous retint tout-à-fait; mais le 16, nous trouvâmes le billet et l'amas de pierres élevé par le détachement qui nous précédait à environ minuit. Le 18, nous fîmes halte au second *cairn* (amas de pierres) du détachement, et nous y trouvâmes un billet qui nous annonçait qu'ils avaient été retardés par les maux d'yeux et de pieds. Le 20 juin nous campâmes près du troisième cairn, sur une pointe

où il y avait quelques vestiges d'anciennes stations des naturels. Le lendemain nous trouvâmes le quatrième cairn, mais renversé et sans billet : nous pûmes cependant suivre leur route au moyen de pierres qu'ils avaient placées de distance en distance.

Le 22 juin, pendant que les hommes dormaient, je me mis en devoir d'examiner la terre, car nous n'avions pas eu l'occasion d'explorer encore cette partie du pays, et ensuite, nous nous remîmes en route le soir, jusqu'à ce que nous fussions au sud des îles Grimble, où je trouvai le cairn du commandant Ross, qui annonçait la fin de sa quatrième journée. Suivant ses observations, nous étions à douze milles, et suivant les mêmes à huit du lieu où nous avons pris possession le 10 août 1829. Comme il y avait encore huit milles à faire avant que nous pussions traverser la baie, nous préférâmes dormir sur la place où nous nous trouvions. Et après six heures du matin, le 23 juin, j'allai explorer cette baie où je constatai qu'il n'y avait aucun passage à la mer occidentale. C'était évidemment une eau peu profonde. Étant partis à neuf heures, nous traversâmes deux rivières considérables qui sont au nord de cette baie, et ensuite plusieurs îles pour arriver à une pointe où nous trouvâmes encore un cairn et un billet. Nous dressâmes notre tente sur le bord sud-est, où je compléai l'examen de cette baie.

Tandis
nous ren
Ross, qu
Fury, la
trois bat
Quant au
laissé, e
était en
alors de
la plage

1^{er} jui
larges cr
pect d'he
passées v
au pied
tentes. N
de farine
étions ca
Nous éti
sentions
une fois
notre m
jour du

La pr
tous mes
fimes l'e
éparses
cile d'en

Tandis que nous suivions la côte, le 25 juin, nous rencontrâmes le détachement du commandant Ross, qui nous rapporta que, sur la pointe de *la Fury*, la mer s'était élevée, et avait emporté au nord trois bateaux, dont l'un était très endommagé. Quant au reste tout était dans l'état où nous l'avions laissé, et le pain, ainsi que les autres provisions, était en grande abondance. Nous nous dirigeâmes alors de ce côté, et nous finîmes le mois en vue de la plage de *la Fury*.

1^{er} juillet. — Enfin l'eau coulait actuellement des larges crevasses des glaces, et tout changeait d'aspect d'heure en heure. Trois ravines que nous avions passées versaient aussi chacune leur torrent, et c'est au pied de l'un d'eux que nous dressâmes nos tentes. Nous trouvâmes en cet endroit une caisse de farine, que l'eau y avait apportée : enfin nous étions campés à dix heures sur la plage de *la Fury*. Nous étions encore une fois chez nous : nous le sentions, et c'était quelque chose. Nous y avions une fois demeuré tous ensemble, puisque c'était notre magasin, et ce lieu avait deux fois été le séjour du commandant Ross.

La première mesure que j'adoptai fut d'envoyer tous mes gens au repos, et pendant ce temps, nous fîmes l'examen des provisions. Comme elles étaient éparses dans toutes les directions, il fut très difficile d'empêcher nos hommes, à moitié affamés, de

les découvrir, et en conséquence, malgré tous les ordres et tous les avis, plusieurs eurent beaucoup à souffrir de leur imprudence. Hormis le dommage causé par la haute mer, le seul important que nous reconnûmes, ce fut la perte des chandelles, que les renards avaient dévorées en partie.

Dès que les hommes eurent pris leur repos, chacun reçut sa tâche. La première occupation fut celle de se construire une maison de trente-un pieds sur seize, et de sept pieds de hauteur, que nous surnommâmes *Somerset-house*, la terre où elle se trouvait ayant d'abord reçu le nom de *Somerset* du nord. Cette maison était divisée en deux compartimens, l'un pour les hommes, l'autre partagé en quatre cabinets, était aux officiers : quant au cuisinier il logeait sous une tente.

Le 20 juillet, il me fut possible de gravir une montagne haute de mille pieds, et de là je pus voir que la mer était une masse solide de glace sans aucun mouvement, aussi loin que le regard pouvait atteindre : quelques ravines profondes, qui ne contenaient d'autre eau que celle de la fonte des neiges étaient assez pittoresques pour ce pays.

Il n'est pas besoin d'un journal détaillé de la fin de juillet : le temps suivait toujours la même marche, calme, venteux, clair, brumeux, pluvieux tour à tour, avec une température qui s'élevait graduellement, la nuit, à 40 degrés. Notre travail était

uniforme
bateaux e
tués par l
sion dans
des glaces
remarqué
vans. Les
leur sante

Le 1^{er} a
laglance s'e
l'eau libre
prêts, nor
depouvoi
la baie de
éloignés.
jusqu'au
et un off
échangé
journaux
teille cor
fut enter

Nous q
midi, ma
glace si t
flottantes
nos rame
avoir pa
avait un

uniforme, et se composait de la préparation des bateaux et des provisions. Quelques oiseaux de mer tués par hasard ne formaient qu'une faible diversion dans cette vie monotone. Une légère rupture des glaces ne doit pas cependant passer sans être remarquée, d'autant qu'elle s'accrut les jours suivans. Les hommes ayant à présent ration complète, leur santé s'était beaucoup améliorée.

Le 1^{er} août, comme le dernier du mois précédent la glace s'était inopinément séparée, assez pour laisser l'eau libre et navigable, et que les bateaux étaient prêts, nous nous préparâmes au départ avec l'espoir de pouvoir bientôt quitter ce détroit et d'arriver dans la baie de Baffin avant que les bâtimens se fussent éloignés. Les bateaux furent approvisionnés pour jusqu'au 1^{er} octobre, et chacun portait sept hommes et un officier. Le commandant Ross et moi, nous échangeâmes des copies de nos cartes et de nos journaux pour le cas d'une séparation, et une bouteille contenant un court détail de nos opérations fut enterrée dans la maison.

Nous quittâmes la plage à quatre heures de l'après-midi, mais nous trouvâmes les canaux ouverts dans la glace si tortueux et tellement barrés par des glaces flottantes, qu'il nous était difficile de faire usage de nos rames. Nos progrès étaient donc lents, et après avoir passé deux rivières, au large desquelles il y avait une glace très massive, nous fûmes arrêtés à

neuf heures sous le précipice même où *la Fury* fit naufrage. Comme nous étions à la marée basse, et que le mouvement des glaces vers le nord cessa à onze heures, il était clair qu'elles allaient bientôt revenir sur nous, de sorte que les bateaux furent déchargés aussi vite que possible et tirés à terre.

Il n'y avait pas une minute à perdre, car la glace revint immédiatement, et deux énormes glaces qui étaient près de nous furent brisées en pièces avec un grand fracas. La distance que nous avions parcourue était de huit milles, et c'était une singulière coïncidence que ce fait d'un danger si imminent arrivé à nous non-seulement à l'endroit même du naufrage de *la Fury*, mais le jour même où elle s'était perdue huit ans auparavant. Nous étions de plus exposés à être écrasés par les pierres qui tombaient à tout instant de ce précipice, et que le dégel détachait à l'improviste : enfin le 6 août, nous gagnâmes un ancrage plus sûr.

Là nous fûmes de nouveau captifs, et M. Thom alla à *la Fury* chercher des provisions pour trois semaines, et ce n'est que le 28 que nous pûmes nous remettre à la mer, nous dirigeant vers le détroit de Barrow.

Août fut un mois rempli de perplexités, et des espérances déçues sans cesse exercèrent rudement notre patience à tous. Quand nous quittâmes la plage de *la Fury*, les apparences étaient si favo-

rables qu'on
baie ou u
tendre la
suite de
notre vo
baie du
fûmes p
malheure
qu'il dev
saison ac

Le 1^{er}
par un c
la vue d
planches
et, le 3,
la pointe
d'un côté
Hope, e
montoir
partie d
tait un c
était exa
1818. T
semblait
ner à la
nous acc
24, et le
fraîche

rables que chaque progrès vers une pointe, une baie ou un cap, nous flattait de la perspective d'attendre la limite septentrionale de la glace, et ensuite de surmonter la plus grande difficulté de notre voyage, en nous frayant un passage par la baie du Prince-Régent. Toutefois, quand nous fûmes par les 73 degrés de latitude, nous fûmes malheureusement retenus si long-temps par la glace qu'il devint douteux que nous réussissions dans la saison actuelle.

Le 1^{er} septembre nous fûmes retenus encore par un coup de vent, et toute notre distraction fut la vue de quatre baleines noires et de plusieurs blanches; le lendemain nous eûmes le même temps, et, le 3, je montai sur la hauteur qui est en réalité la pointe nord-est de l'Amérique, et de là je vis, d'un côté, le cap Warrender, et le monument de Hope, et de l'autre le cap York, avec trois promontoires au-delà, lesquels renferment toute cette partie du détroit nommé *détroit de Barrow*. C'était un champ de glace non interrompu, et tout était exactement dans le même état que le 31 août 1818. Triste perspective, en vérité, puisqu'elle semblait nous menacer d'être contraints à retourner à la baie de *la Fury*. C'est une conviction que nous acquîmes aux dépens de nouveaux périls, le 24, et le lendemain nous partîmes par une brise fraîche pour rentrer à *la maison*. Mais le 28 nous

fûmes forcés, par un coup de vent, de nous réfugier sous le plus effrayant précipice que nous eussions vu encore, à deux milles du cap septentrional de la baie Batty. Il n'y avait là que six pieds de plage au-dessous des rochers qui s'élevaient à cinq cents pieds au-dessus de nous. Il devenait absolument nécessaire de s'éloigner sur-le-champ, mais un vent d'est poussant sur la glace de la baie, nous fûmes retenus le jour.

Le lendemain un mouvement de la glace nous permit de franchir le cap septentrional de cette baie, mais nous découvrîmes bientôt que le cap sud était complètement bloqué par des glaces massives : nous n'eûmes donc rien de mieux à faire, que d'aller débarquer nos provisions sur un petit champ de glace à un mille du rivage.

Il était heureux que des discussions s'engageassent depuis quelque temps sur notre expédition entre tous les gens de l'équipage. Ces débats servaient à soutenir le courage ; car les gens à tête vive, dans la chaleur de la discussion, grandissaient nos espérances de succès, comme il arrive dans toute discussion ; et par suite les timides ou les découragés reprenaient quelque énergie, et tiraient quelques lueurs plus vives d'espoir, de ces mêmes spéculations ou anticipations qu'ils combattaient.

C'est à cette époque que nous commençâmes à

éprouver
nous en
possible
naire de
que nou
fendre d
étions le
Nous n'a
haleine,
ment de
diminue
nul dou
réelleme
reux. La
où il no

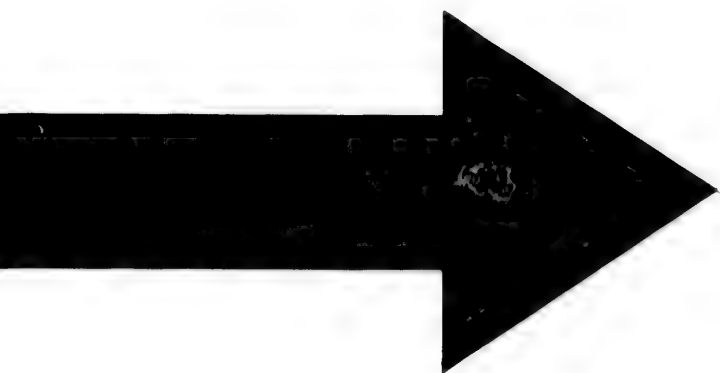
Notre
avons p
et ce di
la quant
gasin de
nous cr
rait non
nos gen
souffert
chances
jour en
J'attr
septemb

éprouver les plus grandes souffrances que le froid nous eût causées jusqu'alors. Il nous avait été impossible d'emporter avec nous notre quantité ordinaire de vêtemens et de toile à voiles, de façon que nous étions dépourvus des moyens de nous défendre de la température précisément quand nous étions le moins en état de supporter sa rigueur. Nous n'avions plus d'occupation pour nous tenir en haleine, et ce qui était pire peut-être, le décroissement de nos espérances vers la fin du mois, tendait à diminuer cette énergie de tout système qui, sans nul doute conserve la chaleur animale. Nous avions réellement très froid, et nous étions très malheureux. La perspective qui était devant nous, au cas où il nous faudrait retourner, était effrayante.

Notre chasse avait été considérable, et nous avions pris beaucoup de renards et de ptarmégans, et ce divertissement avait le but utile d'ajouter à la quantité et à la qualité de mon trop chétif magasin de provisions. Ce n'était pas sans raison que nous craignions un régime trop restreint, qui pourrait non-seulement attaquer la santé ou la force de nos gens, mais même la vie. Nous en avions tous souffert en différentes circonstances, mais les chances d'un mal irrémédiable allaient croissant de jour en jour.

J'attribuai le froid extraordinaire de ce mois de septembre, comparé aux précédens, à la perma-





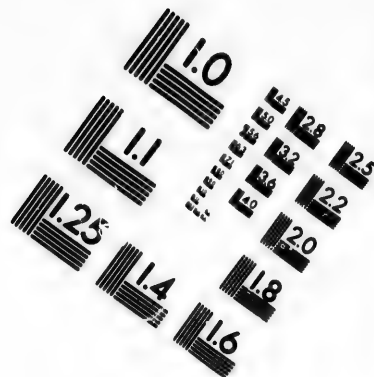
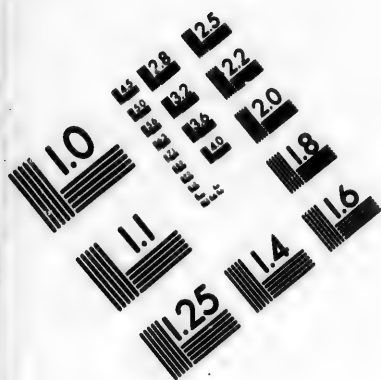
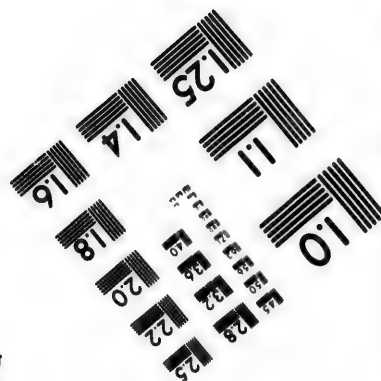
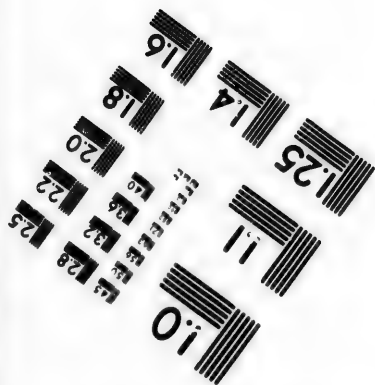
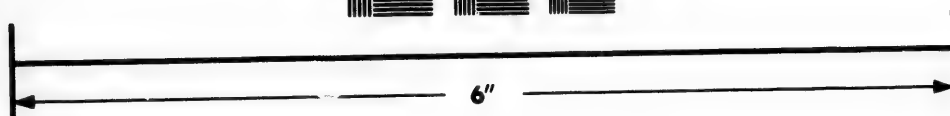
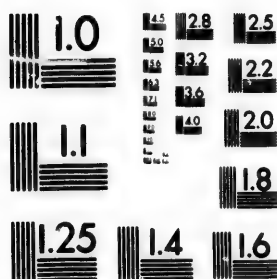


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

28
25
22
20
18

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

nence et à la proximité de ces grandes masses de glaces et de neige qui nous entouraient, et surtout à l'absence totale de cette mer libre qui avait toujours tant d'influence sur la température. Une collection de minéraux que nous avions faite eut être abandonnée au cap nord-est, à cause de sa pesanteur; mais à présent je puis ajouter que j'avais plus tard désigné l'endroit au capitaine Humphrey de *l'Isabella*, et que cette collection me parvint pendant l'impression de ces feuilles.

Notre marche fut si pénible et si lente pour revenir à *la Fury*, que nous n'y arrivâmes que le 7 janvier à trois heures; nous trouvâmes notre maison occupée par un renard qui s'enfuit bien vite. Tout était dans l'état où nous l'avions laissé, et comme nous n'avions pas moins faim que froid, n'ayant rien pris depuis le déjeuner, les hommes furent régalés d'un bon repas qui ne fut pas sans causer des souffrances aux imprudens. Le froid était aussi vif que hâtif, et notre maison n'étant pas préparée encore pour ce cas, nous eûmes beaucoup à endurer du froid, puisque nous ne pouvions élever qu'à 18 degrés la température du lieu où nous couchions.

Le 15 octobre, nous avions beaucoup de peine à nous réchauffer autour des poêles, la neige faisant invasion dans nos lits, et tout gelait. Nous eûmes cependant le bonheur de prendre au piège

six renards
cellente

Le m
les autr
tempête
Nous a
envers l
provisio
aux rati
ternativ
faite de
visions
pouvion
des pud
le fait,
depuis
leur éta
glaces d
sant de
très util
nant co
sur la l

Nov
ce fut
achever
n'ayant
pouvai
nous ré

six renards, dont la chair rôtie nous semblait excellente.

Le mois d'octobre de cette année surpassa tous les autres par son froid constant et ses perpétuelles tempêtes; car nous n'eûmes que six jours tempérés. Nous avions cependant lieu d'être reconnaissans envers la Providence, car nous étions sûrs de nos provisions pour une autre saison encore. Quant aux rations actuelles, on donnait aux hommes alternativement de la soupe aux pois, et une autre faite de carottes et de navets, provenant des provisions de *la Fury*. Au lieu de pain, que nous ne pouvions leur fournir suffisamment, ils recevaient des puddings faits de farine et d'eau. Ils étaient, par le fait, assez nourris, puisque je remarquai que, depuis notre retour à la station, ils étaient en meilleur état. Les tempêtes de ce mois en brisant les glaces dans la baie du Prince-Régent, et en la faisant descendre de Baffin, auraient dû nous être très utiles, mais la température basse était maintenant contre nous. Taylor, Laughy et Wood étaient sur la liste des malades.

Novembre ne fut pas moins agité de tempêtes, et ce fut avec beaucoup de peine que nous pûmes achever de faire nos préparatifs d'hiver. Les hommes n'ayant pas de vêtemens pour faire face au froid, pouvaient rarement travailler en plein air, mais nous réussîmes enfin à rendre un peu confortable

notre maison, de façon que la température de l'intérieur était de 45 degrés environ. Les hommes avaient chacun un lit à fond de toile à voile et un matelas piqué; de plus, pour ajouter aux couvertures, que chacun avait également, on faisait d'autres matelas.

Décembre et l'année 1832 finirent d'une rude façon, puisque le mercure gela, et les vents, continuellement du nord et du nord-ouest, tenaient la glace dans un mouvement perpétuel et violent. On vit pendant ce mois, l'eau libre, et le dernier jour de l'année, on pouvait jouir de ce coup d'œil jusqu'au point où pouvait s'étendre la vue dans le nord-nord-est. Nous avions amélioré notre habitation en augmentant la masse de neige et de glace qui l'entourait, et en la planchéiant.

Malgré tous ces soins, il n'y avait pas moyen de se réchauffer entièrement; dans les premiers jours de janvier et quand nous essayions de goûter du feu d'un côté, nous étions gelés de l'autre; puis nous étions fatigués d'un autre côté, par le manque de livres ou de toute autre occupation, et l'impossibilité de faire de l'exercice au dehors. L'équipage, en général, allait bien, mais il n'y avait plus rien à espérer de la santé du charpentier: il mourut le 15, et le 21, Chimham Thomas fut enterré avec les cérémonies d'usage. Il ne fut pas aisé, néanmoins, de lire dehors le service, tandis que

le thermomètre
était si froid
à lui ouvrir
pertes qu'il
climat et
gretter un
pourrait
huit ans,
les lacs de
Un marin
est, à l'An
nous étions
hutte d'un

Mars fin
décourag
blessures
été sans
ne pouv
des oisea
frais à no

Nous
voyages
24, on t
pavillon
et d'un s
notre co
de prix p
A la fi

le thermomètre marquait 45 degrés, et que la terre était si dure, que nous eûmes la plus grande peine à lui ouvrir une fosse. C'était la première de nos pertes que nous pussions réellement attribuer au climat et à notre position. Nous avions ainsi à regretter un homme bon et utile : qui désormais pourrait réparer nos bateaux ? Il avait quarante-huit ans, et sa santé avait déjà été très altérée sur les lacs d'Amérique et dans la guerre des Birmans. Un marin qui a servi si long-temps, s'il a résisté, est, à l'âge qu'il avait, un vieillard. Quant à nous, nous étions enfoncés dans la neige comme dans la hutte d'un Esquimau.

Mars fut tout aussi triste. On s'ennuyait, on se décourageait ; M. Thom était mal, et mes anciennes blessures étaient inquiétantes. Notre chasse avait été sans succès, et nous en gémissions, car nous ne pouvions pas espérer, de long-temps, l'arrivée des oiseaux d'été pour ajouter quelques alimens frais à notre nourriture.

Nous essayâmes, vers le milieu d'avril, nos voyages de transports de provisions en avant, et le 24, on tua un ours qui avait dans l'estomac notre pavillon et rien autre chose. La graisse de cet ours et d'un second ajoutèrent pour quelques jours à notre combustible, et leurs peaux avaient beaucoup de prix pour nous.

A la fin de mai toutes les provisions étaient con-

centrées à Batty-Bay. Nous revînmes à la plage de *la Fury*, où nous tuâmes un ours et deux renards, et nous vîmes deux allouettes de neige et un francolin, faibles signes de l'approche de l'été. La quantité de provisions que nous nous étions assurée pour notre marche vers la délivrance, pouvait durer aux deux tiers de ration, jusqu'au 1^{er} octobre.

Le 1^{er} juin 1833, nous avions tout transporté sur les bateaux, de manière à pouvoir saisir la première ouverture des glaces pour nous mettre en mouvement. Le 10, un ours vint à la cabane, et se mit à dévorer quelques peaux et la carcasse d'un ours tué en dernier lieu. On le tua à son tour : il avait déjà été blessé. On remarquait du reste, que le grand œuvre de la dissolution des glaces allait plus rapidement que les années précédentes : les animaux d'été venaient en nombre, et nous avions tué deux douzaines de canards et une oie.

Le 6 juillet nous vîmes une avalanche de glace, et dans notre étoile de tout événement, cet incident, eût-il été moins beau comme spectacle, eût été une distraction pour nous. Ce n'est point la boule énorme de neige des glaciers de Suisse qui se détache du sommet d'une montagne, croît, à mesure qu'elle descend, en grosseur et en rapidité, glisse, bondit, se brise sur une pente irrégulière, jusqu'à

ce qu'elle
lée inféri
aussi ins
glace qu
nos têtes
Voilà !...
celui de
à descen
glaces, b
n'était qu
avec plus
tout aussi
lence mo
avait trou

Le len
tassions c
pérons ;
Là, nous
avaient e
nos prov
en mang
était de c

Jusqu'
Bay par
mais enf
libre, et
gleterre,
le cap se

ce qu'elle aille se loger paisiblement dans une vallée inférieure ou le lit d'un torrent : ici tout fut aussi instantané qu'inattendu. La montagne de glace qui avait si long-temps été suspendue sur nos têtes était partie avant que l'on pût dire : Voilà !... gare ! L'instant de son mouvement était celui de sa chute ; et à peine avait-elle commencé à descendre, qu'elle avait plongé dans la mer de glaces, brisant ces champs de glace comme si ce n'était qu'un miroir, et en dispersant les fragmens avec plus de fracas que le tonnerre, et des échos tout aussi retentissans ; puis tout retomba dans le silence mort et glacé du repos que cette avalanche avait troublé.

Le lendemain tout était prêt pour que nous quittassions cette morne demeure, et à jamais, nous l'espérons ; et, le 12, nous avons atteint Batty-Bay. Là, nous découvrîmes que les ours et les renards avaient exercé des déprédations considérables sur nos provisions, en détruisant une caisse de pain, en mangeant de l'huile et du sucre, et tout ce qui était de cuir, bottes et souliers.

Jusqu'au 15 août, nous fûmes retenus à Batty-Bay par les glaces que chassait le vent du nord-est ; mais enfin, le 16, nous étions bien dans la mer libre, et le détroit s'ouvrait devant : c'était l'Angleterre, c'était le pays. Nous eûmes bientôt tourné le cap septentrional de la baie de Batty ; et ayant

trouvé un canal d'eau, nous traversâmes, à midi, la baie Elwin. Ici nous ne trouvâmes pas de passage à l'est; mais le canal d'eau s'étendant toujours au nord, après un peu de repos, nous poursuivîmes donc dans cette direction. La mer libre allait toujours s'élargissant devant nous, et à huit heures du soir nous étions revenus à notre première position sur le cap nord-est de l'Amérique. La vue du haut de la montagne nous convainquit qu'au nord et au nord-est la glace était en état de permettre d'y faire voile; mais comme il ventait trop fort pour s'y risquer la nuit, nous dressâmes nos tentes.

Le lendemain 17, pour éviter les coups de vent, nous nous réfugiâmes sur une plage à douze milles à l'ouest du cap Yorck, après une course de soixante-douze milles. Le 25 août, après une rude et fatigante navigation à la rame, pendant quelques jours, nous traversâmes le 25, à l'est, la baie de Havyboard, et là les hommes, exténués par un travail de douze heures, prirent du repos.

Le 26 août, à quatre heures du matin, et quand tout le monde dormait encore, l'homme de guet, David Wood, pensa qu'il découvrirait au large une voile et en avertit sur-le-champ le commandant Ross qui, au moyen de sa lunette, reconnut que c'était en effet un bâtiment. Tous les marins furent immédiatement hors des tentes, et l'on accourut sur la plage. Chacun discutait sur ce navire, ses

après, s
dant des
que ce r

On ne
furent la
dre tren
nous qu
trajet fu
des légèr
les direc
et s'il se
été boro
s'élever,
sud-est :
était en
vernaier

Vers
dirigeant
nœuvres
point air
et il fut
toutes v
connus j
l'un ou
nos crai
teignion

Il étai
rage des

agré, sa qualité, sa direction; et il y avait cependant des oiseaux de sinistre augure qui soutenaient que ce n'était qu'une montagne de glace.

On ne perdit toutefois pas de temps : les bateaux furent lancés, et l'on fit des signaux avec de la poudre trempée; puis complétant notre embarcation, nous quittâmes notre position à six heures. Notre trajet fut fatigant à cause des calmes passagers et des légers aires de vents qui soufflaient dans toutes les directions. Cependant nous allions au vaisseau, et s'il se fût tenu tranquille, nous aurions bientôt été bord à bord. Par malheur, une brise vint à s'élever, et alors le navire fit de toutes voiles au sud-est : ce qui fit que le bateau qui était en avant était en arrière, tandis que les deux autres gouvernaient plus à l'est, afin de le couper.

Vers dix heures nous vîmes une autre voile se dirigeant au nord, et nous crûmes à certaines manœuvres qu'on nous avait vus; mais il n'en était point ainsi, puisque le bâtiment s'éloigna bientôt, et il fut bientôt évident qu'il s'éloignait de nous à toutes voiles. C'est le plus cruel moment que je connus jamais. Deux vaisseaux étaient près de nous, l'un ou l'autre pouvait mettre un terme à toutes nos craintes et à toutes nos fatigues, et nous n'atteignions ni l'un ni l'autre !

Il était cependant nécessaire de soutenir le courage des hommes, en leur donnant de temps à

autre l'assurance que nous rejoignons ce navire ; par grand bonheur le calme s'établit , et nous gagnâmes réellement à tel point , qu'à onze heures nous vîmes ce bâtiment virer , et descendre une chaloupe qui fit force de rames vers nous.

Elle fut bientôt près de nous : le contre-maitre qui la commandait nous demanda si nous avions perdu notre vaisseau : une réponse affirmative lui ayant été faite , je demandai quel était le nom du vaisseau , en exprimant le désir d'être pris à bord. J'appris que c'était l'*Isabelle de Hull* , autrefois commandée par le capitaine Ross. Alors j'établis que j'étais précisément l'homme en question , et que mes gens étaient l'équipage de la *Victory*. Je ne doute pas que ce contre-maitre fut confondu à cette nouvelle , puisqu'il m'assura avec l'étourderie ou l'étourdissement que cause une violente surprise , que j'étais mort depuis deux années. Je le convainquis aisément que ce qui aurait dû arriver n'avait été qu'une conclusion un peu précipitée. La fourrure d'ours de chacun de nous lui aurait prouvé , avec un peu d'attention , que nous n'étions pas d'élégans baleiniers , et que cependant nos faces rasées et faméliques appartenaient à l'espèce humaine , et que nous étions des hommes et non des imposteurs. Ces explications finirent tout naturellement par une sincère félicitation , en véritable style de marin , et nous ap-

primes
dement
nous do
gleterre

Nous
fûmes p
nous ne
de mon
tés par
d'un ma

Quan
nos non
pas moi
marque
jamais
dépourv
depuis j
nos hail
mais bi
nous con
sées jusc
hommes
touraien
que nou
autres.
ehacun
étaient
il n'était

primes ensuite que *l'Isabelle* était sous le commandement du capitaine Humphrey, qui vint lui-même nous donner l'assurance que lui, comme toute l'Angleterre, nous croyait depuis long-temps perdus.

Nous fûmes salués de trois houras quand nous fûmes près du vaisseau à la longueur du câble, et nous ne fûmes pas long-temps avant d'être à bord de mon vieux bâtiment, où nous fûmes tous traités par le capitaine Humphrey avec la cordialité d'un marin.

Quand nous n'eussions pas été recommandés par nos noms et notre caractère, nous n'en aurions pas moins été en droit d'obtenir de la charité les marques d'attention que l'on nous prodiguait, car jamais on ne vit une réunion de malheureux plus dépourvus. Nos visages n'avaient point été rasés depuis je ne sais quelle époque; nous étions sales, nos haillons n'étaient point ceux de la civilisation, mais bien des lambeaux de bêtes sauvages; et si nous comparions nos yeux égarés et nos joues creusées jusqu'aux os par la faim, avec l'apparence des hommes bien vêtus et bien nourris qui nous entouraient, nous sentions pour la première fois ce que nous étions et ce que nous devions paraître aux autres. Mais bientôt le burlesque prit le dessus: chacun avait faim et avait besoin d'être repu; tous étaient en guenilles, et il leur fallait des vêtements; il n'était aucun de nous à qui une ablution ne fût

indispensable, et auquel sa barbe n'enlevât toute physionomie anglaise. Il fallait donc tout faire à la fois, se barbifier, se laver, s'habiller, manger, tout pêle-mêle : tout se confondait, et au milieu de tout cela abondaient les demandes et les réponses, les aventures de *la Victory*, les faits politiques de l'Angleterre et les nouvelles qui avaient alors quelque courte date; mais enfin tout se calma, et la nuit amena ses graves et paisibles réflexions, et sans doute, il n'est pas un homme qui n'ait exprimé sa gratitude à cette providence qui nous avait relevés d'un désespoir à vivre toujours dans le souvenir, et nous avait retirés du bord de la tombe pour nous rendre à nos amis et au monde civilisé.

Toutefois, accoutumés que nous étions à un lit froid sur la neige durcie ou le roc nu, peu d'entre nous purent dormir dans l'aisance où nous étions. Je fus contraint de quitter le lit qu'on m'avait affectueusement donné, et de m'établir pour la nuit dans une chaise.

Nous apprîmes le lendemain, du capitaine Humphrey, que *l'Isabelle*, suivie du *William-Lee*, l'autre vaisseau que nous avions en vue, avait tenté hardiment de traverser le détroit du Prince-Régent jusqu'aux îles de Léopold, dans l'espoir de trouver quelques traces de nous, plutôt que nous-mêmes; mais qu'elle avait été arrêtée aux deux tiers du chemin par un champ de glace. Nous l'avions man-

quée à l'
avait ap

C'est l'
explicati

vis, apr
une bou
avoir cé

A peir
je fus pr
mission
pôle ma

quée à l'aller, et ce n'est qu'au retour qu'elle nous avait aperçus.

C'est le 13 septembre 1833, après de nouvelles explications, que nous quittâmes le détroit de Davis, après avoir laissé à la baie de la Possession une bouteille contenant le récit de ce fait, et y avoir célébré le service divin en actions de grâces.

A peine arrivé à Londres vers la fin d'octobre, je fus présenté au Roi, et je reçus de lui la permission de lui offrir ce journal, en ajoutant au pôle magnétique le nom de *Guillaume IV*.

FIN DES VOYAGES DE ROSS.

PARRY.

VOYAGES POUR LA DÉCOUVERTE D'UN PASSAGE NORD-OUEST.

(1819-1827.)

PREMIER VOYAGE.

(1819-1820.)

Le lieutenant Parry fut appelé au commandement du vaisseau de Sa Majesté *l'Hécla*, de trois cent soixante-quinze tonneaux, le 16 janvier 1819: et le *Griper*¹, brick armé de canons du port de cent soixante tonneaux, commandé par le lieutenant Mathieu Liddon, fut en même temps placé sous ses ordres. L'objet de l'expédition était la découverte d'un passage par le nord-ouest de l'Atlantique, par la mer de Baffin, dans l'Océan Pacifique. A bord du bâtiment du lieutenant Parry, était un astronome, le capitaine Édouard Sabine, un nombre suffisant d'officiers, un maître et un contre-maître de la navigation du Groënland. Chaque individu engagé dans l'expédition devait recevoir le double de la paie ordinaire. Les bâtimens étaient appareillés en barque, mode qui est le plus favo-

¹ *To gripe* veut dire *empoigner, saisir*. Ainsi *griper* est celui qui saisit.

rable po
moins d
provisio
d'alimen
caisses d
blon, et
priées au
vaisseau
bon. On
mens ch
à chaque
et d'une
nairemen
pèce de
sortes de
rels, et
nombre
physique
rauté, le
principa
si la glac
rer le fo
s'il était
détroit d
rable. D
cas où la
impratic
détroit d

able pour la navigation dans les glaces, et exige le moins de monde pour la manœuvre. Ils étaient approvisionnés pour deux ans d'une grande quantité d'alimens frais et de soupes conservées dans des caisses de fer-blanc, d'essence de drèche et de houblon, et d'autres provisions extraordinaires appropriées aux climats froids et à un si long voyage. Les vaisseaux étaient entièrement lestés avec du charbon. On délivra une grande quantité de vêtemens chauds, et entre autres, à chaque officier et à chaque homme, une couverture de peau de loup, et d'une étoffe pareille à celle dont on couvre ordinairement les charrettes, pour se faire une espèce de tente à bord. On se munit de diverses sortes de présens pour s'assurer l'amitié des naturels, et l'on plaça, à bord de chaque bâtiment, nombre d'instrumens précieux d'astronomie et de physique. Dans les instructions officielles de l'amirauté, les vaisseaux eurent l'ordre de se diriger principalement à l'entrée du détroit de Davis; et, si la glace le permettait, ils devaient essayer d'explorer le fond de la baie de sir James Lancaster, puis, s'il était possible, la traverser pour passer dans le détroit de Behring: c'était l'hypothèse la plus favorable. D'autres instructions furent données pour le cas où la route que l'on vient de tracer se trouverait impraticable. Si l'expédition réussissait à traverser le détroit de Behring, elle devait aller droit au Kamts-

D-OUEST.

mmmande-
, de trois
ier 1819:
a port de
le lieuten-
nps placé
tait la dé-
de l'Atlan-
Pacifique.
, était un
, un nom-
n contre-
chaque in-
ecevoir le
ns étaient
plus favo-
est celui qui

chatka, et faire passer des duplicatas de tous les journaux, par l'intermédiaire du gouverneur russe à Saint-Pétersbourg, pour de là être portés à Londres. Alors l'expédition devait se diriger vers les îles Sandwich ou Canton pour s'y refaire, et enfin revenir sans perdre de temps en Angleterre. On lui enjoignit de se tenir en bonne intelligence avec tous les Esquimaux ou les Indiens qu'elle pourrait rencontrer, et on laissa au jugement du lieutenant Parry le soin de décider, sur les lieux mêmes, de l'opportunité d'hiverner sur la côte d'Amérique, pour donner suite, dans le cours de l'autre année, à ses opérations. Après avoir passé la latitude de 65 degrés nord, il devait, de temps en temps, jeter à la mer une bouteille bien cachetée, constatant la date et la hauteur à laquelle elle fut lancée. Toutes les fois que les vaisseaux aborderaient sur la côte septentrionale de l'Amérique septentrionale, on devait dresser une perche ayant un pavillon, et y enter- rer au pied une bouteille contenant un résumé des opérations et des intentions du lieutenant Parry, pour l'instruction du lieutenant Franklin qui avait été envoyé par terre, afin d'explorer cette côte à partir de l'embouchure de la rivière Coppermine, de Hearne.

Avant de commencer la narration, il peut être bon de faire remarquer que la recherche d'un pas- sage au nord-ouest de l'Atlantique à la mer du Sud, commencée sous Henri VII, fut chaudement

encour-
mais é-
suivans
teint se
sans or-
passage
laire, é-

Suiv-
la scien-
plusieu-
des plu-
le pôle
sphère
l'hiver
sur le
elle n'a
toute a
grés de

Départ.
cap Fa-
détroi-
large

Au
le Grip-
le bate-
jetèrent
bon vo-

Voire

encouragée et protégée par Élisabeth, et n'a jamais été entièrement mise de côté sous les règnes suivans : si l'expédition n'a pas complètement atteint son but, cependant on ne pourra jamais voir sans orgueil que l'honneur de la découverte d'un passage libre, de la baie de Baffin dans la mer polaire, était réservé à la marine britannique.

Suivant les instructions officielles, les intérêts de la science ne devaient pas être négligés ; et parmi plusieurs faits importans on peut citer, comme un des plus curieux, celui qui paraît démontrer que le pôle nord n'est pas le point le plus froid de l'hémisphère arctique, et que le lieu où l'expédition passa l'hiver est un des lieux les plus froids qui soient sur le globe. La position du pôle magnétique, si elle n'a pas été précisément déterminée, doit, selon toute apparence, se trouver environ par les 72 degrés de latitude et 100 de longitude ouest. ¹

Départ. On double la pointe septentrionale des Orcades. Vue du cap Farewell. Entrée dans le détroit de Davis. On remonte le détroit. Passage à la côte ouest à travers les glaces. Arrivée au large de la baie de la Possession.

Au commencement de mai 1819, *l'Hécla* et le *Griper* descendirent la rivière, remorqués par le bateau à vapeur *l'Éclipse*, et les deux bâtimens jetèrent l'ancre à la Nore. Le *Griper*, étant moins bon voilier, fut de temps à autre remorqué par

¹ Voir le second voyage du capitaine Ross.

l'Hécla, et ils doublèrent la pointe septentrionale des Orcades, à la distance de deux milles et demi, le 20 du même mois. Les plus expérimentés des maîtres de la navigation du Groënland recommandent de traverser l'Atlantique jusqu'au détroit de Davis, par la parallèle de 57 et demi ou 58 degrés, et je dirigeai notre course en conséquence. Le 30, à midi, nous commençâmes à passer sur l'espace qui est désigné comme étant la terre *submergée de Buss* sur les cartes d'Angleterre au Groënland.

Jusqu'au 15 juin, nous eûmes ensuite de mauvais temps qui nous retardèrent beaucoup; mais, le 15, une brise s'éleva dans l'est, et à midi nous vîmes à l'improviste la terre à une grande distance tout-à-fait dans le nord, et ce ne pouvait être autre chose que le cap Farewell. Cela concorde avec l'observation que font ordinairement les baleiniers, qu'ils voient toujours ce promontoire plus tôt qu'ils n'y comptent, quand ils viennent de l'est, et cette circonstance doit s'expliquer par l'effet d'un courant qui porte à l'ouest. Nous devions en être à quarante lieues au moins : il n'est nullement impossible que la terre escarpée du Groënland soit visible à une aussi grande distance; et il est bon d'observer que le ciel, en ce moment, était précisément dans l'état le plus favorable pour voir dans un grand éloignement, c'est-à-dire un peu avant

ou après
mosphère

Le 18
nous tor
que nou
après m
Au poin
prendre
de rema
dans le
n'était s
sâmes le
et au-de
Les oise
et outre
kittiwak
ques rot
des tern
sous le

Le 2
nord-ou
étant pa
titude e
gitude,
montagi
soirée,
de sable
coulait l

ou après de la pluie, et quand l'humidité de l'atmosphère en accroit la transparence.

Le 18, de bonne heure au matin, allant au nord, nous tombâmes dans le premier courant de glace que nous eussions encore rencontré, et bientôt après nous vîmes plusieurs montagnes de glace. Au point du jour l'eau avait changé de couleur pour prendre une teinte brunâtre. Nous eûmes occasion de remarquer la même chose en 1818, en entrant dans le détroit de Davis, quand aucune différence n'était sensible dans la température. Nous traversâmes le courant de glace dans une partie étroite, et au-delà nous trouvâmes la glace en amas serrés. Les oiseaux étaient plus nombreux que d'ordinaire; et outre les pétrels-fulmars, les boatswains et les kittiwakes, nous vîmes pour la première fois quelques rochis, des dovebies ou guillemots noirs, et des terns, les derniers, mieux connus des matelots sous le nom d'*hirondelle du Groënland*.

Le 21 et le 22 nous fîmes route vers l'ouest-nord-ouest dans une mer libre, et le 22, à midi, étant par 64 degrés 43 minutes 9 secondes de latitude et 66 degrés 38 minutes 25 secondes de longitude, nous vîmes dans le nord-ouest plusieurs montagnes de glace et des glaciers épars; dans la soirée, nous sondâmes à deux cents brasses, fond de sable, près d'une grosse montagne de glace, d'où coulait l'eau abondamment du côté exposé au soleil.

Le 24 nous nous dirigeâmes, autant qu'un léger vent le permettait, de manière à approcher de la terre à l'ouest, comme le prescrivaient les instructions.

Le 25, le temps étant presque calme, tous les bateaux furent envoyés à l'avant pour touer les vaisseaux vers l'ouest à travers la glace. Elle resta assez navigable jusqu'à quatre heures, quand une brise, fraîchissant de l'est, resserra la glace si rapidement, que nous eûmes à peine le temps de hisser les chaloupes avant que les vaisseaux fussent irrémissiblement pris. Le 26 nous étions par les 63 degrés 59 minutes 29 secondes de latitude, et 6 degrés 48 minutes 7 secondes de longitude, sondant cent vingt-cinq brasses, fond de sable fin.

Une grande baleine noire (et c'était la première) fut vue près des vaisseaux. Ces animaux ont l'habitude de descendre la tête en avant, déployant au-dessus de la grande fourche qui forme leur queue la surface de l'eau; mais en cette occasion la glace était si serrée, qu'elle ne permettait pas à cette baleine de descendre ainsi, et le poisson descendait la queue en avant, au grand amusement de nos matelots du Groënland.

Tant que le vent continua à souffler sur la glace de manière à la tenir compacte, les vaisseaux étaient paisibles à l'abri de la mer; mais le soir, à neuf heures, il tourna un peu à l'ouest, la glace se re-

lâcha, et
des lames
Chaque
de glace
en dang
près la
tellemen
mage. C
toute la
grand o
par l'éq
animal a
de quel
saient fi
land on
de ces c
vaisseau

Le 30
du bâti
glace q
afin de
rencont
nuâmes
Dans la
cinquan
trèmem
changé
hautes

lâcha, et nous commençâmes à éprouver les effets des lames, qui arrivaient ainsi à nous du large. Chaque vague jetait violemment les grosses masses de glace contre le gouvernail, de manière à mettre en danger un bâtiment qui eût été construit d'après la méthode ordinaire. Toutefois le nôtre était tellement fortifié, qu'il s'en tira sans aucun dommage. Cette position des vaisseaux dura pendant toute la journée du 28, et pendant ce temps, un grand ours blanc approcha du *Griper*, et fut tué par l'équipage; mais il tomba entre les glaçons. Cet animal avait probablement été alléché par l'odeur de quelques harengs saurs que les hommes faisaient frire en cet instant. Les matelots du Groënland ont l'usage de profiter de la finesse de l'odorat de ces créatures pour les attirer ainsi près de leurs vaisseaux.

Le 30, la glace commença à se détacher autour du bâtiment, et nous gouvernâmes le long de la glace qui nous conduisait dans le nord-nord-est afin de profiter de la première ouverture que nous rencontrerions, et le 1^{er} et le 2 juillet nous continuâmes notre navigation sans en découvrir aucuné. Dans la journée du 3, nous comptâmes environ cinquante montagnes de glace, dont plusieurs extrêmement fortes, et vers minuit, le vent ayant changé, une autre longue chaîne de montagnes très hautes parut dans le nord, et la vague venait s'y

briser avec une telle violence, que l'écume y jaillissait à la hauteur de plus cent pieds avec un bruit sourd, semblable à la rumeur d'un tonnerre éloigné.

Le 4, à quatre heures du matin, nous entrâmes dans une grande quantité de glaçons flottans, avec l'espérance de les traverser, mais nous y étions à peine qu'une légère brise du sud cessa, et le calme se déclara, de façon que le vaisseau fut pendant quelque temps à la merci des vagues qui nous poussaient rapidement vers les montagnes. Tous les bateaux allèrent à l'avant, et l'on fit un signal au *Griper* pour qu'il n'entrât pas dans la glace. Après deux heures d'un rude travail nous réussîmes à remettre l'*Hécla* dans la mer libre, et assez loin des montagnes qu'il est très périlleux d'approcher, quand la mer est grosse. A midi, nous étions par 66 degrés 50 minutes 47 secondes de latitude, et 57 degrés 7 minutes 56 secondes de longitude, par conséquent, au milieu de la partie la plus resserrée du détroit de Davis qui, là, n'a pas plus de cinquante lieues en travers.

Le 5, il fut nécessaire de traverser quelques courans de glace très pressés, afin d'éviter la perte de temps en les doublant vers l'est, et le 6, ayant vu un troupeau de chevaux de mer sur un glaçon, nous réussîmes à en tuer un. Ces animaux sont ordinairement entassés comme des cochons-d'Inde, les uns sur les autres, et sont d'une familiarité si

stupide.
à quelq
dérangé
confusio
preuve
mal que
dant dix
vaisseau
pas, ap
pendant
avait pe
cœur. O
dans de
l'hiver.

La gl
pénétrer
nous di
vant la
brouilla
nécessai
nombre
même p
sidérable
de glace
pour me
mer cal

Un g
ceau de

stupide. qu'ils laissent un bateau approcher d'eux à quelques pas sans bouger. Quand enfin ils sont dérangés, ils se jettent à la mer dans une extrême confusion. Il peut être bon de rapporter, comme preuve de la ténacité de vie du walrus, que l'animal que nous avions tué lutta violemment pendant dix minutes après avoir été atteint, et tira le vaisseau à la remorque l'espace de vingt ou trente pas, après quoi le fer du harpon rompit, et cependant l'examen fit découvrir que le dard de fer avait percé de part en part les deux oreillettes du cœur. On mit une grande quantité de sa graisse dans des caisses, pour suppléer à l'huile pendant l'hiver.

La glace était si serrée qu'il fut impossible de pénétrer à l'ouest, et il ne restait rien à faire qu'à nous diriger au nord le mieux possible, en suivant la glace jusqu'au 10, jour où survint un brouillard épais qui nous rendit les précautions très nécessaires, car nous avions près de nous un grand nombre de montagnes de glace. Toutefois, il y a même par le plus épais brouillard, un reflet considérable de clarté, que jettent ces immenses blocs de glace, et qui est en général visible d'assez loin pour mettre le navigateur attentif, s'il est dans une mer calme, à même d'éviter tout contact.

Un grand ours ayant été aperçu sur un morceau de glace près duquel nous passions, on dépê-

cha une chaloupe à sa poursuite, et nos gens réussirent à le tuer, puis à le remorquer à bord. Comme ces animaux plongent tout aussitôt qu'ils sont mortellement blessés, il faut quelque dextérité pour s'assurer d'eux, en leur jetant d'abord une corde autour du cou; et beaucoup de matelots du Groënland sont très habiles à cette manœuvre. Le meilleur instrument pour attaquer les ours est la pique d'abordage.

Le 16, nous passâmes près du *Brunswick*, baleinier de Hull qui allait au sud. Le maître apprit au lieutenant Liddon qu'il avait laissé, le 11, une flotte considérable de bâtimens pêcheurs, vers les 74 degrés où ils étaient dans l'impossibilité de pousser plus loin au nord. Nous avons été arrêtés de la même manière et à la même hauteur, dans le voyage de 1818, ce qui rend probable qu'à cette époque de l'année, le même obstacle doit se rencontrer par cette latitude. L'expérience annuelle des baleiniers a, en effet, démontré que la facilité avec laquelle un vaisseau peut faire voile dans le détroit de Davis dépend entièrement de l'époque de l'année à laquelle a lieu la tentative. Pendant la première quinzaine de juin, il est rarement possible d'aller de beaucoup au-delà de l'île de Disco, ou des 69—70 degrés de latitude. Vers le 20 de ce mois, les vaisseaux s'élèvent généralement jusqu'à cette grande ouverture connue sous le nom de

Baie nor
met, nor
trer jusq
ment au
moment
jour en
si l'on n
que poss
vue la c
croire qu
détroit
ou 75 d
fait des
jusqu'à c

Le 17,
glace jus
fimes no
on en t
champs
dissipa d
nous ne
glace. N
l'est, de
les vaisse
actuelle.
bord, q
connaître
aimantée

Baie nord-est, et à la fin de juin, la glace leur permet, non toutefois sans de grands efforts, de pénétrer jusqu'aux trois îles de Baffin, qui sont précisément au-delà des 74 degrés de latitude. Depuis ce moment jusqu'à la fin d'août, la glace présente de jour en jour des obstacles moindres, de sorte que, si l'on n'a d'autre objet que de monter aussi haut que possible dans la baie de Baffin, sans avoir en vue la capture des baleines, il y a toute raison de croire qu'un bâtiment, entrant le 1^{er} juillet dans le détroit de Davis, peut gagner la latitude de 74 ou 75 degrés, sans éprouver aucun retard du fait des glaces, et peut-être même sans voir terre jusqu'à ce qu'il touche à des latitudes élevées.

Le 17, nous étant serrés près d'un petit champ de glace jusqu'à ce que le temps s'éclaircît, nous y fîmes notre provision d'eau : pendant les mois d'été on en trouve en abondance dans les creux des champs et des montagnes de glace. Le brouillard se dissipa dans la soirée : nous reconnûmes alors que nous ne pouvions avancer davantage à travers la glace. Nous fûmes donc obligés de retourner à l'est, de peur qu'un changement de vent ne surprît les vaisseaux et ne les emprisonnât dans la situation actuelle. Nous fîmes, toutefois, avant de virer de bord, quelques observations sur la glace pour reconnaître la variation et la déclinaison de l'aiguille aimantée. La première était de 80 degrés 55 minu-

tes 27 secondes ouest, et la dernière de 84 degrés 14 minutes 9 secondes.

Le 18, nous fûmes retardés par un épais brouillard et un courant de glace que nous mîmes cinq heures à traverser. Dans la matinée du 29, le temps s'étant éclairci, nous découvrîmes la terre nommée par Davis *Hope-Sanderson* et *les îles des Femmes*, et du haut du nid de corbeau, je comptai quarante-huit montagnes de glace sans les petites. Nous fîmes voile immédiatement à l'ouest pour profiter de la première eau libre que nous eussions depuis quatorze jours. Ayant alors atteint les 73 degrés de latitude sans voir dans la glace une seule ouverture, et ne voulant pas accroître la distance où nous nous trouvions du détroit de Lancaster, en poussant plus avant dans le nord, je pris le parti de rentrer dans la glace et de tenter de nous frayer un passage pour gagner la mer libre, que l'expérience du premier voyage me faisait supposer devoir exister sur la côte ouest de la baie de Baffin. Enfin, après une navigation toute périlleuse, tantôt sciant la glace, tantôt nous remorquant, nous nous trouvâmes le 31, aller droit au cap Byam-Martin, et découvrîmes bientôt le pavillon qui avait été arboré sur le mont de la Possession, lors de la première expédition. Cet objet, bien qu'insignifiant en lui-même, attira tout le monde sur le pont pour le voir et le saluer comme une vieille

connaiss
vâmes d
jetés, et
sable qu
qu'après
sable qu
ces mass
reilles q
Kaltusac
rie, peu
gine.

La ter
baie de
une pen
découve
au nord
les mon
au-dessu
Le lit de
quelque
largeur,
de quar
tenait à
C'est là
gions po
ravines
tion ann
d'années

connaissance. Nous descendîmes à terre et y trouvâmes de gros blocs de glace que la marée y avait jetés, et que la mer avait tellement couverts de sable que nous ne pûmes y reconnaître la glace qu'après en avoir retiré une grande quantité du sable qui la masquait. La situation et l'aspect de ces masses nous donna à penser que les masses pareilles que l'on trouve sous terre aux lieux nommés *Kaltusac*, dans les îles voisines de la côte de Sibérie, peuvent y avoir été ainsi déposées dans l'origine.

La terre qui est immédiatement au revers de la baie de la Possession s'élève du bord de la mer en une pente douce qui présente un espace vaste et découvert de terrain bas, flanqué de montagnes au nord et au sud. Dans cette vallée et même sur les montagnes hautes de six ou sept cents pieds au-dessus de la mer, il y avait à peine de la neige. Le lit de la rivière qui serpente dans la vallée a, en quelques endroits, plusieurs centaines de pas de largeur, et sa profondeur est, sur certains points, de quarante pieds; mais la quantité d'eau qu'il contenait à cette époque était extrêmement faible. C'est là un trait commun à chaque contrée des régions polaires où nous avons débarqué, les lits des ravines étant probablement formés par la dissolution annuelle de la neige, pendant une longue suite d'années.

Quelques morceaux d'écorce de bouleau ayant été recueillis dans le lit de cette rivière en 1818, ce qui avait fait supposer qu'il y avait du bois dans l'intérieur. Je donnai à M. Fisher l'ordre de mettre une heure ou deux à remonter le lit, pour s'assurer de ce point; mais il revint après avoir fait trois ou quatre milles sans avoir découvert la moindre indication d'un pays boisé. Ce qui expliquait peut-être suffisamment l'écorce de bouleau, c'est qu'il trouva, à la distance d'un quart de mille de la mer, un morceau d'os de baleine, long de deux pieds dix pouces, ayant deux pouces de largeur, et nombre de trous circulaires très proprement et très régulièrement faits sur un de ses bords, et qui avait sans doute fait partie d'un traîneau d'Esquimau. Cet os de la baleine devait être là depuis quatre ou cinq ans. Aucune tribu d'Esquimaux n'avait visité ce lieu depuis 1818 : ce fait était évident, puisque le pavillon que nous avions alors arboré n'avait pas été touché. M. Fisher trouva chaque partie de la vallée, jusqu'au bout de son excursion, entièrement libre de neige, et il est probable qu'il n'en était pas tombé depuis notre visite une grande quantité : le fait suivant pourrait le faire croire. M. Fisher n'était pas très loin encore quand, à sa grande surprise, il aperçut des traces de pas d'homme sur les bords de la rivière : et elles paraissaient si fraîches, qu'il imagina d'a-

bord de
rels; ma
les mare
auparav

Les s
nard, u
des alou
y aperç
d'ours e
sans do
touffes
tout dan
server l
effet, l'
diverses
solés.

En ap
remarqu
verdâtre
rivage;
nous ne
brasses

Après
tâmes à
caster; n
progrès
lents. La
d'une m

bord devoir les attribuer à quelques-uns des naturels; mais, à l'examen, ils reconnurent positivement les marques qu'y avait laissées un soulier onze mois auparavant.

Les seuls animaux que nous vîmes furent un renard, un corbeau, quelques pluviers à collier, des alouettes de neige et une abeille sauvage. On y aperçut aussi sur la terre moite quelques pas d'ours et d'un animal à pied fourchu, un renne sans doute. On rencontre dans cette vallée des touffes considérables de mousse et de gazon, surtout dans les portions qui sont de nature à conserver l'eau que produit la fonte des neiges. En effet, l'humidité paraît suffire à la végétation de diverses plantes que l'on trouve dans ces pays désolés.

En approchant de la baie de la Possession, nous remarquâmes que la couleur de l'eau tournait au verdâtre, à la distance de deux milles et demi du rivage; mais il n'y avait pas apparence d'écueil, et nous ne trouvâmes pas le fond avec soixante-dix brasses de sonde.

Après avoir fini nos observations, nous remontâmes à bord et fîmes voile vers le détroit de Lancaster; mais le vent soufflant toujours de l'ouest, les progrès du navire dans cette direction étaient très lents. La mer était entièrement libre, à l'exception d'une montagne de glace isolée et de deux courans,

qui toutefois ne nous opposèrent que peu d'obstacles.

Entrée dans le détroit de Lancaster. Passage interrompu à l'ouest. Découverte et exploration de la baie du Prince-Régent. Les glaces empêchent les progrès au sud. Retour au nord. On passe le détroit de Barrow. Entrée dans la mer polaire.

Nous allions entrer dans ce grand détroit ou golfe, qui a obtenu un haut degré de célébrité, et qui était pour nous spécialement intéressant, comme le point sur lequel nos instructions attireraient notre examen le plus attentif; je puis même ajouter ce qui était, je crois, l'opinion de nous tous, c'est que sur ce point du voyage devait se décider le succès ou la mauvaise fortune de l'expédition. On peut donc concevoir combien était grande notre anxiété en voyant la constance du vent d'ouest qui, le 1^{er} août, descendait avec une grosse mer du détroit de Lancaster, et nous empêchait tout-à-fait d'avancer. On vit dans le cours de cette journée plusieurs baleines, et le maître observa que c'était la seule partie de la baie de Baffin où l'on en vit de jeunes; car une source d'étonnement pour tous les baleiniers, c'est qu'ils rencontrent rarement, ou, pour mieux dire, ne voient jamais de jeunes baleines dans cette pêcherie, comme dans les mers du Spitzberg. *Le Griper* étant beaucoup plus lent voilier que *l'Hécla*, je lui assignai un lieu de rendez-vous pour nous rejoindre; et je lui fixai le méridien de

85 degrés
la soirée
détroit

Le ci
la pren
détroit.
sud, c'
tièreme
inférieur
coup m
n'avait
nous, s
quaran

Nous
favorise
temps
voiles d
est plus
haletan
que, po
rapidem
l'après-
un obse
verti pa
tous les
ports c
nos plu
Étant

85 degrés ouest, puis je fis force de voiles, et dans la soirée nous aperçûmes la côte occidentale du détroit à travers les nuages qui la voilaient.

Le ciel étant clair le 2 au soir, nous eûmes pour la première fois la vue distincte des deux côtés du détroit, dont le caractère était tout différent. Au sud, c'étaient des montagnes hautes et à pic, entièrement revêtues de neige, hormis sur les parties inférieures : le profil du rivage nord était beaucoup moins heurtés comparativement à l'autre, et n'avait que peu de neige. La mer s'ouvrait devant nous, sans glace et sans terre. Nous vîmes plus de quarante baleines noires.

Nous fîmes peu de chemin le 3, mais enfin, étant favorisés par un vent d'est que nous avions longtemps attendu impatiemment, nous mîmes toutes voiles dehors pour porter rapidement à l'ouest. Il est plus facile d'imaginer que de décrire l'anxiété haletante qui était visible sur tous les visages, tandis que, poussés par une bonne brise, nous remontions rapidement le détroit : les mâts furent pendant toute l'après-midi couverts d'officiers et d'hommes, et un observateur indifférent eût été grandement diverti par l'empressement avec lequel étaient reçus tous les rapports descendus du *nid de corbeau*, rapports conformes jusqu'alors, et sans exception, à nos plus ardentes espérances.

Étant par le travers du cap Castlereagh, entre

quatre et six heures du soir, nous vîmes une terre plus éloignée s'ouvrir à l'ouest de ce cap, entre lequel et la terre nouvellement aperçue nous vîmes une baie que je nommai *baie de Nary-Board*. Toutefois, comme notre affaire nous menait à l'ouest et non au sud, nous eûmes au bout de quelques heures perdu de vue cette baie.

Pendant ce temps, la terre, sur la rive opposée, s'était ouverte au nord et à l'ouest du cap Warrender ; plusieurs promontoires étaient remarquables, et entre autres un, le plus au nord, auquel je donnai le nom du capitaine Nicolas Lechmire-Pateshall. La vaste baie où s'étend le cap Pateshall, et qui, à la distance où nous passâmes, nous parut longue et détachée sur plusieurs points, fut nommée *baie Croker*. J'ai appelé *baie* cette large ouverture, bien que la vitesse de notre course ne nous ait pas permis de déterminer la continuité absolue de la terre au fond : il n'est toutefois aucunement improbable que l'on puisse un jour trouver dans ce lieu un passage du détroit de Lancaster à la mer du nord. Le cap qui est à l'ouest de la baie de Croker reçut le nom d'*Everard-Home*.

Notre course était à l'ouest, et le vent continuant toujours à fraîchir, nous eûmes bientôt perdu de vue *le Griper*. La seule glace visible consistait alors en quelques grosses montagnes que la mer battait violemment. Nous attendîmes enfin *le Griper*, et

quand il reprîmes le pont et rochers sans para je nomm à l'est d *Brooking*

A sept le mérid rendez-v par la la condes n de longit ouvertur *Burnet*, cette par aspect, le de masse bas et te autant d intervalles

Après heure p l'ouest to cap nom terminer

quand il fut à quelques milles de nous, le 4, nous reprîmes notre course. A trois heures et demie du matin, le lieutenant Buchey qui m'avait relevé sur le pont découvrit, du nid de corbeau, un banc de rochers au nord, sur lequel brisait la mer. Ces brisans paraissaient directement au large d'un cap que je nommai *Bullen*, et qui se trouve immédiatement à l'est d'une baie à laquelle je donnai le nom de *Brooking-Cuming*.

A sept heures, le *Griper* nous ayant rejoints vers le méridien de 85 degrés, lieu assigné pour le rendez-vous, nous portâmes à l'ouest. A midi, étant par la latitude de 74 degrés 15 minutes 53 secondes nord, et 86 degrés 30 minutes 30 secondes de longitude, nous nous trouvâmes près de deux ouvertures dont la plus à l'est fut nommée *baie de Burnet*, l'autre *baie de Stratton*. Les falaises de cette partie de la côte présentent un très singulier aspect, les couches étant horizontales, avec nombre de masses de rocs régulières en saillie, larges au bas et terminées en pointe, et qui ressemblent à autant d'arcs-boutans que l'art aurait élevés à intervalles égaux.

Après nous être tenus en panne pendant une heure pour attendre le *Griper*, nous portâmes à l'ouest toujours, et nous découvrîmes bientôt un cap nommé dans la suite *cap Felfoot*, qui paraissait terminer cette côte; et comme la brume, qui ré-

gnait encore dans le sud, nous empêchait de voir aucune terre à ce point de l'horizon, et que la mer était aussi libre de glaces que toute autre partie de l'Atlantique, nous commençâmes à nous flatter d'être entrés très facilement dans la mer polaire, et quelques-uns des plus ardents d'entre nous avaient déjà calculé le gisement et la distance du cap Glacé (*icy*) comme un objet d'une exécution peu difficile et aussi peu improbable. Cette riante perspective devint plus saisissante encore par ce fait que la mer avait repris sa véritable couleur d'océan, et que de longues vagues venaient du sud et de l'est : à six heures du soir, cependant on annonça que l'on voyait terre à l'avant. Le désappointement et l'anxiété que produisit cette nouvelle sur chaque figure ne furent que trop visibles, jusqu'au moment où l'on reconnut, de plus près, que cette terre n'était qu'une île de peu d'étendue, et que de chaque côté l'horizon reparaissait illimité sur plusieurs points de la boussole. On découvrit aussi au-delà du cap de Felfoot d'autres terres, et immédiatement à l'ouest du cap une baie large et profonde, à laquelle je donnai le nom de *Maxwell*; mais à huit heures du soir, et par un temps brumeux, nous entrâmes dans des glaces qui allaient à peu près à un demi-mille à l'ouest de nous, se joindre à un corps compact et impénétrable de petits champs de glace, disposés en travers du dé-

troit for
baie de
nord ass
glaces, d
considér
sud de la
d'îles du
ces îles,
quait un
glace éc
présent
passage
la premi
nombre.
étaient é

Tant q
coup de
dans les
des bale
vaisseau
leurs gar
les appr
ger. M. F
de dix-h
qu'il les
un cri ai
monica
l'on ent

troit formé par l'île et la pointe occidentale de la baie de Maxwell. Nous gouvernâmes alors dans le nord assez à temps pour éviter d'être pris par les glaces, dont les bords étaient battus par un remous considérable. Nous découvrîmes une seconde île au sud de la première, et je donnai aux deux le nom d'*îles du Prince-Léopold*. Immédiatement à l'est de ces îles, le ciel avait un vif reflet d'eau, qui indiquait un vaste espace de mer libre, mais un *ciel de glace éclatant* dans l'ouest nous laissait pour le présent peu d'espérance que nous trouverions un passage dans la direction désirée : nous vîmes pour la première fois des baleines blanches en grand nombre. Les *pétrels*, les *guillemots* et les *kittiwakes* étaient également nombreux près de la glace.

Tant que dura le temps calme et brumeux, beaucoup de nos officiers et de nos hommes s'amusèrent dans les bateaux à chercher à tuer quelques-unes des baleines blanches qui nageaient autour des vaisseaux; mais ces animaux sont tellement sur leurs gardes, qu'ils laissaient à peine les chaloupes les approcher à trente ou quarante pas sans plonger. M. Fisher les décrivit comme ayant en général de dix-huit à vingt pieds de long, et nous assura qu'il les avait à plusieurs reprises entendues pousser un cri aigu sonore, assez semblable au son de l'harmonica mal joué. Il avait de plus remarqué que l'on entend plus distinctement ce son quand les

baléines sont directement sous les bateaux, fût-ce même à quelques pieds, et qu'il cesse tout-à-coup quand l'animal est à la surface. Nous vîmes aussi pour la première fois un ou deux bancs de narwhals, que les matelots nomment *licornes de mer*.

Une brise ferme de l'ouest-nord-ouest s'étant déclarée dans l'après-midi, les vaisseaux firent voile au nord jusqu'à ce qu'il nous fût bien démontré que, dans ce moment, il n'y avait point de passage possible à l'ouest, entre la glace et la terre. Le ciel étant alors devenu clair, nous aperçûmes au sud un grand espace ouvert, où aucune terre n'était visible, et nous gouvernâmes vers cette ouverture au-dessus de laquelle il y avait un *ciel d'eau* très sombre. Le vent tomba encore au bout de quelques heures, de façon que le 6, à midi, nous étions encore vis-à-vis des îles du Prince-Léopold qui étaient tellement entourées de glace, que nous ne pouvions en approcher plus près de quatre ou cinq milles.

Pendant ce calme, les chaloupes de l'*Hécla* allèrent ramasser de la glace pour l'apporter à bord afin de faire de l'eau. Quand on se sert de celle qui provient des glaçons flottans, une précaution est nécessaire avant de la faire fondre pour s'en servir, c'est de laisser égoutter l'eau salée. Une de nos chaloupes fut renversée par la chute d'une masse de glace que les hommes brisaient, mais par bonheur il n'en résulta aucun accident.

Une br
soirée, et
gouvernâ
sible au s
dans une
dix lieues
laquelle o
promonto
entrée fu
au sud-es
pings.

A parti
détroit de
irrégulari
portait le
qu'avec u
dans l'oue
niers deu
donner le
la variati
nous allio
évidente,
chions de
pourquoi
les besoin
les habita
inutile, et
charpent

Une brise du nord-nord-ouest s'éleva dans la soirée, et le *Griper* étant prêt à faire voile, nous gouvernâmes au sud. La terre qui devint alors visible au sud-est nous fit voir que nous entrions dans une grande ouverture, n'ayant pas moins de dix lieues de large à l'entrée, et dans le centre de laquelle on ne pouvait distinguer aucune terre. Le promontoire qui forme la pointe ouest de cette entrée fut nommée *cap Clarence*, et un autre, au sud-est de celui-ci, reçut le nom de *cap Sippings*.

A partir du moment où nous entrâmes dans le détroit de Lancaster, la boussole se ralentit, et les irrégularités produites par l'attraction du fer que portait le vaisseau s'accrurent très rapidement, bien qu'avec uniformité, à mesure que nous avancions dans l'ouest. Ce fut à tel point que, pendant ces derniers deux jours, nous fûmes contraints d'abandonner les observations ordinaires pour déterminer la variation de l'aiguille à bord des navires. Plus nous allions au sud, plus cette irrégularité devenait évidente, ce qui donnait à penser que nous approchions déjà beaucoup du pôle magnétique. C'est pourquoi on cessa de consulter les boussoles pour les besoins de la navigation, et quelques jours après, les habitacles furent retirés, comme un embarras inutile, et transportés du pont dans le magasin du charpentier, où ils restèrent jusqu'à la fin de la

saison. On descendit pour faire des observations magnétiques sur le rivage oriental, et les officiers me dépeignirent ce site comme le plus désolé de tous ceux où ils avaient mis pied à terre dans ces régions. Il y a à peine apparence de végétation, hormis çà et là une petite touffe d'herbe rabougrie, et une ou deux espèces de saxifrage et de pavot, bien que la terre fût si humide en beaucoup d'endroits qu'ils y pouvaient à peine marcher. A une courte distance de la mer, le lieutenant Hoppner découvrit une grosse pierre ferrugineuse qui attirait l'aimant avec beaucoup d'énergie. On ne vit aucune trace d'habitans sur cette partie de la côte, mais on y trouva quelques vertèbres d'une baleine qu'y avaient apparemment apportée des ours dont on voyait les pas sur le sol moite. Il n'y avait pas d'autres oiseaux que des ptarmigans et des alouettes de neige.

Aussitôt que les chaloupes furent remontées à bord, nous nous portâmes au sud, suivant le bord de la glace qui nous conduisait de plus en plus au rivage oriental, de sorte qu'à minuit le canal dans lequel nous naviguions était réduit à une largeur d'environ cinq milles. La couleur de l'eau était devenue d'un vert léger, à cette distance du rivage. Le ciel avait pris une magnifique sérénité, et le soleil, pour la seconde fois à nos yeux dans cette saison, s'était à peine plongé au-dessous

de l'horizon.
bout de q

Un ciel
l'espoir q
sant dans
vions, su
mençait à
qui pren
heures d
allait abo
de nous,
de la côte
nom de c

Nous é
venue. La
corbeau é
rizon occ
plètement
épais et é
terre n'é
à l'autre
vif et éb
allait tou
n'apercev
partie le
teur la p
de dix or
Nous a

de l'horizon septentrional, qu'il avait reparu au bout de quelques minutes.

Un ciel sombre, au sud-ouest, nous avait donné l'espoir que nous trouverions un passage conduisant dans l'ouest au sud de la glace que nous suivions, surtout quand nous vîmes que la baie commençait à s'élargir considérablement devant nous, qui prenions cette direction; mais le 8, à trois heures du matin, nous découvrîmes que la glace allait aboutir droit à une pointe de terre au sud-est de nous, et qui paraissait fermer l'extrémité sud de la côte est. A cette pointe extrême je donnai le nom de *cap Kater*.

Nous éprouvâmes bientôt une grande déconvenue. La vue que nous avions du haut du nid de corbeau était de très mauvais augure; car tout l'horizon occidental, du nord au sud-est, était complètement couvert de glace, composée de glaciers épais et étendus, au-delà desquels aucun indice de terre n'était visible; au contraire, d'un rivage à l'autre, s'étendait sur le ciel un reflet de glace vif et éblouissant. La côte occidentale de la baie allait toujours fuyant à l'ouest et au sud-ouest; on n'apercevait aucune terre, bien que dans cette partie le ciel fût si clair que la terre, de la hauteur la plus ordinaire, eût été visible à la distance de dix ou douze lieues.

Nous avions vis-à-vis de nous une baie, que je

nommai *Fitz-Gerald*, et une chaloupe de chaque bâtiment fut envoyée pour l'explorer; mais approchant, elles reconnurent qu'elle était encombrée de glace, au point d'empêcher toute barque d'atterrir. Comme la saison avançait rapidement vers son terme, je résolus de revenir au nord, sans perdre de temps, avec l'espoir de trouver le canal qui séparait les îles du Prince-Léopold de la baie de Maxwell, plus libre de glaces que quand je le quittai. Dans ce cas, il y avait peu à douter que nous trouvassions un passage dans l'ouest.

La distance que nous parcourûmes, au sud de cette baie, avait été de cent vingt milles, le cap Kater étant, suivant nos observations, par les 71 degrés 58 minutes 30 secondes de latitude, et 90 degrés 3 minutes 45 secondes de longitude. Comme nous retournions au nord avec une brise faible, mais favorable, nous trouvâmes que la glace s'était rapprochée de la côte et de la baie, laissant un canal beaucoup plus étroit que celui par lequel nous étions entrés.

Le matin du 12, nous étions ancrés à un glaçon quand une brise s'éleva du nord; mais le temps fut tellement brumeux pendant quelques heures, que nous ne savions dans quelle direction ce vent soufflait. Dès que le brouillard se dissipa, nous découvrîmes que le glaçon auquel nous étions à l'ancre descendait avec vitesse contre un autre bloc de glace

au vent, et
seaux ent
nord avec
ouverture
comme p
entre cet
nication,
come, soi
l'autre ét
faisante.

Le 18,
une ouver
vent sur
mai port
points, à
Des fragm
d'en haut
étendue,
qui, à un
sant, for
l'embouch
lieu est,
vu, le sol
ceaux de
nous ne v
d'un mill
le bord d
ramassan

au vent, nous menaçant ainsi de prendre les vaisseaux entre eux deux. Nous fîmes donc voile au nord avec difficulté. Nous nommâmes cette grande ouverture la *baie du Prince-Régent*, et je regarde comme probable que quelque jour on ouvrira, entre cette baie et la baie d'Hudson, une communication, soit par celle de sir Thomas-Rowe's-Wellcome, soit par la baie Repulse, qui n'ont ni l'une ni l'autre été encore examinées d'une manière satisfaisante.

Le 18, le temps étant très beau, j'allai explorer une ouverture dans la côte est. Les falaises qui s'élèvent sur le rivage sud de cette baie, que je nommai *port Bowen*, ressemblent, en beaucoup de points, à des tours et à des remparts en ruines. Des fragmens de rochers tombaient constamment d'en haut. A l'entrée de la baie est une terre basse étendue, coupée par de nombreux ruisseaux, et qui, à une courte distance de la plage, se réunissant, forment une rivière profonde et rapide, à l'embouchure de laquelle nous primes terre. Ce lieu est, je crois, le plus stérile que j'aie jamais vu, le sol étant entièrement couvert de petits morceaux de pierre calcaire en feuilles, sur laquelle nous ne vîmes pas de végétation pendant un trajet d'un mille que je fis avec M. Ross, en remontant le bord de la rivière. Parmi ces fragmens, nous ramassâmes un morceau de pierre calcaire sur le-

quel était l'empreinte d'un coquillage fossile. Nous vîmes un grand nombre de jeunes guillemots noirs et une volée de canards, que nous supposâmes être de l'espèce eider. La latitude observée sur ce point était de 73 degrés 12 minutes 11 secondes, et la longitude 89 degrés 2 minutes 8 secondes. A trois quarts de mille du port Bowen, est une autre petite baie que nous n'eûmes pas le temps d'examiner.

Nous étions depuis peu de temps de retour à bord, quand une brise légère du sud nous mit à même de gouverner vers les îles du Prince-Léopold, que toutefois nous rencontrâmes plus encombrées de glace qu'auparavant. Les narwhals y étaient très nombreux. Ces animaux paraissent prendre plaisir à tenir leur dos à l'air, au-dessus de la surface de l'eau, de la même façon que la baleine; mais pendant beaucoup plus de temps; et nous eûmes bien souvent lieu de remarquer leurs cornes droites et entièrement immobiles pendant plusieurs minutes. A trois ou quatre milles du port Bowen, je découvris une autre ouverture ayant l'apparence d'un port, avec une île près de l'entrée, et je donnai à cette anse le nom de *Jackson*.

Le 14, le 15 et le 16, nous fûmes retenus par les glaces; et le 17, nous eûmes une brise fraîche du sud-sud-ouest, avec un brouillard si épais, qu'en dépit de la plus incessante attention sur les voiles et le gouvernail, les vaisseaux recevaient

constam
éparses
l'état act
guer asso
éclairci
première
pointe n
Régent,

Le 18.

dais de
des chalc
per une
de lui, et
et quarar
tiré à el
harpon s
ainsi sau
gagner s
nage des
nâmes d
ques heu
glace, no
côte. On
lire et éc

Le ven
une viol
se comb
l'étroit e

île. Nous
ots noirs
âmes être
ce point
es, et la
s. A trois
tre petite
miner.

retour à
ous mit à
ince-Léo-
plus en-
arwhals y
paraissent
au-dessus
on que la
temps; et
quer leurs
s pendant
es du port
ure ayant
s de l'en-
Jackson.

tenus par
se fraîche
si épais,
on sur les
recevaient

constamment des chocs violens, des masses de glace éparses dont la mer était couverte, et que, dans l'état actuel de l'atmosphère, on ne pouvait distinguer assez à temps pour les éviter. Le ciel s'étant éclairci dans l'après-midi, nous vîmes, pour la première fois, un promontoire renflé qui forme la pointe nord-est de l'entrée de la baie du Prince-Régent, et je lui donnai le nom de *cap York*.

Le 18, M. Crawford, le contre-maitre groënlandais de l'*Hécla*, poursuivant un harwhal avec une des chaloupes, ne put résister à la tentation de frapper une belle baleine noire qui se leva tout auprès de lui, et qui entraîna bientôt deux lignes de cent et quarante brasses chacune, quand, après avoir tiré à elle le bateau pendant quelque temps, le harpon se retira par bonheur, et nos lignes furent ainsi sauvées. Comme il n'y avait aucune chance de gagner seulement un mille à l'ouest dans le voisinage des îles du Prince-Léopold, nous nous retournâmes du côté du nord, et après avoir lutté quelques heures contre des glaçons et des courans de glace, nous arrivâmes à l'eau libre près de cette côte. On avait assez de jour à minuit pour pouvoir lire et écrire dans la cabine.

Le vent et la grosse mer s'accrurent le 19 avec une violente chute de neige, et ces circonstances, se combinant avec l'inutilité de nos boussoles et l'étroit espace dans lequel nous nous faisons jour

entre la glace et la terre, rendit notre situation très pénible pendant plusieurs heures. Nous louvoyâmes toute la journée, et dans le cours de l'après-midi nous nous trouvâmes vis-à-vis d'une anse à laquelle je donnai le nom de *Hobhouse*.

Le matin du 20, nous nous trouvions au large de la baie de Straton, et nous pûmes porter à l'ouest en suivant le rivage. La structure de ces côtes est particulièrement frappante aux environs du cap Fellfoot, où les couches horizontales ressemblent beaucoup à deux rangées de batteries parallèles, placées à intervalles réguliers du haut au bas de la falaise, et c'est un aspect grand et imposant. Je donnai le nom de *Herschell* à un promontoire remarquable sur la côte ouest.

Le 21 nous n'avions plus rien pour arrêter notre marche que le défaut de vent, car la grande ouverture où nous étions venus de la baie de Baffin était maintenant si complètement dégagée de glace qu'il était impossible de penser qu'elle fit partie de cette même mer couverte, un jour ou deux auparavant, jusqu'aux dernières limites du regard. Dans la matinée, étant au large d'un promontoire que je nommai *Hurd*, nous retirâmes de la mer un petit morceau de bois qui paraissait avoir été le bout de la rame d'une chaloupe, et il s'en suivit la conclusion toute naturelle qu'il y avait eu dans ces parages un bâtiment avant nous : nous n'étions donc

pas en
couvert
guions !
d'autres
nous di
quinze j
pelât ex
dit fut s
nous n'é
douze li
au nord
baie Rig

A neu
rement
ques nu
chaîne d
quâmes
brume t
pour no
baie que
est fut n
ouest, q
Ricketts.
terre en
Caswall.
sud, ma
côté, nou
tinuité d

pas en droit de prétendre aux honneurs de la découverte de cette partie de la mer où nous naviguions ! Tout à coup, cette induction et beaucoup d'autres furent coupées court par un matelot qui nous dit avoir jeté cet objet à la mer il y avait quinze jours. Je ne pus parvenir à ce qu'il se rappelât exactement le jour précis, mais ce qu'il en dit fut suffisant pour me donner la conviction que nous n'étions pas, à cette époque, à plus de dix ou douze lieues de notre situation actuelle. Une baie, au nord et à l'ouest du cap Hurd, reçut le nom de *baie Rigby*.

A neuf heures de l'après-midi, le vent étant légèrement du nord, avec un ciel brumeux et quelques nuages, on hissa au haut du grand mât la chaîne de l'électromètre ; mais nous n'y remarquâmes aucun effet sensible. Avec la nuit vint une brume très épaisse, qui le lendemain se dissipa assez pour nous permettre de voir vis-à-vis de nous une baie que nous nommâmes *Radstock*, dont la pointe est fut nommée le *cap Eardley-Wilmot*, et la pointe ouest, qui formait un promontoire renflé, le *cap Ricketts*. Au centre de la baie de Radstock est une terre en forme d'île, qui reçut le nom de *Tour-de-Caswall*. Nous entrevîmes aussi d'autres terres au sud, mais le brouillard tendu sur l'horizon, de ce côté, nous empêcha de déterminer s'il y avait continuité de terre à l'ouest du cap Clarence. Immé-

diatement à l'ouest de nous, nous découvrîmes encore des terres, ce qui renouvela vivement notre appréhension de ne point trouver de passage pour entrer dans la mer polaire. A l'ouest du cap Ricketts, est une ouverture considérable que je nommai *baie de Gaswyne*. La pointe orientale de cette baie reçut le nom *Riley*, et une île située vis-à-vis du cap fut appelée *île Beechey*.

Une brise fraîche s'étant élevée de l'est, nous fîmes toutes voiles pour pousser dans l'ouest, où notre perspective devenait de plus en plus intéressante : la terre au-delà de l'île Beechey portait beaucoup au nord, et nous remarquâmes bientôt un promontoire ayant à son extrémité deux petites montagnes aplaties au sommet, et semblables à des bateaux renversés : je donnai à ce cap le nom de *Hotham*. Au soleil couchant nous eûmes une vue très étendue et très distincte dans le nord, entre le cap Hotham et la terre à l'est. Entre le promontoire le plus septentrional, nommé cap *Bowden*, et l'île à l'ouest, il y a un canal de plus de huit lieues de large, dans lequel on ne voyait du haut du grand mât ni terre ni glace. Je donnai à ce beau canal le nom de *Wellington*. Notre arrivée au large de cette grande ouverture fut un événement que nous avions attendu avec une vive anxiété; car la continuité de la terre au nord avait toujours été pour nous une source de tourment, à cause de la

possibili
à la côte
verture,
préhensi
de la ter
Baffin, e
la mer
donner à
étions pa
lington
situé le c
groupe c
Cornwall
cap Hoth
Bien q
écoulés,
grès que
pouvait
six sema
rageante
avarie; n
la santé d
que leur
étaient d
possibles
bonheur

possibilité qu'elle tournait au sud, et allait se réunir à la côte d'Amérique. L'aspect de cette large ouverture, tout-à-fait libre, nous tira de toute appréhension, et chacun sentit que nous étions hors de la terre que forme le côté ouest de la baie de Baffin, et que, de fait, nous venions d'entrer dans la mer polaire. Pénétré de cette idée, je voulus donner à la magnifique ouverture par laquelle nous étions passés de la baie de Baffin au canal de Wellington le nom de *Barrow*. La terre sur laquelle est situé le cap Hotham, et qui est la plus à l'est d'un groupe d'îles de la mer polaire, fut nommée *île de Cornwallis*, et une baie, à sept milles au nord du cap Hotham, fut appelée *baie de Barlow*.

Bien que deux tiers du mois d'août fussent déjà écoulés, j'avais toute raison d'être satisfait des progrès que nous avions faits. Je comptais que la mer pouvait encore être navigable au moins pendant six semaines. Notre perspective était donc encourageante. Les bâtimens n'avaient éprouvé aucune avarie; nous avions des provisions en abondance; la santé des équipages ne s'altérait en rien, non plus que leur énergie, et enfin, officiers et soldats, tous étaient déterminés à accomplir par tous les moyens possibles la grande mission dont nous avions le bonheur d'être chargés.

Apparences favorables d'un passage ouvert à l'ouest. Terre au nord. Série d'îles. Restes de huttes d'Esquimaux. Ile Byam-Martin. Navigation fatigante dans les glaces et les brouillards. Arrivée et débarquement à l'île Meville.

23 août. — Il est impossible de concevoir rien de plus excellent que la course rapide et sans obstacle dont nous fûmes favorisés depuis les îles Beechey jusqu'au cap Hotham. Il est probable que beaucoup d'hommes ont, à une époque quelconque, éprouvé cette excitation d'esprit que produit ordinairement un mouvement rapide quel qu'il soit, et l'on concevra facilement combien cette impression, quand par hasard nous venions à l'éprouver, était accrue encore par la lente et ennuyeuse navigation de ces mers. On peut toutefois se figurer notre désappointement quand, au milieu de ces apparences favorables et de l'espoir dont nous pouvions justement nous flatter, on vint nous dire subitement du nid de corbeau qu'une masse de glace barrait directement le passage entre l'île Cornwallis et la terre du sud. En approchant de cet obstacle, nous reconnûmes la vérité de la nouvelle : cependant nous pûmes avec un peu d'efforts traverser une partie moins serrée, et nous eûmes encore une fois la mer libre devant nous pour aller dans l'ouest.

Nous remarquâmes alors qu'un changement très décidé avait eu lieu dans l'aspect de la terre au

nord de
La côte,
pic près
très prof

wallis vo
plage qui

A midi

43 minut

20 minut

que la te

côté était

fith, et vi

est un pr

cap Mar

moins en

épais : pa

milles à l

haute et

monitoire

n'avions

que nous

remarque

oiseau, p

de la jou

du haut

de champ

et que co

Après

nord de nous, depuis notre départ des îles Beechey. La côte, près de cette dernière, était abrupte et à pic près de la mer, ayant à sa base même une eau très profonde, tandis que les rivages de l'île Cornwallis vont s'élevant graduellement à partir d'une plage qui nous parut de sable.

A midi nous étions par la longitude de 94 degrés 43 minutes 15 secondes et la latitude de 74 degrés 20 minutes 12 secondes, quand nous découvrîmes que la terre qui formait l'extrémité ouest de ce côté était une seconde île, que je nommai *île Griffith*, et vis-à-vis de laquelle, sur l'île de Cornwallis, est un promontoire remarquable, que je nommai *cap Martyr*. Au-delà nous fûmes arrêtés, ou du moins entravés par les glaces et un brouillard épais : par bonheur nous fîmes quinze ou vingt milles à l'aide du bon vent. La terre au sud était haute et escarpée, et se terminait par un gros promontoire auquel je donnai le nom de *Walker*. Nous n'avions pas vu de baleines ou de narvals depuis que nous avions quitté le cap Riley le 23, et l'on remarque, non sans chagrin, que pas un seul oiseau, pas une seule créature vivante n'avait paru de la journée. La glace, dans ces parages, et vue du haut du grand mât, se composait entièrement de champs dont l'étendue était illimitée au regard, et que couvraient quelques amas de glaçons.

Après avoir doublé le cap Cockburn, nous re-

marquâmes que la terre à l'ouest se retire , et forme une grande baie à laquelle je donnai le nom de *Moore*. Le soir, nous vîmes une île que je nommai île du *Byam-Martin*, et quelques officiers y descendirent pour faire les observations nécessaires et examiner les productions naturelles de cette côte. A midi notre latitude était de 75 degrés 3 minutes 12 secondes, et la longitude de 103 degrés 44 minutes 37 secondes. Un brouillard épais survint dans l'après-midi, après que la chaloupe eut débarqué les officiers, et je craignis qu'ils ne pussent facilement retrouver le chemin du vaisseau. Nous continuâmes à louvoyer, en tirant des coups de fusil jusqu'à cinq heures de l'après-midi, et alors nous ne fûmes pas médiocrement contents quand nous entendîmes les fusils de la chaloupe nous répondre. Ces officiers rapportèrent qu'ils avaient débarqué sur une plage sablonneuse, près de la pointe est de l'île qu'ils trouvèrent plus fertile et plus curieuse que toutes les côtes des régions polaires que nous connaissions. Ils avaient trouvé des restes de huttes d'Esquimaux, qui paraissaient abandonnées depuis plusieurs années. Les ravins très nombreux portaient les traces de récentes et considérables inondations, et le fond en était marécageux et couvert d'une mousse très vivace et d'autres végétations qui différaient très peu de celles que produit la terre de la baie de la Possession. La

latitude
9 minut
44 minu

Nous
contrain
nous re
mais à n
nouvelle
extrême
et au b
qui ren
soufflait

Le 2 s
fut visib
mois, p
contrain
grès à l
vations
île bass
celle de
heureux
étaient
Cepend
ceux de
tout dar
Ça et l
acres, d
évidem

latitude de ce point d'observation était 75 degrés 9 minutes 23 secondes, et la longitude 103 degrés 44 minutes 37 secondes.

Nous fûmes retenus jusqu'au 31 par les vents contraires, les brouillards et la glace, et ce jour-là nous remîmes à la voile à neuf heures du matin, mais à midi le brouillard revint avec une intensité nouvelle, et nous ne pûmes naviguer qu'avec une extrême précaution. Le vent tomba le lendemain, et au brouillard succédèrent la neige et le givre qui rendirent l'atmosphère très épaisse. Le vent soufflait modérément du nord.

Le 2 septembre à une heure du matin, une clarté fut visible, et c'était la première depuis plus de deux mois, puis le brouillard revint, ainsi que le vent contraire, et comme nous ne faisons aucun progrès à l'ouest, je descendis à terre pour les observations d'usage, et aussi pour tuer des daims. Cette île basse appelée *Griffiths* ressemble beaucoup à celle de Byam-Martin. Nos chasseurs n'y furent pas heureux, car ils ne virent que deux daims qui étaient trop farouches pour se laisser approcher. Cependant les excréments de ces animaux, ainsi que ceux des bœufs musqués, étaient très abondants surtout dans les endroits où la mousse était la plus riche. Ça et là on rencontrait un coin d'un ou de deux acres, couvert d'une belle végétation, et c'étaient évidemment les pâturages de ces animaux, car on

y vit à l'entour du poil et de la laine. On ramassa plusieurs têtes de bœufs musqués, et un des matelots de l'*Hécla* rapporta une corne de narval qu'il trouva sur une éminence, et qu'y avaient sans doute portée les Esquimaux ou les ours. Deux de nos hommes revinrent à la plage avec plusieurs morceaux d'un grand sapin qu'ils trouvèrent presque enfouis dans le sable, à la distance de trois ou quatre cents pas de la marque de la plus haute marée, et à trente pieds au-dessus du niveau de la mer. Latitude 74 degrés 58 minutes, longitude 107 degrés 3 minutes 31 secondes.

Le 3 une brise du nord nous mit à même de faire quelques progrès : cela me tardait d'autant plus que je m'apercevais que la grande masse de glace appuyait lentement, mais graduellement sur le rivage, depuis vingt-quatre heures, rétrécissant ainsi le canal dans lequel nous naviguions. La terre qui formait l'extrémité ouest, et que nous doublâmes péniblement, fut appelée *pointe Ross*, et immédiatement au nord-ouest de cette pointe est une baie considérable qui reçut le nom de *Skène*, et au large de laquelle était une vaste étendue d'eau libre où nous naviguâmes au nord, dans la direction de la glace. Le coucher du soleil fut très beau : le temps était clair et froid, et le ciel sans un nuage. La lune, qui se leva bientôt après, fournit un spectacle non moins doux et beaucoup plus sublime.

Étant p
le latitud
de longit
basse au l
une gran
Bridport.
bon abri
de l'après
par le mé
par la lat
ce qui de
à la som
pense à c
qui réuss
le cercle
événeme
passer ré

L'extr
pointe b
à cette l
nis les
l'*Hécla*,
leurs eff
point de
récompe
conseil.
dans l'es
reux effo

Étant par les 74 degrés 54 minutes 49 secondes de latitude, et 108 degrés 31 minutes 44 secondes de longitude, nous nommâmes *île Dealy*, une île basse au large de laquelle nous nous trouvions, et une grande baie qui en est voisine reçut le nom de *Bridport*. Cette baie nous parut devoir fournir un bon abri à des vaisseaux. A neuf heures et un quart de l'après-midi, nous eûmes la satisfaction de passer par le méridien de 110 degrés ouest de Greenwich, par la latitude de 74 degrés 44 minutes 20 secondes: ce qui donnait aux vaisseaux sous mes ordres droit à la somme de 5000 livres, offerte à titre de récompense à ceux des sujets de Sa Majesté britannique qui réussiraient à pénétrer aussi loin à l'ouest dans le cercle arctique. Pour commémorer cet heureux événement, un promontoire que nous venions de passer reçut des matelots le nom de *cap Bounty*.

L'extrémité de la terre, dans l'ouest, est une pointe basse qui fut nommée *cap Hearne*, et c'est à cette hauteur qu'après le service divin je réunis les officiers, les matelots et les soldats de l'*Hécla*, pour leur annoncer officiellement que leurs efforts avaient été couronnés de succès, au point de leur donner droit au premier degré des récompenses accordées par un ordre du roi en son conseil. Je saisis cette occasion pour bien inculquer dans l'esprit de chacun la nécessité des plus vigoureux efforts pendant le peu de temps disponible de

la présente saison, en leur donnant l'assurance que, si nous pouvions avancer à quelques degrés de plus dans l'ouest, je doutais peu de la possibilité d'accomplir l'objet de notre expédition avant la fin de la saison prochaine. Je dressai au lieutenant Liddon une lettre à cet effet, et je donnai l'ordre d'ajouter quelque chose à la ration ordinaire de viande, et de faire servir de la bière, afin qu'en cette occasion on eût le dîner du dimanche.

Le vent ne faisant que croître dans une direction défavorable, nous prîmes le parti de jeter l'ancre dans une rade très sûre que je nommai *baie du Griper et de l'Hécla*. On alla visiter les côtes qui étaient tout-à-fait infertiles. On y vit des canards, des mouettes, ainsi que des traces de daim et de bœuf musqué, et les officiers trouvèrent de quoi ajouter à la collection d'insectes de mer. Cette île, qui venait d'être explorée, reçut le nom d'*île Melville*. La baie du Griper et de l'Hécla était le premier point où nous eussions jeté l'ancre depuis notre départ de la côte de Horfolk. Les enseignes et les flammes furent hissées tout aussitôt, et nous éprouvâmes un vif sentiment de plaisir à voir le pavillon britannique flotter pour la première fois dans ces régions qui avaient jusqu'ici été considérées comme le terme de la partie habitable du monde.

Examen plus
On est lon
égare pend
qu'oppose
ration pou

Comme
du nord,
un passag
cette occa
terre, pou
officiers a
a peu de c
de substit
La pointe
les 74 deg
et 110 deg

Le vent
et quelqu
glaces s'é
Hearne, l
lées, et r
tourbe qu
quantité c
tendu sur
de la mer
cap Hear

Je me
rances, c

Examen plus approfondi de l'île Melville. Progrès dans l'ouest. On est long-temps retenu par la glace. Parti envoyé à terre égaré pendant trois jours. Route à l'ouest. Obstacle invincible qu'opposent les glaces. On cherche les quartiers d'hiver. Opération pour s'y établir.

Comme le vent continuait à souffler violemment du nord, sans qu'il annonçât devoir nous ouvrir un passage pour franchir le cap Hearne, je saisis cette occasion pour envoyer toutes les chaloupes à terre, pour apporter à bord de la tourbe que les officiers annonçaient avoir vue près d'un petit lac à peu de distance de la mer, et que j'avais ordonné de substituer à une partie de la ration de charbon. La pointe où l'on avait débarqué la veille est par les 74 degrés 46 minutes 56 secondes de latitude, et 110 degrés 33 minutes de longitude ouest.

Le vent ayant commencé à s'apaiser après midi, et quelque apparence de mouvemens dans les glaces s'étant manifestée dans le voisinage du cap Hearne, les chaloupes furent sur-le-champ rappelées, et revinrent à deux heures, apportant de la tourbe qui brûlait assez bien, mais en plus petite quantité que je l'avais espéré, par suite d'un malentendu sur la distance où cette tourbière se trouvait de la mer. Après le dîner, nous fîmes voile pour le cap Hearne, que nous doublâmes à six heures.

Je me remettais alors à me livrer à ces espérances, dont les déconvenues les plus multipliées

ne peuvent nous priver entièrement, quand j'aperçus du nid de corbeau une masse compacte de glace qui nous barrait complètement le passage à l'ouest, sans une goutte d'eau visible au-delà. Je donnai alors des ordres pour que les baleiniers allassent se mettre à l'abri contre un champ de glace. La saison était déjà si avancée, qu'il était devenu absolument nécessaire de mettre les bâtimens en sûreté toutes les nuits, de dix heures à deux, le ciel étant trop obscur pour nous livrer à une telle navigation, privés comme nous l'étions de l'usage de la boussole. Cependant, comme je savais par expérience que le mois de septembre était le plus précieux pour poursuivre nos découvertes dans ces parages, et que je sentais que l'accomplissement définitif de notre projet dépendait en grande partie des progrès que nous ferions durant cette saison, je résolus de pousser nos opérations aussi loin que possible.

Dans la matinée du 28, comme il n'y avait aucune apparence d'un changement immédiat dans les glaces, je dépêchai les chaloupes des deux vaisseaux à la côte pour essayer de se procurer quelque gibier, et pour explorer les productions de cette partie de l'île. Bientôt après le départ des chaloupes, étant monté au haut du grand mât, je m'aperçus que l'anse de glace, dans laquelle les vaisseaux étaient, ne consistait point en un seul champ de glace, mais qu'elle était formée de deux hermé-

tiquemen
tait en au
supposé;
d'être pou
la glace c
sions serr
placer les
haute mar
levait de
chemens
vinrent av
alouettes
qués et pl
pas le bo
niers anim
tres poin
composée
certain no
qui est ic
qui brûle

Dans l'i
le meilleu
son, nous
tobre, à u
nous vîm
serrée qu
glaciers q
diat appr

tiquement joints, de façon que notre situation n'était en aucune manière aussi sûre que je l'avais supposé; et cet abri prétendu était tellement loin d'être pour nous une protection, qu'il suffisait que la glace chassât vers le rivage, pour que nous fusions serrés et pris entre deux blocs. Je fis donc placer les bâtimens près de la côte, chacun sous une haute masse de glace qui touchait à la terre: elle s'élevait de trente pieds au-dessus de la mer. Les détachemens que nous avions envoyés à la côte en revinrent avec plusieurs beaux *ptarmigans*, quelques alouettes de neige, quelques têtes de bœufs musqués et plusieurs cornes de rennes; mais ils n'eurent pas le bonheur de rencontrer un seul de ces derniers animaux. L'île est ici, comme beaucoup d'autres points sur lesquels nous étions descendus, composée de pierre à sable. On nous rapporta un certain nombre de morceaux de charbon de terre, qui est ici plus abondant que partout ailleurs, et qui brûle avec une flamme claire et gaie.

Dans l'impatience du désir où nous étions de tirer le meilleur parti possible du court reste de la saison, nous fûmes affligés, dans la matinée du 9 octobre, à un point que l'on pourra se figurer, quand nous vîmes que non-seulement la glace était aussi serrée que jamais à l'ouest, mais que les grands glaciers qui flottaient dans notre voisinage immédiat approchaient sensiblement du rivage.

Le 10, à cinq heures du matin, une masse de glace, venant de l'ouest, vint heurter la montagne sur laquelle *l'Hécla* était abritée, et la fit tourner comme sur un pivot. Cet incident n'est point rare dans le détroit de Davis pour des montagnes de très forte dimension, dont le centre seulement repose sur la terre. Nous rentrâmes, pour la nuit, *l'Hécla* dans une petite anse, et le soir un parti de chasseurs revint avec trois lièvres, et apporta la nouvelle que la mer, vue du haut des montagnes, était entièrement couverte de glace à l'ouest. Le lendemain, M. Dealy tua le premier bœuf musqué, et nous apporta un morceau de sa chair qui avait un goût passable; mais son odeur n'était nullement tentante.

Je vais ici rapporter un événement qui nous avait tenus pendant ces deux jours derniers dans une grande appréhension, et dont le résultat eût été d'une grande importance pour l'état futur de l'expédition. Le 11, de bonne heure, le matin, je reçus du lieutenant Liddon un billet qui me faisait savoir que, le jour précédent, dès l'aurore, M. Fife, accompagné de six hommes, avait été envoyé du *Griper*, dans l'espoir qu'ils surprendraient quelques rennes ou bœufs musqués, dont on avait vu les traces dans un ravin à l'ouest des bâtimens. Comme cette expédition n'était pas de retour, contrairement aux ordres donnés à M. Fife, et qu'elle n'était

munie q
était nat
chemin e
la nuit a
volontair
comman
leur rech
services
tôt après
rendit l'a
tagnes q
ment s'é
tions; m
aperçure
ramenèr
sés de fa
des abse
Le len
j'envoyai
arbora s
ou cinq
grande e
les direct
dient no
diriger n
voyer des
autant qu
aller à un

munie que d'une faible quantité de provisions, il était naturel de craindre qu'ils n'eussent perdu leur chemin en poursuivant le gibier, d'autant plus que la nuit avait été trop rude pour qu'ils se fussent volontairement exposés à la passer dehors. Je recommandai donc au lieutenant Liddon d'envoyer à leur recherche, et trois hommes qui offrirent leurs services partirent immédiatement. Cependant bientôt après leur départ, il commença à neiger; ce qui rendit l'atmosphère si épaisse, surtout dans les montagnes qu'ils allaient traverser, que ce détachement s'égarait aussi, en dépit de toutes les précautions; mais par bonheur la nuit étant venue, ils aperçurent les fusées que nous lancions, et qui les ramenèrent à dix heures au vaisseau, presque épuisés de fatigue et de froid, et sans aucune nouvelle des absens.

Le lendemain au matin, dès la pointe du jour, j'envoyai le lieutenant Hoppner avec un mât qu'il arbora sur une éminence remarquable à quatre ou cinq milles dans l'intérieur, et il y hissa une grande enseigne qui pouvait être vue dans toutes les directions à une distance considérable. Cet expédient nous parut être un mode plus certain pour diriger nos absens vers les navires, que celui d'envoyer des détachemens que la prudence ordinaire, autant que l'humanité, ne permettait pas de faire aller à une grande distance; mais la neige tomba

si fort, et elle était si abondamment chassée dans l'air par le vent pendant toute la journée du 12, qu'aucun avantage ne put résulter du moyen que nous avions employé, et une autre nuit vint sans le retour des chasseurs.

C'est alors que nos craintes sur leur compte montèrent à un très pénible degré, et j'ordonnai à quatre détachemens, conduits par des officiers prudents, de se préparer à aller à leur recherche le lendemain au matin. Ces détachemens portaient avec eux nombre de piques, au bout desquelles étaient attachés de petits pavillons, qu'ils avaient ordre de placer à des intervalles réguliers, et qui devaient avoir le double effet de les guider au retour, et de diriger les absens qui pourraient rencontrer ces pavillons vers les navires. Dans ce dernier but, une bouteille était fixée à chaque perche, et contenait les instructions nécessaires pour guider ceux qui les trouveraient, en leur apprenant qu'il y avait des vivres au grand pavillon arboré sur la montagne. Nos détachemens partirent effectivement le lendemain au point du jour : le vent soufflait avec violence de l'ouest avec une neige continuelle, et le thermomètre était à 28 degrés. Ce temps dura tout le jour, et nos alarmes pour le salut de nos hommes s'accroissaient de minute en minute, quand le soleil descendit derrière la montagne à l'ouest, pour la troisième fois, depuis qu'ils avaient quitté

le vaisseau
sentimens
ment, qu
nous anno
eux étaient
sonnes qu
M. Nias e
des sept q
de ces der
res seulem
qu'ils ava
guider, ju
rent le gra

A cette
mais ils s
d'un mal
M. Fife pr
arboré qu
viction, le
tandis que
deux étaie
marchèrent
un peu d'a
que c'était
mais il éta
marades.
firent une
bes, et a

le vaisseau. Je n'essaierai donc point de peindre les sentimens de joie que nous éprouvâmes subitement, quand *le Griper* hissa le signal convenu pour nous annoncer que ses gens ou une partie d'entre eux étaient en vue. Nous vîmes bientôt sept personnes qui venaient de l'est, et nous reconnûmes M. Nias et son détachement avec quatre hommes des sept qui avaient quitté *le Griper*. Nous apprîmes de ces derniers qu'ils s'étaient égarés quelques heures seulement après leur départ du vaisseau, et qu'ils avaient erré absolument sans rien pour les guider, jusqu'au lendemain matin, où ils découvrirent le grand pavillon à une distance considérable.

A cette époque, tout le détachement était réuni, mais ils s'étaient, par malheur, séparés par suite d'un malentendu relativement à ce pavillon que M. Fife prit pour un autre plus petit qui avait été arboré quelques jours auparavant. Dans cette conviction, les trois avaient pris une route contraire, tandis que les quatre qui étaient rentrés, et dont deux étaient déjà dans un grand état de faiblesse, marchèrent droit au pavillon. Quand ils eurent fait un peu de chemin, ils purent bien reconnaître ce que c'était: l'un d'eux s'efforça de rejoindre M. Fife, mais il était trop fatigué, et revint trouver ses camarades. Ils firent halte une partie de la nuit, se firent une espèce de cabane de pierres et de tourbes, et allumèrent avec de la poudre et de la

mousse, un peu de feu pour se chauffer les pieds. Ils n'avaient jamais réellement manqué de nourriture, et avaient vécu de francolins crus. Le matin, ils reprirent leur marche vers le pavillon, qu'ils gagnèrent et quelques heures après que le lieutenant Beechey y eut apporté des provisions. Après avoir mangé un peu de pain et bu un peu d'eau et de rhum, mélange qu'ils décrivaient comme tout-à-fait fade et sans goût, ils continuèrent à revenir vers le vaisseau, et ils n'avaient pas marché longtemps quand, malgré la neige constante, ils découvrirent des marques de pas qui les conduisirent vers M. Nias et son détachement, qui les ramenèrent au bâtiment.

Ce qu'ils nous dirent de M. Fife et de ses deux compagnons nous donna à penser que nous les trouverions, s'ils vivaient encore, à une distance considérable dans l'ouest, et quelques détachemens allaient se diriger de ce côté, quand le trouble et les inquiétudes qui seraient venus accroître encore nos tourmens furent prévenus par l'arrivée d'un autre des détachemens, qui nous apprit que M. Fife et les deux hommes revenaient au vaisseau, et qu'ils en étaient à la distance de cinq milles dans l'est. On alla au devant d'eux, et à dix heures du soir, ils étaient rentrés, après une absence de quatre-vingt-onze heures, et trois nuits, des premières de l'hiver, passées sans abri. Ils étaient pres-

que tous
plupart d
soins du c
jours, en

Avant
que jamais
hommes,
mie une
alors à 15
goureuse,
de faibles
jures de
cette misé
montoire
Providenc

Le 14,
tomba à 9
ce momen
cap Provi
haut et pl
Hay.

Le 20,
peu favor
dont étai
navigation
chercher
nion des
tombèrent

que tous accablés de froid et de fatigue, ayant la plupart des doigts ou des orteils gelés; mais les soins du chirurgien les mirent, au bout de quelques jours, en état de faire leur service.

Avant minuit, nous eûmes plus grande raison que jamais d'être reconnaissans du retour de nos hommes, car le vent devint à onze heures et demie une forte rafale, et le thermomètre tomba alors à 15 degrés; ce qui produisit une nuit si rigoureuse, qu'il leur eût été impossible, dans l'état de faiblesse où ils étaient déjà, de résister aux injures de l'air. En témoignage de gratitude pour cette miséricorde du ciel, nous donnâmes au promontoire situé à l'ouest des vaisseaux le nom de cap *Providence*.

Le 14, à trois heures du matin, le thermomètre tomba à 9 degrés: l'on peut bien dater l'hiver de ce moment. Le lendemain nous étions vis-à-vis du cap *Providence*, et un autre promontoire, plus haut et plus escarpé encore, reçut le nom de cap *Hay*.

Le 20, l'époque avancée de la saison, l'aspect peu favorable de la glace à l'ouest et les dangers dont était depuis quelques jours assaillie notre navigation, me firent penser qu'il était nécessaire de chercher nos quartiers d'hiver; et ayant pris l'opinion des plus anciens officiers sur ce point, ils tombèrent d'accord avec moi, et en conséquence,

le 22, à deux heures et demie, on donna le signal de lever l'ancre : mais telle était la difficulté de tirer nos câbles et de ramener à bord nos grelins, à cause de la raideur que la glace accumulée donnait aux cordages, qu'il était cinq heures avant que les vaisseaux fussent prêts. Nous allâmes alors à l'est sans obstacle, par un canal de cinq milles de largeur, jusqu'à environ quatre ou cinq milles du cap Hearne, où la glace nouvelle s'étendant en feuilles non brisées, d'un tiers de pouce d'épaisseur, commençait à nous gêner beaucoup ; mais nous réussîmes à doubler la pointe et à nous frayer un chemin au-delà, à travers ce qu'on appelle des *gâteaux de glace*. Ayant vu, dans la dernière partie du jour, que le *Griper* étant à quelques milles à notre arrière ne pourrait pas arriver à l'ancrage avant la nuit, et craignant qu'il ne vint à être pris par la glace en mer pendant la nuit, je fis au lieutenant Liddon un signal pour qu'il amarrât son vaisseau à la glace attérioré au large du cap Hearne, ce qu'il fit sur-le-champ. Quand le soleil fut couché, je fus saisi des mêmes appréhensions pour l'*Hécla*, mais enfin, à huit heures du soir, nous jetâmes l'ancre un peu à l'est de notre position du 5.

Deux jours après, un havre favorable ayant été trouvé, on commença les opérations nécessaires pour se frayer un canal à travers la glace. Aussitôt que l'équipage eut déjeuné, j'allai en avant, avec

quelques
glace, av
direct po
instructi
vaient co
on traça
elles un
nos vais
une enta
avec d'au
de dix à
visée en
ensuite n
que l'on
En reven
j'avais m
situation
qu'on av
travail. E
matelots
leur tête
pouraju
ceaux de
temps e
et demie
dans ce
nord ét
put être

quelques hommes, pour sonder et marquer sur la glace, avec des piques d'abordage, le canal le plus direct pour aller à l'ancre, après avoir laissé mes instructions aux gens des deux vaisseaux qui devaient couper la glace. Cette opération se fit ainsi : on traça d'abord deux lignes parallèles, ayant entre elles un peu plus que la largeur du plus grand de nos vaisseaux, et, le long de chacune de ces lignes, une entaille fut pratiquée avec la scie à glace, avec d'autres entailles à angles droits, à intervalles de dix à vingt pieds : la glace se trouvait ainsi divisée en nombre de morceaux carrés, qu'il était ensuite nécessaire de subdiviser en diagonales, afin que l'on eût de la place pour les retirer du canal. En revenant de la partie supérieure du port où j'avais marqué ce qui me semblait être la meilleure situation pour nos quartiers d'hiver, je trouvai qu'on avait fait des progrès considérables dans le travail. Pour faciliter l'enlèvement des glaces, les matelots, qui aiment toujours faire les choses à leur tête, profitèrent d'une brise fraîche du nord, pour ajuster des voiles de chaloupes sur les morceaux de glace, méthode qui épargna beaucoup le temps et les forces des travailleurs. A sept heures et demie, nous commençâmes à touer les vaisseaux dans ce qui était ouvert du canal ; mais le vent du nord était si violent, que le travail de ce jour ne put être achevé qu'à minuit. Je fis distribuer une

ration extraordinaire; ce qui dura jusqu'à l'accomplissement de notre entreprise.

Toutes les mains se remirent à l'ouvrage dès le matin du 25, et à six heures du soir nous commençâmes à entrer les vaisseaux dans ce qui avait été ouvert du canal durant la seconde journée. Le lendemain dimanche, j'aurais désiré pouvoir donner du repos aux officiers et aux matelots; mais l'épaisseur de la glace croissait si rapidement, qu'il fallut travailler, et le canal était terminé à midi. Sa longueur était de quatre mille quatre-vingt-deux pas, ou environ deux milles un tiers, et l'épaisseur moyenne de la glace pouvait être évaluée à sept pouces. Ce port reçut le nom de port *Winter*, et je donnai au groupe d'îles que j'avais découvertes dans la mer Polaire le nom d'îles de la *Nord-Géorgie*.

Précautions pour garantir le vaisseau et les provisions, pour maintenir le bon ordre, la propreté, la santé et la bonne humeur parmi les gens des équipages. Théâtre. Gazette. Observatoire.

Étant, le 19 octobre, au point où, suivant toute probabilité, nous devions rester au moins huit ou neuf mois, pendant trois desquels nous ne verrions pas le soleil, mon attention fut immédiatement et impérieusement appelée sur divers devoirs importants, dont quelques-uns, d'une nature singulière, et pour la première fois dévolus à un officier de

la marine
trouvera

La sécuri
vers app
intérêt di
le bon or
portant d
et ténér
tention.

On ne
mencer le
tôt déma
le chirurg
remarque
au scorbu
il fallut
et à la d
Des tuya
donner u
renheit à
autant co
réduisit
de viande
soupe co
que sem
bua au l
de bière
régles,

la marine, il est probable que la nécessité s'en retrouvera rarement dans l'histoire de la navigation. La sécurité des bâtimens et la conservation des divers approvisionnemens étaient des objets d'un intérêt direct; un système régulier pour entretenir le bon ordre et la propreté, comme élément important de la santé de l'équipage pendant un long et ténébreux hiver, réclamait également mon attention.

On ne perdit donc pas un instant pour commencer les opérations, et les vaisseaux furent bientôt démantelés et couverts comme des maisons, et le chirurgien me donna l'assurance qu'il n'avait pas remarqué dans les équipages la moindre disposition au scorbut. L'extérieur des bâtimens étant disposé, il fallut pourvoir à la distribution de la chaleur et à la destruction de l'humidité dans l'intérieur. Des tuyaux de poêle furent répartis de manière à donner un courant d'air chaud de 87 degrés Fahrenheit à la distance de 17 pieds du foyer. Ensuite, autant comme mesure de santé que d'économie, on réduisit la ration de pain aux deux tiers. Une livre de viande conservée de Donkin, avec une pinte de soupe concentrée par homme, fut substituée, chaque semaine, à une livre de bœuf salé. On distribua au lieu de spiritueux, une certaine proportion de bière et de vin; on donnait aussi, à intervalles réglés, une petite quantité de choucroûte et de

conserves, avec autant de vinaigre qu'il était besoin. La ration journalière de jus de limon et de sucre était mélangée, et avec une quantité convenable d'eau, chaque homme la buvait en présence d'un officier désigné à cet effet. Cette dernière précaution peut paraître inutile à ceux qui ignorent combien les matelots ressemblent aux enfans en tout ce qui regarde leur santé et leur bien-être. Quand une pièce de gibier avait été prise, elle devait non point venir en supplément au repas, mais tenir lieu de la ration habituelle, hormis dans certains cas où l'on usait de tolérance; mais en aucun cas, soit pour la quantité, soit pour la qualité, on n'accordait aux officiers la moindre préférence.

L'article du combustible étant d'une importance si majeure dans ces climats, il fallut adopter en ce point une rigide économie, car on n'employait que la quantité de charbon strictement nécessaire au maintien de la santé à bord. Immédiatement après notre arrivée, on chercha de la mousse et de la tourbe; mais on ne pouvait guère employer la mousse, car elle aurait eu besoin d'être séchée avant tout pour brûler. Nous allâmes aussi avec beaucoup d'empressement en quête d'une veine de charbon sur le rivage; mais on n'en ramassa que quelques morceaux pendant notre séjour au port Winter.

On veillait beaucoup sur le vêtement des hom-

mes, et un
men des ti
afin que la
couverte à

Dans ces
nous allion
tie de l'ann
tion qui pr
gans inter
jouer à l'oc
comme éta
nos gens l
existé jusc
avec empr
seaux, et
pour régis
fixée au 5
deux équ
de ces an
gaité, en
tribuer, n
de mon d
où je me

C'est d
cupation
tante obs
hebdoma
Géorgie e

mes, et un jour de la semaine était fixé pour l'examen des tibias et des gencives par le chirurgien, afin que la moindre apparence de scorbut fût découverte à temps, et immédiatement arrêtée.

Dans ces longs jours d'inaction et d'oisiveté où nous allions nous trouver pendant une grande partie de l'année, je désirais trouver quelque distraction qui pût abrégér, pour les équipages, ces fatigans intervalles. Je proposai donc aux officiers de jouer à l'occasion, une comédie à bord de l'*Hécla*, comme étant le meilleur moyen d'entretenir chez nos gens la gaité et la bonne humeur qui avaient existé jusqu'alors. Cette proposition fut acceptée avec empressement par les officiers des deux vaisseaux, et le lieutenant Beechey ayant été choisi pour régisseur, notre première représentation fut fixée au 5 novembre, au grand contentement des deux équipages. Je prenais de bon cœur ma part de ces amusemens, persuadé qu'un exemple de gaité, en encourageant tout ce qui pouvait y contribuer, n'était point la partie la moins essentielle de mon devoir dans les circonstances particulières où je me trouvais placé.

C'est dans ce même but, et pour fournir une occupation amusante pendant les heures d'une constante obscurité, que nous établîmes une gazette hebdomadaire qui reçut le titre de *Gazette de Nord-Géorgie et Chronique de l'hiver*. Le capitaine Sabini

s'engagea à en être l'éditeur, moyennant la promesse qu'elle serait soutenue par la contribution des officiers de l'un et l'autre bâtiment; et cette publication, sans avoir eu jamais une tendance blâmable, eut l'heureux effet d'employer les heures de loisir de ceux qui y travaillaient, et de distraire le reste. Le capitaine Sabini avait de plus son observatoire, qui était à sept cents pas à l'ouest du vaisseau.

Le 10 octobre, quelques daims ayant été vus près des vaisseaux, on envoya un détachement sur leurs traces. Un des hommes avait blessé un cerf, et, emporté par l'ardeur de la chasse, il oublia l'ordre que j'avais donné pour que chacun fût rentré à bord avant le coucher du soleil : il ne revint que tard, après nous avoir donné beaucoup d'inquiétude; alors je décidai que la dépense des fusées et autres signaux employés dans de tels cas serait, à l'avenir, retenue sur les gages de la partie prise en faute. John Pearson, soldat appartenant au *Griper*, et qui fut le dernier de retour à bord, avait les mains cruellement gelées, parce qu'il était sorti sans gants et qu'il tenait un fusil. Quelques-uns de nos gens le trouvèrent, par grand bonheur, au moment où il venait de tomber du haut en bas d'un tertre de neige, et qu'il commençait déjà à éprouver cette somnolence et cette torpeur qui sont fatales à celui qui s'y laisse aller. Quand on le ramena à

bord, ses
avaient pu
nait; la
dans les
saire d'en
reçut. L'
posé à u
les facul
résultat f
que dans
la nuit, e
empressé
ma cabin
laient inc
il me fut
raisonnal
Afin de
danger d
décroiss
teurs, à
avec des
seaux.

Quand
fouettait
je crois
heure à
d'assure
qui n'éta

bord, ses doigts étaient tout-à-fait raides, et ils avaient pris la forme de la partie du fusil qu'il tenait; la congélation avait tellement détruit la vie dans les doigts d'une main, qu'il fut bientôt nécessaire d'en couper trois, malgré tous les soins qu'il reçut. L'effet que l'on éprouve quand on est exposé à un froid rigoureux est celui d'engourdir les facultés tant corporelles que mentales : ce résultat fut très frappant dans cet homme, ainsi que dans deux jeunes gens qui rentrèrent après la nuit, et auxquels nous adressions des questions empressées sur Pearson. Quand je les fis venir dans ma cabine, leurs regards étaient égarés; ils parlaient indistinctement; leur langue était épaisse, et il me fut impossible de leur arracher une réponse raisonnable : on eût pu croire qu'ils étaient ivres. Afin de prévenir tout danger de s'égarer (et ce danger devenait plus grand à mesure que les jours décroissaient) nous élevâmes sur toutes les hauteurs, à deux ou trois milles du port, des poteaux avec des bras qui indiquaient la direction des vaisseaux.

Quand il tombait de la neige et que le vent la fouettait, il n'était permis à personne de sortir, et je crois qu'aucun être humain n'eût pu résister une heure à la température que l'on avait alors. Afin d'assurer une communication entre les vaisseaux qui n'étaient pas à la distance d'un demi-câble l'un

de l'autre, et pour aller des bâtimens à la maison du rivage, une corde fut tendue de l'un à l'autre pour servir de guide dans les temps brumeux. Passé le milieu d'octobre, la neige tombait en plus petits flocons qu'en été; et bientôt après elle ne tombait plus qu'en très petites aiguilles, prenant diverses formes de cristallisation.

Le 19, je fis couper la glace autour des vaisseaux, et cette opération continua journellement tant que le temps le permit. Le lendemain, le temps était très clair, et nos chasseurs virent du haut d'une montagne que la glace au large était en amas plus élevés qu'auparavant, et dans la matinée nous vîmes nombre de petits courans verticaux de vapeur qui montaient de la mer, puis de l'entrée du port : c'était probablement le phénomène que l'on nomme *barber* dans l'Amérique du Nord, et qui résulte, je crois, de la vapeur qui s'élève de l'eau, et qui est condensée en une forme visible par le froid de l'atmosphère.

Le 26, le soleil nous donnait assez de clarté pour écrire et lire dans ma cabine, les fenêtres de l'arrière faisant directement face au sud, depuis neuf heures et demie jusqu'à deux heures et demie. Nous passâmes, en conséquence, le reste des vingt-quatre heures à la lumière de la chandelle. Rien ne pourrait surpasser la beauté du ciel à cette époque dans le sud-est et le sud-ouest, aux heures du lever

et du cou
une riche
s'élevait u
le tout se
perceptib
faire, que
substance
exactemen
contact e
d'user de
regarder
visage un
toucher.

Le 4 n
devait ét
paraître
que le
faire nos
même de
la repré
dans ses
équipage
répétiti
plusieurs

Le 11
grand m
soleil.

A cett

et du coucher du soleil. C'était, près de l'horizon, une riche teinte bleuâtre, au-dessus de laquelle s'élevait une arcade éblouissante d'un rouge foncé, le tout se confondant et se mêlant en gradations imperceptibles. C'était alors une expérience pénible à faire, que celle de toucher avec la main nue une substance métallique en plein air : l'on éprouvait exactement la sensation de la chaleur extrême : ce contact emportait la peau. Il était donc nécessaire d'user de la plus grande précaution, surtout pour regarder dans les télescopes, qui occasionaient au visage une douleur très cuisante, s'ils venaient à le toucher.

Le 4 novembre étant le dernier jour où le soleil devait être visible à nos regards, pour ne reparaître que le 8 février, nous fûmes tous affligés que le temps couvert ne nous permit pas de faire nos adieux à ce grand astre. Le lendemain même de cette journée triste, le théâtre ouvrit par la représentation de *Miss inher teens* (la jeune Fille dans ses quinze ans); et le plaisir qu'y prirent les équipages fut complet. Le soin des décors et des répétitions faisait même durer cette distraction plusieurs jours de suite.

Le 11, M. Ross étant monté à midi au haut du grand mât, nous annonça qu'il avait encore vu le soleil.

A cette époque même où le soleil nous quitta, les

loups se montrèrent sur la plage, hurlant très lamentablement pendant des heures entières, et, dans une ou deux occasions, venant le long des vaisseaux quand tout était en repos la nuit : mais nous en vîmes rarement plus d'un ou deux ensemble, et nous ne pûmes nous former une idée de leur nombre. Ces animaux craignaient toujours beaucoup d'approcher de nos gens ; et quoiqu'ils souffrissent évidemment de la faim, ils ne tentèrent jamais d'attaquer personne. Les renards blancs venaient aussi nous rendre visite la nuit.

La rapidité avec laquelle la glace se formait autour des vaisseaux fit que je donnai l'ordre de cesser de la couper à l'avenir : elle croissait ordinairement de trois à cinq pouces en vingt-quatre heures. Nous vîmes, à midi, et pour la première fois à cette heure, une étoile de la première grandeur (*capella*), et à une heure et demie, les étoiles de seconde grandeur de la grande Ourse étaient visibles.

On ne saurait donner une idée plus frappante de la faiblesse de la lumière solaire à cette époque. Par le grand froid qu'il faisait, l'haleine et les autres vapeurs s'accumulaient pendant la nuit autour des lits et se congelaient immédiatement, de façon qu'il fallait souvent trois heures de travail général pour gratter la glace, afin d'empêcher les lits d'être trempés par l'accroissement de température qu'oc-

casionalien
eut lieu le

Pendan
cipaiemen
dans les ci
réales et la
tie de l'hi
inconveni
ter nos b
contenu r
excepté un
tirée au ce
que, quan
tait guère
un point t
du conten
et le surp
gel aussi
partie de s

Le 19, le
se montra
jour ; tout
elle était
rizon : cep
sud-sud-or
tir d'un nu
de l'horizo

casionaient les feux. Notre seconde représentation eut lieu le 24.

Pendant la quinzaine suivante, nous fûmes principalement occupés à observer divers phénomènes dans les cieux, tels que les étincelantes aurores boréales et la chute des météores. Arrivés à cette partie de l'hiver, nous commençâmes à éprouver un inconvénient très sérieux du froid, qui faisait éclater nos bouteilles de jus de limon : alors tout le contenu restait et formait une seule masse de glace, excepté une petite portion de l'acide qui s'était retirée au centre, et qui souvent avait fui, de manière que, quand cette glace était fondue, il ne nous restait guère mieux que de l'eau. Ce malheur arriva à un point très grave et très alarmant; car deux tiers du contenu de chaque caisse avaient été détruits ainsi, et le surplus était à peu près inutile. Le vinaigre gela aussi dans les tonneaux et perdit une grande partie de sa qualité en dégelant.

Le 19, le ciel étant beau et clair, l'aurore boréale se montra plusieurs fois à différentes époques du jour; toutefois, de huit heures du soir à minuit, elle était plus éclatante et s'étendait sur tout l'horizon : cependant elle avait plus de splendeur du sud-sud-ouest au sud-ouest, où elle paraissait sortir d'un nuage sombre à 5 degrés environ au-dessus de l'horizon ; mais l'aurore boréale se montre plus

belle quand on la voit aux Schetland ou sur l'Océan, à la hauteur de ces îles.

Le 21 nous étions arrivés au jour le plus court, et nous avions si bien réussi jusqu'alors à nous occuper, que la rapidité avec laquelle s'était écoulée la première moitié de l'hiver fut l'objet de la remarque de tous. Le manque de travail, dont je m'étais effrayé, était en effet si peu à craindre qu'il me vint souvent, de la part des hommes, des plaintes de ce qu'ils n'avaient pas le temps de raccommoder leurs vêtemens. J'ordonnai donc qu'une après-midi de chaque semaine fût consacrée à cette occupation. Tout le service des quarts, des inspections et des rondes, se faisait comme en mer. Après le déjeuner et ma tournée sur le pont, on envoyait les hommes se promener sur la neige jusqu'à midi, heure à laquelle ils revenaient à bord pour dîner. Quand le froid était trop rigoureux pour qu'ils pussent prendre cet exercice, on leur faisait faire le tour du pont en marquant le pas de l'air que leur jouait un orgue, ou souvent d'un air qu'ils chantaient eux-mêmes. Au premier abord, il y eut quelques hommes qui ne trouvèrent pas cette distraction entièrement de leur goût; mais comme aucune excuse, hors celle de la maladie, n'était admise, ils s'y soumirent, et bientôt s'en acquittèrent joyeusement, en en faisant entre eux un objet de beaucoup de plaisanteries.

Les of
également
du milie
vage, me
excepté d
le toit du
ne rencor
de choses
resser. La
mite de c
tonie. Au
de glace r
cheur ébl
quelques
du niveau
variété, é
mis de cò
exposé de
à la neige
cette scèn
de mélan
que vers l
vait notre
différens
donnait u
pective; e
on entend
naire, ve

Les officiers, qui dînaient à deux heures, avaient également l'habitude de passer une heure ou deux du milieu de la journée à aller et venir sur le rivage, même dans les temps les plus sombres, et accepté quand une neige épaisse les retenait sous le toit du vaisseau. On peut bien penser que nous ne rencontrions alors dans ces promenades que peu de choses pour nous distraire ou pour nous intéresser. La nécessité de ne pas aller au-delà de la limite de deux milles ajoutait beaucoup à la monotonie. Au sud, c'était la mer couverte d'une surface de glace non interrompue, uniforme dans sa blancheur éblouissante et variée seulement çà et là par quelques amas de glaçons qui s'élevaient au-dessus du niveau. La terre ne présentait guère plus de variété, étant entièrement couverte de neige, hormis de côté et d'autre un coin brun de terre nue, exposé de manière que le vent ne permit pas à la neige d'y séjourner. Quand on contemplait cette scène du haut d'une montagne, on était saisi de mélancolie, et l'œil ne se tournait avec plaisir que vers le lieu où étaient nos vaisseaux, et où vivait notre petite colonie. La fumée qui s'élevait des différents feux, annonçant la présence de l'homme, donnait un peu de gaieté à une partie de cette perspective; et le son des voix que, par le temps froid, on entend à de plus grandes distances qu'à l'ordinaire, venait de temps en temps rompre le silence

qui régnait autour de nous, silence bien différent de celui qui caractérise le calme repos d'une contrée cultivée. Tel était le manque d'objets qui pussent soulager l'œil ou distraire l'esprit, qu'une pierre d'une dimension remarquable, vue sur la neige, devenait le point de mire de tous les yeux, et l'on s'y dirigeait machinalement. Nous ne pouvions nous ranimer devant ce paysage désolé qu'en espérant que nous passerions l'hiver prochain sous le climat plus doux des îles de la mer du Sud, ou en comparant à cette nature morte les plus rians aspects de la terre que nous avions quittée.

Nous eûmes souvent occasion, dans nos promenades, de remarquer l'illusion à laquelle l'œil est sujet, quant à l'estimation de la distance et de la grandeur des objets vus sur une superficie de neige toujours la même. Il n'était pas rare que nous allassions droit à ce que nous prenions pour une énorme masse de pierre éloignée d'un demi-mille; mais nous trouvions que nous pouvions prendre cet objet dans nos mains au bout d'une minute de marche.

A six heures du soir, on examinait les cadres et les lits des hommes, on soupait ensuite; après quoi il était permis aux équipages de s'amuser comme ils l'entendraient; et alors des jeux de toute espèce, mêlés de danse et de chant, duraient jusqu'à neuf heures, où l'on allait se coucher, et toutes

les lumières
creusait
de l'eau
de dire
étaient
telots. L
tions, et
d'échecs
séparait
le service
tous les
appropri
quittaient

Nos
une fois
des hom
chétif, é
que le h
nous éta
Toutefoi
duisirent
que, ent
l'animer
grès pass
ciers du
fois à be
dessous
Géorgie

les lumières étaient éteintes : deux fois par jour on creusait dans la glace un trou pour pouvoir tirer de l'eau en cas d'incendie. Il est à peine nécessaire de dire que les occupations du soir des officiers étaient d'une nature plus élevée que celles des matelots. Lire et écrire étaient les principales distractions, et de temps en temps on y mêlait une partie d'échecs, un air de flûte ou de violon, et l'on se séparait à dix heures et demie. Chaque dimanche, le service divin avait lieu, et la prière que l'on dit tous les jours en mer avait été modifiée pour être appropriée à notre service actuel. Les hommes s'acquittaient tous avec soin de leurs devoirs de piété.

Nos divertissemens dramatiques avaient lieu une fois par semaine, et toujours au plaisir infini des hommes du bord. Notre répertoire était si chétif, étant composé seulement de deux volumes que le hasard avait placés sur le bâtiment, qu'il nous était difficile de varier les représentations. Toutefois nos auteurs se mirent à l'œuvre et produisirent pour Noël un divertissement en musique, entièrement adapté à l'auditoire et destiné à l'animer pour l'avenir en lui représentant nos progrès passés. Le froid ne détourna jamais les officiers du théâtre, et cependant on joua plus d'une fois à bord de *l'Hécla* avec le thermomètre au-dessous de zéro sur la scène. La *Gazette de Nord-Géorgie* était aussi une grande source de distraction

pour nos auteurs et pour nos lecteurs ou critiques bénévoles.

Le retour de chaque jour avait toujours été bien défini par un crépuscule considérable, un peu avant midi, et celui du jour le plus court avait été suffisant pour nous permettre de nous promener à notre aise pendant près de deux heures. Quand le ciel était beau, un bel arc de clarté d'un rouge éclatant couvrait tout l'horizon au sud, une heure ou deux avant midi, et la lumière croissait en force à mesure que le soleil approchait du méridien : d'un autre côté, le reflet lumineux des neiges, secondé quelquefois par une lune brillante, suffisait en tout temps pour écarter de nous ces nuits ténébreuses que l'on connaît dans des pays plus tempérés. Cependant nous suivions avec un vif plaisir les lents progrès du retour du soleil.

Nous célébrâmes la fête de Noël par le service divin à bord de chaque vaisseau, et par un repas extraordinaire pour les hommes et les officiers. Un morceau de roastbeef qui était sur le bâtiment depuis le mois de mai s'était conservé sans sel, et simplement grâce aux propriétés d'une atmosphère froide.

Comme nous avions remarqué que beaucoup d'orteils gelaient par suite de la contrainte où les tenait la raideur du cuir des chaussures, je fis donner à chaque homme une paire de bottes de

toile de
étouffe d

Premiers s
nomène
leil. Fro
suite de

L'ann
mais il
matin m
parition
teindre
gnait au
tous leu
à faire p
de cress
de terre
ce moy
nous no
jour apr
sante p
une on
cresson
couleur
autant
conserv
tique. C
de neul
Dans

toile doublée de couverture ou de toute autre étoffe de laine.

Premiers symptômes de scorbut. Aurores boréales et autres phénomènes météorologiques. Visite de loups. Réapparition du soleil. Froid extrême. Incendie de la maison. Doigts gelés par suite de cet accident.

L'année avait commencé par un temps doux ; mais il ne fut pas de longue durée, et je reçus le matin même la triste nouvelle de la première apparition du scorbut parmi nous. Il venait d'atteindre un officier, par suite de l'humidité qui régnait autour de son lit. Les chirurgiens appliquèrent tous leurs soins au malade. C'est alors que je pensai à faire pousser une petite quantité de moutarde et de cresson dans de petites boîtes plates, remplies de terre, et placées le long du tuyau du poêle. Par ce moyen, même pendant les rigueurs de l'hiver, nous nous assurions, pour le sixième ou le septième jour après avoir semé la graine, une récolte suffisante pour donner à deux ou trois scorbutiques une once de salade par jour. La moutarde et le cresson venus ainsi étaient nécessairement sans couleur, par suite de la privation de lumière, mais autant que nous pûmes juger, ces herbes avaient conservé leur même saveur pénétrante et aromatique. Ces remèdes furent si efficaces qu'au bout de neuf jours M. Scallon, l'officier, était debout.

Dans la soirée du 15 janvier 1820, nous eûmes

une magnifique aurore boréale, et l'on s'aperçut alors qu'un petit chien couchant avait quitté le *Griper* depuis plusieurs nuits, et qu'il était revenu régulièrement après quelques heures d'absence. Comme le jour grandissait, nous eûmes souvent l'occasion de le voir en compagnie d'une louve avec laquelle il se retrouva chaque jour, pendant plusieurs semaines, au bout desquelles il ne revint plus du tout à bord. Il avait peut-être perdu son chemin en allant à une trop grande distance, ou, ce qui est plus probable, les loups l'avaient dévoré. Quelque temps après, un grand chien à moi appartenant, et qui avait aussi pris l'habitude de rester absent de temps à autre, revint déchiré et couvert de sang par suite d'une lutte qu'il avait sans doute eu à soutenir avec un loup, dont nous suivîmes à une distance considérable les traces sur la neige. Un vieux chien de race de Terre-Neuve, que nous avions à bord de l'*Hécla*, avait aussi l'habitude de passer un jour ou deux avec les loups dans les relations les plus amicales. Le 25, nous en vîmes un qui traversait le port près des vaisseaux; il était presque entièrement blanc, avait le corps long et extrêmement maigre, et, plus haut sur pattes que les chiens esquimaux, il leur ressemblait cependant beaucoup. Sa queue était longue et touffue, toujours pendante, et il tenait en courant la tête très basse.

Le 28

d'un beau
haut du
voyait à l
deur à m
et cette c
la lumière

Le 3

consistan
vue auto
l'on aper
la hauteu
la mer.

nous av
chose qu
gnée : ce
semblait
du port

Le 7,

tinete du
une par
aperçue
Il y avait
jour pou
des vaiss
avec des

La dis

cette atm

Le 28 le temps était parfaitement clair, et le ciel d'un beau pourpre au sud : nous cherchâmes du haut du mât le soleil sans succès ; cependant on ne voyait à l'œil nu aucune étoile de la première grandeur à midi : Mars seul était visible distinctement, et cette circonstance peut faire juger de la force de la lumière solaire à cette époque.

Le 3 février, à huit heures du matin, une croix consistant en rayons verticaux et horizontaux fut vue autour de la lune, et vingt minutes avant midi, l'on aperçut le soleil du haut du mât de l'*Hécla*, à la hauteur de cinquante et un pieds au-dessus de la mer. Dans plusieurs occasions, durant l'hiver, nous avons entrevu sur l'horizon sud quelque chose qui ressemblait beaucoup à une terre éloignée : ce jour-là, cette vue fut distincte, et la terre semblait se terminer brusquement au sud par l'est du port Winter.

Le 7, à midi, nous eûmes la première vue distincte du soleil depuis son retour sur l'horizon, et une parélie confuse, légèrement prismatique, fut aperçue à l'est de l'astre, à la distance de 22 degrés. Il y avait à présent de huit heures à quatre assez de jour pour que nous pussions travailler à tout hors des vaisseaux : nous nous remîmes donc à les lester avec des pierres.

La distance à laquelle on entend les sons dans cette atmosphère est un fait des plus remarquables.

Nous avons souvent, par exemple, entendu des gens qui causaient d'un voix ordinaire, à la distance d'un mille, et je venais d'entendre un homme qui chantait à demi-voix tout en marchant sur la plage, et il était à plus d'un mille de moi.

Trois officiers, étant à deux milles sous le vent des vaisseaux, furent saisis d'une violente odeur de fumée, au point d'en être presque suffoqués : et c'était la fumée des bâtimens. Cette dernière circonstance montre à quelle distance la fumée était portée horizontalement, par suite de la difficulté avec laquelle elle monte par une température aussi basse de l'atmosphère.

Le 14 le thermomètre marqua 55 degrés, et par ce froid on ne souffrait aucunement du grand air, pourvu qu'on fût bien vêtu et que le temps fût calme; mais si l'on marchait contre le plus léger air de vent, on éprouvait une sensation de cuisson sur toute la figure, avec une douleur au milieu du front, douleur qui devenait bientôt assez forte. Nous nous amusions alors à faire geler un peu de mercure, et à le battre sur une enclume ramenée à la température de l'atmosphère. Il ne paraissait pas être très malléable, et se brisait ordinairement après deux ou trois coups de marteau.

L'accroissement des jours et de la durée du soleil sur l'horizon me décidèrent à faire ouvrir mes fenêtres à l'arrière. Elles étaient doubles, et l'intervalle

qui séparait viron, et l'o l'hiver quelq on essaya d'e les trouva si vapeur cong les couper p tira de l'esp plus de douz s'y était form

Le 16 le noncée n'en pendant con les acteurs d plaisir, les a paraître en c nous éprouv venir de la p vrir les fenè j'étais de re chandelle : n trois semaine vêtu, et il n voir faire l'o à-dire, que nous réchau nous repren dans la cabi

qui séparait chaque croisée était de deux pieds environ, et l'on y avait cloué au commencement de l'hiver quelques doublures de grosse laine. Quand on essaya d'enlever ces doublures ou rideaux, on les trouva si fortement collées aux fenêtres par la vapeur congelée qui s'y était accumulée qu'il fallut les couper pour pouvoir ouvrir les fenêtres, et l'on tira de l'espace qui séparait les doubles croisées plus de douze grands seaux, pleins de la glace qui s'y était formée de la même manière.

Le 16 le même froid durait, mais la pièce annoncée n'en fut pas moins représentée : il faut cependant convenir qu'il faisait trop froid pour que les acteurs où les spectateurs pussent y prendre plaisir, les acteurs surtout qui s'étaient chargés de paraître en costume de femme. Le froid intense que nous éprouvions alors à bord de l'*Hécla* paraissait venir de la précipitation avec laquelle je fis découvrir les fenêtres de l'arrière, dans l'impatience où j'étais de revoir le jour et aussi d'épargner notre chandelle : mais il fut impossible de rester, pendant trois semaines, dans la cabine, sans être chaudement vêtu, et il n'était pas rare, à cette époque, de nous voir faire l'opposé de ce qui a lieu d'ordinaire, c'est-à-dire, que nous quittions nos manteaux pour aller nous réchauffer par l'exercice sur le pont, et que nous reprenions de lourds vêtements en rentrant dans la cabine. Dans notre température actuelle,

l'haleine d'un individu, vue à une petite distance, ressemblait à la fumée d'un coup de feu qu'on vient de tirer, et plusieurs hommes réunis alors sur la glace élevaient autour d'eux un nuage.

Le 24, pendant que les hommes faisaient le tour des ponts en courant et étaient par bonheur chaudement vêtus, on s'aperçut que la maison à terre était en feu; mais nous vîmes à bout de l'éteindre avec de la neige, avant que les instrumens précieux eussent été atteints par la flamme. Nos visages exposés au feu étaient des objets curieux à voir : presque toutes les joues et tous les nez étaient devenus entièrement blancs par suite du saisissement du froid, de sorte que les chirurgiens n'avaient pas d'autre soin que celui de courir constamment au milieu des hommes qui travaillaient au feu, frottant avec de la neige les parties atteintes, pour y ramener la vie. Malgré ces précautions nous eûmes, par suite de ces accidens, seize malades de plus à bord des deux bâtimens. Deux hommes, qui se trouvaient dans la maison quand le feu éclata, souffrirent cruellement. Dans leur empressement pour sauver l'aiguille de variation qui était près du poêle, et dont ils connaissaient le prix, ils s'enfuirent immédiatement avec cet objet; et l'un d'eux, n'ayant pas eu le temps de mettre ses gants, eut, dans l'espace d'une demi-heure, ses doigts tellement engourdis, et la vie y fut si complètement

suspendue
mains dans
cette eau
intense qui
après il fall

Temps plus d
giques, Acte
Halos et pa
vaisseaux.

Le 1^{er} m
lieutenant
tante près
que le sole
qu'il parût
colonne de
vu précéd
péré, un c
dessous le
jets qui y
des indice

Le 5 ma
eu depuis
ficiers et c
tèrent ave
menade s
était très
tantôt il é

suspendue, que le chirurgien lui ayant plongé les mains dans un bassin d'eau froide, la surface de cette eau gela sur-le-champ par suite du froid intense qui lui fut communiqué, et quelque temps après il fallut amputer ces hommes aux deux mains.

Temps plus doux. On rebâtit la maison. Phénomènes météorologiques. Acteurs du théâtre. Maladie croissante à bord du *Griper*. Halos et parélie. Maux d'yeux. On coupe la glace autour des vaisseaux.

Le 1^{er} mars 1820, avant le lever du soleil, le lieutenant Beechey remarqua une lueur si éclatante près de l'horizon sud-est, qu'il crut toujours que le soleil allait se lever, une demi-heure avant qu'il parût, et il y avait au-dessus de l'astre une colonne de lumière semblable à ce que nous avons vu précédemment. Le jour étant calme et tempéré, un détachement de l'équipage alla retirer de dessous les ruines de la maison incendiée les objets qui y étaient enfouis. On aperçut sur la neige des indices d'une fonte prochaine.

Le 5 mai était le plus beau jour que nous eussions eu depuis quelques semaines, et la plupart des officiers et des hommes des deux équipages en profitèrent avec joie pour aller faire une longue promenade sur les montagnes environnantes. Le vent était très variable et très inconstant dans sa force: tantôt il était assez faible pour ne pas éteindre une

chandelle, et à d'autres momens c'était une brise violente.

Le 7 le temps doux continuant, nous commençâmes à avoir sérieusement l'espérance que la saison avait pris une tournure favorable. Cet espoir fut augmenté par une circonstance qui, tout insignifiante qu'elle pût paraître dans une situation différente de la nôtre, fut pour nous l'objet d'un vif intérêt et d'un plaisir sincère : c'était tout simplement le dégel d'une petite quantité de neige placée dans une exposition favorable, sur la partie peinte en noir de la poupe, et qui faisait directement face au sud.

On profita du beau temps pour rebâtir la maison du rivage; ce qui fut fait en peu de jours. Le 9 tandis que l'atmosphère était, autour des vaisseaux, si calme que la fumée montait presque perpendiculaire, nous vîmes la neige tombant sur les montagnes, à une distance d'un ou deux milles, s'élever dans l'air en colonnes torses de quelques centaines de pieds de haut, et portée par le vent quelquefois au nord, quelquefois au sud, quelquefois dans une direction contraire. La neige ainsi soulevée ressemblait souvent à des jets d'eau, mais plus fréquemment encore on eût dit de la fumée sortant des cimes des montagnes.

Le 16 les représentations théâtrales cessèrent, car la saison était arrivée où l'occupation n'allait

plus man
partie de
pénétrer la
Deux des
terre pour
nous diren
l'espèce de
le nom de
ne peuv
certainem
nous conj
chat-huan
dant tout
nourri par
les traces

Le 26 la
tait une l
nord du c
tie de la sa
grande, q
représent
 récemmen

Cepend
mençâmes
dinaire, e
Winter n
lisation de
de l'année

plus manquer aux hommes. On enleva alors une partie de la couverture des bâtimens pour laisser pénétrer la lumière dans les chambres des officiers. Deux des matelots de l'*Hécla*, qui creusaient la terre pour enlever les pierres nécessaires au lest, nous dirent, le 20, qu'ils avaient vu une mouette de l'espèce de celles que les matelots connaissent sous le nom de *bourguemestre* ; mais comme ces mouettes ne peuvent subsister sans eau (et il n'y en avait certainement point dans le voisinage à cette époque), nous conjecturâmes que ce pouvait bien être un chat-huant, oiseau qui reste peut-être sur l'île pendant tout l'hiver, bien sûr d'y être amplement nourri par les abondantes souris dont nous voyions les traces sur la neige.

Le 26 la longueur du jour était telle, qu'il existait une lueur crépusculaire très sensible dans le nord du ciel, et la rapidité avec laquelle cette partie de la saison nous paraissait être revenue était si grande, que nous avions beaucoup de peine à nous représenter les ténèbres totales dont nous étions si récemment sortis.

Cependant l'hiver se prolongeait, et nous commençâmes à éprouver plus d'impatience qu'à l'ordinaire, et à craindre que notre sortie du port Winter ne fût trop tardive pour arriver à la réalisation de ces vives espérances, dont le bon succès de l'année écoulée nous avait autorisés à nous flat-

ter. Le degré de froid était au-delà de tout ce que nous aurions pu prévoir ; et tandis qu'à cette époque le soleil était au-dessus de l'horizon pendant dix-sept heures sur vingt-quatre, le thermomètre était encore quelquefois aussi bas que 3 degrés.

Nous vîmes ensuite, avec satisfaction, qu'au milieu d'avril la liste des malades du *Griper* était réduite à quatre, et que l'*Hécla* n'en comptait qu'un, William Scott, qui se plaignait alors de pulmonie pour la première fois, et dont le cas prit dans la suite un caractère plus inquiétant.

Pendant les trois ou quatre derniers jours d'avril, la neige accumulée sur l'étoffe noire qui nous servait de toit commença à fondre un peu pendant quelques heures du milieu du jour, et le 30 le thermomètre se trouvait au point de glace, ou, pour mieux dire, par rapport à ce climat, au point de dégel, circonstance qui avait cessé depuis huit mois. Cette température était, pour nos sensations, tellement semblable à de l'été, que je fus dans la nécessité d'user de mon autorité pour empêcher les hommes d'apporter dans leur vêtement des changemens qui auraient pu avoir de très fâcheux résultats. L'influence du soleil avait, à cette époque, rendu la neige si molle, qu'il était très difficile et très fatigant de marcher dessus.

On espérait de nouveau une prompte délivrance. quand, le 1^{er} mai, un fort vent souffla du nord, et

la neige
première
rafale et
quand il
gnaient l
ment ob
étaient e

Le 6 a
mettre le
la glace
son dépa
de vivres
demmen
proportio
ptarmiga
gnifiante
mens fra
retour de

Quelq
cours de
heures à
le soir tr
mation d
intense
du soleil
d'yeux d
l'attaque
morceau

la neige tomba abondamment, nous vîmes pour la première fois de la saison le soleil à minuit. Cette rafale et cette neige continuèrent le lendemain, et quand il s'agit de relever les sentinelles qui soignaient le feu de la maison, nous fûmes littéralement obligés de les dégager de la neige où elles étaient enfouies.

Le 6 avril, comme il était grand temps de remettre les bâtimens à flot, on commença à couper la glace à l'entour; et comme l'expédition, lors de son départ d'Angleterre, n'avait été approvisionnée de vivres que pour deux ans, je crus devoir prudemment réduire la ration aux deux tiers de la proportion établie. Le 12 un des hommes vit un ptarmigan : ce n'était pas une circonstance insignifiante pour nous, qui avions été privés d'alimens frais pendant six mois; puis c'était le signe du retour de l'été.

Quelques-uns de nos hommes ayant, dans le cours de leur chasse, été exposés pendant plusieurs heures à l'éclat du soleil et de la neige, revinrent le soir très souffrants de cette douloureuse inflammation des yeux qu'occasionne le reflet de clarté intense qui s'élève de la neige joint à la chaleur du soleil, et que l'on appelle en Amérique *mal d'yeux des neiges* (snow blindness). Pour prévenir l'attaque de ce mal, on donna à chaque homme un morceau de crêpe noir qu'il devait porter ainsi

qu'un voile court attaché à son chapeau, et cet expédient fut très utile. Les exhalaisons qui sortaient de la terre étaient à cette époque très abondantes, et pendant le jour produisaient sur tous les objets cette apparence d'ondoiement et de tremblement que l'on nomme *mirage*: elles étaient ordinairement remplacées par un brouillard le soir quand l'atmosphère se refroidissait.

Le 17 l'opération de couper la glace autour de l'*Héla* fut terminée, et nous constatâmes qu'elle avait six pieds d'épaisseur, et les bâtimens se trouvèrent à flot. Alors toutes les mains furent occupées, soit à apporter le lest, soit à sortir les voiles et les chaloupes. Tandis que charpentier, armurier, tonneliers et voiliers étaient occupés à leurs travaux respectifs, notre petite colonie offrait le spectacle le plus animé et le plus bruyant que l'on puisse imaginer. Il fut reconnu nécessaire de calfater les ouvrages supérieurs, que le froid avait fait jouer considérablement. C'est à cette époque que je plantai un petit jardin en radis, en oignons, en cresson et en moutarde; mais on peut dire que cet essai manqua, car, à la fin de juillet, les radis n'avaient pas un pouce de long, et l'on ne put pas faire lever en plein air un brin de moutarde ou de cresson. Il fallut donc que mon horticulture rentrât dans ma cabine.

Environ vers le 21, nous commençâmes à re-

marquer
sur la terre
et le 21 no
de rempli
un petit c
vrimés au
très abond
qu'il y av
plante an
mousse qu

Le 24 au
vint nous
figure que
tous avec
efficace qu
nuages eu
et à huit h
blement su
sieurs autr
l'habitude
curiosité b
pour jouir
téressant.

Le 29 a
faire les p
rieur, ce
jours; ma
n'était pas

marquer une diminution journalière de la neige sur la terre, où le sol se montrait en taches brunes, et le 21 nous eûmes le plaisir, étant à la promenade, de remplir une bouteille avec de l'eau puisée dans un petit creux plein de neige fondue. Nous découvrîmes aussi avec satisfaction que l'oseille était très abondante dans le voisinage des vaisseaux, et qu'il y avait un pied ou deux de cette précieuse plante antiscorbutique dans chaque touffe de mousse que nous trouvions.

Le 24 au matin, de bonne heure, un de nos gens vint nous annoncer qu'il avait senti tomber sur sa figure quelques gouttes de pluie, et nous saluâmes tous avec joie cet événement, car rien ne paraît si efficace que la pluie pour dissoudre la neige. Les nuages eurent une apparence humide tout le jour, et à huit heures et demie du soir nous fûmes agréablement surpris par une ondée abondante que plusieurs autres suivirent. Nous avions tellement perdu l'habitude de voir l'eau à l'état fluide, que par une curiosité bien naturelle, chacun courut sur le pont pour jouir de ce phénomène aussi nouveau qu'intéressant.

Le 29 au matin, de bonne heure, je me mis à faire les préparatifs d'une expédition dans l'intérieur, ce qui avait été projeté depuis quelques jours; mais la mer vue du haut de la montagne n'était pas encourageante, et quand nous songions

qu'à l'époque actuelle, il n'y avait pas le moindre symptôme de dégel, et que, dans trois semaines, le soleil allait commencer à décliner vers le sud, il faut avouer que les plus ardents d'entre nous avaient quelque raison d'être ébranlés dans les espérances qu'ils avaient conçues relativement au succès complet de notre entreprise.

Voyage à travers l'île Melville, et retour aux vaisseaux par une autre route.

Le matin du 1^{er} juin le temps étant beau, je partis accompagné d'un détachement, muni de provisions pour trois semaines, et après avoir donné aux lieutenans Beechey et Liddon les instructions nécessaires pour que les vaisseaux fussent mis en état de partir dans les derniers jours de juin, afin de pouvoir profiter du premier changement favorable qui viendrait à s'opérer dans l'état des glaces. Mon intention était d'aller aussi avant que possible dans le nord, et si, en suivant cette direction, nous arrivions à la mer, j'avais le projet de tourner à l'ouest, décrivant, pour revenir au port Winter, un circuit qui peut occuper de une à trois semaines, suivant les circonstances. Nous prîmes le parti de marcher de nuit, si l'on peut appeler nuit une partie de vingt-quatre heures pendant lesquelles le soleil ne quitte pas l'horizon, afin d'éviter, autant que possible, la chaleur du haut du

jour et le

Après a

avaient vo

à la mont

travers u

de neige,

fit très bo

sans diffic

rivâmes à

entièreme

pierre sab

de ces hau

qui étaient

ductives q

nage imm

seille et le

plus épais

à ramasse

fondre not

Étant pa

pièce d'ea

par l'est. C

longueur e

vait au su

nent la vu

de ce lac o

presque d

nous pussi

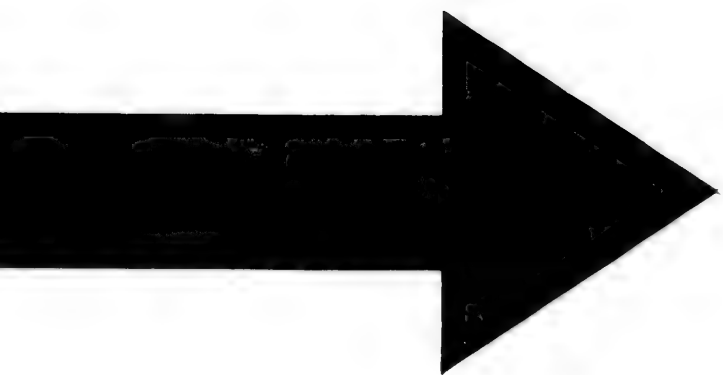
jour et le reflet du soleil dardant sur la neige.

Après avoir quitté ceux de nos compagnons qui avaient voulu nous conduire, une heure ou deux, à la montagne du nord-est, nous poursuivîmes à travers une plaine presque entièrement couverte de neige, qui était cependant assez nue pour qu'il fit très bon à y marcher, et que le chariot irait sans difficulté. A onze heures du matin,

arrivâmes à trois montagnes rondes remarquablement composées de sable et de blocs de pierre sablonneuse, et nous fîmes halte au nord de ces hauteurs pour y dîner. Ces portions du pays qui étaient dégagées de neige paraissaient plus productives que celles qui se trouvent dans le voisinage immédiat du port Winter, le saule nain, l'oseille et le pavot étant plus abondans et la mousse plus épaisse. Nous ne pûmes cependant parvenir à ramasser assez de bois de saule nain pour faire fondre notre neige.

Étant partis après minuit, nous arrivâmes à une pièce d'eau gelée, à un demi-mille dans le nord par l'est. Cette pièce d'eau avait un demi-mille de longueur et deux cents pas de largeur, et se trouvait au sud d'une chaîne de montagnes qui bornent la vue du port Winter. La glace de la surface de ce lac ou étang se trouvait, en certains endroits, presque dissoute, et partout trop molle pour que nous pussions la traverser. Nous y vîmes une cou-





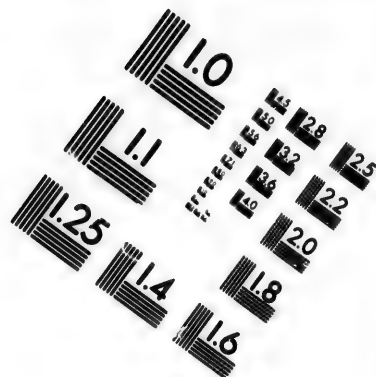
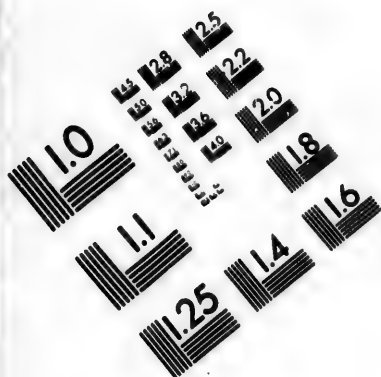
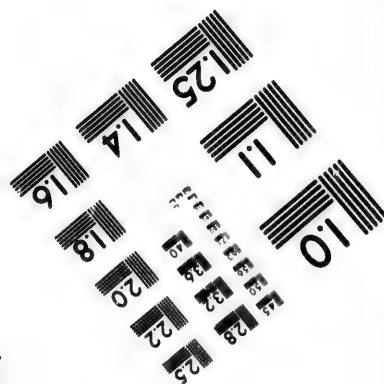
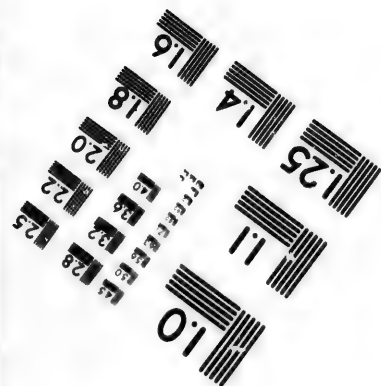
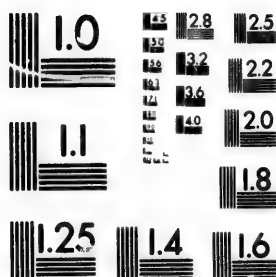


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

28
25
22
20
18

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

ple de canards, dont l'un était blanc et l'autre brun : nous supposâmes qu'ils étaient de l'espèce appelée *king ducks*. Nous vîmes bientôt en vue d'un espace plane très étendu au nord-ouest, sur lequel on ne voyait pas, même avec la lunette, un seul point noir qui rompt l'uniformité de la neige qui le couvrait. Il nous parut se terminer en une chaîne de hautes montagnes que de temps en temps nous apercevions du sud, et que nous avions nommées les *montagnes bleues*, à cause de l'aspect que leur donnait la distance. Si nous n'eussions pas été certains que nous étions alors à trois ou quatre cents pieds au-dessus du niveau du port Winter, la plaine devant nous aurait pu nous paraître la mer couverte de neige. Cependant en approchant nous découvrîmes quelques points noirs qui prouvaient que cette étendue était de la terre en grande partie, sinon entièrement. Au-delà de la plaine, toutefois, s'élevait une terre escarpée, semblable en tous points à une île, ayant les montagnes Bleues au nord, et quelques hautes terres au sud.

Le 3, étant deux en avant du détachement, un beau renne vint à nous en trottant, et joua autour de nous à la distance de trente pas pendant un quart d'heure. Nous n'avions pas de fusil, et je ne sais, d'ailleurs, si nous l'aurions tué, car nous sentions que c'eût été mal répondre à la confiance qu'il paraissait vouloir mettre en nous. Cet animal

ayant en-
tre côté
beaucoup
eux que
mais sans
vin pour
plus près
levâmes
comme
et reven
pas. Qua
servatio
reste du
loigna.
cieux. S
penchée
rence d
avait un
yeux, et
quâmes
faisait u
ses jamb

Nous
journée
riot écri
celle de
nous n
cette d

ayant entendu le reste de nos gens causer de l'autre côté d'un ravin, alla sur-le-champ à eux sans beaucoup de précaution, et ceux-ci, moins scrupuleux que nous, firent feu immédiatement sur lui, mais sans effet. Alors il traversa de nouveau le ravin pour revenir où nous étions assis, et approcha plus près que la première fois. Dès que nous nous levâmes pour aller en avant, il nous accompagna comme un chien, trottant quelquefois devant nous, et revenant quand il avait fait quarante ou cinquante pas. Quand nous nous arrêtâmes pour faire les observations, il resta près de nous jusqu'à ce que le reste du détachement nous eût rejoints, puis il s'éloigna. Le renne n'est nullement un animal gracieux. Ses hautes épaules et sa tête gauchement penchée lui donnent en quelque sorte une apparence de difformité. Notre nouvelle connaissance avait une bordure noire assez large autour des yeux, et une très petite à la queue. Nous remarquâmes que, toutes les fois qu'il allait s'éloigner, il faisait une espèce de joyeuse gambade, en levant ses jambes de derrière.

Nous observâmes aussi, dans le cours de cette journée, que les pierres sablonneuses que le chariot écrasait, exhalaient une odeur forte, comme celle de la pierre calcaire fétide quand on la brise : nous n'y découvrîmes cependant aucune trace de cette dernière substance. Nous ne voyions plus au-

cune végétation, et le pavot même nous avait abandonnés.

Le 4, dès le matin, nous repartîmes pour le nord, toujours et par cette même plaine neigeuse de la veille. Quand nous apercevions quelques coins de terre découverts, nous les comparions aux oasis d'Afrique, non-seulement parce qu'ils nous soulaçaient les yeux de l'éclat de la neige, mais encore parce que c'était dans ces seuls endroits que nous pouvions dresser nos tentes ou espérer de trouver de l'eau. La brise ayant fraîchi du sud-sud-est, les matelots mirent sur le chariot une grande couverture en guise de voile, qui se trouva être d'une assistance très positive sur le terrain uni que nous foulions. On y voyait quelques traces de renards, mais pas un animal, pas le moindre symptôme de végétation pendant cette marche : il n'est pas improbable, toutefois, que ces plaines, couvertes de neige, présentent, pendant les chaleurs de l'été, une végétation plus abondante que dans toute autre partie de l'île.

Le 5, le brouillard ne nous permit pas de partir avant six heures. On voyait alors, vis-à-vis du soleil, un arc de vapeur blanche et très lumineuse; et à huit du soir, ayant trouvé un ravin profond de cinquante ou soixante pieds, et large de trois cents pas, sur le côté nord duquel nous plantâmes nos tentes, nous y trouvâmes, en écartant une

grosse
nous d
avons
repas a

Nous
second
second
lieu un
tails de
d'une h
nous n
plaine s
au-delà
était su
élevée.
couvert
Nous n
tait au
sec por
voisina
marche

Cette
est nou
d'une
une en
le capi
ou trois
renne

grosse pierre, abondance d'une eau pure; ce qui nous détermina à apprêter un francolin que nous avions tué, et dont nous fîmes un très somptueux repas avant de nous coucher.

Nous étions par les 75 degrés 22 minutes 43 secondes de latitude, et 111 degrés 14 minutes 26 secondes de longitude, et nous déposâmes en ce lieu un cylindre de fer-blanc qui contenait les détails de notre visite; et de là, reprenant, au bout d'une heure et demie, notre route dans le nord-est, nous nous retrouvâmes bientôt dans une autre plaine semblable à celle que je viens de décrire, et au-delà de laquelle une terre de couleur sombre était suivie d'un espace plat borné par une terre plus élevée. Cet espace intermédiaire avait l'air d'une mer couverte de glace ou d'une plaine neigeuse très unie. Nous nous demandâmes plus d'une fois ce que c'était au juste. Quand nous eûmes trouvé un endroit sec pour nos tentes, et beaucoup d'eau dans le voisinage, nous fîmes halte à minuit, après avoir marché sept milles et demi dans le nord par l'est.

Cette terre haute que nous voyions dans le nord-est nous parut, le lendemain, et vue du sommet d'une montagne, être une île séparée : c'en était une en effet, et je lui donnai le nom de mon ami le capitaine Sabine. Nous avions vu depuis deux ou trois jours sur la neige, çà et là, les traces d'un renne isolé, mais ces animaux semblaient eux-

mêmes avoir abandonné un lieu tellement dépourvu de toute végétation, que nous parcourûmes des milles entiers sans trouver une touffe de mousse ou un seul pavot. Le soir, le temps étant plus clair et plus froid, je partis avec MM. Nias et Reid pour examiner l'état de la mer au nord. L'endroit où nous trouvâmes la mer se trouva voisin du débouché d'un ravin, et la surface de la glace était ici couverte de flaques d'eau douce, qu'y avaient probablement formées les eaux courantes du ravin; elle était, comme à l'ordinaire, et vue à une petite distance, d'une belle couleur bleue. Nous tournâmes à l'ouest, et à deux milles de là nous montâmes sur une pointe de terre dans cette direction, et d'où nous dominions tous les objets environnans. Dès que nous eûmes atteint le sommet de ce promontoire, qui est haut de quatre-vingts pieds environ, et qui reçut le nom de M. Nias, nous eûmes l'assurance que c'était bien la mer que nous avions à nos pieds, car elle avait jeté la glace sur la plage en grands blocs irréguliers, tout-à-fait semblables à ceux qui nous avaient servi d'abri et d'ancrage sur les rives méridionales de l'île. Nous construisîmes sur le sommet de la pointe Nias une colonne large de douze pieds à sa base et d'une hauteur égale, puis nous y déposâmes, dans un cylindre de fer-blanc, un récit de notre excursion, avec deux monnaies d'argent et de cuivre. On peut voir ce

monum
Ayar
nord,
chose p
nos obs
vers le
vue à
projet
après a
que les
intérès
dans le
bordai
cable,
parties
sept he
qui no
que no
dition
et de t
lièvres
tion é
comme
du cap
étaient
peu de
nous y
saison

monument à une distance de plusieurs milles.

Ayant déterminé l'étendue de l'île Melville au nord, sur le méridien qui correspond à peu de chose près avec celui du port Winter, et complété nos observations, je voulus poursuivre notre voyage vers les montagnes Bleues, qui étaient encore en vue à plusieurs lieues dans l'ouest, et j'avais le projet de revenir aux vaisseaux par un circuit, après avoir avancé au sud-ouest aussi long-temps que les circonstances paraîtraient en faire un objet intéressant ou exécutable. Nous marchâmes donc dans le sud-ouest, afin de suivre une crête qui bordait la côte, et présentait le seul chemin praticable, car la neige était très profonde dans les parties basses de cette terre. Nous fîmes halte à sept heures du matin sur un beau sol sablonneux, qui nous donna le lit le plus doux et le plus chaud que nous eussions encore trouvé dans notre expédition : il était situé sur un petit monticule de terre et de tourbe tellement sillonné par les terriers de lièvres, qu'il ressemblait à une garenne. Notre station était à un demi-mille environ de la mer, et commandait une très belle vue de l'île Sabine et du cap Fisher. Les seuls oiseaux que nous y vîmes étaient deux ptarmigans : on y voyait aussi un peu de mousse et quelques touffes d'herbe courte; nous y trouvâmes aussi pour la première fois de la saison le *saxifraga oppositifolia* qui fleurissait.

Étant repartis à cinq heures du soir, après avoir fait cinq milles à travers une plaine couverte de neige, nous commençâmes à monter considérablement, et nous entrions alors dans les montagnes Bleues, dont les parties les plus élevées étaient toutefois à la distance de trois ou quatre milles dans l'ouest. Après avoir fait sept milles de plus dans la direction de l'ouest-sud-ouest, nous fîmes halte une demi-heure avant minuit, à trois ou quatre milles de la mer; et quand nous eûmes dîné, nous nous remîmes en route : notre marche fut très tortueuse, en raison de l'irrégularité du terrain. Quelle que fût la fatigue qui put résulter pour nous de cette circonstance, nous étions contents de nous trouver au milieu des montagnes, tant la monotonie des basses terres et des plaines neigeuses nous avaient ennuyés. Dans le premier quart de mille, nous passâmes près d'une eau courante qui avait de six à douze pouces de profondeur. Le sol, aussi bien que les flaques d'eau, avaient gelé ferme pendant la nuit; mais le jour les avait dégelés, et c'est ce qui rendait de plus en plus mauvais, le chemin à mesure que le soleil prenait de la force. Nous remarquâmes que le plumage du francolin mâle était encore entièrement blanc, excepté vers le bout de la queue, où les plumes étaient d'un beau noir luisant; mais, dans chaque poule que nous avions tuée, un changement très sensible était ap-

parent,
mage a
si analo
blemen
incubat
les fem
mâles s
pide. N
nutes 4
indiqua
41 seco

Le le
ravins,
dessus
une pla
milles,
était ent
ties dée
pour le
ravin. s
un sol f
nous fin
seconde
seconde
main d
très ma
sous no
nous re

parent, et s'opérait de jour en jour : enfin leur plumage avait actuellement pris une couleur tachetée, si analogue à celle de la terre, qu'elle est admirablement propre à les garantir à l'époque de leur incubation. Il était, en général, très difficile d'avoir les femelles, qui étaient très sauvages, mais les mâles se montrèrent toujours d'une familiarité stupide. Nous étions en ce lieu par 75 degrés 26 minutes 43 secondes de latitude, et le chronomètre indiquait une longitude de 111 degrés 22 minutes 41 secondes.

Le lendemain nous eûmes à traverser plusieurs ravins, dans l'un desquels nous avions de l'eau par-dessus les genoux, et le 10, nous entrâmes dans une plaine très unie, ayant une largeur de trois milles, laquelle, à l'exception d'un coin çà et là, était entièrement couverte de neige. Toutes les parties découvertes de la plaine étaient impraticables pour le chariot. Cette plaine se terminait à un ravin, sur le penchant sud duquel, ayant trouvé un sol favorable pour nos tentes et beaucoup d'eau, nous fîmes halte par les 75 degrés 20 minutes 54 secondes de latitude, et 111 degrés 42 minutes 15 secondes de longitude. Nous campâmes le lendemain dans un lieu tout semblable, et la nuit fut très mauvaise, mais nous étions fort bien à l'abri sous nos tentes. Le matin, le ciel s'étant éclairci, nous repartîmes, et après avoir péniblement monté,

nous nous trouvâmes sur une terre unie et chargée de beaucoup de neige. Nous y avons marché l'espace de quatre milles, quand tout à coup apparut devant nous la mer ou un lac, à une distance de deux ou trois milles, et entre deux montagnes hautes et raides, qui terminaient un ravin large et profond. Bientôt nous reconnûmes une île que nous avions vue à l'est de nous, lors de notre marche au nord. Elle était située dans ce lac ou golfe. Nous nous hâtâmes d'aller à la pointe de la montagne la plus rapprochée, et de là, la vue était extrêmement grande et pittoresque. Nous voyions d'une hauteur de huit à neuf cents pieds, presque à pic, une vaste plaine de glace dont, à l'ouest, nous ne pouvions distinguer la fin sur un espace de cinq ou six lieues, tandis que la vue à l'est était arrêtée par d'autres montagnes. Une brume ou une vapeur épaisse était de temps à autre rapidement portée tout le long de cette glace par le vent, et quelquefois cette brume couvrait le sommet de l'île d'une nuée intense. La première idée qui nous vint fut que c'était un lac glacé que nous voyions; mais cette conjecture se trouva erronée. Le ravin où nous nous trouvions se décharge de ses eaux dans une petite crique de deux ou trois milles de profondeur, et à laquelle nous donnâmes le nom de *Buchnan*, et nous nous propositions d'y faire halte si nous pouvions trouver un chemin commode pour

descend
étaient
voiture
long-tem
cendu à
se brisa
le chario
pour le
gages su
de l'alou
leur pay
chariot,
nous fou
être diff
éprouvé
aliment
temps de
mets no
sition ac
caisses l
elles étai

Quand
vement
homme
les offici
les tente
et suivin
vers une

descendre au fond ; mais les deux côtés de ce ravin étaient si escarpés, qu'il eût été impossible à la voiture la plus solidement construite de voyager long-temps par une telle route : nous avons descendu à peine la moitié de la côte, quand l'essieu se brisa net par le milieu. Il fallut donc décharger le chariot, et, le laissant là, nous nous chargeâmes, pour le reste de notre marche, de porter nos bagages sur nos épaules. Le chant continuel et joyeux de l'alouette des neiges nous rappelait un meilleur pays. Avant de partir nous brûlâmes notre chariot, pour faire cuire quelques ptarmigans, qui nous fournirent un repas somptueux. Il est peut-être difficile, pour les personnes qui ne l'ont pas éprouvé, de se figurer quel luxe devient le moindre aliment chaud, quand on a vécu pendant quelque temps de provisions froides dans ce rude climat. Ce mets nous était d'autant plus précieux dans la position actuelle, que, lorsque nous retirions de leurs caisses les viandes conservées dont nous vivions, elles étaient gelées profondément.

Quand nos arrangemens furent terminés, relativement à la répartition des bagages, dont chaque homme eut à porter soixante-dix livres environ, et les officiers, de trente à quarante, nous pliâmes les tentes le 12, à deux heures et demie du matin, et suivîmes le côté est de la crique, nous dirigeant vers une pointe qui en forme l'entrée de ce côté

La plupart des rochers qui dominent cette crique ressemblent plus à des ruines d'édifices qu'à l'œuvre de la nature. Le fond de la crique de Buchanan est un des sites les plus habitables que nous ayons encore vus dans les régions arctiques, la végétation y étant plus abondante que sur tout autre point, et la terre abritée et giboyeuse : nous y trouvâmes beaucoup de mousse, de l'herbe, des saules nains, du saxifrage, et le capitaine Sabine vit une renoncule en pleine fleur.

Nous arrivâmes à la pointe à cinq heures, et comme nous pûmes nous convaincre alors que, le lac ou golfe s'étendant à une distance considérable dans l'est, ainsi que dans l'ouest, il faudrait beaucoup de temps pour le tourner dans la première direction, je me décidai à le traverser sur la glace. Ayant donc fait cinq milles dans le sud-sud-ouest, nous débarquâmes à sept heures près de la partie sud-est de l'île, à laquelle je donnai le nom de mon ami M. Hooper. Nous ne doutions plus que nous n'eussions marché sur un golfe de la mer, et le goût de l'eau, que nous goûtâmes au moyen d'un trou creusé dans la glace, nous donna pleine conviction par son amertume. Je nommai ce golfe, le golfe *Liddon*.

Après quelques heures de repos, nous partîmes à travers la glace pour la pointe. La chaleur du jour avait tellement amolli la neige, que, chargés comme nous l'étions, nous enfoncions souvent jus-

qu'aux genoux.
nous retrouvâmes
trois heures
d'un millier
un sol très dur
avec une couche
de pavots
rennes, de
halte à onze
degrés 2
de 111 de
l'intention
échantillon
tirèrent de
est de force
est si long
trois pour
qu'il man
sent pour
avec ses
chasseurs
que plus
poil tour
dis que l
de l'île o
traces de
le sergen
dans leq

qu'aux genoux. Nous ne fûmes donc pas fâchés de nous retrouver sur la terre, après une marche de trois heures et demie. Nous n'avions avancé que d'un mille dans le sud-est, quand nous trouvâmes un sol très fertile, où abondait la plus belle mousse, avec une grande quantité d'herbe, de saxifrages et de pavots. La terre était couverte de fiente de rennes, de bœufs musqués et de lièvres. Nous fîmes halte à onze heures du soir, par la latitude de 75 degrés 2 minutes 37 secondes, et par la longitude de 111 degrés 37 minutes 10 secondes. Nous avions l'intention de chasser pour nous procurer des échantillons des différens animaux. Les chasseurs tirèrent d'abord un bœuf musqué. Ce petit animal est de formes très disproportionnées, et son poil est si long, que ses pieds paraissent avoir deux ou trois pouces de long seulement. Il semble, en effet, qu'il marche dessus à chaque pas. Quand il se sent poursuivi de près, il arrache souvent la terre avec ses cornes, et se retourne pour regarder les chasseurs. Ils prirent aussi une ou deux souris, ainsi que plusieurs autres que nous avions vues. Leur poil tournait au brun sur la tête et au ventre, tandis que le dos était gris foncé. Il n'est pas de coin de l'île où nous n'ayons remarqué les trous et les traces de ces petits animaux. Un d'eux, après lequel le sergent Martin courait, ne trouvant pas de trou dans lequel il pût se sauver, se plaça contre une

pierre, comme pour se défendre, et mordit le doigt du sergent quand il le prit. Sur une pointe de terre, à la distance de trois quarts de mille à l'ouest par le sud, nous dressâmes des tentes, et à une centaine de pas de la mer nous découvrîmes les restes de six huttes d'Esquimaux. Je ne doute pas qu'ils ne trouvent dans ces parages aux mois de juillet et d'août abondance de gibier; mais il est à peine possible, à tout prendre, que ces gens puissent subsister long-temps sur l'île Melville, où l'été est beaucoup trop court pour leur permettre de faire des provisions suffisantes pour un hiver long et rude. MM. Sabine et Fisher, qui avaient visité l'un et l'autre l'île Byam-Martin, remarquèrent que les cabanés que nous voyions paraissaient abandonnées depuis peu.

Comme il n'y avait plus à notre portée aucun objet assez intéressant pour nous retenir, nous rentrâmes dans les vaisseaux tous bien portans, le 14 au soir

La neige
chasse.
les nav
à mettr
de la m
couver
On pas
gleterre

J'eus
officiers
de Scot
et son m
tentativ
des défa
étaient
chirurg
tique, q
de susp
trailles
sence. D
avait ét
la mer.
état que
d'un an
l'appui
à bord
espèce.
Un ch
glace du

La neige fond sur la terre et la glace se dissout en mer. Parties de chasse. Mort et enterrement de Willam Scott. On appareille les navires. La glace se sépare à l'entrée du port. On se prépare à mettre à la voile. On quitte le port Winter. Aspect favorable de la mer à l'ouest. Obstacles subséquens. Terre de Banks découverte. Retour à l'est. On entre dans le détroit de Barrow. On passe par le détroit de Lancaster pour retourner en Angleterre..

J'eus le plaisir de trouver, à mon retour, les officiers et les hommes bien portans, à l'exception de Scott, le seul matelot de l'*Hécla* qui fût malade, et son mal paraissait de nature à rendre vaine toute tentative de guérison. Une disposition constante à des défaillances et un abattement plein de langueur étaient les seuls symptômes qui eussent porté le chirurgien à continuer le traitement anti-scorbutique, qu'il était quelquefois absolument nécessaire de suspendre à cause de l'état de faiblesse des entrailles du patient. Il avait empiré pendant mon absence. D'un autre côté l'appareillement des navires avait été à merveille, et ils étaient prêts à prendre la mer. Les provisions furent trouvées en aussi bon état que lorsque nous les avions mises à terre plus d'un an auparavant. Je dois faire remarquer, à l'appui de cette observation, qu'il ne parut jamais à bord une souris, un rat, ou un ver d'aucune espèce.

Un changement très visible s'était opéré dans la glace du port, sa superficie étant couverte de fla-

ques d'eau saumâtre, hormis tout près du rivage où les marées avaient élevé la glace de beaucoup au-dessus du niveau de la mer.

Afin de nous procurer autant de gibier que possible pendant le reste de notre séjour et de notre inaction, j'envoyai un détachement qui pût s'éloigner des vaisseaux, de manière à rester quelques jours dehors. Il partit donc muni de provisions. Une heure après minuit, nous vîmes un triple arc-en-ciel. L'arc extérieur était entièrement complet et fortement empreint des couleurs du prisme. Le second était à peu près parfait; quant à l'intérieur, il n'était distinct que du côté de l'est.

Ayant remarqué que l'oseille était maintenant assez en feuilles pour qu'on en pût cueillir une quantité suffisante afin de s'en nourrir, je donnai l'ordre que chacun employât deux après-midi par semaine pour cueillir ces feuilles. On en pouvait ramasser suffisamment pour en servir en salade, ou en cuire comme des légumes. Nous trouvâmes aussi quelques pieds de cochléaria, mais ils étaient trop rares et avaient de trop petites feuilles pour nous servir.

Le 20 juin la terre était abondamment couverte dans le voisinage des vaisseaux, surtout dans les parties basses et abritées, de la belle fleur pourpre du *saxifraga oppositifolia*, qui était en complète floraison, et donnait une sorte de gâté et de vie

à une
mable.

Nous
quatre
mais pl
rent d'é

Le lie
minuit,
côte, de
plus av
ter, et c
permett
nous di
tenant c
faon, c

Le 2
sons ge
marqua
est plac
bientôt
qui ens
glace q
fets cor
la glac
cette pa
trouvai
au-dess
vint le

à une scène jusqu'ici d'une désolation inexprimable.

Nous avons déjà reçu de nos chasseurs, le 22, quatre daims, plusieurs lièvres et divers oiseaux; mais plusieurs des gens du détachement manquèrent d'être emportés par les torrens.

Le lieutenant Beechey, de retour de l'est le 26 à minuit, nous rapporta que la glace le long de la côte, dans cette direction, paraissait dans un état plus avancé de dissolution que près du port Winter, et qu'il y avait presque assez d'eau libre pour permettre à un bateau d'y passer. Le lieutenant nous dit qu'il avait réussi à tuer un renne en se tenant couché, immobile, et en imitant la voix d'un faon, ce qui attira le renne à portée.

Le 29 un des hommes trouva deux petits poissons gelés dans un trou, et à cette occasion je remarquai que toutes les fois qu'une substance dure est placée sur la glace en petite quantité, elle se fait bientôt un trou profond, en absorbant la chaleur qui ensuite rayonne de manière à faire fondre la glace qui l'entoure. Il était curieux de voir les effets contraires d'un tas de paille que l'on mit sur la glace dans les premiers jours de mai : comme cette paille empêcha la chaleur de pénétrer, elle se trouvait actuellement élevée de plus de deux pieds au-dessus de la surface. Le lieutenant Hoppner revint le 29 au soir, avec la nouvelle que la glace

était en mouvement au large dès le 22. Cette circonstance avait été observée par MM. Skene et Fife, qui furent réveillés par un son fort grinçant, qu'occasiona le mouvement rapide d'un grand champ de glace dans l'est, à la distance de cinq milles de terre.

Le 30 on vint m'avertir que le malade Scott était mourant. Tout aussitôt, sans m'habiller, je courus à lui, mais il venait de rendre le dernier soupir, sans aucune apparence de douleur. Le corps fut ouvert, malgré la répugnance des matelots pour cette opération; mais elle était indispensable, et j'eus la consolation d'être convaincu que la maladie à laquelle il avait succombé n'eût pu guérir dans aucun pays et sous aucun climat. C'est le 2 juillet, que, après le service divin, le corps du défunt fut livré à la terre, sur une pièce de terre unie, à environ cent pieds de la plage, avec toute la solennité que réclamait la circonstance et que nous permettaient nos moyens. On amena, à la moitié des mâts, les enseignes et les flammes pendant la marche du convoi, et les restes de notre malheureux contre-maître furent accompagnés jusqu'au tombeau par tous les officiers et matelots des deux bords. M. Fisher plaça ensuite, à la tête du tombeau, une pierre, après y avoir gravé le nom du mort avec les autres détails usités.

Quand on regardait dans les creux pleins d'eau, il semblait, pendant le jour, qu'il y tombât conti-

nuellement
cause le
pait de l
qui s'élev

Le 6 la
qu'il s'y
on pouva
passeur.
dans les
qu'elle d
le résult
la terre,
surface
chaleur

Le 14
seaux et
nous ne
miers j
en chalc
examine
étaient
core en
possible
continu
qui dér
nous dé
lage; m
vions al

nuellement des gouttes de pluie : cet effet avait pour cause le dégagement constant de l'air qui s'échappait de la glace en dégel au-dessous, et les bulles qui s'élevaient à la surface.

Le 6 la glace du port avait fondu si rapidement, qu'il s'y était creusé des trous, au moyen desquels on pouvait voir qu'elle n'avait que deux pieds d'épaisseur. Nous remarquâmes que c'était toujours dans les endroits où l'eau était peu profonde qu'elle dégelait le plus vite ; et c'est, je le suppose, le résultat de la plus grande facilité avec laquelle la terre, à une petite profondeur au-dessous de la surface de la mer, absorbe et rejette en rayons la chaleur du soleil.

Le 14 une chaloupe put passer entre les vaisseaux et le rivage : il était cependant probable que nous ne pourrions pas quitter le port avant les premiers jours d'août. Presque tous les jours j'allais en chaloupe sonder la profondeur de la glace, ou examiner les progrès de l'eau libre : toutes les côtes étaient dégagées, mais le milieu du port était encore encombré. Dans notre état d'immobilité impossible à rompre encore, nous étions obligés d'être continuellement sur nos gardes contre les glaçons qui dérivaien sur nous. Nous essayâmes donc de nous déplacer au moyen de la remorque ou du hâlage ; mais nous reconnûmes que nous ne pouvions aller plus avant sans que le vent changeât.

Enfin, le 30, toute la masse de glace du port fut en mouvement vers le sud-est, et alla se briser pour la première fois sur les pointes qui forment l'entrée du port. Il fallut alors se préparer à mettre à la voile, et prévoir le cas d'une séparation possible : j'envoyai donc des doubles de toutes nos transactions au *Griper*.

Le 1^{er} août, à une heure après-midi, tout étant à bord, nous sortîmes du port Winter, où nous avions passé dix mois entiers. L'esprit est toujours activement occupé à chercher des motifs d'encouragement et d'espérance, et nous ne manquâmes point de nous rappeler, en cette circonstance, que, quelque courte que dût être la saison de navigation que nous commencions, nous entrions dans cette saison l'anniversaire même du jour où avaient commencé nos découvertes, à partir de l'entrée du détroit de Lancaster : nous nous disions que, si nous étions favorisés d'un succès égal pendant la même période, il y avait peu à douter de l'accomplissement de nos vœux.

Il se trouvait entre la côte et la mer un espace libre de quelques milles, et plus nous allions à l'ouest, plus cette circonstance favorable était évidente ; mais nous fûmes bientôt retardés par des courans ou des glaçons. Nous eûmes au bout de quelque temps le chagrin de voir que le *Griper* filait et manœuvrait beaucoup plus mal qu'aupara-

vant, mal
don avait
huit mill
l'attendre
nière à r

Le 2, à
rejoints,
mais com
nous eût
de notre
pour qu'
pour me
sibilité, p
bordées
fin du vo
36 minu
degrés 5

Bientôt
réfugier
tomba d
par un h
et nous
Le lende
est, nou
de cinq
de large
heur les
repousse

port fut ser pour l'entrée tre à la possible : transac-
vant, malgré tous les efforts que le lieutenant Liddon avait faits. A minuit *l'Hécla* l'ayant dépassé de huit milles, il fallut qu'elle se mit en panne pour l'attendre, car le temps devenait brumeux, de manière à rendre dangereuse toute séparation.

Le 2, à trois heures du matin, *le Griper* nous avait rejoints, et nous fîmes voile de nouveau à l'ouest; mais comme ce bâtiment, par ses retards continuels, nous eût certainement empêchés d'atteindre le but de notre expédition, j'écrivis au lieutenant Liddon pour qu'il eût à aviser à tous les moyens possibles pour mettre son navire en état, ou, en cas d'impossibilité, pour que toute ses munitions fussent transbordées sur *l'Hécla*, qui servirait seule pour la fin du voyage. Notre latitude à midi était 74 degrés 36 minutes 33 secondes, et notre longitude 110 degrés 59 minutes.

Bientôt cependant nous fûmes contraints de nous réfugier dans un petit port de glace. La neige qui tomba dans la nuit fut remplacée, le 3, au matin, par un brouillard épais qui dura toute la journée, et nous empêcha de voir l'état de la glace à l'ouest. Le lendemain le vent ayant passé dans l'est-nord-est, nous vîmes bientôt venir sur nous un glaçon de cinq milles de longueur, et d'un mille et demi de large : il approchait très rapidement. Par bonheur les masses de glace qui nous protégeaient le repoussèrent à quelque distance de la côte.

A une heure et demie après-midi, la glace qui nous obstruait ayant quitté la terre, nous remîmes à la voile, dans la direction de l'ouest, par un canal qui avait une largeur de un ou de deux milles ; à sept heures, nous passâmes devant le lieu où nous avions été retenus si long-temps en septembre de l'autre année, et où M. Fife avec son détachement s'était égaré. Il nous semblait être là parmi de vieilles connaissances, et la montagne à laquelle nous avions été à l'ancre pendant tant de journées d'anxiété et de pénibles efforts fut aisément reconnue, ainsi que la pyramide de pierres que nous y élevâmes. Le vent était variable et inégal. Quant au *Griper*, il se réhabilita et suivit assez bien l'*Hécla*. Étant arrivés au large du cap Providence, nous fûmes à peu près arrêtés par le défaut de vent. Nous nous trouvions alors au large de cette partie de la côte qui, à partir du cap Providence dans la direction de l'ouest, est haute et escarpée près de la mer, et n'a aucune plage ou rivage doucement incliné sur lequel puissent se fixer les grosses masses de glace de manière à garantir un vaisseau des glaçons qui courent sur la terre : cette circonstance accroissait le désir que nous avions de pousser dans l'ouest avec toute la rapidité possible.

Le 5, le temps étant toujours calme, je descendis à terre, et après y avoir fait quelques observations nous remontâmes à bord et fîmes toutes voiles à

l'ouest ; ma
couvert q
terre un pe
cher avec l
et le *Griper*
glace desc
tion était n
nous abrit
masse, élo
composée
que tous c
Sur tous le
vait une
plage, de
l'eau. Cett
férieure d
terre par l
et qui est
dont la pl
cession de
Du haut d
ville, on
milles un
sous-mari
sur les m
et le rapp
vorable à
de champ

l'ouest; mais au bout de deux heures, ayant découvert que les glaces joignaient entièrement la terre un peu à l'ouest du cap Hay, je me mis à chercher avec la chaloupe un point d'abri pour *l'Hécla* et *le Griper*, et nous y entrâmes à temps, car la glace descendait rapidement sur nous. Notre situation était néanmoins périlleuse encore, car rien ne nous abritait des glaces venant de l'ouest, dont la masse, éloignée de nous de moins d'un mille, était composée de champs flottans, infiniment plus gros que tous ceux que nous avons vus dans le voyage. Sur tous les points de cette côte escarpée, on trouvait une couche de glace bleue solide, dans la plage, de six à dix pieds au-dessous de la surface de l'eau. Cette glace a probablement été la partie inférieure de masses épaisses jetées violemment à terre par la pression des glaçons flottant au large, et qui est restée adhérente à la vase visqueuse dont la plage est composée, même quant la succession des temps a dissous la partie supérieure. Du haut des montagnes de cette partie de l'île Melville, on pouvait suivre sur un espace de plusieurs milles une ligne non interrompue de cette glace sous-marine. Le 7, j'envoyai le lieutenant Beechey sur les montagnes pour examiner l'état de la glace, et le rapport qui me fut fait n'était nullement favorable à nos espérances, car la mer était couverte de champs aussi loin que l'œil pouvait atteindre,

et l'espace qui séparait chacun de ces champs était tellement rempli de petits glaçons, que l'on pouvaît à peine entrevoir l'eau.

Nous fûmes tourmentés par les changemens de vent, qui amenaient aussi des changemens de direction des glaces, jusqu'au 8, jour où je vis distinctement une terre haute et escarpée du sud, 75 degrés ouest au sud, 30 degrés ouest. Cette terre, qui s'étend au-delà de 117 degrés de longitude ouest, et qui est la plus occidentale qui ait encore été découverte dans la mer Polaire, au nord du continent américain, reçut le nom de *terre de Banks*. On distinguait aussi dans le sud-est une terre qui est très probablement une autre île du groupe de Nord-Géorgie.

Le 9, au matin, un bœuf musqué descendit sur la plage pour paître près des vaisseaux. On envoya un détachement à sa poursuite; et comme on l'accula sous la montagne, qui était trop raide pour qu'il pût la gravir, on réussit à le tuer. Quand il fut apporté à bord, l'extérieur de cet animal, qui était un mâle, avait une forte odeur de musc, dont toute la viande était imprégnée plus ou moins, le cœur surtout. Il nous fournit quatre cent vingt-une livres de bœuf, qui servit au lieu de provisions salées, et qui, malgré sa saveur particulière, fut très goûté de nous tous. Cette viande était remarquablement grasse, et avait aussi bonne mine que le

plus beau
terre. Un
et agréab

La ma
et, le 10
nant Bee
de quarar
avait, à l
que chos
mement
même pa
circonsta
vent ou d
bles que

Un ve
les vaisse
et dans l
à environ
en même
s'attendre
vent, qu
mouveme
ce cas,
dérivier,
quoique
plus ou m
fondeur

Dans l

plus beau bœuf exposé dans un marché d'Angleterre. Un petit veau marin fut aussi trouvé tendre et agréable au goût.

La masse de glace fut poussée sur nous le 9, et, le 10 au matin, elle était si près, que le lieutenant Beechey put en mesurer l'épaisseur, qui était de quarante-deux pieds. Il fut donc évident qu'il y avait, à l'extrémité sud-est de l'île Melville, quelque chose de particulier qui rend la mer extrêmement contraire à la navigation. Il n'y avait même pas à concevoir l'espérance que quelque circonstance fortuite, telle qu'un changement de vent ou de courans, pût écarter les obstacles terribles que nous avions alors à affronter.

Un vent qui portait à l'est dégagea lentement les vaisseaux des glaçons épars qui l'entouraient, et dans l'après-midi, la masse principale s'éloigna à environ trois cents pas de la côte, en dérivant en même temps un peu à l'est. On doit toujours s'attendre à voir, dans les mers glacées, un air de vent, quelque léger qu'il soit, mettre la glace en mouvement pour qu'elle ait quelque liberté. Dans ce cas, les petits blocs commencent d'abord à dériver, puis les masses plus fortes les suivent, quoique plus lentement : chaque pièce de glace a plus ou moins de rapidité en proportion de sa profondeur sous l'eau.

Dans la soirée je montai sur une montagne pour

examiner l'état de la glace au large : l'aspect en était favorable. J'en fis part au lieutenant Liddon, mais ce ne fut qu'un espoir passager, et le 11 je descendis à terre pour faire des observations. Notre station actuelle était par 74 degrés 25 minutes 35 secondes de latitude, et 113 degrés 43 minutes 11 secondes de longitude. Cette partie de l'île n'avait rien qui la distinguât du reste, hormis que les ravins étaient plus grandioses et plus pittoresques, en conséquence de la grande élévation de la terre sur ce point de la côte : ainsi l'on peut évaluer la plus grande hauteur de l'île de Melville à mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le 15 à cinq heures du matin, nous pûmes nous mettre en mouvement à la faveur d'un vent qui soufflait de l'est par le nord, et qui nous lançait de violentes bouffées du fond des ravins, à mesure que nous passions devant. Nous faisons voile à la distance de cent ou cent-cinquante pas de la plage, mais après une course d'un mille et demi dans la direction du nord-ouest par l'ouest, nous nous trouvâmes encore arrêtés par des glaces impénétrables. Nous étions pris, *l'Hécla* ainsi que *le Griper*, dans des positions si périlleuses, que je fis tous les apprêts possibles pour soustraire les provisions à un naufrage qui pouvait arriver; mais les glaces s'étant bientôt éloignées de la côte, nous fûmes délivrés de ces appréhensions. Le lendemain

nous pûmes
qu'il ne f
dans l'ou

La seu
trois quan
dait à un
de deux r
cap *Dund*
tour de l'
tative ult
vre le bu
rages, et
d'une lati
vaisseaux
navigation
continent
20 minut
degrés 64
n'était pa
nous avai
mers Pol
14 septen
tuel des
le chapitr
suffire au
notre dis
cents mil
les vaisse

nous pûmes nous convaincre, grâce au ciel clair, qu'il ne fallait s'attendre à s'ouvrir aucun passage dans l'ouest.

La seule eau libre en vue était un canal de trois quarts de mille de largeur environ qui s'étendait à un promontoire escarpé, à une distance de deux milles et un quart, et que l'on nomma le cap *Dundan*. Comme nous n'avions point à faire le tour de l'île Melville, je dus renoncer à toute tentative ultérieure de cette nature, afin de poursuivre le but principal de l'expédition dans ces parages, et je résolus d'essayer, s'il était possible, d'une latitude plus au sud. La station actuelle des vaisseaux était le point le plus occidental que la navigation de la mer Polaire eût atteint au nord du continent d'Amérique. La latitude était de 74 degrés 20 minutes 25 secondes, et la longitude de 113 degrés 64 minutes 43 secondes. La perspective n'était pas encourageante, puisque l'expérience nous avait démontré que la navigation dans ces mers Polaires était tout au plus possible jusqu'au 14 septembre. En outre, un rapport sur l'état actuel des provisions était inquiétant, surtout pour le chapitre du combustible, qui ne devait guère suffire au-delà de la fin de novembre 1821. Enfin, notre distance du cap Glacé était de huit à neuf cents milles encore dans cette direction. Du reste, les vaisseaux se trouvaient à peu près en aussi bon

état que lors de leur départ d'Angleterre, et la santé des équipages était très bonne.

Cependant la perte sérieuse que nous avions éprouvée en suc de limon, le seul article anti-scorbutique efficace sur lequel nous dussions compter pendant neuf mois de l'année, plus, les effets de l'entassement de cent personnes environ dans un espace destiné à cinquante-huit, faisaient craindre avec raison qu'un second hiver n'altérât la santé dont nous jouissions. Je demandai donc aux officiers des deux vaisseaux leur avis dans les trente-six heures.

Un troupeau de bœufs musqués ayant été aperçu des vaisseaux, un détachement de chasseurs les poursuivit, et deux taureaux furent tués. La quantité totale de gibier que put se procurer l'expédition pendant notre séjour sur les côtes de l'île Melville, c'est-à-dire pendant douze mois environ, s'éleva à trois bœufs musqués, vingt-quatre rennes, soixante-huit lièvres, cinquante-trois oies, cinquante-neuf canards, cent quarante-quatre ptarmigans, formant en tout trois mille sept cent soixante-six livres de viande.

La réponse des officiers me parvint, et je vis avec satisfaction qu'ils partageaient unanimement mon opinion sur l'inutilité de toute autre tentative pour pénétrer à l'ouest par le présent parallèle. Ils s'accordaient avec moi pour penser que le plan que

j'avais ad
afin de dé
vers le co
rapports,
ture ne s
nable em
venable d
dans ces
d'atteindr

Ce cas
pus qu'ad
diat en Ar
et infruct
sud entre
row; car, e
sud ou à l'
restaient d
arriver à l
Behring.

A trois
vis du cap
sur cette p
du nord;
cap Bount
vigable s'o
à mesure
matin, qu
de l'île Me

j'avais adopté, de revenir en suivant la glace à l'est, afin de découvrir une ouverture qui nous conduisit vers le continent de l'Amérique, était, sous tous les rapports, le plus sage, et qu'au cas où cette ouverture ne se trouverait pas, après un temps raisonnable employé à la chercher, il serait plus convenable de retourner en Angleterre que de passer dans ces mers un autre hiver, sans la perspective d'atteindre un but qui valût les sacrifices.

Ce cas bien examiné sur toutes ses faces, je ne pus qu'admettre la convenance d'un retour immédiat en Angleterre, si nous reconnaissons inutiles et infructueux nos efforts pour pénétrer dans le sud entre la position actuelle et le détroit de Barrow; car, dans ce cas, il serait impossible de faire au sud ou à l'ouest, pendant le peu de jours qui nous restaient de la saison actuelle, assez de progrès pour arriver à l'exécution d'un passage par le détroit de Behring.

A trois heures de l'après-midi, nous étions vis-à-vis du cap Hearn, et le vent, comme d'ordinaire sur cette partie de la côte, nous venait directement du nord; mais quand nous fûmes à la hauteur du cap Bounty, il passa encore à l'ouest. Le canal navigable s'ouvrait alors de plus en plus devant nous, à mesure que nous filions vers l'est; et le 27 au matin, quand nous étions au-delà de l'extrémité est de l'île Melville, ce canal n'avait pas moins de deux

milles de large ; mais du haut du nid de corbeau on n'apercevait pas une ouverture dans les glaces au sud. A midi, nous étions par les 75 degrés 2 minutes 15 secondes de latitude, et 105 degrés 14 minutes 20 secondes de longitude.

A sept heures du soir, un brouillard épais se déclara, et, chose extraordinaire, nous fûmes obligés, dans les mêmes parages que l'année précédente, à gouverner les deux vaisseaux l'un par l'autre pendant une heure ou deux. Ce brouillard gelait ferme sur les cordages, et rendait la manœuvre difficile. La nuit fut assez sombre pendant trois ou quatre heures.

Le 29, à deux heures et demie du matin, nous vîmes une terre haute et remarquablement renflée sous tous ses aspects. Je nommai cette île du nom de *Brown*, et une seconde, qui en était à trois milles et demi dans le sud-sud-est, reçut le nom de *Somerville*. elle est basse aux deux extrémités comme l'île *Garrett*. Toute la terre que nous vîmes dans le cours de cette journée était couverte de beaucoup de neige, et peut-être était-ce pour toujours, car la température de l'atmosphère était depuis quelques jours au-dessous de glace. Si cette conclusion était juste, il fallait craindre que la présente saison ne se terminât plus tôt que l'année précédente.

La terre le long de laquelle nous naviguions

reçut le nom de *trional*.
Le détail
aussi r
tique.
gitude
aucune
pénétr
temps
ressour
de mon
détail
l'on pû
gouver
done, c
vres. et
ture à p
un luxe
la plus
notre e
Nous
la dista
vent de
baie de
York, l
étions
quable
duquel

reçut le nom de *Nord-Somerset*, et la côte septentrionale du détroit de Barrow celui de *Nord-Devon*. Le détroit de Barrow était en général aussi libre et aussi navigable que tout autre point de l'Atlantique. Ayant à cette époque suivi la glace de la longitude de 114 degrés à celle de 90, sans découvrir aucune ouverture qui pût soutenir notre espoir de pénétrer dans le sud, je ne pus croire plus longtemps à la possibilité d'atteindre notre but avec les ressources de l'expédition, et je pensai qu'il était de mon devoir de retourner en Angleterre avec le détail des progrès que nous avions faits, afin que l'on pût y donner suite sans perdre de temps, si le gouvernement le jugeait convenable. J'ordonnai donc, dès ce moment, que les distributions de vivres et de combustibles fussent désormais de nature à pourvoir au bien-être des équipages, et c'est un luxe que nous ne connaissions plus depuis que la plus sévère économie avait dû être imposée dès notre entrée dans le détroit de Lancaster.

Nous courûmes le long du rivage méridional, à la distance de quatre ou cinq lieues, avec un bon vent de l'ouest et un beau temps. Je donnai à une baie de cette côte, située un peu à l'ouest du cap York, le nom de *Eardley*, et à onze heures nous étions vis-à-vis d'un promontoire renflé et remarquable, que je nommai *cap Crawford*, et à l'est duquel la terre paraissait se retirer et former une

grande baie. Je continuai de naviguer la nuit, pour profiter de la brise de l'ouest qui soufflait encore pour sortir du détroit de Lancaster.

Le 31 au matin, il ne fit assez clair qu'à trois heures et demie, pour que nous pussions découvrir que la terre immédiatement à l'est du cap Crawford, n'était pas continue, et qu'il y avait un espace, au milieu de la baie supposée, où l'on n'en voyait aucune. Comme le vent soufflait directement de cette ouverture, à laquelle je donnai le nom de *baie de l'Amirauté*, et que je n'en regardais pas l'examen comme assez important pour retenir l'expédition, nous continuâmes notre course à l'est. L'inspection de la carte fera regarder comme plus que probable qu'il se trouvera quelque jour une communication au sud, entre la baie de l'Amirauté et la baie du Prince-Régent, faisant une île de la terre placée entre elles.

A huit heures et demie du matin nous étions vis-à-vis de la baie Navy-Board, et immédiatement au large du cap Castlereagh nous découvrîmes deux îles basses, auxquelles je donnai le nom de *Woollaston*. A l'est du cap est une terre basse comparativement près de la mer, d'où s'élèvent tout à coup les hautes montagnes de Byam-Martin, dont les sommets sont couverts de neiges perpétuelles. Une des plus élevées, immédiatement au revers de la baie de Catherine, fut reconnue avoir trois mille

trois ce
veau d
pas si e

Étan
bancs i
considé
que no
Lancast
trouver
nous fu
la suite.

Com
revenan
l'intérè
serrer d
le vent
pour ré
ché dan
que cel
devait
du pass
Je co
le long

trois cent quatre-vingt-deux pieds au-dessus du niveau de la mer. Les pics de ces montagnes ne sont pas si aigus que les pics du Spitzberg.

Étant au large du cap Liverpool, nous vîmes des bancs innombrables de l'*Argonauta Arctica*; mais considérant la quantité extraordinaire de baleines que nous avions vues en 1819, dans le détroit de Lancaster, nous fûmes extrêmement surpris d'en trouver si rarement cette année : cette circonstance nous fut expliquée d'une manière satisfaisante par la suite.

Comme il me parut très important d'explorer en revenant la côte ouest de la baie de Baffin, dans l'intérêt de notre pêche de la baleine, je résolus de serrer de près la côte, autant que le permettaient le vent et la glace. Un tel examen pouvait aussi avoir pour résultat la découverte d'un nouveau débouché dans la mer Polaire, à une latitude moins élevée que celle du détroit de Lancaster, découverte qui devait être d'une extrême utilité dans la question du passage au nord-ouest.

Je commençai donc immédiatement à faire voile le long de la côte au sud.

Progrès en descendant la côte ouest de la baie de Baffin, Rencontre des baleiniers. Communication avec quelques Esquimaux. Exploration de la côte jusqu'au 68° degré et demi. Obstacle causé par la glace. Tempête dans l'Atlantique. Arrivée en Angleterre.

Le 1^{er} septembre le vent continua à fraîchir du nord. Nous poursuivîmes dans la même direction, et le 3, au matin, nous passâmes devant une des plus hautes montagnes de glace que j'eusse encore vues, et qui n'avait pas moins de cent cinquante ou deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer, à en juger d'après la hauteur comparée des mâts du *Griper*. Nous descendîmes à terre dans ces parages sur une plage de sable escarpée, à deux ou trois milles au nord d'une pointe basse. La végétation était assez vivace sur le terrain bas qui borde la mer, et se composait surtout de saule nain, d'oseille, de saxifrage et de pavot, avec quelques pieds de cochléaria. Nous y vîmes deux bandes d'oies, dont l'une était de cinquante ou soixante au moins. Elles étaient si familières, qu'elles coururent sur la plage devant nos gens un temps considérable avant de se lever. On tua quelques mouettes, et nous vîmes sur plusieurs points des traces d'ours, de rennes, de loups, de renards et de souris. Un des hommes de l'équipage trouva sur la plage un morceau d'os de baleine qui avait été taillé à un bout avec un instrument tranchant, en forme de hache, avec beaucoup de copeaux de cette même matière ré-

pandus
que cette
sité par
de 71 de
tude, de

Le ve
nuit, pa
nord-ou
long de
nous ép
cevoir, e
bientôt
nut pour
la terre
nous les
devenue
posée, c
bâtimen
que nou
un autre
primés
terre. M
nétrer à
hauteur
navires
cendan
la glace
qu'ils a

pandus à l'entour. C'était une preuve indubitable que cette partie de la côte avait été récemment visitée par les Esquimaux. La latitude de ce lieu était de 71 degrés 15 minutes 34 secondes, et sa longitude, de 71 degrés 17 minutes 23 secondes.

Le vent, qui avait été faible du sud pendant la nuit, passa dès le matin de bonne heure dans le nord-ouest, et nous continuâmes notre course le long de la côte vers le sud. Un peu après midi, nous éprouvâmes une surprise que l'on peut concevoir, en voyant du haut du mât un vaisseau, et bientôt après deux autres au large, que l'on reconnut pour des baleiniers, et qui se dirigeaient vers la terre; mais ils disparurent derrière la glace, et nous les perdîmes de vue. Cette côte était donc devenue une station de pêche comme la côte opposée, celle du Groënland. C'est la présence de ces bâtimens qui nous expliquait la rareté des baleines que nous avions remarquée. Nous vîmes plus loin un autre bâtiment pêcheur de Hull, et nous y apprîmes les derniers événemens arrivés en Angleterre. M. Williamson, le maître, avait réussi à pénétrer à travers les glaces jusqu'à cette côte et à la hauteur de 73 degrés de latitude. Un ou deux des navires avaient essayé de revenir au pays en descendant le long de cette côte; mais ils avaient trouvé la glace tellement serrée vers le 66° degré et demi, qu'ils avaient engagé les autres baleiniers à faire

voile au nord, afin de reprendre le chemin par lequel ils étaient venus. M. Williamson nous dit aussi qu'il avait, deux jours auparavant, trouvé quelques Esquimaux dans la baie nommée *River-Clyde*, qui était tout juste au sud de nous. Comme je pensais qu'il pouvait être intéressant de communiquer avec ces gens, nous nous dirigeâmes vers le point où l'on nous avait signalé l'existence des huttes d'Esquimaux; mais la nuit étant venue, il fallut attendre le jour pour approcher de terre.

A six heures du soir, nous étions près de la plus extérieure des îles dont cette baie est semée, quand nous remarquâmes quatre canots qui venaient vers le vaisseau à force de rames. Ils approchèrent avec grande confiance et sans apparence d'aucune crainte. Tout en ramant vers nous, et même avant que l'on pût voir les canots, on entendait de hautes clameurs, mais rien qui ressemblât à un chant ou même à un son articulé et traduisible en paroles. On prit à bord les canots, d'après le désir des naturels, clairement exprimé par leurs signes, et ils montèrent tous ensemble à bord sans hésitation. Ce groupe de visiteurs se composait d'un vieillard qui paraissait âgé de soixante ans, et de trois hommes moins âgés, ayant de dix-neuf à trente ans. Dès qu'ils furent sur le vaisseau, leurs vociférations parurent redoubler avec leur surprise, et je puis ajouter avec leur joie. Toutes les fois qu'ils recevaient

un prése
d'admirat
exclamat
nuâient
mode br
bonds qu
vant le d

Après
plette de
de leur f
bine : les
que quan
lesuivre
remarque
Esquima
sur la cô
nous n'eu
beaucoup
lard, en
mau, qu
lui un po
pendant
lité, si l'
passait à
lemens,
dire qu'
faisant d
expédier

un présent ou qu'on leur montrait un nouvel objet d'admiration, ils exprimaient leur plaisir par des exclamations retentissantes répétées, qu'ils continuèrent souvent au point d'être hors d'haleine. Ce mode bruyant de s'exprimer était accompagné de bonds qui duraient une minute, plus ou moins, suivant le degré de la passion qui les animait.

Après quelque temps passé sur le pont et l'emplette de quelques peaux et de couteaux d'ivoire de leur fabrique, on les fit descendre dans la cabine : les plus jeunes ne se décidèrent à descendre qu'à quand ils virent leur ancien le faire, et encore le suivirent-ils avec crainte. Nous eûmes l'occasion de remarquer qu'ils étaient beaucoup plus polis que les Esquimaux qui avaient visité nos vaisseaux, en 1818, sur la côte nord-est de la baie de Baffin. Bien que nous n'eussions pas d'interprètes, nous n'eûmes pas beaucoup de peine à faire comprendre au vieillard, en lui montrant le portrait gravé d'un Esquimau, que le lieutenant Beechey désirait faire de lui un portrait semblable. Il posa donc près du feu pendant plus d'une heure avec assez de tranquillité, si l'on considère que, durant ce temps, il se passait à côté de lui des marchés pour leurs habillemens, leurs lances et les os de baleine. Il faut dire qu'on le maintenait dans l'immobilité en lui faisant de temps à autre des présens, et quand cet expédient manquait, je m'efforçais de lui rappeler

jeune se mit à aiguiser les pointes des couteaux des matelots, avec beaucoup d'habileté, sur un pierre plate, rendant à chacun le sien, et ne montrant pas la moindre velléité de s'en emparer. Le vieillard était extrêmement curieux, et son attention se dirigeait plutôt sur les choses utiles que sur les objets de pur amusement.

Les deux tentes esquimaues que nous allions visiter étaient situées sur une pointe basse de terre qui forme l'entrée orientale d'une branche considérable de la baie qui s'étend à quelque distance dans le nord. La situation est chaude et agréable, exposée au sud-ouest, et, sous tous les rapports, convenable pour la résidence de ces pauvres gens. Dès que nous fûmes en vue de la tente, tout animal vivant, hommes, femmes, enfans et chiens, étaient en mouvement, et, à l'exception des derniers qui s'étaient enfuis sur la montagne, tout le reste venait au-devant de nous avec des cris continuels et retentissans, au milieu desquels on ne pouvait distinguer que le mot *pilletay* (donne-moi). Outre les quatre hommes que nous avions vus, il y avait quatre femmes, dont l'une, à peu près du même âge que le vieillard, était apparemment sa femme: les deux plus âgées après celle-ci avaient des enfans pendus à leur dos, dans une espèce de sac, à peu près comme les Bohémiennes portent les leurs: l'autre femme était enceinte. Dès le moment de

notre arrivée, jusqu'à celui où nous n'eûmes plus rien à donner, les femmes, partout où nous allions, étaient d'une importunité remarquable avec leur *pilletay* : elles étaient par-dessus tout avides de nos boutons.

La taille de ces hommes, comme en général celle des Esquimaux, est de beaucoup au-dessous de la taille ordinaire. Le vieillard, un peu courbé par l'âge, avait quatre pieds onze pouces, et les autres hommes comptaient de cinq pieds quatre pouces et demi à cinq pieds dix pouces. Leur figure était ronde et pleine dans les individus jeunes, la peau douce, le teint un peu sombre, hormis celui du vieillard; leurs dents étaient très blanches, les yeux petits, le nez large sans être très plat; ils avaient la chevelure noire, raide et lisse, et leurs pieds étaient, ainsi que leurs mains, d'une extrême petitesse. Le vieillard avait une barbe grise dans laquelle dominaient les poils noirs, et il portait la barbe assez longue au-dessus de la lèvre supérieure : tel était le cas de l'ainé des trois autres. Les femmes adultes avaient de quatre pieds dix pouces à quatre pieds onze pouces : les traits des deux plus jeunes étaient réguliers; elles avaient le teint clair, les yeux petits, noirs et perçans, des dents d'une blancheur et d'une régularité parfaites, et, bien que la forme du visage soit chez elles ronde et joufflue, et que leur nez soit plutôt aplati qu'autrement, il serait possible de les

considérer de beauté. Leurs cheveux longs et flottans, l'élément est quelquefois au lieu du nez, sont habituellement plus jeunes et plus claires qu'elles, ce qu'elle n'a pas, trois autres sont tatouées au-dessus de cet ornement des hommes, distinctive.

Les enfans, l'ainé, âgé de dix ans, est très beau, et a une peur de nous de nature à nous en faire deux les uns des autres, importuns et importuns, hommes seules avec un caractère, dont les lottes sont jusqu'au-dessus de la même

considérer comme jolies, même d'après les idées de beauté que l'habitude nous a fait contracter. Leurs cheveux, qui sont d'un noir de jais, pendent longs et flottans sur leurs épaules; une partie seulement est nattée, négligemment de chaque côté : quelquefois ils sont roulés en une masse informe, au lieu du nœud que les autres femmes esquimaues sont habituées à porter au sommet de la tête. La plus jeune avait beaucoup de timidité, et nous conclûmes qu'elle devait être la seule non mariée, de ce qu'elle n'avait pas la figure tatouée comme les trois autres : deux d'entre elles avaient les mains tatouées aussi, et la vieille avait quelques vestiges de cet ornement autour de chaque poignet. Aucun des hommes ou des enfans ne portait cette marque distinctive.

Les enfans avaient, en général, bonne mine, et l'ainé, âgé de douze ans environ, était remarquablement beau et même joli garçon. Ils eurent d'abord peur de nous, mais de bons traitemens et des cadeaux les apprivoisèrent au point de les rendre importuns comme les autres. L'habillement des hommes se compose d'une veste de veau marin, avec un capuchon qui est au besoin ramené sur la tête, dont il forme la seule couverture. Les culottes sont également de veau marin, et descendent jusqu'au-dessous du genou, tandis que des bottes de la même matière rejoignent les culottes. Dans le

costume des femmes la décence était moins rigoureusement observée que dans celui des hommes. La veste est de veau marin, avec une courte pate en pointe devant, et derrière, une longue pate qui touche presque la terre. Elles avaient des espèces de caleçons semblables à ceux que décrit Crantz, comme étant le costume d'été des Groënlandaises, et elles n'avaient point de culottes. Les caleçons couvrent le milieu du corps des hanches jusqu'à un tiers de la cuisse, le reste étant entièrement nu presque jusqu'aux genoux. Les bottes sont pareilles à celles des hommes, et en outre elles ont une paire de bas très lâches qui retombent négligemment par-dessus le haut des bottes, laissant ainsi leur cuisse à l'air comme il vient d'être dit, mais que l'on peut au besoin attacher de manière à couvrir le corps tout entier. Les enfans sont tous remarquablement bien vêtus. Leur costume, celui des garçons comme celui des filles, étant sous tous les rapports le même que celui des hommes, est composé entièrement de peau de veau marin, très proprement cousue.

Les tentes qui forment leurs habitations d'été ont pour principal appui une longue perche de baleine, haute de quatorze pieds, posée perpendiculairement, et dépassant de quatre ou cinq pieds les peaux qui forment le toit et les côtés de la tente. La longueur est de dix-sept pieds, et la largeur de

sept à neu
celle qui'av
elle avance
d'une gran
tetragona a
l'apparteme
l'endroit ou
quelques m
d'un côté à
ouest, est ég
joint par le
de la tente
d'os recour
baleine. Le
quinze pas
de la plage.

Le canot
leurs des c
pouces de
pieds un p
hors de l'e
des canots
chaque bou
autour du
ce qui ren
en mer. Qu
avec soin su
à quatre p

sept à neuf pieds, la partie la plus étroite étant celle qui avoisine la porte. Elle va s'élargissant plus elle avance vers l'intérieur, où le lit, composé d'une grande quantité de la petite plante vivace, *tetragona andromeda*, occupe environ un tiers de l'appartement. La perche de la tente est plantée à l'endroit où commence le lit, séparé du reste par quelques morceaux d'os qui traversent la tente d'un côté à l'autre. La porte, qui fait face au sud-ouest, est également formée de deux morceaux d'os, joints par les extrémités supérieures. La couverture de la tente est attachée à la terre par des morceaux d'os recourbés, qui sont ordinairement ceux de la baleine. Les tentes étaient séparées par dix ou quinze pas de distance, et environ à égale distance de la plage.

Le canot que j'achetai, et qui était un des meilleurs des cinq que nous vîmes, a seize pieds onze pouces de long, et sa largeur extrême est de deux pieds un pouce et demi. Quand il est à flot, il a, hors de l'eau, deux pieds de son avant. Il diffère des canots du Groënland, en ce qu'il est plus bas à chaque bout, et qu'il a aussi un rebord plus élevé autour du trou circulaire où se tient l'homme : ce qui rend ces embarcations un peu plus sûres en mer. Quand les canots sont à bord, on les place avec soin sur deux piles ou piliers de pierres, élevés à quatre pieds au-dessus de terre, afin que l'air

puisse circuler en dessous et les empêcher de pourrir. L'aviron est double, et fait de sapin, et les bords de la lame sont couverts d'os durs qui les empêchent de s'user.

Les chiens, jeunes ou vieux, sont d'une voracité incroyable, et quand on leur donne un oiseau, ils l'avalent ordinairement plume et tout. Un vieux chien que j'avais acheté, bien que régulièrement une personne lui donnât son repas à bord, dévora avec la plus grande avidité un grand morceau de toile à voile, un mouchoir de coton que l'un des hommes venait de laver, et qu'il avait mis à côté de lui, et enfin, un morceau de chemise. Les jeunes chiens sont capables de se tuer par trop d'alimens, si on le leur permet. Les enfans nous parurent avoir un certain droit de propriété sur les plus jeunes chiens, ou du moins leurs parens sont faciles en ce point, car c'est avec eux que plusieurs marchés se passèrent.

Au milieu de quelques pierres, irrégulièrement placées dans un coin de chaque tente, se trouvait une lampe d'huile et de mousse, au-dessus de laquelle était suspendu un petit vase de pierre de forme oblongue, et plus large à l'entrée qu'au fond, contenant un bon plat de chair de cheval marin, avec une grande quantité de purée épaisse. Quelques tranches de cette viande n'avaient nullement mauvaise mine, et, sans le mélange du sang

avec la pu
eût pu en
chandai av
et lui don
Les coutea
guisées ou
conservent
semblant a
ils ne para
à une scie,
de travail
blent par
sont destin

A en ju
peut-être
enfans, or
de subsista
dans, et n
quantité d
nous trou
vage de la
l'Observat
cette île.

Après
nous sort
vent étan
progrès a
le 9, nou

avec la purée et la malpropreté de la cuisine, on eût pu en éprouver quelque tentation. Je marchandai avec une femme un de ces vases de pierre, et lui donnai un chaudron de cuivre en échange. Les couteaux sont faits de défenses de walrus, aiguisées ou taillées assez minces pour cet effet, et ils conservent la forme primitive de ces défenses, ressemblant ainsi aux petits sabres d'enfans. Comme ils ne paraissent avoir aucun instrument analogue à une scie, il doit leur falloir beaucoup de temps et de travail pour faire un de ces couteaux, qui semblent parfaitement répondre à l'objet auquel ils sont destinés et suffire à tous leurs besoins.

A en juger par leur apparence, et, ce qui est peut-être mieux encore, par le nombre de leurs enfans, on ne peut guère douter que les moyens de subsistance qu'ils possèdent ne soient très abondans, et nous en eûmes la preuve directe dans la quantité de veaux marins et de chevaux de mer que nous trouvâmes cachés sous des pierres, sur le rivage de la branche nord, aussi bien que sur *l'île de l'Observation* : c'est le nom que nous donnâmes à cette île.

Après avoir fait les observations nécessaires, nous sortîmes de la baie le 7 au soir, et le 8, le vent étant contraire, nous ne fîmes que peu de progrès au sud. En suivant cette même direction le 9, nous passâmes devant un promontoire qui a

exactement l'aspect de trois îles quand on le voit du nord. Ayant dépassé ce promontoire, nous vîmes immédiatement au sud une baie ou crique spacieuse, profonde de cinq ou six lieues au moins.

Nous louvoyâmes pendant la nuit avec l'intention d'examiner la grande ouverture qui est au sud du cap Kater, et le vent étant tombé le 12, nous fîmes peu de chemin dans le sud-est; puis le vent se releva tout à coup du sud-ouest, et nous fîmes force de voiles pour examiner l'état de la glace. Nous étions à midi par les 68 degrés 15 minutes 20 secondes de latitude, et 65 degrés 48 minutes 38 secondes de longitude. Les boussoles étaient redevenues utiles et servaient comme à l'ordinaire.

Le 13 étant calme, *l'Hécla* se trouva tellement prise qu'elle ne pouvait avancer qu'à l'aide des chaloupes, et le 14, ayant été délivrés par une brise, je résolus de revenir un peu sur nos pas dans le nord, le long des glaces, afin de faire tous nos efforts pour les tourner, s'il était possible, puis de nous diriger de nouveau vers la terre. La glace s'était tellement amassée autour de nous que nous eûmes beaucoup de peine à nous frayer un passage : nous ne pûmes y réussir qu'à midi. Le 16 le brouillard continua à être si épais que nous fûmes obligés de nous tenir sous l'abri d'un glaçon, et le lendemain, le vent ayant passé au sud-ouest, nous faillîmes être cernés par la glace. Quatre

heures
voile v
Pendan
tagne
grogner

Ce n'
tant un
des glac
arrivés
leigh sa
l'avions
le 25. L
nutes 9
nutes 5
ayant fa
l'ouest,
geantes
du nord
Par un
quer av
douze h
pagnée
affronté
tant. Le
cendait
l'approc
dans la
dans les

heures de travail nous délivrèrent, et nous fîmes voile vers le sud-est parmi des glaces flottantes. Pendant la nuit nous nous tîmes près d'une montagne de glace, sur laquelle nous entendîmes grogner des ours.

Ce n'est que le 18 à midi, que le brouillard s'étant un peu dissipé, nous fîmes voile à l'est dans des glaces divisées, mais très massives. Le 23, étant arrivés au sud jusque par la latitude du mont Raleigh sans pouvoir approcher de terre, nous ne l'avions pas même en vue, non plus que le 24 et le 25. Le 26 nous trouva par les 65 degrés 41 minutes 9 secondes de latitude, et 59 degrés 9 minutes 54 secondes de longitude. Dans l'après-midi ayant fait diverses tentatives pour gagner dans l'ouest, les apparences devinrent plus décourageantes que jamais, car la glace serrée s'étendait du nord par l'est en tournant jusqu'au sud-ouest. Par un jour continu, un vaisseau eût pu s'y risquer avec chance probable de succès, mais avec douze heures de nuit, la tentative eût été accompagnée d'un degré de danger qui ne pouvait être affronté que dans la vue d'un objet très important. Le vent avait fraîchi, le thermomètre descendait avec une rapidité inusitée, tout annonçait l'approche d'un coup de vent. Je me trouvai donc dans la nécessité d'admettre cette conclusion que, dans les circonstances actuellement existantes, la

saison était trop avancée, et l'état de la glace trop défavorable, pour permettre une plus longue exploration de la côte. Je pris donc le parti de revenir le plus vite possible en Angleterre : les chaloupes furent hissées, et les vaisseaux filèrent sous le vent de la glace à l'est-sud-est, afin de prendre le large avant de porter au sud.

Nous eûmes le vent favorable presque toujours jusqu'au 2 octobre, et à dix heures il parut dans plusieurs parties du ciel une aurore boréale qui n'avait aucune forme distincte soit arcades ou jets, mais une lumière blanche répandue partout, et qui éclairait parfois l'atmosphère autant que le premier quartier de la lune. Ce phénomène se renouvela presque chaque jour pendant notre passage à travers l'Atlantique.

Le 16 le beaupré fut renversé par les mouvements violens de la mer, et le mât d'avant ainsi que le perroquet le suivirent. Ce désastre fut bientôt réparé, et le 3 novembre j'arrivai à Londres avec le capitaine Sabine.

FIN DU PREMIER VOYAGE DE PARRY.

POU

Les de
ouest da
ture à é
l'existen
Pacifique
dée par
taine Lyo
Quelq
dans l'in
de l'exp
tionner
adopté
la neige
notre c
pense e
une par
de la fu
capacité
passât

SECOND VOYAGE

POUR LA DÉCOUVERTE D'UN PASSAGE AU NORD-OUEST.

(1821-1823.)

PRÉLIMINAIRE.

Les découvertes faites par l'expédition au nord-ouest dans les années 1819 et 1820 étant de nature à établir une forte présomption en faveur de l'existence d'un passage de l'Atlantique à la mer Pacifique dans cette direction, *la Fury*, commandée par moi, et *l'Hécla*, sous les ordres du capitaine Lyon, furent équipés pour un nouveau voyage.

Quelques changemens matériels furent effectués dans l'intérieur des vaisseaux, d'après les données de l'expérience. Je ne dois pas omettre de mentionner un expédient simple, ingénieux et efficace, adopté pour la première fois, afin de dissoudre la neige en quantité suffisante pour faire face à notre consommation d'eau, sans surcroît de dépense en combustible. On eut l'idée de placer sur une partie de l'ouverture destinée au dégagement de la fumée, un vase ou cuvette de métal d'une capacité considérable, de manière que la fumée passât librement de chaque côté et circulât au

tour du vase afin de lui communiquer une chaleur constante. Au haut de la cuvette est un grand trou circulaire afin de le remplir de neige du pont supérieur, et à la partie basse du vase est adaptée une cannelle pour tirer l'eau. Cet appareil, qui n'est nullement embarrassant, nous donnait, du matin à la nuit, soixante-cinq gallons d'eau pure¹. On substitua des hamacs aux lits.

Les instructions officielles me prescrivaient de me diriger aussi vite qu'il serait compatible avec les précautions de toute espèce, vers ou dans le détroit d'Hudson, jusqu'à ce que je rencontrais les glaces, époque à laquelle *le Nautilus*, transport que la marine mettait à ma disposition, devait être déchargé par nous de ses approvisionnemens et de ses munitions. Nous avions alors à nous enfoncer dans l'ouest par le détroit d'Hudson, à moins que nous ne pussions gagner, soit dans la baie Repulse, soit sur tout autre point de la baie d'Hudson, au nord de la rivière Wager, quelque partie de cette côte qui était dans ma conviction une portion du continent d'Amérique.

Si nous arrivions heureusement dans la mer du Sud, nous devions nous diriger vers le Kamtschatka pour, de là, aller aux îles Sandwich ou à Canton, puis, après avoir réparé les vaisseaux et fait reposer

¹ Le gallon vaut quatre pintes ou trois litres soixante-douze décilitres.

les équ
par la

Traversé
tions e
d'Hud
Comm
Arrivé

La
prendre
le vent
tinuati
remor
l'autre

Rien
sage à
trés da
jours
cipale
mer. L
tagne
48 m
nutes.
à laqu
sions
fut ad
lettre
No
degré

les équipages, nous pouvions revenir en Angleterre par la route qui nous paraîtrait la plus commode.

Traversée de l'Atlantique. *Le Nautilus* se décharge de ses munitions et retourne en Angleterre. Entrée dans la glace du détroit d'Hudson. Situation périlleuse de l'*Hécla*. On remonte ce détroit. Communications avec les habitans de la côte septentrionale. Arrivée à l'île Southampton.

La Fury, l'*Hécla* et le *Nautilus*, furent prêts à prendre la mer vers la fin d'avril 1821, et le 29, le vent étant de l'est, avec toute apparence de continuation, nous descendîmes dans la rivière, à la remorque du bateau à vapeur l'*Éclipse* qui, pour l'autre expédition, avait déjà fait ce service.

Rien de remarquable n'arriva dans notre passage à travers l'Océan, mais quand nous fûmes entrés dans le détroit de Davis, nous eûmes plusieurs jours d'un temps variable, et le vent soufflait principalement du sud, amenant avec lui une grosse mer. Le 14 juin nous rencontrâmes la première montagne de glaces, étant par la latitude de 60 degrés 48 minutes, et la longitude de 53 degrés 13 minutes. Comme nous avions alors atteint la hauteur à laquelle je devais enlever du *Nautilus* nos provisions, nous nous mîmes à l'œuvre, et cette opération fut achevée le 30 juin. Ce transport, chargé de nos lettres et de nos dépêches, partit le 1^{er} juillet.

Nous entrâmes vers midi dans la glace, par 62 degrés 8 minutes 7 secondes de latitude, et 62 de-

grés 22 minutes 49 secondes de longitude. Nous la serrâmes de près, nous dirigeant à l'ouest tant qu'une telle navigation le permettait. Il faut quelques jours passés au milieu de scènes de cette nature pour effacer de l'esprit, jusqu'à un certain point, les impressions qu'y ont laissées des paysages plus animés, et ce n'est peut-être qu'alors que l'œil se familiarise et que la pensée se résigne à l'aridité et à la désolation que présentent ces rivières.

Le 3 juillet nous fûmes obligés de mettre en panne au milieu des glaces, qui bientôt nous firent dériver avec la vitesse de trois milles à l'heure; mais nous fûmes bientôt cernés par d'autres glaçons qui venaient de l'est. Nous comptons alors trente montagnes en vue, et plusieurs étaient emportées par les courans avec une grande rapidité. Le 5 au matin, la brise ayant poussé les vaisseaux vers la terre, dans un étroit canal d'eau libre, nous pûmes avancer, mais lentement, car le courant était contraire. Nous n'avions alors fait que nous approcher à cinq ou six milles de la pointe méridionale de l'île de la Résolution, qui se trouve par la latitude de 61 degrés 20 minutes 40 secondes, et par les 64 degrés 55 minutes 15 secondes de longitude. Le vent ayant passé au sud-est dans le cours de la nuit, et le lendemain au matin, quand le courant de la marée montante entr'ouvrit la glace,

une lame
faisait que
presque sa
qui étaient
sieurs heur
ayant dispa
l'île de la R

Le 13 le
cèrent à ti
s'occuper
leurs tireu
toute la jo
chant ains
par les 61
tude, et 6
gitude.

Dans ce
sieurs îles
une très
Selle (sad
étions occ
quand no
reconnûm
naient à n
et dix-sep
la Fury. I
sur le gla
cèrent à t

une lame considérable venait de la haute mer, et faisait que les vaisseaux battaient violemment et presque sans interruption les masses de glaces qui étaient près d'eux. Cette situation dura plusieurs heures. A six heures du matin, le brouillard ayant disparu, nous nous trouvâmes tout-à-fait sous l'île de la Résolution.

Le 13 les équipages des deux vaisseaux s'exercèrent à tirer à la cible sur la glace, autant pour s'occuper que pour savoir quels étaient nos meilleurs tireurs. Le 16 nous eûmes à *trouver* la glace toute la journée dans la direction de l'ouest. Marchant ainsi lentement, nous étions, le 21 à midi, par les 61 degrés 50 minutes 13 secondes de latitude, et 65 degrés 7 minutes 35 secondes de longitude.

Dans cette position, nous avions en vue plusieurs îles au nord et à l'ouest, et entre toutes, une très remarquable, que l'on nomme *Dos-de-Selle* (saddle-back), à cause de sa forme. Nous étions occupés à mettre les vaisseaux à l'ancre, quand nous entendîmes des voix à terre, et nous reconnûmes bientôt celles des Esquimaux qui venaient à nous. Bientôt après, leurs canots parurent et dix-sept de ces gens vinrent bord à bord avec *la Fury*. Leurs *kayacks* (canots) ayant été amenés sur le glaçon où nous étions ancrés, ils commencèrent à trafiquer de leurs denrées, mais on voyait

qu'ils étaient habitués à ce trafic, car ils marchandaient très rigoureusement.

Bientôt après l'arrivée de ces hommes, un grand *oumiak*, ou bateau de femme, se montra, contenant six ou sept femmes et quatre hommes, dont le plus âgé (et cela paraissait être l'usage entre eux) dirigeait le bateau avec une grossière rame de bois. On ne put amener les femmes à débarquer sur le glaçon; mais elles nous tendaient des peaux et de petites lanières de cuir bien tanné pour échanger, tout en vociférant sans cesse : *Pilletay* (donne-moi). Il y avait dans ce bateau plusieurs peaux pleines d'huile et de graisse : j'en avais grande envie, mais je ne sais pas pourquoi on ne voulut jamais m'en céder plus d'une. Alors je dis à un de nos hommes de tirer une seconde peau d'huile, en échange de laquelle je mis dans la main du vieillard un second couteau; mais il résista très violemment jusqu'à pousser ceux de nos hommes qui étaient dans le bateau, avec une colère que je n'avais pas encore vue chez les Esquimaux. Un des jeunes gens s'avança alors et levait la rame de leur bateau pour frapper nos gens qui riaient de très bonne humeur de la violence du vieillard, quand je pensai qu'il était temps d'intervenir, et levant un croc sur la tête des Esquimaux comme pour les frapper, je les ramenai bientôt à plus de calme; ensuite, pour prévenir toute nouvelle altercation, je fis sortir

nos gens
capitaine
moins qu
oumiaks
de quato
mes et p

Ces ge
sition à
mains, di
imputée
visitée p
fois l'art
aussi har
immédiat
est impos
dégoûtan
se sentaie
crue, et
que nous
mine qu
semblaie
qu'ils ins
quand c
qui les r
de bonn
sentant
veau m
Les hom

nos gens du bateau, que je renvoyai. J'appris du capitaine Lyon qu'il avait vendu son huile pour moins que ce qu'il avait d'abord obtenu. Quatre *oumiaks* vinrent encore du rivage : ils contenaient de quatorze à vingt-six individus, la plupart femmes et petits enfans.

Ces gens possédaient à un haut degré la disposition à voler tout ce qui se trouvait sous leurs mains, disposition qui a été presque universellement imputée à toutes les tribus d'Esquimaux jusqu'ici visitées par les Européens. Ils essayèrent plus d'une fois l'art de nous vider nos poches, et ils étaient aussi hardis et aussi peu embarrassés que jamais, immédiatement après la découverte du larcin. Il est impossible de décrire la manière horriblement dégoûtante avec laquelle ils se mettaient, dès qu'ils se sentaient avoir un peu faim, à manger leur graisse crue, et à sucer l'huile qui restait sur les peaux dès que nous les avions vidées, et malgré l'odeur et la mine qui nous étaient également intolérables. Ils semblaient prendre un malin plaisir dans le dégoût qu'ils inspiraient à nos matelots par ce spectacle ; et quand ceux-ci se détournaient pour fuir cette vue qui les rendait littéralement malades, ils trouvaient de bonne plaisanterie de courir après eux, leur présentant un morceau de graisse ou de chair crue de veau marin, d'où dégouttaient l'huile et la saleté. Les hommes et les femmes commettaient des indé-

cences plus rebutantes encore, et qui semblaient les amuser étonnamment. Voici un trait pire que tous les autres, qui se passa sous les yeux de l'équipage de l'*Hécla*: deux femmes offrirent, d'une manière trop claire pour qu'on s'y méprit, de changer contre des objets d'une valeur insignifiante leurs enfans, qu'elles avaient déjà commencé à dépouiller de leurs vêtemens, comme ne devant pas entrer dans le marché.

En somme, il nous fut impossible de ne pas recevoir une impression très défavorable de la conduite et des mœurs des naturels de cette partie du détroit d'Hudson, qui semblent avoir acquis, par des rapports annuels avec nos vaisseaux depuis près de cent ans, la plupart des vices qui malheureusement résultent des communications incomplètes avec le monde civilisé, sans qu'on y prenne aucune des vertus ou des délicatesses qui l'ornent et le rendent heureux. Le lendemain ils revinrent; puis, le vent étant plus au sud et la glace un peu moins compacte, nous fîmes voile pour remonter le détroit.

Tout fut favorable à nos progrès; mais le 24, dans l'après-midi, ayant le vent contraire, je débarquai sur l'île la plus à l'est du groupe des îles Savage; et du point le plus élevé, qui peut être de six à huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, nous comptâmes onze îles. Le capitaine Lyon remarqua, à l'endroit où nous étions, les restes

d'hab
cercl
aussi
par l
d'aut

Qu
était
à hui
le sud
Labra
huit l

Le
1 min
degrés
distinc
lesque

côtes.
baies,
Dans l

signala
du riv
renfer
lement

avons

Le 1
entre l
lieues
miaks

d'habitations consistant, comme à l'ordinaire, en cercles de pierres rondement taillées. Nous y vîmes aussi quelques morceaux de bois de sapin, apportés par la mer, et dont les uns avaient été coupés et d'autres sciés.

Quand nous fûmes de retour à bord, la brise était de l'ouest et la mer presque libre; et le 25, à huit heures du soir, prenant des bordées vers le sud, nous vîmes les montagnes de la côte du Labrador, d'où nous pouvions être éloignés de huit lieues.

Le 31 à midi, notre latitude était de 64 degrés 1 minute 30 secondes, et notre longitude de 75 degrés 48 minutes 50 secondes. Nous voyions alors distinctement dans le nord plusieurs îles, derrière lesquelles courait une ligne non interrompue de côtes. Ces îles semblaient former plusieurs belles baies, et le courant au large était extrêmement fort. Dans l'après-midi, le capitaine Lyon découvrit et signala un *oumiak* esquimau qui venait à la voile du rivage, accompagné de huit canots. Ce bateau renfermait huit individus, dont deux hommes seulement: ils ne différaient en rien de ceux que nous avons décrits.

Le 1^{er} août nous continuâmes de porter à l'ouest, entre l'île Nottingham et la côte North, que quatre lieues séparent. Dans la matinée, plusieurs *oumiaks* vinrent, et outre les denrées ordinaires, ils

avaient quantité de jouets de toutes sortes, tels que des canots avec les avirons, des lances, des arcs et des flèches : le tout sur une très petite échelle. Beaucoup de ces Esquimaux, les femmes surtout, avaient leur veste bordée de peaux d'oiseaux avec les plumes à l'intérieur. Il se trouvait aussi dans les bateaux plusieurs autres peaux apprêtées, provenant de la gorge du *colymbus glacialis*, oiseau magnifique, dont nous avons vu deux fois la peau entre les mains des Esquimaux, sans l'avoir jamais entrevu.

Après une course de quarante milles pendant la nuit, sans presque voir de glace, nous arrivâmes le 22 au matin à une masse de glace si serrée que nous ne pouvions aller plus avant, tandis que les masses des deux bords étaient portées si rapidement dans toutes les directions qu'elles nous donnèrent plusieurs chocs violens : la latitude, à midi, était de 64 degrés 59 minutes 24 secondes, et la longitude de 79 degrés 40 minutes. Après avoir été ballotés au nord, la glace que nous suivions nous conduisit vers l'est : alors nous virâmes à l'ouest-sud-ouest pour essayer ce que pourraient faire la patience et la persévérance.

L'expédition était alors sur le point d'entrer dans des parages non encore explorés : il devenait nécessaire que je décidasse de la route la plus avantageuse à prendre pour arriver à l'accomplissement

des pri
tions.

Entrée d
nord-o
Repuls
Histoir

Après
tenter l
je l'avo
courage
l'insucc
existenc
surmon
avoir lu
nous pa
et ayan
environ
nous y
pierres
Esquim

Le 12
nord-ou
visibles
de deux
corps d
petits d
filé plu
grand

des principaux objets indiqués dans mes instructions.

Entrée dans la baie du Duc-d'York. On la quitte pour aller au nord-ouest. Passage du détroit Glacé et arrivée dans la baie Repulse. La terre continue sur ce point. Observations à terre. Histoire naturelle.

Après les plus sérieuses réflexions, je résolus de tenter le passage direct du détroit Glacé, bien que, je l'avoue, j'eusse la conscience du péril que je courais et de la perte de temps qu'entraînerait l'insuccès de l'expédition, soit par suite de la non-existence du détroit, soit par l'effet d'obstacles insurmontables, tels que son nom implique. Après avoir lutté avec la glace pendant plusieurs jours, nous parvîmes, le 11, à gagner la terre au nord; et ayant débarqué sur un rocher ou îlot qui est environ à un mille et demi au large de la côte, nous y vîmes des traces de rennes et un cercle de pierres grossières, reste des habitations d'été des Esquimaux.

Le 12 au matin, les bons effets d'un vent du nord-ouest, qui avait soufflé la nuit, furent très visibles; car, bien que ce vent nous eût fait dériver de deux ou trois lieues en arrière à l'est, le grand corps des glaces, composé en partie de blocs plus petits que celui auquel nous étions amarrés, avait filé plus rapidement, nous laissant ainsi un plus grand espace d'eau libre pour nos manœuvres. On

peut remarquer que, dans le cours de nos tentatives pour gagner l'ouest, tant lors de ce voyage qu'en 1819 et en 1820, un vent d'ouest, bien que soufflant directement contre nous, fut toujours en définitive le plus favorable à nos projets, en ce qu'il éloigne de cette région de grandes masses de glace, et laisse par conséquent une ouverture plus considérable.

Le soir un promontoire, que nous vîmes au sud du bord, reçut le nom de *cap Welsford*, et nous parut très décidément former l'extrémité nord de l'île Southampton, laissant une ouverture de une ou deux lieues de large, mais rompue par deux ou trois îles qui le séparent d'une terre élevée au nord. Un promontoire de ce rivage, qui forme la pointe septentrionale du détroit, fut nommé *cap Deas-Thomson*. Toutefois cette terre ne rejoignait pas celle que nous avions vue au nord-est, car il y a entre elle une très large ouverture, où, du haut du grand mât, il n'y avait de visible qu'une mer encombrée de glace. Les détails donnés par le capitaine Middleton sur la latitude de l'entrée ouest du détroit Glacé sont si confus et même si contradictoires, que l'aspect actuel de la terre m'embarassait extrêmement, quand il fallut décider si nous étions arrivés ou non à l'extrémité opposée de l'ouverture à laquelle il a donné ce nom. La terre qui était devant nous à l'ouest, bien qu'elle concordât

à cinq ou
lèle le ph
raissait b
descripti
chions. E
bable qu
à tout év
Southam
quelles q
était le p
présent
décidai à
le canal
s'étant m
vrant ap
deux mil
arrêtâme
whals se
mais ils
que nos
remarqu
gions po
une moi
encore d
wain. La
née par
la forme
Le 13
XL.

à cinq ou six milles près en latitude avec le parallèle le plus méridional qu'il lui a assigné, me paraissait beaucoup trop étroite pour répondre à la description qu'il donne du passage que nous cherchions. En résumé, je regardai comme très probable que c'était le détroit en question; et comme, à tout événement, l'ouverture qui existe entre l'île Southampton et la terre qui est au nord de cette île, quelles qu'en pussent être la latitude et la largeur, était le passage par lequel nous avions pour but présent de pénétrer dans la baie Repulse, je me décidai à employer tous nos efforts à pénétrer dans le canal étroit qui était alors devant nous. Le vent s'étant modéré dans la soirée, et la glace se rouvrant après le coucher du soleil, nous pûmes faire deux milles de plus à l'ouest, après quoi nous nous arrêtâmes pour la nuit. Un grand nombre de narwhals se mirent alors à jouer autour du navire; mais ils étaient, comme à l'ordinaire, si prudents, que nos chaloupes ne purent les approcher. Nous remarquâmes qu'il est à peine une partie des régions polaires que nous ayons visitées, où se trouve une moindre quantité d'oiseaux. Nous n'avions vu encore qu'une mouette, un épervier et un *boaltwain*. La lune, en se levant ce soir, était contournée par l'effet de la réfraction, de manière à avoir la forme irrégulière d'une vieille orange ridée.

Le 13, au matin, nous vîmes quelque chose comme

de la fumée qui s'élevait aux environs du cap Welsford; et comme cet effet se bornait à un seul lieu, il était vraisemblable que c'était la fumée du feu des habitans. Rien ne saurait être au-dessus de la beauté de ce temps : à cette époque, les jours étaient tempérés et clairs, et les nuits n'étaient pas froides, bien qu'il se formât une croûte très mince de glace à la surface de la mer, dans les endroits abrités et les flaques d'eau sur les glaçons. Après le coucher du soleil, nous vîmes une terre très éloignée, par le milieu du détroit, et ce doit être celle qui est sur le côté américain du Welcome.

Le 15 nous étions à peu près à une lieue d'un promontoire remarquable sur l'île Southampton: je le nommai cap *Bylot*, comme étant probablement la terre la plus à l'ouest que vit ce navigateur en 1615. Nous y débarquâmes: ce point peut avoir mille pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est là que, le long du rivage, entre la pointe saillante des rochers, est une petite anse ou baie, dont la plage est composée de petits fragmens de pierre calcaire, ce qui fait que l'eau est presque aussi blanche que du lait. Ayant débarqué dans une de ces anses, nous portâmes le bateau au-dessus de la marque de la mer haute, et nous faisant une tente avec la voile, nous passâmes une nuit très confortable. Quand la chaloupe trancha pour la première fois la plage, nous remarquâmes une quantité innombrable de

ces petits
fut tué a
aussi pen
grand no
baleines l
plus nom
plus à un a
son, et ne
plus blanc

Le tem
pressait d
de 65 deg
tude de 8

Dès qu
montagne
avons pa
tinguer la
et ne lais
ces côtés.
la présen
ancienne
d'habitan
aperçue d
Dans les
mousse, l
nous rev
page occ
tâmes be

ces petits poissons nommés *sillocks*, dont un grand fut tué avec les crocs ou pris à la main. On vit aussi pendant la nuit jouer autour de la plage un grand nombre de narvals, de veaux marins et de baleines blanches. Ces derniers animaux étaient les plus nombreux : le bruit qu'ils faisaient ressemblait plus à un aboiement rauque et profond qu'à tout autre son, et nous remarquâmes que leur couleur était plus blanche que celle des baleines vues jusqu'alors.

Le temps était toujours beau et serein, et nous pressait de faire des observations : la latitude varie de 65 degrés 28 minutes 13 secondes, et la longitude de 84 degrés 40 minutes 7 secondes.

Dès qu'il fit jour, je montai avec M. Ross sur la montagne qui s'élevait au-dessus du lieu où nous avions passé la nuit, et de là nous pouvions distinguer la terre s'étendant dans l'ouest et le nord, et ne laissant en apparence aucune ouverture de ces côtés. Quelques cercles de pierres annonçaient la présence des Esquimaux, mais à une date déjà ancienne, car nous ne vîmes aucune trace récente d'habitans, malgré la fumée que nous avions aperçue du vaisseau à peu de distance de ce point. Dans les fissures et le creux entre les rochers, la mousse, l'oseille et le saule nain abondaient. Quand nous revînmes à la plage, nous trouvâmes l'équipage occupé à prendre des *sillocks* que nous goûtâmes beaucoup.

Après avoir achevé nos observations et l'examen du canal, nous revînmes à bord.

Le 17, au matin, le temps étant trop nébuleux pour avancer, des détachemens des deux vaisseaux allèrent sur le rivage pour examiner le pays et se procurer des échantillons de ses productions naturelles. Cette terre qui va s'élevant graduellement à partir de la plage, mais nulle part à plus de soixante ou soixante-six pieds au-dessus du niveau de la mer, était couverte de mares d'eau douce, entre lesquelles il y avait abondance d'une belle végétation composée d'herbe, de mousse et de diverses autres plantes. On se procura un magnifique échantillon du *colymbus arcticus* et d'un plongeur à gorge rouge (*colymbus septentrionalis*). Les premiers, quoique très farouches, étaient nombreux, ainsi que des pluviers de deux espèces, le *charadrius plumialis* et le *hiaticula*.

Le temps s'étant graduellement éclairci à mesure que le soleil montait, nous retournâmes à bord à neuf heures et demie, et fîmes immédiatement force de voiles dans le nord-nord-est, seul point qui, comme la veille, parût offrir la moindre chance de nous présenter un débouché. Notre dernière excursion à terre avait servi, entre autres objets intéressans, à répandre quelque jour sur le mystère du lieu où nous avions pénétré, et qui n'avait évidemment jamais été visité par les Euro-

péens.
l'île ne
de côté
terre a
basse é
décrite
monta
pût être
de l'île

Ayan
cette m
nom de
levamen
fîmes r
à-fait to
veau e
nous fi
notre la
condes
5 secon
tèrent
d'Esqui
celle de
endroit
que les
que, n
péens,
A de

péens. Ceux de nous qui allèrent le plus loin dans l'île ne purent apercevoir un terme à cette espèce de côte à l'ouest, ni aucune apparence de haute terre au-delà. Il était alors évident que cette côte basse était celle même que le capitaine Middleton a décrite, et en longeant le côté ouest de laquelle il remonta le *Welcome*, sans soupçonner que cette mer pût être séparée, en quelque point, de la haute terre de l'île Southampton.

Ayant établi la continuité de la terre tout autour de cette magnifique baie, les officiers lui donnèrent le nom de *baie du Duc-d'York*; puis le 19 au matin nous levâmes l'ancre avec un léger vent du nord-ouest, et fîmes route vers le passage; mais le vent étant tout-à-fait tombé, il nous fallut mettre à l'ancre de nouveau et nous débarquâmes sur un bas-fond, où nous fîmes des observations qui établirent que notre latitude était de 65 degrés 20 minutes 56 secondes et notre longitude de 84 degrés 57 minutes 5 secondes. Quelques-uns de nos officiers rapportèrent en rentrant qu'ils avaient entendu des cris d'Esquimaux, et cette circonstance aussi bien que celle de la fumée qui avait été observée près de cet endroit, nous firent regarder comme vraisemblable que les Esquimaux n'étaient pas loin de là, mais que, n'ayant jamais communiqué avec les Européens, ils avaient été épouvantés à notre approche.

A deux heures après midi, une brise qui s'éleva

du sud-ouest nous permit de lever l'ancre avant la mer haute, et nous mîmes toutes les voiles dehors vers le canal, par lequel nous passâmes à quatre heures et demie, à l'aide d'une forte brise. Nous nous mîmes pour la nuit à l'abri près de terre, et le matin, nous découvrîmes que la brise qui s'était élevée nous avait rendu le service que nous espérions, en ouvrant un large passage au nord entre la terre et la place. Nous ne perdîmes pas un instant pour tirer parti de cette occasion, et nous courûmes rapidement, presque sans obstacle, le long de la terre, passant devant des îles nombreuses et des baies dont cette côte abonde. Nous vîmes, comme à l'ordinaire, des pierres amassées sur quelques points du rivage. La côte orientale de ce détroit nous paraissait non interrompue, et les deux terres commençaient à porter plus à l'ouest. Dans l'après-midi, nous vîmes une île qui fut nommée *Ile des Passages* : elle est d'un aspect noirâtre et a, à son côté est, un petit îlot rocheux avec lequel nous fîmes, aussi à l'improviste que malgré nous, plus ample connaissance. Nous avions devant nous alors une mer libre de glace et de terre aussi nous l'espérions; mais la brume qui avait duré une grande partie de la journée avec des pluies fréquentes est très favorable à créer de telles espérances, et souvent amène ainsi des déconvenues. A sept heures nous distinguâmes en plein la terre à l'ouest, ayant

au-dessus
le temps
lissait de
le nord-ou

Nous go
tude relati
Glacé, joi
brouillard
nous tenai
nous dem
passage, o
difficultés
donné lieu

Le vent
rafales, m
calme, av
l'angle nor
dans laque
pas contin
tout-à-fait
sur cette p
tations d'E
de pierres
encore plu
viron du r
nos gens
core, et d
sépulture,

au-dessus une bande de brouillard, et, autant que le temps chargé nous permit de le voir, elle ne laissait devant nous aucune ouverture, hormis dans le nord-ouest.

Nous gouvernâmes alors à l'ouest. Notre incertitude relativement à la véritable situation du détroit Glacé, jointe à l'absence d'observations que le brouillard avait rendues impossibles dans le jour, nous tenait en ce moment dans le doute, et nous nous demandions si nous avions déjà traversé ce passage, ou si nous avions encore à affronter les difficultés que les relations antérieures nous avaient donné lieu de redouter.

Le vent fut violent toute la nuit, et souffla par rafales, mais il fut remplacé le 21 au matin par le calme, avec du brouillard et de la pluie. Dans l'angle nord-est de la baie, nous vîmes une anse dans laquelle seule il se pouvait que la terre ne fût pas continue, et nous débarquâmes sur une pointe tout-à-fait à l'est de cette anse. Nous trouvâmes sur cette pointe les restes d'au moins soixante habitations d'Esquimaux toujours composées de cercles de pierres très réguliers. On en voyait beaucoup encore plus avant dans l'intérieur. A trois milles environ du nord-nord-ouest de notre débarcadère, nos gens trouvèrent beaucoup de ces restes encore, et de plus ce qu'il jugèrent être un lieu de sépulture, c'est-à-dire neuf ou dix tas de grosses

pierres ayant trois pieds de diamètre, et autant de hauteur. Sous ces pierres on trouva divers petits objets, tels que des flèches ou des bouts de lance avec des pointes de fer ou de pierre, de petits modèles de canots et d'avirons, quelques morceaux non travaillés d'os et de bois, et une ou deux branches d'arbuste que, suivant Trantz, les naturels du Groënland emploient pour leurs lampes, en guise de mèches, et aussi comme remède, en l'appliquant toute chaude à la partie souffrante: sous ces objets étaient des pierres plus petites, disposées en un pavé de six ou sept pieds de long. Nos gens n'eurent pas la curiosité de creuser plus avant; mais un crâne humain fut trouvé près de ce lieu.

La terre des côtés nord et ouest de la baie Repulse n'excède pas en hauteur six ou sept cents pieds, tandis qu'au sud elle s'élève à plus de mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous vîmes plusieurs rennes et lièvres, quelques canards, *dorrekies knots* (*tringa cinerea*), des alouettes de neige et une chouette blanche; une hermine, un ptarmigan et un lièvre furent tués. Les souris étaient très abondantes, surtout entre les pierres des tentes d'Esquimaux. Jè ne sais si la chair de veau marin restée sur les os était ce qui les attirait; mais il est certain que deux de ces petits animaux ayant été mis ensemble dans une cage, le plus fort tua l'autre et en mangea une partie. La latitude observée

sur cette
condes, e
condes.

De not
distincte
que de la
la pointe
dit le ca
donnée d
au détroi
de difficu
ces mers.
tion de t
île South
détails de
cap Frigi

Nous é
le lieuten
qu'après
et ce qui
c'était la
le circuit
question
baie Rep
temps fo

sur cette terre était 66 degrés 30 minutes 58 secondes, et la longitude 86 degrés 30 minutes 20 secondes.

De notre lieu d'observation nous avions la vue distincte du cap Hope, qui est élevé et gros, ainsi que de la terre qui, de l'est de ce cap, court vers la pointe Beach, qui devient plus basse, comme le dit le capitaine Middleton. La description qu'il a donnée de la baie est, en général, exacte quant au détroit Glacé, que nous franchîmes avec moins de difficulté que n'en rencontre la navigation de ces mers. Ayant ainsi établi l'isolement de cette portion de terre qui était depuis long-temps nommée *île Southampton*, on ne peut guère douter que les détails donnés par Middleton sur son aspect, vu du cap Frigid, ne soient en somme fidèles.

Nous étions depuis peu de temps à bord quand le lieutenant Palmer revint de l'anse nord-ouest, qu'après l'avoir explorée, il nomma *anse de Gibron*; et ce qui était le plus important dans son rapport, c'était la continuité constatée de la terre dans tout le circuit de cette petite baie. Ainsi fut résolue la question de la continuité de la terre autour de la baie Repulse, et tant de conjectures, depuis long-temps formées, éclaircies pour toujours.

Retour à l'est par le détroit Glacé. Découverte du canal de Hurd. On l'examine en chaloupe. A l'ancre dans l'anse de Duckiett. Les vaisseaux entrent dans le canal de Hurd. La glace les fait dériver. Ouverture au nord-ouest. Examen de la côte.

Ce point bien posé (et il m'était particulièrement recommandé par une instruction) il me restait à examiner toute cette ligne de côte au nord, cherchant dans chaque ouverture ou anse un passage praticable à l'ouest. C'est en effet ici que commençait réellement notre voyage, si l'on considère son grand objet, et nous ne pouvions que nous féliciter d'avoir atteint de si bonne heure ce point, et d'avoir franchi, presque sans obstacles, le détroit auquel, à pareille époque, à peu près, soixante dix-neuf ans auparavant, avait été donné un nom si décourageant.

Dès que les chaloupes furent à bord, nous fîmes voile le long du rivage à l'est, et nous pouvions distinguer clairement la côte basse qui court au sud et à l'est du cap Hope, jusqu'à la latitude de 86 degrés 14 minutes; et c'est à partir de ce point que les investigations de l'expédition actuelle sur la côte du continent américain commençaient réellement.

Quand nous fûmes hors de la baie Repulse, nous trouvâmes encore une mer assez libre où s'ouvre une baie d'une étendue considérable, et qui reçut le nom de *Haviland*. Le vent continua à être

modéré to
nuageux, a
mettre en
nue de nor

Le 23 d
septentrion
de la mêm
elle était a
arrivés à
raissait tou
de glace q
nal, le ren
chaloupes,
vivres pour
chnan et c
surer de
pourraient
ce point. E

Le capi
jours, nou
qu'il avait
qu'il avait
canal de. H
pée nomm
En résumé
le plus vif
sur l'existe
ouverture

modéré toute la nuit; mais le temps était sombre et nuageux, assez pour nous placer dans l'obligation de mettre en panne, de crainte que quelque île inconnue de nous ne vint à se trouver sur notre passage.

Le 23 dès le jour, on fit voile le long de la côte septentrionale du détroit Glacé qui continue à être de la même hauteur que celle de la baie Repulse; elle était alors dépouillée de neige. Et nous étions arrivés à l'entrée d'une ouverture qui nous paraissait toujours plus favorable, quand un corps de glace qui occupait la plus grande partie du canal, le rendant impraticable aux vaisseaux ou aux chaloupes, je détachai le capitaine Lyon avec des vivres pour quatre jours, et, accompagné de M. Burchnan et de deux matelots, il alla par terre s'assurer de son étendue et des circonstances qui pourraient nous décider à pousser plus avant sur ce point. En attendant nous étions à l'ancre.

Le capitaine Lyon, de retour au bout de deux jours, nous dit qu'il avait débarqué sur une île qu'il avait nommée *Burchnan*, et que le détroit qu'il avait ensuite traversé, et qu'il avait appelé *canal de Hurd*, l'avait conduit à une pointe escarpée nommée *cap Montagne*, où il avait pris terre. En résumé, son excursion était de nature à exciter le plus vif intérêt, et à donner de fortes espérances sur l'existence d'un passage au nord-est de la petite ouverture qu'ils avaient examinée.

Un brouillard épais qui se répandit immédiatement après l'arrivée du capitaine Lyon nous fit vivement sentir le bonheur de revoir notre détachement. Le résultat de l'exploration était suffisant pour faire naître la presque conviction que quelque communication, même assez directe, existait entre le détroit Glacé et une mer au nord et à l'est de ce cap. Il fut donc résolu que nous ne négligerions rien pour constater l'existence de cette communication.

Le 27, dans la matinée, après ce mauvais temps, nous fîmes force de voiles vers le passage. Il soufflait alors une forte brise du nord-ouest, et ayant jeté l'ancre à une heure après-midi, nous quittâmes l'anse où étaient les vaisseaux, le capitaine Lyon et moi, pour examiner les lieux. Cet examen aboutit à la certitude de l'existence d'une issue à l'est, et je décidai sur-le-champ que les vaisseaux tenteraient le passage du détroit.

La terre était coupée de lacs sur les bords desquels la végétation était tout-à-fait riche, ce qui leur donnait, vus d'une hauteur, et éclairés par un beau soleil, un aspect riant et pittoresque. Il n'y avait point de neige sur la terre, hormis dans les creux, quelques amas qui seuls nous rappelaient que nous étions dans le voisinage du cercle polaire.

Le petit ancrage que nous allions quitter, et qui

reçut du c
par les 66
tude, et 8
tude. La t
de lever l
voile pour
fort coura
dité extrê
rendit not
deux repr
entraînée
quand no
nord et à
pour nou
grand esp
Rousse, c
libre enti
On peut
quand je
au point
seule eau
le rivage
tait toute
séquent,
pour des
gisemens
tive, et
de passer

reçut du capitaine Lyon le nom d'anse *Duckett*, est par les 66 degrés 12 minutes 36 secondes de latitude, et 86 degrés 44 minutes 1 seconde de longitude. La terre était si tenace qu'il nous fut difficile de lever l'ancre. Enfin le 30, après midi, nous fîmes voile pour le canal. Nous y étions à peine qu'un fort courant qui poussait les glaces avec une rapidité extrême, joint à un coup de vent du sud-ouest, rendit notre position très périlleuse, et *la Fury*, à deux reprises, tourna complètement sur elle-même, entraînée par les tourbillons. Mon intention était, quand nous serions hors du détroit, de haler au nord et à l'est, soit pour trouver un ancrage, soit pour nous tenir à l'abri pendant la nuit, dans le grand espace qui s'étend à l'est et au nord de l'île Rousse, que j'avais auparavant reconnu pour être libre entièrement de glaces et du moindre courant. On peut donc concevoir à quel point je fus désolé quand je trouvai tout cet espace couvert de glace, au point de n'être pas navigable, tandis que la seule eau libre que nous eussions en vue longeait le rivage méridional où nous savions que se portait toute la force du courant, et laquelle, par conséquent, eût été une station de nuit dangereuse pour des vaisseaux qui n'en connaissaient point les gisemens. Je ne voyais cependant point d'alternative, et nous avions devant nous la perspective de passer une nuit de fatigue et d'anxiété.

Nous aperçûmes donc du haut du nid de corbeau une pointe de terre qui semblait s'étendre en avant d'une baie, et cette fois nous ne fûmes point trompés : c'était bien une baie très sûre, et où nous passâmes une nuit de repos de corps et d'esprit qui nous était bien nécessaire; mais *l'Hécla* n'avait pu nous rejoindre : on hissa donc des lumières, et des fusées furent lancées pour lui servir de guides; mais comme on n'y répondit pas, nous avions à craindre qu'il ne lui eût fallu rester sans refuge par cette mauvaise nuit.

Enfin au jour nous vîmes ce bâtiment à l'est, se dirigeant vers nous, et j'appris alors que le capitaine Lyon avait eu la même bonne fortune que nous en découvrant un abri pour la nuit.

Après avoir exploré et nommé plusieurs pointes de cette baie, nous nous aperçûmes avec un vif chagrin que les glaces nous avaient fait dériver avec plus de rapidité que jamais et à tel point que, le 3 septembre, nous nous retrouvions ramenés à sept ou huit lieues de l'île Southampton, point où nous étions le 6 août, et cela, après un mois de laborieuses investigations.

Le 4 au matin, la glace nous tenait serrés de toutes parts, et nous nous aperçûmes que nous étions encore plus près de l'île Southampton, à cinq ou six milles seulement d'un très petit rocher ou îlot qui reçut le nom de *Fife*. A huit heures et demie,

la glace s'avança vers nous par toutes les baies, et nous eûmes gagné la baie de Fallut s'arrêter. A neuf ou dix heures, puis nous commençâmes de passer le projet était de faire la traversure de la baie de Baffin et d'aller à l'est.

A quatre heures, vers la terre, la glace était si épaisse que j'avais peine à paraître. Je me moquais de moi-même entre la glace et les îles. Dans le cas où nous ne pourrions pas aller, nous ne pourrions pas aller. La grande ouverture du sud-nord-ouest couverte de glace, que la terre trouverait la solution avec la direction.

la glace s'étant relâchée dans le nord-nord-ouest, nous partîmes avec un léger souffle de l'ouest, et toutes les chaloupes à l'avant; mais quand nous eûmes gagné un mille, la glace se resserra et il fallut s'arrêter encore. Nous pûmes cependant faire neuf ou dix milles dans la dernière partie du jour, puis nous amarrâmes à un glaçon avec l'intention de passer vers le rivage dès le point du jour. Mon projet était alors de faire voile à travers une ouverture découverte, en dernier lieu, entre l'île Baffin et une autre île que nous nommâmes *Vansittart*.

A quatre heures du matin, le 5, nous fîmes voile vers la terre avec une brise fraîche du sud-est. La glace était entassée contre la terre près du passage que j'avais projeté de tenter; mais comme elle me parut moins serrée à l'est, je pris le parti de courir entre la pointe sud-est de l'île Baffin et les plus petites îles qui sont au large. Enfin nous entrâmes dans le canal, et plus nous avançons au nord, moins nous rencontrions d'obstacles. Bientôt une grande ouverture dans la terre fut en vue dans le sud-nord-ouest : c'est celle que M. Ross avait découverte le 28 août, celle qui nous avait fait penser que la terre sur laquelle nous nous trouvions se trouverait être une île, et que quelque communication avec la baie Gore s'ouvrirait au nord. Nous dirigeâmes donc notre course vers cette ouverture,

et le soir nous arrivâmes au large d'une pointe de la terre est, qui reçut le nom de *cap Édouard*. On ne voyait pas au-delà de la pointe un seul glaçon, et nous longeâmes le rivage sans empêchement jusqu'à ce qu'il fût temps de chercher un ancrage. C'est ce que nous fîmes, et nous entrâmes dans une petite baie que les chaloupes avaient déjà sondée.

Nous levâmes l'ancre le 6 dès que le jour parut. Après avoir couru quatre ou cinq lieues au nord et à l'ouest, nous arrivâmes à neuf heures du matin à un petit groupe d'îles dans le canal, et nous nous dirigeâmes à l'est de ces îles; mais le vent nous ayant manqué, et dans cette immobilité du calme notre position pouvant devenir très précaire si le moindre courant venait à se déclarer, nous entrâmes dans deux petites criques où les vaisseaux furent ancrés et amarrés aux rochers au moyen de grelins. Les matelots, à cause de cette circonstance et avec leur gaîté ordinaire, nommèrent cette baie la *baie des Cinq-Grelins*. Là, je me déterminai à quitter la *Fury* pour aller avec MM. Scherer et Ross examiner cette partie de la côte : nous étions munis de provisions pour quatre jours, de nos tentes, de couvertures et d'un poêle.

On entre
la terre
une ou
le pas
vaissea

Après
vâmes à
tendant
un peu
depuis
tai avec
vue des
de la ro
au matin
Le 7
du matin
calme et
passâmes
qui, à ca
cipaleme
de Pointe
nous dre
tations d
herbe ha
d'os à l'e
Le 8 le
du jour, e
d'une ap
XL.

On entre dans la baie Hoppner et on l'explore. La continuité de la terre démontrée. Rencontre de quelques Esquimaux dans une ouverture à l'ouest: Arrivée dans la baie Ross, où se termine le passage Lyon. La terre est toujours continue. Retour au vaisseau.

Après avoir fait quatre milles à la rame, nous arrivâmes à une pointe élevée que nous doublâmes en tendant le plus possible à l'est, et nous débarquâmes un peu au-delà. Le brouillard qui nous entourait depuis notre départ s'étant un peu dissipé, je montai avec M. Scherer sur la montagne pour avoir la vue des rivages environnans, afin de mieux juger de la route que nous devons suivre le lendemain au matin.

Le 7 on leva les tentes à trois heures et demie du matin et nous remontâmes la baie, par un temps calme et assez clair. A trois heures et un quart, nous passâmes, ayant à tribord une pointe de terre, qui, à cause de la brillante couleur des rochers principalement composés de feldspath, reçut le nom de *Pointe Rouge*. Le soir, nous vîmes sur la plage où nous dressâmes nos tentes, quelques vieilles habitations d'Esquimaux complètement couvertes d'une herbe haute et épaisse, avec une grande quantité d'os à l'entour.

Le 8 les chaloupes furent remises à flot au point du jour, et bientôt nous arrivâmes à une ouverture d'une apparence beaucoup plus favorable sur ce

même rivage : elle avait un mille à l'entrée et menait directement à l'ouest. Après avoir fait quatre milles à la rame dans cette direction, nous trouvâmes l'entrée d'une baie ayant de trois à cinq milles de largeur, et nous l'explorâmes.

J'envoyai M. Scherer au vaisseau chercher un renfort de provisions, et le 10, nous dirigeant à l'ouest, nous remarquâmes trois individus debout sur une montagne; et comme nous continuions notre course, ils nous suivirent le plus vite possible le long des rochers.

Ayant fait voile dans une petite baie abritée, j'allai avec M. Buschnan à leur rencontre sur les montagnes au-dessus de nous. En longeant le rivage, nous les avons entendus nous appeler à voix haute, et l'on avait fréquemment remarqué qu'ils avaient quelque chose qu'ils tenaient dans leurs mains; mais quand nous approchâmes d'eux, ils furent si parfaitement muets et immobiles, qu'accoutumés comme nous l'étions aux turbulentes importunités de leurs frères plus policés, nous pouvions à peine croire qu'ils étaient Esquimaux. Il y avait en outre, dans le visage des deux hommes, un degré de maigreur qui était en contraste parfait avec les joues rondes, rebondies et huileuses de tous ceux que nous avons vus. D'un autre côté, leurs traits me donnaient l'idée d'Indiens plutôt que d'Esquimaux; mais nous constatâmes bientôt

que ce
chez c
quaran
d'un pe
et de g
veau m
ou qua
adressè
stupidit
sentime
minut
conduir
pendan
et trave
coulent
tant d'a
bien qu
à autre
Nous fû
vingt à
sur le d
tente, qu
domina
société
viron, r
elle un p
la figure
physion

que cette diversité de physionomie n'est pas rare chez ces peuples. Les hommes paraissaient avoir quarante et vingt-deux ans : ils étaient accompagnés d'un petit garçon de dix ans, doué de bonne mine et de gaité. Ils tenaient chacun un étui de peau de veau marin, ou carquois, contenant un arc et trois ou quatre flèches. Les premiers regards qu'ils nous adressèrent d'abord décelaient un mélange de stupidité et de crainte; mais l'un et l'autre de ces sentimens avaient disparu au bout de quelques minutes, et ils consentirent sans hésitation à nous conduire à leurs demeures, marchant devant nous pendant plus de deux milles sur un sol très âpre et traversant deux courans d'eau considérables qui coulent d'un lac dans la mer. Ils allaient ainsi avec tant d'agilité que nous avions peine à les suivre, bien qu'ils s'arrêtassent bienveillamment de temps à autre pour nous donner le loisir de les rejoindre. Nous fûmes rencontrés par deux femmes âgées de vingt à vingt-cinq ans, ayant chacune un enfant sur le dos : elles nous accompagnèrent aussi à leur tente, qui était située sur une partie élevée de la côte dominant la mer. Bientôt après notre arrivée, notre société s'accrut d'une jeune fille de huit ans environ, modeste et de bonne mine : elle avait avec elle un petit garçon de cinq ans. Les femmes avaient la figure ronde, grasse, tatouée, et l'expression de physionomie tout-à-fait esquimaue.

Le foyer de la tente se composait de trois pierres grossières, négligemment placées debout contre un des côtés, et ils avaient pour la cuisine plusieurs pots de pierre. Ces gens nous parurent en somme plus propres qu'aucun des Esquimaux que nous avons vus jusqu'alors, tant sur leurs personnes que dans l'intérieur de leurs tentes, où nous sentîmes peu cette odeur rance et aigre qui est en général si rebutante pour les Européens. Parmi les rares ustensiles domestiques que nous vîmes dans la tente, se trouvait le couteau des femmes groënlandaises que Crantz a décrit, et qui ressemble par sa forme demi-circulaire à celui qu'emploient en Angleterre les cordonniers. Toutefois l'article le plus intéressant était une tasse creusée dans la racine de la corne du bœuf musqué.

Dès que les Esquimaux furent devenus un peu familiers avec nous, ils demandèrent à plusieurs reprises du fer (*sowik*), et nous leur répondîmes que, s'ils voulaient en avoir, il fallait qu'ils nous accompagnassent au vaisseau. En conséquence, tout le groupe se mit en marche avec nous quand nous revînmes, les hommes se tenant à nos côtés et les femmes un peu en arrière. Tous les enfans portaient des bottes de branches de *faule*, que nous les avons vus recueillir pour leur propre usage, et qu'ils paraissaient regarder comme un objet de trafic qui pourrait nous convenir.

Nous é
sances : au
pendant q
cupés à co
maient ven
activement
leurs botte
cuillères e
sion qu'ell
cette manc
on la déco
cadeaux q
troupe ave
mis fin po
gens.

Le 11 no
avons à pe
nous déco
close, et d
tour à la r
je donnai

Nous rev
deux criqu
une autre

L'ouvert
du capitain

Nous étions contents de nos nouvelles connaissances : aussi nous les chargeâmes de présens. Mais pendant que les hommes et les enfans étaient occupés à contempler nos bateaux, pendant qu'ils ramaient vers la terre, les femmes n'étaient pas moins activement occupées à dérober et à emporter dans leurs bottes quelques-unes de nos tasses, de nos cuillères et tous les autres objets de petite dimension qu'elles pouvaient facilement cacher. Quoique cette manœuvre fût faite avec beaucoup d'habileté, on la découvrit : alors je fis retirer aux femmes les cadeaux qu'elles avaient, et renvoyant toute la troupe avec les marques d'une vive indignation, je mis fin pour le moment à nos relations avec ces gens.

Le 11 nous partîmes avant le grand jour, et nous avions à peine navigué pendant deux heures, que nous découvrîmes que nous étions dans une baie close, et du rivage de laquelle nous allions faire le tour à la rame. A la baie qui terminait ce passage je donnai le nom de *baie de Ross*.

Nous revînmes à l'*Hécla* le 14, après avoir exploré deux criques que je nommai *Scherer* et *Culgruff*, et une autre sur le côté qui reçut le nom de *Norman*.

L'ouverture que je venais d'explorer reçut le nom du capitaine *Lyon*.

Quartiers d'hiver. Théâtre rétabli. Trombe de neige. Combat avec un loup. Esquimaux. Sorciers. Dépècement d'un veau marin. Effroi des indigènes devant une éclipse.

Nous quittâmes de nouveau le vaisseau le 15 au soir, pour aller examiner la côte intermédiaire entre la baie Lyon et la baie Gore, et le 19 nous avions reconnu qu'il y avait continuité et connexion; mais bientôt nous nous trouvâmes pris dans des glaces, tantôt plus compactes, tantôt moins. Un détachement ayant été à terre pour se procurer un peu de gibier, deux (ours une femelle et son petit) attirés probablement par l'odeur de notre cuisine, vinrent du côté des tentes sur la glace; mais ayant entendu nos voix ils s'enfuirent dans la direction opposée.

Il fallut songer à nos quartiers d'hiver, et le 4 nous quittâmes notre ancrage, auquel nous donnâmes, en souvenir de la sécurité qu'il nous avait procurée, le nom de *Safety* (sûreté). Elle est par la latitude de 66 degrés 31 minutes 59 secondes, et la longitude de 83 degrés 48 minutes 54 secondes. Il y avait de nombreuses volées de canards à longues queues, qui se nourrissaient des innombrables crevettes (*cancer nugax*) dont la mer fourmillait dans tout ce voisinage.

Le 6 nous passâmes le cap Edwards, mais le 8, la nouvelle glace qui se formait commença défini-

tivement nous entraîner et là, nous mêmes souffrîmes fut rétabli fut le régime la scène fut tion. On nous un emplacement toire pour maison fut mens nécessaires

Le capitaine officiers et la *Fury* personnel fut toute espèce de ques airs mis sur l'office, et douce et décembre mais elle e

Le 6 nous et doux, et les officiers sement de violent de

tivement à mettre un terme à notre navigation, et nous entrâmes dans une baie au sud de l'île Winter, et là, nous nous établîmes pour l'hiver avec les mêmes soins que lors du premier hivernage. Tout fut rétabli, jusqu'au théâtre, dont le capitaine Lyon fut le régisseur, et cette fois on s'arrangea pour que la scène fût mieux chauffée les soirs de représentation. On ne négligea point les soins de la science, et un emplacement ayant été choisi pour l'observatoire portatif qui fut dressé immédiatement, une maison fut construite pour recevoir les instrumens nécessaires.

Le capitaine Lyon ayant exprimé le désir que ses officiers et ses hommes vinssent avec lui à bord de *la Fury* pour assister à l'office divin, cet arrangement fut convenu. Notre second pont présentait toute espèce de commodités pour cet usage. Quelques airs de psaumes que l'on avait tout exprès mis sur l'orgue étaient joués à intervalles pendant l'office, et notre petite église présentait une scène douce et intéressante. Dans le cours du mois de décembre on vit fréquemment l'aurore boréale, mais elle était peu éclatante.

Le 6 novembre le temps fut extrêmement calme et doux, comme il l'était depuis plusieurs jours. Le 9 les officiers jouèrent les *Rivaux*, au grand divertissement des deux équipages. Le 12 décembre, un violent déchirement ayant eu lieu dans les jeunes

glaces, nous eûmes occasion de remarquer que le bruit que cette convulsion produit à distance ressemble beaucoup à celui d'un chariot pesant, roulant avec peine sur une route couverte d'un gravier profond; mais quand on approche, on croirait entendre le grognement des ours.

Le jour le plus court arriva et passa sans que personne y prit le moindre intérêt, et la veille du jour de Noël les officiers jouèrent deux bouffonneries du théâtre. Bientôt je vis l'année se terminer sans qu'aucun homme de l'équipage fût malade: cependant nous eûmes de nouveau recours aux antiscorbutiques, tels que la moutarde et le cresson frais, dont nous avons perfectionné les semailles et la récolte. Quant aux occupations du bord, je ne pourrais à cette occasion que répéter les détails du premier hivernage: je dois mentionner cependant nos soirées musicales comme le plus vif de nos délassemens. Tantôt les concerts avaient lieu chez le capitaine Lyon, tantôt dans ma cabine.

Le premier jour de la nouvelle année fut très rigoureux, et le lendemain le capitaine Lyon observa une masse considérable de neige soulevée par le vent, et contournée en une spirale pareille à celle d'un jet d'eau. Nous primes de quatre-vingt à quatre-vingt-dix renards blancs. Ce joli petit animal est si stupide, que nous en vîmes plus d'un, après s'être échappé du vaisseau, y rentrer et aller

se reprer
réussit au
pur, horri
petite to
teinte lég
même à s

Le 1^{er}
l'ouest be
dans la m
seaux, qu
.J'allai de
Lyon, des
vâmes bi
ment ver
Esquima
ne peut p
frères de
ordinaire
avaient su
marquâ
et même
bien que
de zéro.
car chacu
la vente
duisirent
vertirent
Terre-Ne

se reprendre à la même trappe. Le capitaine Lyon réussit aussi à s'emparer d'une hermine d'un blanc pur, hormis à la queue, qui se terminait par une petite touffe noire, et avait à sa naissance une teinte légère de soufre ou de paille. Il en était de même à ses pattes de devant.

Le 1^{er} février, je fus averti que l'on voyait à l'ouest beaucoup d'étrangers, et j'aperçus en effet dans la même direction, et à deux milles des vaisseaux, quelque apparence de cabanes d'Esquimaux. J'allai de ce côté sur-le-champ avec le capitaine Lyon, deux officiers et deux matelots, et nous trouvâmes bientôt les naturels qui s'avançaient lentement vers nous, rangés sur une seule ligne. Ces Esquimaux étaient d'un calme qui contrastait on ne peut plus avec la conduite bruyante de leurs frères de la baie d'Hudson. Ils apportaient les objets ordinaires de trafic. Quelques-unes des femmes qui avaient sur elles de jolis habillemens, que nous remarquâmes, se mirent, à notre grand étonnement, et même à notre consternation, à se dépouiller, bien que le thermomètre fût à vingt-trois au-dessous de zéro. Nous fûmes cependant bientôt rassurés, car chacune avait double vêtement complet. Quand la vente des Esquimaux fut terminée, ils nous conduisirent à leurs huttes, et, chemin faisant, se divertirent beaucoup avec nos chiens. Un chien de Terre-Neuve surtout, à qui l'on avait appris à rap-

porter, parut exciter une surprise infinie. Nous trouvâmes bientôt un petit village composé de cinq habitations de glace et de neige. Les femmes y étaient assises sur leurs lits, chacune ayant autour d'elle son petit foyer ou sa lampe, avec tous les utensiles de ménage.

Le lendemain ils vinrent nous rendre visite à bord, et, après avoir dansé sur le pont pendant plus d'une heure au son de notre violon, ils retournèrent très joyeux à la maison. Lors d'une seconde visite, nous remarquâmes qu'ils se tenaient toujours avec soin assis sur leurs lits, où ils cachaient les articles dont ils ne voulaient pas ou ne pouvaient disposer. Cependant au moyen d'une aiguille à coudre ordinaire, dont ils ont abondance, et qui ne sont guère inférieures aux nôtres, nous nous procurâmes un grand *panna*, ou couteau d'homme, bien aiguisé, fait de bon fer, et que, comme objet d'utilité, cent aiguilles auraient valu à peine.

Le 7, lors d'une visite aux huttes, une femme, nommée *Iligliuck*, nous régala d'une chanson avec une voix qui nous frappa par sa douceur et sa justesse : elle aimait beaucoup cet exercice, car une fois en train il n'y avait plus à l'arrêter. Nous avons pu observer cette disposition particulière en elle la première fois qu'elle écouta notre orgue, et chaque jour elle nous donnait des preuves d'une intelligence supérieure.

Le mêm
trappe, q
lui tirère
perçut qu
troduisait
coup de f
ment ouv
jambes de
gardait co
était à pe
chard, et
mal si ce
prendre
serrer de
prise au
M. Richar
au-loup,
rière atta
le lenden

Le 8 n
succéder
mement
sieurs de
des conv
que nous
chanson.
le portra
peut-être

Le même jour un loup étant tombé dans une trappe, quelques officiers allèrent pour le tuer et lui tirèrent deux coups de fusil. Comme on s'aperçut qu'il mordait encore une épée que l'on introduisait dans le piège, on lui lâcha un troisième coup de fusil. La trappe se trouvait alors suffisamment ouverte pour que l'on pût lier ensemble ses jambes de derrière, après quoi, comme on le regardait comme bien mort, on le tira; mais sa tête était à peine libre qu'il s'élança à la gorge de M. Richard, et il lui eût certainement fait beaucoup de mal si cet officier n'eût eu la présence d'esprit de prendre également l'animal à la gorge et de le serrer de toute sa force à deux mains. Ceci fit lâcher prise au loup sans qu'il eût blessé sérieusement M. Richard, grâce à l'épaisseur de ses habits : quant au loup, bien qu'il eût les deux jambes de derrière attachées, il se sauva : mais on le trouva mort le lendemain, à trois quarts de mille des vaisseaux.

Le 8 nous eûmes un concert de femmes, auquel succédèrent nos chansons, dont elles furent extrêmement satisfaites : je craignis même de voir plusieurs de ces femmes, surtout Iligliuck, tomber dans des convulsions de plaisir en entendant leurs noms que nous avions introduits avec les nôtres dans une chanson. Pendant ce temps le capitaine Lyon faisait le portrait de Togolat, la plus jolie de la troupe et peut-être du village entier. Elle avait vingt-six ans,

la figure plus ovale que celle de ses compagnes, de très jolis yeux et une bouche meublée de dents d'une blancheur et d'une régularité remarquables : la grâce de son air et de ses manières était visible, même sous le costume esquimau et la figure la plus barbouillée de toute la tribu.

Ayant découvert que ces pauvres créatures manquaient de vivres, nous leur distribuâmes de la *poussière de pain*, dont nous avions à bord deux ou trois tonneaux. La pêche des veaux marins avait manqué, et la disette de ces pauvres gens était telle que je trouvai un d'entre eux déchirant avec ses dents un morceau de peau de veau marin dure avec le poil. Ils étaient également la plupart privés d'huile et par conséquent de lumière : cette dernière privation les réduisait à souffrir beaucoup de la soif, puisqu'ils ne pouvaient faire fondre la neige. Outre la *poussière de pain*, nous leur donnâmes une carcasse de loup qu'ils mangèrent crue et gelée comme elle était, avec le plus grand appétit; mais quel que fût leur besoin, ils ne prenaient jamais un morceau avant que leurs enfans n'eussent eu leur part.

Le 13 nos amis des huttes furent assez heureux pour prendre un veau marin, et cette prise occasiona un transport général de joie. Toutes les femmes se précipitèrent hors de leurs portes et les enfans coururent sur la plage à la rencontre des hommes qui amenaient le butin. Un des petits en-

fans, pour
nimal, et
huttes. Al
porta son
où l'on de
de viande

Parmi
était l'ang
Je le pria
art : il ne
flexion, i
mouvoir s
graduelle
au point
contourne
dité sa têt
entendre
démence.
nésie, qui
condes, i
détendre
pendant l
tellement
dans sa p
ment qui

Il était
nerie, et
En cette

fans, pour compléter le triomphe, se jeta sur l'animal, et s'y cramponnant, fut ainsi traîné jusqu'aux huttes. Alors on remarqua que chaque femme apporta son outkoufik, ou pot à cuire, dans la hutte où l'on découpait le veau marin, pour avoir sa part de viande et de graisse.

Parmi les Esquimaux qui visitèrent *la Fury* le 18, était l'angetkouk ou principal sorcier de la tribu. Je le priai de me donner un échantillon de son art : il ne se fit pas prier. Après un moment de réflexion, il commença à faire frémir ses lèvres, à mouvoir son nez du haut en bas : il ferma ses yeux graduellement, et la violence de ces grimaces arriva au point que tous ses traits étaient hideusement contournés. Il secouait en même temps avec rapidité sa tête d'un côté à l'autre, faisant quelquefois entendre un son nasillard et quelquefois un cri de démence. Après s'être mis dans cette ridicule frénésie, qui dura peut-être vingt ou vingt-cinq secondes, il cessa subitement et laissa ses traits se détendre et reprendre leurs formes naturelles. Cependant le mouvement de sa tête semblait l'avoir tellement hébété (et cela devait être) qu'il resta dans sa physionomie un vague et un engourdissement qui durèrent quelque temps après.

Il était pressé de recommencer cette bouffonnerie, et il la renouvela une ou deux fois encore. En cette circonstance Togolat lui fit d'un ton sé-

rieux quelques questions relatives à moi, et auxquelles il répondit tout aussi sérieusement. Cependant les femmes faisaient en général peu d'attention à ces grimaces, et le tout finit avec un rire cordial de part et d'autre.

Il y eut, le 20, une éclipse de soleil qui causa un tumulte général d'alarme parmi les Esquimaux : on en trouva deux couchés la face appliquée à la glace, et le soir quelques-uns de nos officiers allèrent faire une visite aux huttes. Le 23 j'assistai au dépècement d'un veau marin, et je remarquai en cette occasion un singulier usage. Ils ne manquent jamais d'appliquer un mince filament de la peau ou de quelque partie des intestins sur le front de leurs enfans, afin de les rendre d'heureux preneurs de veaux marins.

Départ d'une partie de la tribu. Chant. Joie extrême à la nouvelle d'une capture. Tombeaux esquimaux. Consultations magiques. On creuse un canal pour les vaisseaux.

On fit une excursion dans l'île, et toute l'expédition souffrit beaucoup du froid. De leur côté, nos amis les Esquimaux mouraient de faim et venaient demander à manger aux vaisseaux : enfin un matin, ils partirent se dirigeant à l'ouest pour chercher un lieu plus abondant en nourriture. Il serait impossible de décrire l'aspect misérable des huttes après leur départ. Tout avait été bouleversé, quoi-

qu'il y res-
dans la p-
dant poin-
bre. Un tr-
c'est qu'il-
vous ven-
témoigner-
l'hospitali-
les femme-
chanson
des rôles
pas de les
chantait,
hommes a-
suspendu
avec la n-
les femme-
dès lors f-
dans le v-
pour se f-
chacun s'-
citation.
pes qui
gieuse lu-
walrus.

Après
couchai d-
mon loge-

qu'il y restât encore quelques habitans. Ils étaient dans la plus affreuse détresse : il n'y avait cependant point parmi eux une seule physionomie sombre. Un trait digne de remarque chez ces peuples, c'est qu'ils vous remercient très vivement quand vous venez manger leur nourriture, et qu'ils ne témoignent pas la moindre reconnaissance pour l'hospitalité qu'on leur donne. Togolat et toutes les femmes de la tribu nous chantèrent une longue chanson en action, et nous prièrent de prendre des rôles dans la représentation, ce qui ne manqua pas de les divertir extrêmement. Pendant que l'on chantait, un enfant vint nous annoncer que les hommes avaient pris quelque chose : tout alors fut suspendu jusqu'au moment où un homme arriva avec la nouvelle de la capture de deux walrus. Si les femmes étaient gaies auparavant, elles furent dès lors frénétiques. Un cri de joie général retentit dans le village. On courait d'une hutte à l'autre pour se faire part de la nouvelle bienvenue, et chacun s'embrassait en manière de mutuelle félicitation. Alors on eut de la graisse, et les lampes qui en débordaient répandaient une prodigieuse lumière sur l'opération du dépècement des walrus.

Après avoir assisté à ce déploiement de joie, je couchai dans la hutte, et comme la singularité de mon logement nocturne me réveilla plusieurs fois,

je trouvai les Esquimaux mangeant, mais sans faire de bruit de peur de nous troubler.

Le 5 avril nous allâmes visiter d'autres huttes remarquables par une particularité : c'est qu'elles étaient situées sur la glace qui, étant dépouillée de neige, formait un parquet de ce bleu éclatant qui est peut-être une des plus riches couleurs que donne la nature. Nous vîmes là encore dépecer un veau marin ; mais une cérémonie préparatoire avait lieu avant d'y mettre le couteau. L'animal étant couché sur le dos, on répand un peu d'eau dans sa bouche, et l'on touche chaque *fanon* et le milieu du ventre avec un peu de noir de fumée et d'huile prise de la partie inférieure de la lampe. Cette cérémonie se fit avec un soin superstitieux qui en annonçait l'importance.

Le 11 avril on commença à faire les apprêts nécessaires pour la sortie des vaisseaux, et le soir les naturels vinrent à bord. Les femmes s'étonnaient de ce que nous étions venus en voyage dans leur pays sans nos femmes, et elles accueillirent avec une évidente incrédulité l'assurance que plusieurs de nous leur donnèrent qu'ils n'étaient point mariés.

Nous trouvâmes le 23, en fouillant la terre, quelques tombeaux, dans l'un desquels était un crâne humain et quelques morceaux de bois qui, selon toute probabilité, avaient été des parties de lances

ou de flèches
on pense
on doit
partie du
substance
destructive

Le 25 n
tenue en
cier était
pouces da
dans un m
gow (espr
tendre un
où l'on co

Enfin d
la neige f
saxifrage
commenç
vaisseaux

Nid de cygn
maux mes
walrus, P
Igloodik.
les nature

J'allai
nid de cy
et n'avait
long, sur
XL.

ou de flèches presque réduites en poussière. Quand on pense aux propriétés conservatrices du climat, on doit attribuer là, plus que dans toute autre partie du monde, une extrême volonté à toute substance végétale ou animale arrivée à cet état de destruction.

Le 25 nous assistâmes à une consultation magique tenue en faveur d'un malade de la tribu. Le sorcier était placé en face du patient, et tenait ses deux pouces dans sa bouche; pendant ce temps, il était dans un muet et solennel entretien avec son *turn-gow* (esprit familier). Ensuite il se mit à faire entendre une diversité de sons confus et inarticulés, où l'on comprit que la réponse était favorable.

Enfin de jour en jour la glace s'ouvrait au large, la neige fondait à terre, les oiseaux revenaient, le saxifrage reparaisait, et, vers la fin de mai, nous commençâmes à ouvrir un canal pour sortir les vaisseaux à la première occasion favorable.

Nid de cygnes. Jardins dans des châssis. Manière dont les Esquimaux mesurent le temps. Magnifique chute d'eau. La chasse aux walrus. Peu de respect pour les morts. Autres Esquimaux à Igloulik. Hospitalité singulière pour la nuit. Chasse faite par les naturels dans leurs cheveux.

J'allai voir le 9 juin, avec le capitaine Lyon, un nid de cygnes: il était construit avec de la tourbe, et n'avait pas moins de cinq pieds dix pouces de long, sur quatre pieds neuf pouces de large, et sa

profondeur était de deux pieds. On y trouva deux œufs pesant chacun huit onces, mais les oiseaux étaient trop sauvages pour qu'on pût les approcher. Les œufs sont d'un blanc tirant sur le brun ou de couleur de crème. La glace était si faible autour de nous, que, pouvant à tout instant être surpris par un temps favorable dont il fallait profiter, j'osai embarquer tous les objets qui étaient à terre, et entre autres nos jardins en châssis, dont chacun avait produit en neuf semaines, à force de soin et de travail, quatre livres de misérables feuilles de pois, de moutarde et de cresson.

Tout avait souri jusqu'alors, et nos rudes travaux pour ouvrir le canal n'avaient été qu'un plaisir, car nous étions soutenus par l'espérance; mais le 19 les courans et les vents se déclarèrent contre nous; la glace obstrua notre canal, qu'un autre courant dégagea : néanmoins nous étions cernés encore; puis la maladie et la mort vinrent nous frapper : nous perdîmes deux hommes dans les deux journées du 25 et du 26.

Le 2 juillet, les rapports reçus de la montagne ayant été favorables, nous mîmes à la voile par un vent ouest-nord-ouest; mais le 3, la glace s'étant resserrée, nous fûmes obligés de mettre en panne, et nous aperçûmes bientôt un détachement d'Esquimaux dans un traîneau : ces gens étaient les mêmes que ceux qui avaient pris congé de nous

quarant
vinrent
idiot qu
attaché
terrogé
j'eus l'oc
juger av
renseign
(sommei
quent la
l'on ques
de surpr
avons q
ment, c
émerveil
pour gag
puis une
vrit, et
pousser

Le 9 n
de glace
pointe de
midable
de cinqu
pûmes e
dée le m

Le 10,
partimes

quarante jours auparavant. Sur ma proposition ils vinrent tous au vaisseau, à l'exception d'un enfant idiot que l'on laissa près du traîneau, après l'avoir attaché au chien, et le chien à la glace. Ayant interrogé ces gens sur la distance de certains lieux, j'eus l'occasion de remarquer qu'en ce point il faut juger avec beaucoup de précaution d'après leurs renseignements, attendu qu'ils comptent les (sommeils), et que cette échelle n'est séquent la même pour aucun des Esquimaux que l'on questionne. Je ne les vis jamais témoigner plus de surprise que quand nous leurs dîmes que nous avions quitté l'île Winter depuis un jour seulement, circonstance qui devait effectivement les émerveiller, puisqu'il leur en avait fallu quarante pour gagner notre présente station. Ils étaient depuis une demi-heure à bord quand la glace souvrit, et nous fûmes obligés de les congédier pour pousser dans le nord.

Le 9 nous courûmes un grand danger. Un champ de glace de plusieurs milles vint se briser sur une pointe de glace, et la brisa avec un craquement formidable, lançant des masses énormes à la hauteur de cinquante ou soixante pieds : par bonheur nous pûmes entrer dans une petite baie que j'avais sondée le matin.

Le 10, au matin, le temps était favorable, et nous partîmes serrant de près la côte. Il restait peu de



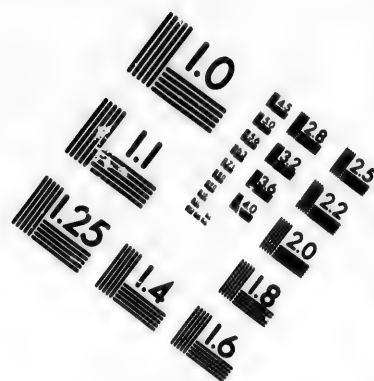
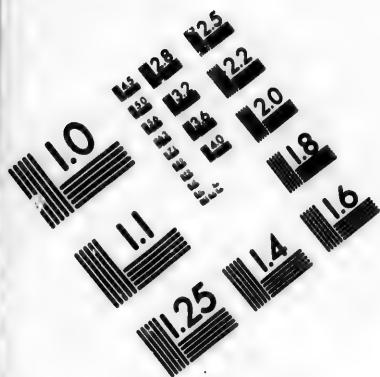
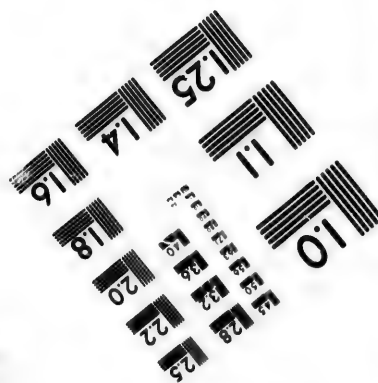
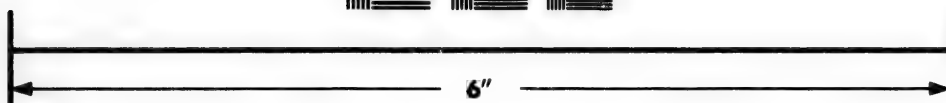
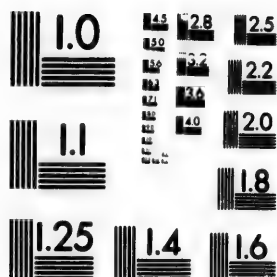


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25
16 18 20 22 25
14 16 18 20 22 25

10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

neige sur la terre, et de nombreux filets d'eau descendaient des montagnes, éclatant au soleil du matin, et variant jusqu'à un certain point le mélancolique silence de ce rivage désolé. Nous y débarquâmes le lendemain, et le capitaine Lyon y ramassa une lampe esquimaue, curieuse en ce qu'elle était faite de deux morceaux de granit rouge solidement cimentés, au lieu du pot de terre ordinaire.

Le 12 et le 13, nous fûmes retenus par les glaces qui nous arrêtaient, et le dernier de ces deux jours, étant en excursion à terre, nous vîmes une chute d'eau dont on ne saurait peindre la magnificence. Au point où commence la cataracte, la rivière est réduite à cent cinquante pieds de largeur. Après être tombée de quinze pieds environ, formant un angle de trente degrés avec la ligne verticale, la largeur se réduit à quarante pieds ; alors, comme si elle avait concentré toute sa force avant de descendre le dernier degré, elle se précipite de quatre-vingt-dix-neuf pieds de haut en une seule et vaste nappe presque perpendiculaire. C'était un rugissement sublime que le bruit de cette cataracte, et comme nous pûmes approcher à un pas du haut de la chute, nous sentîmes le rocher même trembler sous nos pieds. Nous nommâmes cette rivière, dont nous suivîmes le cours tranquille, et bordé de riche végétation, du nom de notre ami *M. Barrow*. Plusieurs rennes paissaient sur les rives comme

pour de
L'entrée
minutes
minutes

Un v
chassé l
fimes fo
montoir
et plus
s'ouvrai
eûmes d
de vue l
étant fav
nord pe
Quand l
tuer des
thiques
un qui,
magea p
Alors il
ils frapp
soit pou
battre. L
est en co
distance
Les ball
lances à
y pénétr

pour donner de la vie à cette scène pittoresque. L'entrée de cette rivière est par les 67 degrés 18 minutes 5 secondes de latitude, et 81 degrés 25 minutes 20 secondes de longitude.

Un vent de sud ayant, pendant notre absence, chassé la glace à quelque distance de terre, nous fîmes force de voiles vers le nord et vers un promontoire remarquable que je nommai *cap Penrhyn*, et plus nous en approchions, plus la perspective s'ouvrait encourageante devant nous. Quand nous eûmes doublé ce cap, nous commençâmes à perdre de vue le corps de glace qui était au large. Le vent étant favorable, nous continuâmes de gouverner au nord pendant tout le jour, et même toute la nuit. Quand le jour vint, nous débarquâmes pour aller tuer des walrus, afin d'avoir leur huile; mais tout apathiques que soient ces énormes animaux, il y en eut un qui, se sentant blessé, devint furieux, et endommagea plusieurs planches avec ses dents immenses. Alors il en vint autour de lui beaucoup d'autres : ils frappaient de leurs défenses les animaux blessés, soit pour les délivrer, soit pour les aider à combattre. L'aboiement particulier du walrus, quand il est en colère, peut s'entendre distinctement à une distance de deux milles quand le temps est calme. Les balles étaient le seul moyen de les tuer, car les lances à baleines se courbaient sur leur peau sans y pénétrer. Un de ces animaux ayant été acciden-

tellement touché par une rame, il la saisit entre ses nageoires de devant, et, l'arrachant des mains du rameur, il la brisa en deux.

Nous fûmes bientôt arrêtés par des glaces, au moment où nous espérions entrer dans un détroit qui pouvait nous conduire au nord-est du continent Américain, et là nous vîmes une nouvelle famille d'Esquimaux. La terre qu'ils habitaient alors, et où nous débarquâmes, était Igloulik. Ils nous donnèrent toutes les marques d'hospitalité possible, quand nous leur eûmes parlé de leurs amis de l'île Winter. La connaissance que nous avions de plusieurs de leurs parentés était si complète, grâce à un livre de notes où nous avions inscrit ces détails, que, je le crois, nous excitâmes plus d'une fois en eux une sorte de superstitieuse terreur.

Le 23 nous remarquâmes que les Esquimaux saluaient en frappant le devant de leur veste avec la paume de la main, et en criant le mot *tima*, qui, suivant Hearne, signifie : « Qu'y a-t-il ? » Nous vî à un mille et demi dans les terres, au-delà des tentes, plusieurs ruines d'habitations d'hiver, dont les fondations étaient de pierres, et le reste de la construction se composait d'os de baleines et de walrus, inclinant graduellement à l'intérieur, et se réunissant au sommet. Nous ne fûmes pas peu surpris de voir autour des tentes, parmi les têtes d'ours, de chiens et de veaux marins, des têtes

d'homme
bonne o
traiaien
rence; p
désir d'e
tions, ils
peut-être
sans le m

Nous
végétatio
rante qu
permane
avait sur
en carré
louté et c

Le 27

nai les
et, le 28
Rangle.
possible
reconnai
qu'il me
en plein
cher che
chiens
d'une sa
ayant u
les cond

d'hommes, et cette circonstance faillit nous ôter la bonne opinion que nous avions des Esquimaux. Ils traitaient cet objet avec la plus complète indifférence; puis ayant remarqué que nous avions le désir d'en prendre quelques-unes pour nos collections, ils s'empressèrent d'en chercher, et fourrèrent peut-être les crânes de leurs parens dans nos sacs sans le moindre remords.

Nous trouvâmes sur cette terre la plus belle végétation produite tant par l'abondance d'eau courante que par les soins que permet la résidence permanente des Esquimaux près de ce lieu. Il y avait sur certains points quelques centaines de pas en carré, couverts d'une mousse du plus beau velouté et d'un vert plus éclatant que je n'en vis jamais.

Le 27 nous pûmes mettre à la voile, et j'examinai les îles orientales que je nommai *Calthorpe*; et, le 28, j'en vis une autre que je nommai *Ile Rangle*. Pendant que nous naviguions aussi vite que possible, le capitaine Lyon avait été chargé d'une reconnaissance sur les côtes d'Iglouluk, et voilà ce qu'il me rapporta. Il avait passé la première nuit en plein air, mais, pour la seconde, il devait coucher chez Ouyarra, un des habitans. Onze beaux chiens tiraient les traîneaux, et un plus vieux, d'une sagacité particulière, était placé à leur tête, ayant une guide plus longue, de façon qu'il pût les conduire par les endroits les plus sains et les

plus secs. Ce conducteur obéissait sur-le-champ à la voix du cocher, qui ne le battait point, mais qui lui parlait en lui disant son nom. C'était un beau spectacle que ces traîneaux courant à l'envi, tous criant, hommes et chiens, tandis que les chars traversaient les mers d'eau avec la rapidité de diligences rivales.

Le détachement du capitaine Lyon fut bien reçu chez Ouyarra. La place d'honneur, c'est-à-dire la peau de daim, fut débarrassée pour le recevoir. Ses deux femmes occupaient un bout de la double tente qui composait cette demeure, et à l'extrémité opposée étaient établis les parens de la femme la plus âgée. La vieille mère, Now-Kityou, aida les femmes à retirer aux voyageurs leurs vêtemens et leurs bottes, qu'elles raccommodèrent et ressemblèrent sans qu'on les en priât. Le capitaine étant accablé de fatigue, son hôte et ses femmes se retirèrent pour le laisser dormir; mais, à minuit, il fut réveillé par une sensation de grande chaleur, et, à son extrême étonnement, il se trouva couvert d'une grande peau de daim sous laquelle était couché le maître, ses deux femmes et leur petit chien favori, tous endormis et entièrement nus. Le capitaine, supposant que c'était l'usage, les laissa reposer en paix, et se résigna à dormir.

Quand vint l'heure du repas, tout le monde était très enchanté de nos biscuits, faits (ils le suppo-

saient) a
Après cel
où l'on d
le danseu
une autre
prenant
monie ap
au grand
société. E
opération
vint pren
ainsi. Le
fallut bie
tentemen
mêmes c
le petit ch
sac de lai
poste il p
tité de ch
lit; et plu
il trouva
viande à

Le len
capitaine
pot entie
pour lui.
présenta
elle en pr

saient) avec la chair desséchée du bœuf musqué. Après cela on introduisit les étrangers dans une tente où l'on dansait sur l'air favori d'*amna aya*. Quand le danseur s'était bien fatigué, il allait gravement à une autre personne qui figurait dans la danse; et prenant sa tête entre ses mains, il faisait la cérémonie appelée *kounik*, qui consiste à frotter le nez, au grand ébahissement et aux bravos de toute la société. Ensuite, et comme bien restauré par cette opération, il recommençait, jusqu'à ce que le *frotté* vint prendre sa place : six coups se succédèrent ainsi. Le *kounik* étant arrivé au capitaine Lyon, il fallut bien qu'il se mît de la danse, au grand contentement de l'assemblée. Il retrouva à la nuit les mêmes camarades de lit que la première fois; et le petit chien, étant plus familier, s'établit dans le sac de laine du capitaine Lyon, attendu que de ce poste il pouvait plus facilement atteindre une quantité de chair de walrus qui était près de la tête du lit; et plus d'une fois, quand le capitaine s'éveilla, il trouva le chien mangeant des morceaux de cette viande à côté de lui.

Le lendemain, un autre Esquimau emmena le capitaine Lyon dans sa tente, et lui montra un pot entier de chair de walrus qu'il avait préparée pour lui. Sa femme en lécha un morceau et le lui présenta; mais son mari lui ayant parlé tout bas, elle en prit un autre, et ayant enlevé l'extérieur, elle

donna la portion bien nettoyée au capitaine. Les petites filles étaient très habiles à un jeu singulier, mais sale, qui consistait à se passer un nerf dans les narines et à en faire sortir l'extrémité par la bouche. Pendant ce temps, les gens plus âgés faisaient la chasse aux rongeurs qui fourmillaient dans leurs habits et dans leurs cheveux, et qui de là passaient dans la bouche des chasseurs.

Quant à l'état de la glace, il n'était pas très favorable, d'après le capitaine Lyon, puisqu'elle avait encore de un à trois pieds.

Prise d'une baleine. Navigation lente. Les glaces se referment.

Excursion à terre et dans les chaloupes. La mer Polaire. Détails curieux sur les Esquimaux. Funérailles.

Les observations du capitaine Lyon confirmaient tout ce qui nous avait été dit sur l'existence d'un passage au nord dans ce voisinage. Cependant les glaces nous encombraient. On tua, un de ces jours, une baleine noire longue de trente-neuf pieds et demi. Nous nous trouvions alors par les 69 degrés 32 minutes 10 secondes de latitude, et 31 degrés 23 minutes 6 secondes de longitude, et nous étions peu loin du passage désiré. Les Esquimaux que nous revîmes en parlaient toujours; mais un pareil renseignement, en ce moment, n'était qu'un objet de curiosité et presque de pénible intérêt, puisqu'il était certain que le passage était alors inaccessible pour des vaisseaux à cause de la glace.

Ne po
l'ouest, j
de provi
ayant ma
pointe se
dominion
désiré. A
saient en
l'on ne v
terre qu'
Nous ne
eussions
blait, tou
allions la
côtes sep
pointe l'e
ressant év
lébré par
l'on but
nouvellem
nommer,
l'Hécla :
relativem
de *cap N*
Nous é
ce fut trè
nous pûn
étions au

Ne pouvant avancer qu'imperceptiblement vers l'ouest, je partis le 14 en chaloupe avec dix jours de provisions pour examiner les îles; et le 18, ayant marché vers le nord, nous arrivâmes à la pointe septentrionale de la péninsule, d'où nous dominions la partie la plus resserrée du détroit si désiré. Au-delà de nous, à l'ouest, les côtes se divisaient encore à la distance de plusieurs lieues, et l'on ne voyait dans cette partie de l'horizon d'autre terre qu'une île à la distance de six ou sept milles. Nous ne pouvions douter, d'après cela, que nous eussions découvert la mer Polaire, et il nous semblait, toute chargée de glace qu'elle fût, que nous allions la traverser de force pour rejoindre les côtes septentrionales de l'Amérique. Au pied de la pointe l'eau était extrêmement salée, et cet intéressant événement fut salué par trois houras, et célébré par une ration extraordinaire de grog, que l'on but à un passage sûr et prompt par le canal nouvellement découvert, et que je m'aventurai à nommer, par anticipation, *canal de la Fury et de l'Hécla*: le promontoire, à cause de sa position relativement au continent américain, reçut le nom de *cap Nord-Est*.

Nous étions de retour sur les vaisseaux le 20, et ce fut très à propos, car la glace s'étant ouverte, nous pûmes mettre à la voile le 21, et le 26 nous étions au large du cap Nord-Est; mais là, toutes

nos espérances furent détruites par l'annonce d'une barrière de glace fixe qui obstruait entièrement le détroit. Nous passâmes la nuit du 28 dans un bon ancrage, et de ce point, pendant tous les jours suivans, nous fîmes dans l'intérieur, ou sur les glaces, des expéditions qui nous donnèrent la conviction que nous étions dans le seul passage qui de ces régions conduisit à l'ouest.

Le 13 notre station était par les 69 degrés 48 minutes 10 secondes de latitude, et 83 degrés 29 minutes 27 secondes de longitude. A ce point on voyait le détroit qui nous semblait un magnifique passage dans la mer Polaire. Un des traits les plus frappans du paysage, c'était l'aspect des montagnes couronnées de neige de l'île Cockburn, dont la plus haute était de mille quatre cent quarante-sept pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le temps continuait à être très brumeux avec un peu de neige, et comme il y avait alors toutes sortes de raisons de croire que la glace fixe était sur le point de se rompre, je résolus de parer au danger que cet événement si impatiemment attendu pourrait occasioner aux vaisseaux pendant la nuit, en établissant sur le rivage un phare temporaire. A cet effet, deux hommes, pourvus d'une tente et de couvertures, furent débarqués sur la pointe est de l'île Amherse, au soleil couchant, pour entretenir des feux éclatans pendant les huit heures de nuit, et

l'on alla
rétabli au

A cette
possibilit
saison, j
fut recon
pour y bl
çurent et
passer l'h
grand et
échapper

Ce n'es
le meille
offrir, et
à bord tra
bestan. N
nos amis
démonstr

Tous l
seaux fur
voyages. L
fourniren
amuseme

la tempé
Vers la
nombreu
d'Ouyarr
couche,

l'on alla les reprendre le lendemain. Ce phare fut rétabli au coucher du soleil.

A cette époque tout m'ayant fait douter de la possibilité de nouveaux progrès pendant cette saison, je convoquai en conseil les officiers, et il fut reconnu indispensable de retourner à Igloulik pour y hiverner. Dès que les Esquimaux nous aperçurent et qu'ils apprirent que nous venions pour passer l'hiver avec eux, ils exprimèrent un très grand et très sincère plaisir, et même ils laissèrent échapper plusieurs *korennas* (merci).

Ce n'est que le 31 que *la Fury* fut placée dans le meilleur ancrage que les circonstances purent offrir, et tous les jours les Esquimaux étaient venus à bord travailler à scier la glace, ou à hisser le cabestan. Nous vîmes bientôt venir quelques-uns de nos amis de l'île Winter qui nous firent toutes les démonstrations les plus vives d'amitié.

Tous les préparatifs d'hivernage sur les vaisseaux furent les mêmes que lors des deux premiers voyages. Les visites journalières des Esquimaux nous fournirent, tant aux officiers qu'aux matelots, un amusement constamment varié, et l'année finit avec la température de 42 degrés.

Vers la fin de janvier 1823, les maladies étaient nombreuses chez les Esquimaux, et une des femmes d'Ouyarra, qui avait récemment fait une fausse couche, mourut. Son mari l'enterra dans la neige,

et plaça sur le corps des blocs de cette même matière périssable, qu'il cimenta en versant un peu d'eau dans les interstices. Une telle sépulture n'était pas de nature à beaucoup durer, et en effet quelques jours après, les chiens affamés écartèrent la neige et dévorèrent le corps.

Le capitaine Lyon me donna aussi des détails de la mort et des funérailles d'une autre femme et de son enfant. Quand Poutou-a-Louk fut morte, je promis à son mari que le corps de la défunte serait conduit dans un traîneau jusqu'à la fosse par des hommes et non par des chiens : cette promesse lui fit plaisir, car on apprit que des chiens avaient mangé la partie d'un corps qu'ils conduisaient ainsi. Alors le mari se mit en devoir de préparer le cadavre, et d'abord il se boucha le nez avec du poil de daim, et mit ses gants, paraissant craindre que sa main nue ne touchât le corps mort. Je remarquai qu'il mettait un soin extrême à ce que chaque article du costume fût exactement placé sur sa femme, comme lorsqu'elle était vivante; et s'étant aperçu qu'il avait mis la botte droite à la jambe gauche et la botte gauche à la droite, il les retira pour les mettre bien. Cette cérémonie finie, la défunte fut cousue dans un hamac, et à la requête du mari, on lui laissa la face découverte. Un officier qui était présent s'imagina comme moi que l'homme, à en juger par ses actions et ses paroles,

exprimai
avec sa
mais il y
raison da
Egède, le
terrifier les
suaision q
aucune f
lait, qu'il
de leur r
ayant été
de mes h
sur le riv
de profon
avant à ca
sur le dos
les cout
lopper, p
tion que
mis un c
remplime
une quar
sible à to
jeune fill
encore se
de la suie
qu'étant
ment mo

exprimait le désir que l'enfant vivant fût enseveli avec sa mère. Nous pouvions nous être trompés : mais il y avait des probabilités que nous avions raison dans nos conjectures ; car suivant Trantz et Egède, les Groënländais étaient dans l'usage d'enterrer les enfans orphelins de mère, dans la persuasion qu'autrement ils mourraient de faim, car aucune femme ne leur donnerait une part de son lait, qu'ils regardent comme la propriété exclusive de leur race. A la prière de cet homme, mes chiens ayant été soigneusement attachés, un détachement de mes hommes, accompagné de moi, tira le corps sur le rivage, où nous fîmes une fosse d'un pied de profondeur, car il fut impossible de creuser plus avant à cause de la terre gelée. Le corps étant placé sur le dos, le mari entra dans la fosse et coupa toutes les coutures du hamac, sans toutefois le développer, paraissant faire comprendre par cette action que les morts ne devaient pas être retenus. Je mis un couteau de femme près du corps, et nous remplîmes la fosse, sur laquelle nous entassâmes une quantité de pierres pesantes qu'il était impossible à tout animal d'écarter. Schaga, fille du veuf, jeune fille de treize ans, fit à sa petite sœur, non encore sevrée, une marque entre les sourcils avec de la suie, ce qui signifiait, à ce que l'on me dit, qu'étant non sevrée encore, elle devait certainement mourir. En effet, une femme ayant été in-

vitée à donner des soins à ce pauvre enfant malade, bien que le sien fût à demi-sevré, elle refusa tout net.

La nuit, j'entendis, dans mes intervalles de sommeil, de profonds soupirs, et, en levant le rideau, je vis le père debout et regardant tristement son enfant. Je m'efforçai de le consoler, et il promit d'aller au lit; mais quelques minutes après l'ayant entendu soupirer encore, je retournai et trouvai que son enfant était mort, ce que le père savait depuis quelque temps. Il me dit alors que cet enfant avait vu sa mère la dernière fois qu'il l'avait appelée, et qu'elle lui avait fait signe de monter à khillo (le ciel), et qu'il était mort à l'instant. Il ajouta qu'il était *bien* que l'enfant fût parti, parce que jamais les enfans ne survivaient à leur mère, et que la marque que Schega avait fréquemment renouvelée avait suffi pour assurer la mort de cet enfant.

Mon détachement fit un excellent déjeuner le 26; et je remarquai que les Esquimaux ne se firent aucun scrupule de placer le vase qui contenait le manger sur la table où était l'enfant mort, que j'avais enveloppé dans une couverture, et ce spectacle n'excita en eux pas plus de dégoût que si c'eût été un morceau de bois. Nous enterrâmes ensuite l'enfant dans la neige, car le père nous assura que la mère crierait dans son tombeau

si le m
sur son
frit déjà
nous av
droit du
sa mère

Penda
quelque
raires. C
sortir su
se garde
travail d
d'ablutio
chevelur
bandon.
avant l'é
troisième
tel soit l
et tous l
plis à l'ép
arrivé p
traces de
cun il s
de chien
mença al
à-fait au
Il l'appel
lui dit de

si le moindre poids de pierre ou de glace pesait sur son enfant. Il craignait qu'elle-même ne souffrit déjà beaucoup du monument de pierre que nous avions élevé sur elle. Le père plaça au côté droit du corps les courroies au moyen desquelles sa mère le portait.

Pendant les deux jours qui suivirent, j'obtins quelques renseignemens sur les cérémonies funéraires. Ceux qui survivent passent trois jours sans sortir sur la glace et sans travailler pour eux; ils se gardent même d'exiger, pendant ce temps, le travail des autres. Il est moins que jamais question d'ablutions : la jeune fille négligeait de mettre sa chevelure en queue de cochon, et tout était à l'abandon. Takkilita, le mari, ne devait pas aller avant l'été à la chasse du veau marin. Quand le troisième jour fut expiré (et il est singulier que tel soit le terme) le mari dut visiter le tombeau, et tous les devoirs furent regardés comme accomplis à l'époque de ce troisième jour. Le mari étant arrivé près du tombeau, chercha avec soin des traces de pas sur la neige; mais n'en trouvant aucun il se dit à lui-même : « Pas de loups, pas de chiens, pas de renards, merci, merci ! » Il commença alors une conversation qu'il adressait tout-à-fait au tombeau, comme s'il parlait à sa femme. Il l'appela deux fois par son nom, et deux fois il lui dit de quel côté soufflait le vent. Ensuite il se

mit à entonner un chant monotone, et tenant les yeux fixés sur la fosse, il en fit lentement le tour cinq fois dans la direction du soleil, et à chaque tour il s'arrêtait un moment à la tête. Il n'interrompait pas toutefois son chant. Il s'arrêta enfin au bout de huit minutes, et se tournant tout-à-coup vers moi, il s'écria : *Tugwa* (c'est assez), et se mit en marche pour revenir au vaisseau. On put distinguer dans la chanson qu'il chantait, le mot *koyenna* (je vous remercie), et ce mot était ordinairement joint à celui de *kablouna* (Européen).

Le long séjour que nous fîmes avec les Esquimaux et la connaissance de leur langue nous permirent de leur parler en détail de notre pays. C'est avec une extrême difficulté que ces gens parvinrent à se former une idée de la supériorité de rang de quelques-uns de nous, et ils mesuraient notre importance respective au degré de richesses qu'ils supposaient à chacun. Ils regardaient, par exemple, les vaisseaux comme appartenant au capitaine Lyon et à moi : c'est par cette raison qu'ils les appelaient *Lyon oumiak* et *Parry oumiak*.

Les chiens esquimaux transportent des fardeaux énormes. Débris d'un naufrage entre les mains des naturels. Tendresse naïve de deux Esquimaux.

Nous eûmes à transporter de l'*Hécla* sur la *Fury* beaucoup d'objets d'armement et d'équipement. Il

était curieux
nant un
dre diffé
ce dont
des chiens
onze liv
dix-sept
ce travail

Le ven
entrer d
premier
très bas
voyage
par le tr
crique d
il devait
la direct
nous pa
moi, et
ques ob

Le 20
tre Esqu
curiosité
certaines
prouvait
d'un tor
deux va
leur ava

était curieux de voir nos chiens appréciables traînant une ancre, un bateau ou un mât sans la moindre difficulté; et l'on peut se former une idée de ce dont ils sont capables, quand on saura que neuf des chiens du capitaine Lyon tirèrent seize cent onze livres en neuf minutes, sur une distance de dix-sept cent cinquante pas, et qu'ils soutenaient ce travail sept ou huit heures par jour.

Le vent s'étant mis au sud, nous pûmes laisser entrer dans le vaisseau un peu d'air frais vers les premiers jours d'avril; mais la température était très basse le 1^{er} juin; ce qui força à retarder un voyage que devait entreprendre le capitaine Lyon par le travers de l'île à l'ouest jusqu'au fond de la crique de William et de là, au moyen de la glace, il devait suivre les côtes de la mer Polaire dans la direction d'Accouli. Le 7, le temps s'étant remis, nous partîmes pour l'ouest, le capitaine Lyon et moi, et j'étais de retour à bord le 14, après quelques observations.

Le 20 nous vîmes arriver du nord trois ou quatre Esquimaux, et ce qui excita notre plus vive curiosité, ce fut le traîneau qui les portait, et dont certaines pièces offraient les lettres *brea*, ce qui prouvait à peu près qu'elles étaient les débris d'un tonneau qui renfermait du pain (*bread*): deux vaisseaux qui avaient été jetés sur la glace leur avaient fourni ces matériaux.

Lors d'une autre excursion avec un Esquimau et sa femme, nous les vîmes s'arrêter et aller droit à un cercle de pierres, s'y agenouillant et poussant des cris très hauts et très lamentables pendant quelques minutes; ils répandaient des larmes abondantes, et quand je m'enquis de la cause de cette affliction, j'appris que ce lieu était celui même où leur tente avait été dressée tout l'été, et que la place du lit où la vieille femme était à genoux avait été le lieu de la mort de leur fils adoptif. L'expression de leur douleur naïve me frappa. Ces braves gens témoignèrent toujours un attachement particulier pour un chien qu'ils m'avaient vendu, et qui portait le même nom qu'un jeune homme de leur famille qu'ils avaient perdu. Dans le cours de ce voyage, la vieille femme appelait constamment le chien *Irninga* (fils), mot auquel le bon animal répondait en sautant et en lui léchant le visage.

Ayant pris terre au fond de la baie sur le rivage sud, nous fîmes sans difficulté deux milles par terre, jusqu'à ce que nous arrivassions à une rivière que je nommai *Crozier*. Après cette excursion, nous rentrâmes, le 2 juillet, aux vaisseaux, où je retrouvai le capitaine Lyon de retour d'une pénible et vaine expédition qu'il avait tentée vers l'ouest par terre.

Tout le mois de juillet fut employé en des expéditions de chasse pour nourrir nos rennes, et le

29 le so-
ment. Le
vaisseau
la glace
détermi-
ou cinq
midi, je
glace fix
trouvâmes
en trave
rou et la
tous que
époque,
Comme
rection d
du mât,
de l'horiz
aspect p
espace d
visible à
cher sur

Après
les espér
relativen
revînmes
que nous
put sort
Dans

29 le scorbut se déclara parmi nous assez faiblement. Le 1^{er} août arriva, et, chose incroyable, les vaisseaux étaient aussi étroitement renfermés dans la glace qu'au fort de l'hiver. Cependant je me déterminai à nous faire ouvrir un passage de quatre ou cinq milles dans la glace, et le 8, dans l'après-midi, je me rendis vers le nord pour examiner la glace fixe à l'embouchure est du détroit, et nous trouvâmes cette glace attachée aux deux rivages en travers, entre la partie nord-est de Nirlo-Nakrou et la baie de Murray-Maxwell. Nous pensions tous que cette glace était plus solide qu'à la même époque, dans le même endroit, l'année précédente. Comme le soleil descendait à peu près dans la direction du détroit, nous nous procurâmes, du haut du mât, une vue distincte et étendue de ce point de l'horizon, et il est impossible de concevoir un aspect plus décourageant que celui-là. Un immense espace de glace solide, unie, occupait toute la mer visible à l'ouest, et l'œil se fatiguait en vain à chercher sur sa surface une seule fente.

Après cet examen, qui détruisait tout d'un coup les espérances que nous avions conçues sans cesse, relativement à un passage à travers ce détroit, nous revînmes vers Igloulik pour y rejoindre *l'Hécla*, que nous avions laissée captive encore, et qui ne put sortir de la baie que le 9.

Dans cette situation, le capitaine Lyon fut,

comme moi, d'avis que le retour en Angleterre était prudent, et que le contraire serait une faute. On se mit donc tout aussitôt à faire les préparatifs, et le 11 je me rendis, avec *la Fury*, sur le continent, et, conformément à mes instructions, j'y élevai un mât de cinquante-six pieds de haut, portant un pavillon, et à son sommet une boule faite de cercles de fer et de toile à voiles, ayant dix pieds de diamètre, et nous enterrâmes au-dessous de ce mât un cylindre contenant, sur parchemin, quelques détails sur notre visite en ces parages.

Le 12 nous quittâmes définitivement Igloulik, et le 14 les vaisseaux étaient près d'une autre île au sud-sud-ouest, nommée *Ouglit*. Le vent et la glace nous retenant sur ce point, j'envoyai M. Ross à Ouglit pour prendre des hauteurs, et nous constatames que notre latitude était de 68 degrés 23 minutes 58 secondes.

Le 31 août nous nous trouvâmes être à cent soixante milles du point de départ, le long de la côte, et nous n'en avons pas fait à la voile plus de quarante : les glaces en dérivant avaient effectué le reste. Le 1^{er} septembre nous étions à trois ou quatre cents pas des rochers qui sont sur le rivage est de l'île Winter.

Le 6 j'appris avec douleur par le télégraphe de *l'Hécla*, que M. Fife, contre-maître de la navigation du Groënland, venait de mourir : nous appré-

hendions
avait suc
avec tout
excellen

Ce n'e
hors de
le vent
îles Trini
l'île Salis
obstacle,
et à midi

Le 9 o
et le 10
prendre
mauvais
Je ne sau
pendant
le détro
notre ar
et la ville

Le 13
primes c
rivai à L
Tamise l

hendions cet évènement depuis plusieurs jours. Il avait succombé au scorbut. Je fis livrer à la mer, avec toute la solennité possible, les restes de cet excellent matelot.

Ce n'est que le 17 que nous nous trouvâmes hors de la glace et des courans contraires. Enfin, le vent étant favorable, nous passâmes près des îles Trinité le 18 au soir, et le lendemain devant l'île Salisbury. Puis, sans rencontrer le moindre obstacle, nous descendîmes le détroit d'Hudson, et à midi, le 23, nous avions passé les îles Buffon.

Le 9 octobre au matin, nous vîmes les Orcades, et le 10 nous jetâmes l'ancre à Lerwick pour y prendre des rafraîchissemens et attendre qu'un mauvais vent qui s'était déclaré du sud eût changé. Je ne saurais dire avec quels égards on nous traita pendant les quatre jours de notre séjour forcé dans le détroit de Brassy. A la première nouvelle de notre arrivée, les cloches de Lerwick sonnèrent, et la ville fut illuminée le soir.

Le 13 le vent ayant passé dans le nord, nous prîmes congé de nos excellens hôtes, et le 18 j'arrivai à Londres : les vaisseaux entrèrent dans la Tamise le 14 novembre.

TROISIÈME VOYAGE.

(1824-1826.)

Malgré le non succès de la dernière expédition dans les mers Polaires, on se résolut de tenter encore une fois le voyage par mer entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, et les vaisseaux furent équipés avec un soin tout particulier. On doit encore aux marins de tout grade de l'expédition les plus sincères remerciemens pour leur zélée coopération, et je suis heureux de répéter que, si la réussite de l'entreprise avait dépendu d'eux, elle aurait accompli tous les vœux de la science.

L'Hécla et *la Fury* quittèrent la Tamise le 10 mai 1824, et le 4 juillet nous étions près de l'île que les Danois nommèrent *Boat-Island*, et qui est par 74 degrés 28 minutes 15 secondes de latitude, et 58 degrés 12 minutes 56 secondes de longitude. Le lendemain nous comptâmes, étant sur le pont, cent trois montagnes de glace, dont quelques-unes s'élevaient de cent à deux cents pieds au-dessus de la mer, et nous étions entourés de glaces au point d'être obligés d'aller continuellement à la remorque et de nous frayer passage à la scie. Nous

eûmes
bre, et
caster,
et là un
taire gre

Le 13
quand
vant no
fallut lu
terrain.

Le 17
Enfin', a
rivaient
tantôt s'
en mouv
telots,
mobilité
le port
d'hiver.

Après
tien de
que le
fallut so
qui étaie
nous éta
eurent l
parfaite.
notre c

eûmes ces difficultés à vaincre jusqu'au 9 septembre, et le 10 nous entrâmes dans le détroit de Lancaster, libre de toute glace, si l'on en excepte ça et là une montagne flottante au milieu de la solitaire grandeur de cette vaste étendue d'eau.

Le 13 nous étions à sept heures au cap York, quand nous eûmes le chagrin de voir la mer devant nous couverte de jeune glace avec laquelle il fallut lutter quatre jours, et sans cesse perdant du terrain.

Le 17 un vent de l'est nous repoussa en avant. Enfin, après avoir été le jouet des courans qui dérivèrent ou des glaces qui tantôt nous obstruaient, tantôt s'éloignaient de manière que tout se remit en mouvement ou *en via*, comme disaient les matelots, pour retomber le lendemain dans l'immobilité, nous entrâmes à la fin d'octobre dans le port Bowen, où nous établîmes nos quartiers d'hiver.

Après tous les soins extrêmes pris pour le maintien de la chaleur, qui, dans ces régions, est plus que le bien-être, car elle est la vie elle-même, il fallut songer à varier nos amusemens dramatiques, qui étaient usés, comme on dit, jusqu'à la corde, et nous établîmes un bal masqué. Ces divertissemens eurent lieu avec le plus grand ordre et une réserve parfaite. Nos mascarades étaient sans licence et notre carnaval sans excès. Une occupation non

moins autrement suivie, ce furent les écoles, qui eurent un effet excellent.

On a souvent parlé de la rapide et distincte propagation du son dans cet air si froid; en voici un exemple. Le lieutenant Foster avait été dans la nécessité d'envoyer de l'observatoire au rivage opposé du port, distance de près de deux milles, un homme pour fixer une marque au méridien, et il avait placé entre eux deux, à mi-chemin, quelqu'un pour répéter ses ordres; mais il reconnut que ce soin était inutile et qu'il pouvait parfaitement s'entretenir avec cet homme malgré l'éloignement.

L'hiver présenta quelques belles aurores boréales, mais la hauteur des terres qui entouraient le port Bowen nous priva plus long-temps qu'à l'ordinaire de la présence du soleil sur l'horizon. Quelques-uns de nos officiers, montés exprès sur une haute montagne, l'entrevinrent le 2 février 1825.

Une ourse tuée dans l'eau libre, dans les premiers jours de notre arrivée au port Bowen, nous donna une preuve frappante d'affection maternelle. Elle eût pu facilement s'échapper; mais elle avait deux petits, et elle ne voulut pas les abandonner. Elle les emportait sur son dos quand la chaloupe la rejoignit. Une seconde circonstance semblable se présenta pendant le printemps. Deux oursons étant descendus dans une large fissure dans la glace, leur mère se plaça devant eux, de manière à les garantir

des attaques
éviter et

Dès que
térêt de
rieur, et
pour no
prendre
occident
l'atteign

Le 25

ture ma
degrés 3
degrés 4
degrés 1
la Fury
sur la gl
mise à f
espéranc
principa
naître a
tention
le 29 et
nous re
rangeme
par un l
Le po
cidental
du port

des attaques de nos gens, qu'elle eût pu facilement éviter elle-même.

Dès que la terre le permit, nous fîmes, dans l'intérêt de la géographie, des excursions dans l'intérieur, et nous essayâmes de la pêche aux baleines pour nous pourvoir d'huile. Enfin nous pûmes reprendre la mer le 20 juillet, gouvernant vers la côte occidentale de la baie du Prince-Régent et nous l'atteignîmes le 24 à la hauteur du cap Seppings.

Le 25, de bonne heure, nous passâmes l'ouverture marquée dans la carte de cette côte par 73 degrés 34 minutes de latitude; et c'est par les 72 degrés 42 minutes 30 secondes de latitude, et 91 degrés 50 minutes 5 secondes de longitude, que *la Fury* dut être abandonnée, après avoir échoué sur la glace, de manière à ne pouvoir plus être remise à flot. Cet accident mit fin tout à coup aux espérances de succès que l'on avait conçues pour le principal objet de ce voyage; et, le 27, je fis connaître aux deux équipages réunis sur *l'Hécla* l'intention où j'étais de retourner en Angleterre, et le 29 et le 30, étant à l'ancre dans le port de Neill, nous remplîmes nos tonneaux et fîmes divers arrangemens intérieurs, puis nous sortîmes du port par un léger vent de nord-ouest.

Le port de Neill, le seul qui soit sur la côte occidentale de la baie du Prince-Régent, à l'exception du port Bowen, auquel il est de beaucoup supé-

rieur est un excellent abri. Sa latitude est de 73 degrés 9 minutes 8 secondes, et sa longitude de 80 degrés 1 minute 26 secondes.

Le 1^{er} septembre nous trouvâmes une mer parfaitement libre dans le détroit de Barrow, et nous pûmes porter à l'est. Le 17, à midi, nous étions au sud du cercle Arctique: depuis cette latitude jusqu'à 58 degrés environ, nous eûmes des vents favorables. Ce n'est que le 10 octobre que nous doublâmes la pointe nord des Orcades, et j'arrivai le 16 à Londres.

Le capitaine Hoppner, ses officiers et tout l'équipage furent jugés suivant les formes indispensables, en raison de la perte de *la Fury*, et il est à peine nécessaire d'ajouter qu'ils furent acquittés honorablement.

En terminant la relation de ce troisième voyage, j'ajouterai quelques détails sur les Esquimaux de la presqu'île Melville et des îles adjacentes, particulièrement des îles Winter et Iglouluk, détails que je n'ai pu donner dans le cours du récit.

Le nombre d'individus composant la tribu d'Esquimaux rencontrée à l'île Winter et à Iglouluk, était de deux cent dix-neuf, dont soixante-neuf hommes, soixante-dix-sept femmes et soixante-trois enfans. Les femmes étaient en grande partie jeunes relativement, c'est-à-dire de 20 à 25. Il n'y en avait

que quatorze
taine, ce
passèrent
seize dé

La tai
tite; ma
l'œil par
bitude
courber
l'enfant
avaient
flasque
et renfo
très apla
ter celle
considér
les peau

Les je
et transp
dépouill
à peine
prononc
quand i
leur œil
zontal
plus bas

La ch
et raide

que quatre qui paraissaient avoir atteint la soixantaine, car sur les cent cinquante-cinq individus qui passèrent l'hiver à Igloodik, nous remarquâmes seize décès et neuf naissances seulement.

La taille des Esquimaux est, comme on sait, petite; mais chez les femmes elle est réduite encore à l'œil par la forme massive des vêtements et par l'habitude qu'elles acquièrent de bonne heure de se courber en avant, afin de balancer les pieds de l'enfant qu'elles portent dans leur capuchon. Elles avaient toutes, même les plus jeunes, la chair flasque et sans aucune fermeté : leur nez est petit et renfoncé entre les os des joues, mais sans être très aplati. Leurs dents sont belles, sans en excepter celles des vieilles femmes, qui sont cependant considérablement usées par l'habitude de mâcher les peaux de veau marin pour faire des bottes.

Les jeunes gens des deux sexes ont le teint clair et transparent et la peau douce; et quand elle est dépouillée de sa couche d'huile et de saleté, elle est à peine plus foncée que celle d'une brune un peu prononcée, de façon que le sang est très visible quand il monte aux joues. Outre la petitesse de leur œil, il est à remarquer qu'il n'est point horizontal comme le nôtre, mais il descend beaucoup plus bas du côté du nez que de l'autre.

La chevelure des deux sexes est noire, luisante et raide. Les hommes la portent longue, et elle

pend autour de leur tête sale et éparse. Quelques jeunes gens, surtout parmi ceux qui étaient venus à nous aux environs des côtes du Welcome, l'avaient coupée droit sur le front, et deux ou trois avaient sur le sommet de la tête une place circulaire où les cheveux étaient tout-à-fait courts et rares, rappelant ainsi la coiffure des capucins. Les femmes sont fières de leur chevelure longue et épaisse; et quand elles veulent se montrer parées, elles la séparent en deux parties égales, dont l'une leur pend de chaque côté de la tête et sur les épaules. Pour assujettir et rendre raides ces tresses, elles les attachent en forme de longue queue avec une lanière de peau de daim roulée en spirale autour des cheveux, et de manière à montrer alternativement une bande de fourrure blanche ou foncée. On appelle ces queues *rogliga*. Les femmes moins élégantes se contentent de renouer leur chevelure en nattes pendantes de chaque côté du front, et les plus indifférentes à leur toilette la bordent sous la taille de leur veste. Les cheveux, chez les deux sexes, sont pleins de vermine dont ils se débarrassent réciproquement, et qu'ils mangent. Les femmes ont un peigne qui nous a paru être beaucoup plus d'ornement que d'usage. Quand une femme a son mari malade, elle porte les cheveux détachés, et s'il meurt, elle les coupe en signe de deuil. Les hommes portent la barbe sur la lèvre

supérieure
gueur
uns se
lèvre in

Les v
entière
ce poin
avons r
peu de
lieu du
afin de
cée au-d
boutons
des fem
plus con
capucho
bras po
faisons
est rigou

Chaque
elle est
(cappa-
térieure
pour les
leurs pi
ne peut
femmes
lâches a

supérieure et le menton, et lui laissent une longueur d'un pouce à un pouce et demi. Quelques-uns se faisaient remarquer par une touffe entre la lèvre inférieure et le menton.

Les vêtemens des hommes et des femmes sont entièrement de peaux de daim, et ils diffèrent en ce point de la plupart des Esquimaux que nous avons rencontrés. Quant à la forme, elle varie très peu de celle qui a été tant de fois décrite. Le milieu du dos de la veste des femmes est en saillie, afin de donner pied à l'enfant, qu'une ceinture placée au-dessous et retenue devant par deux grands boutons de bois empêche de tomber. Les manches des femmes sont plus larges, pour qu'elles puissent plus commodément déposer leurs enfans dans leur capuchon. Elles ont l'habitude d'en retirer leurs bras pour les rapprocher du corps, comme nous faisons de nos doigts dans nos gants quand le froid est rigoureux.

Chaque personne a toujours en hiver, quand elle est dehors, deux vestes, dont l'une extérieure (*cappa-tiga*) a la fourrure en dedans, et l'autre intérieure (*fattiga*) touche le corps. Il en est de même pour les culottes, et leurs jambes sont, ainsi que leurs pieds, si bien vêtues, que nul degré de froid ne peut les atteindre. Les bottes de dessous des femmes, différentes de celles des hommes, sont lâches autour de la jambe; étant aussi hautes que

le jarret en arrière et en avant, elles atteignent, au moyen d'une longue pate en pointe, la taille, et là elles s'attachent aux culottes. La botte que l'on met par-dessus correspond avec l'autre par la forme, hormis qu'elle va en avant, se gonflant au point de donner à celle qui la porte l'apparence la plus bizarre que l'on puisse imaginer. Cette superfluité dans les bottes venait probablement d'un usage que pratiquent encore les femmes du Labrador, et qui consiste à porter leurs enfans dans leurs bottes.

Une ou deux personnes avaient l'habitude de porter autour du cou une espèce de fraise, composée du poil le plus long de la peau de daim, et retombant sur la poitrine d'une manière qui sied très bien aux jeunes gens. Cet ajustement paraissait donner si peu de chaleur à ceux qui le portaient, que je suis disposé à croire qu'il s'y rattache quelques notions superstitieuses.

L'Esquimau ainsi équipé peut affronter toutes les injures de ce climat, et rien ne peut égaler l'aspect de bien-être qu'ils montrent même par le temps le plus rude. Quand on les voit à une petite distance, la bordure blanche de leurs capuchons, blanchie encore par leur haleine, qui s'y attache et y gèle, contraste avec les figures foncées qu'ils entourent, et en fait de très grotesques objets.

Les femmes prenaient avec empressement les gants que nous leur donnions, et disposaient les noirs

et les
d'un ne
tour du
orneme
plus ext
tient to
attachés
me, com
une fem
en scie a
portait s
allait trè
genre ap
la porta
consistai
geur, co
sues en
Près du
art, un
très jolic
daient p
de renne
nerf, et
Le tat
nement
ans ce
orne sor
et quelq
XL.

et les blancs alternativement sur un cordon fait d'un nerf. Elles les portaient aussi en bracelet autour du poignet, et il est probable que ce dernier ornement était considéré comme un charme. Mais le plus extraordinaire des amulettes, et qui leur appartient tout entière, c'était un rang de nez de renards attachés à la partie antérieure de la veste d'une femme, comme une rangée de boutons noirs. J'achetai à une femme un ornement demi-circulaire de cuivre, en scie au bord supérieur et d'un beau poli, qu'elle portait sur sa chevelure au-dessus du front, et qui allait très bien. Toutefois la plus jolie parure de ce genre appartenait à un homme, et les hommes seuls la portaient je ne sais dans quelle occasion. Elle consistait en une bande de deux pouces de largeur, composée de plusieurs bandes de peau cousues ensemble, alternativement noires et jaunes. Près du bord supérieur on avait entrelacé, avec art, un peu de poil qui formait avec la peau une très jolie marqueterie. A la partie inférieure pendaient plus de cent petites dents, surtout de celles de renne, très proprement attachées par un double nerf, et dont l'ensemble formait une jolie frange.

Le tatouage paraît être pour la femme un ornement indispensable, et l'opération a lieu à dix ans ou même avant. Les parties du corps qu'elle orne sont la figure, les bras, les mains, les cuisses et quelquefois le sein, mais jamais les pieds, comme

dans le Groënland. On fait cette opération très facilement, en passant sous l'épiderme une aiguille et du fil : celui-ci est couvert de noir de fumée et d'huile. On suit un dessin tracé d'abord sur la peau, et chaque piqûre laisse une teinte bleue ineffaçable.

Plusieurs hommes étaient tatoués sur le revers de la main, et nous apprîmes qu'ils regardaient ces marques comme un souvenir qu'on leur avait laissé de quelque personne morte ou éloignée. Il a été dit en d'autres lieux comment ils construisent leurs maisons avec de la glace, taillée absolument comme nos pierres : la forme de la porte est gothique. Ces constructions ont assez l'air d'habitations humaines, tant que la neige ne les a pas voilées ; mais alors rien ne les distingue plus des monticules de neige que le disque de glace qui sert de vitre, et l'on peut se figurer quel singulier aspect présente à la nuit une maison que l'on ne découvre qu'au moyen du cercle de clarté que produisent les lampes de l'intérieur. Chaque lampe est disposée de façon à s'alimenter d'huile, et à cet effet on suspend une branche mince et longue de graisse de baleine, de veau marin ou de cheval de mer, près de la flamme, et la chaleur fait tomber l'huile goutte à goutte dans le vase.

Immédiatement au-dessus de la lampe est un grossier châssis de bois où les pots sont suspendus.

et qu
os, q
nom
mouil
de sou
Ave
cuillè
pas on
niuk, f
chaqu
son ét
Pou
morces
tirées
cuir, q
entre
Ils d
pêche,
doiven
arme d
laquell
l'étend
person
Beauco
avaient
le sud
par ea
par te

et qui sert aussi à supporter un grand cerceau en os, qui contient un filet bien tendu. Cette machine, nommée *muctat*, sert à recevoir tous les objets mouillés, et est ordinairement chargée de bottes, de souliers et de mitaines.

Avec la corne du bœuf musqué ils se font des cuillères assez semblables aux nôtres, et je ne dois pas omettre les cuillères étroites nommées *pattek-niuk*, faites de longs morceaux d'os creusés, et dont chaque ménagère porte une douzaine attachées à son étui à aiguilles.

Pour faire du feu, l'Esquimau se sert de deux morceaux de pyrite de fer, dont les étincelles sont tirées de manière à tomber dans un petit étui de cuir, qui contient de la mousse bien séchée et frottée entre les mains.

Ils ont beaucoup d'instrumens de chasse et de pêche, proportionnés à la force des animaux qu'ils doivent attaquer, mais ils ne connaissent aucune arme destinée à la guerre entre eux. La distance à laquelle ces peuples étendent leurs migrations, et l'étendue de côtes dont ils ont une connaissance personnelle, sont réellement très considérables. Beaucoup d'entre eux, nés à Amilioke et à Iglouluk, avaient été à *Nouwouk*, et à peu près aussi loin dans le sud qu'est la baie Chesterfield. Aucun n'avait été par eau à Accouli, mais plusieurs y étaient allés par terre. Ils ne connaissaient absolument rien

du rivage continental à l'ouest d'Accouli, car on ne peut voir du haut des montagnes aucune terre dans cette direction. Ils ont toutefois une idée confuse que nul n'y pourrait vivre, faute de moyens de subsistance, pas plus les Indiens que les Esquimaux.

Ils en savent assez des Indiens par la tradition pour en avoir une grande terreur, à cause de leurs mœurs féroces. Quand, une fois, je leur racontai les circonstances d'un massacre que rapporte Hearne, ils se pressèrent autour de nous dans la hutte, écoutant avec une attention muette et presque hors d'haleine, et les mères rapprochaient d'elles leurs enfans, comme pour les garder de la cruelle catastrophe. Un fait digne de remarque, c'est qu'ils donnent aux Indiens un nom (*Irkily*), qui paraît être évidemment le même que celui que les Groënlandais donnent aux antropophages¹, qu'ils supposent habiter la partie ouest de leur pays, et auxquels la terreur a donné la figure d'un chien.

On remarque dans les chiens des Esquimaux une admirable dispensation de la Providence. Leur poil, dans l'hiver, a de trois à quatre pouces de long; mais en outre, la nature leur fournit pour cette saison rigoureuse un second vêtement de laine douce et serrée, qu'ils commencent à perdre au printemps. Ainsi fourrés, ils peuvent faire face au froid le plus violent sans en souffrir : ils ont de

¹ *Erkiglit*. Crantz, 1, pag. 208, 209.

plus
dans
proté
dorm
therm
chiens
tact s
vive. I
lémen
poussé
ou deu
se batt
piés. Q
devien
mais c
comme
chiens
Quo
du fou
nuisibl
ment c
néralen
se reje
ordre
grogne
que le
du chi
Qua

plus une faculté étonnante de résistance au froid dans les parties du corps qui ne sont pas ainsi protégées, car nous avons vu un jeune chien endormi, ayant sa pate nue sur une ancre, quand le thermomètre marquait 30 degrés, et un de nos chiens n'aurait pu supporter un instant ce contact sans ressentir une douleur immédiate et très vive. Ils n'aboient jamais, mais ils ont un long hurlement mélancolique comme les loups, et ils le poussent vivement quelquefois pendant une minute ou deux : ils sont de plus toujours à grogner et à se battre, ce qui fait qu'ils sont en général estropiés. Quand ils sont caressés et bien nourris, ils deviennent tout-à-fait familiers et domestiques, mais ce traitement ne perfectionne pas leur qualité comme chiens de trait : l'anatomie d'un de ces chiens est exactement celle d'un loup.

Quoique les chiens ne traînent que par la crainte du fouet, cependant l'emploi de cet instrument est nuisible à la marche du traîneau; car non-seulement celui qui a été frappé se retourne, mais généralement il tombe sur son plus proche voisin qui se rejette sur un autre, et de là résulte un désordre général, accompagné de hurlemens et de grognemens. Il faut dire que le fouet sert peu, et que le conducteur emploie certains mots ou le nom du chien qui guide les autres.

Quand ils tirent des fardeaux pesans, ils traînent

mieux avec un de leurs maîtres, une femme surtout, un peu devant le traîneau; et dans ce cas on leur fait souvent hâter le pas en portant une mitaine à sa bouche et en faisant le mouvement de la couper avec un couteau : on jette ce morceau de mitaine sur la neige : alors les chiens, prenant cet objet pour de la viande, se précipitent en avant pour le prendre.

Les Esquimaux furent, dans nos premiers rapports, très probes et très loyaux avec nous ; mais plus nous leur devînmes familiers, plus ils se relâchèrent et employèrent de ruses pour couvrir leurs petits larcins ; mais il faut ici faire la part de la tentation à laquelle ils étaient exposés journellement, parmi les immenses amas de biens que nos vaisseaux leur semblaient contenir. Pour établir un parallèle, supposons un Européen de la plus basse classe, admis à errer parmi des tas d'or et d'argent : aux yeux des Esquimaux rien ne peut-être plus précieux que le fer et le bois qui abondaient à bord. L'Européen et l'Esquimaux qui résistent à la tentation de dérober, dans des cas si analogues, doivent être considérés comme étant de niveau sur l'échelle de la probité.

Je n'ai parlé que de leurs rapports avec nous : quant à leurs transactions entre eux, la plus stricte loyauté y préside, et le vol ne paraît pas être craint parmi eux. Pour leur caractère, le vice principal

est l'envie des femmes. Les groupes ne savent pas autre les leurs histoires pens de

Ils sont reconnaissables de vif p... tant, les enfants les enfan... lant sur

Les femmes comme à ces t... comme ciété ci rien à leurs hu seynt t sous ell que no fois cor jambes

Les femmes la plus même

est l'envie et la médisance, surtout de la part des femmes. Il n'était pas rare de les voir réunies en groupes, chacune racontant aux autres ce qu'elle savait pendant deux heures, singeant de temps à autre les personnes dont elle parlait, et entremêlant ses histoires de plaisanteries évidemment aux dépens des voisines absentes.

Ils sont hospitaliers. Je l'ai déjà dit, et je dois reconnaître qu'étant leur hôte, j'ai passé une soirée de vif plaisir entre les femmes travaillant et chantant, les maris raccommodant en paix leurs lignes, les enfans jouant devant la porte, et le pot bouillant sur la flamme claire d'une lampe qui égayait.

Les femmes ne sont point traitées en servantes, comme on le dit des Groënlandaises : elles se livrent à ces travaux que l'on qualifie de domestiques, comme les femmes de classe inférieure dans la société civilisée. Dans l'hiver elles n'ont absolument rien à faire, et sont tranquillement assises dans leurs huttes, la plus grande partie du jour. Elles s'asseyaient toujours sur leur lit avec les jambes ployées sous elles, et sont mal à leur aise dans la posture que nous prenons ; les hommes s'asseyaient quelquefois comme nous, mais ils aiment mieux avoir les jambes croisées devant eux.

Les femmes ne paraissent pas être très prolifiques : la plus grande famille se composait de sept enfans du même lit. Trois ou quatre sont le nombre ordinaire.

Elles sèvrent habituellement leurs enfans à trois ans : elles ont aussi l'habitude de leur donner à manger dans leur bouche, après avoir amolli par la mastication les alimens qu'elles leur présentent en tournant la tête, assez pour que l'enfant qui est dans le capuchon puisse joindre ses lèvres à celles de sa mère. On fait de la même manière dégourdir l'eau pour eux, et les pères aiment beaucoup à les prendre sur leurs genoux et à les nourrir ainsi.

J'apprends de ne pouvoir donner un très favorable témoignage en faveur de la chasteté des femmes et de la délicatesse des maris sur ce point. Quant aux derniers, il n'était pas rare d'en voir offrir leur femme en vente, aussi facilement qu'une veste ou un couteau. On peut affirmer que dans aucun pays la prostitution ne va aussi loin que chez ces peuples. La conduite de la plupart des femmes, quand leurs maris étaient absens des huttes, témoignait clairement de leur indifférence à leur égard, et de leur entier laisser-aller relativement aux liens nuptiaux. Le départ des hommes était généralement le signal pour mettre de côté la contrainte, qu'on reprenait bien vite lors du retour, qu'elles se font annoncer par les enfans postés au-dehors pour avertir.

Les enfans sont dociles, et connaissent à peine la désobéissance. Un mot, un regard même de leurs parens suffit. Quand ils ont huit ans, leurs pères

les em-
partir
la tribu

Il m-
père d-
reçus e-
qui me-
l'adopt-
loin ch-
qu'un
tiens p-
garçon
pour é-
lors, l'-
patern-
de ce m-

La c-
et les
trahit
féroce
de plu-
plus pa-

Les
supérie-
maris.
pour e-
traduc-
chez eu-

les emmènent à la chasse des veaux marins, et à partir de cette époque ils deviennent utiles à toute la tribu.

Il m'arriva un jour de me qualifier en riant de père d'un jeune garçon qui était près de moi, et je reçus du vieillard dont il était le fils une réponse qui me prouvait que je pouvais l'adopter sans façon : l'adoption est en effet une coutume poussée très loin chez ce peuple. Elle n'a pour motif souvent qu'un but d'intérêt, et pour se procurer des soutiens pour la vieillesse : aussi n'adopte-t-on que des garçons. Quand un homme adopte le fils d'un autre pour être à lui, on dit qu'il le prend (*togo*), et dès lors, l'enfant vit chez lui comme dans la maison paternelle, et ignore même souvent qu'il a été l'objet de ce marché, surtout si ses parens sont morts.

La conduite des Esquimaux envers les vieillards et les infirmes, qui ne sont plus qu'un fardeau, trahit un degré d'insensibilité qui paraît presque féroce : cependant, les intérieurs, composés même de plusieurs familles, vivent dans la concorde la plus parfaite.

Les Esquimaux ne paraissent reconnaître aucune supériorité entre eux, après celle des parens et des maris. Le mot *nalleguk*, employé au Groënland pour exprimer les mots *mattre* et *seigneur* dans les traductions esquimaues de l'Écriture, n'est pas connu chez eux. C'est par l'effet de cette fierté et de cette

idée de suffisance qu'ils se sont nommés *Innuï*, ou les hommes.

On peut supposer que, chez un peuple aussi gai que les Esquimaux, il y a plusieurs sortes de jeux. Il en est un qu'un de nos officiers vit à l'île Winter, pendant que la plupart des maris étaient à la chasse des veaux marins, et une femme en était le principal personnage. A peine l'eut-on priée de donner ce spectacle, qu'elle délia tout à coup sa chevelure, la natta, attachâ les deux bouts ensemble pour qu'elle ne la gênât point, et alors avançant au milieu de la hutte, elle commença à faire les grimaces les plus hideuses que l'on puisse concevoir, attirant ses deux lèvres dans sa bouche, poussant son menton en avant, louchant d'une manière effroyable, fermant de temps à autre un œil, et rejetant sa tête d'un côté à l'autre comme si elle eût eu le cou disloqué. Ce spectacle, nommé *ayokit tak poke*, fut suivi d'un second divertissement qui consiste à regarder fixement et gravement devant soi, en répétant *tabak tabak, keibo keibo, keban genu toïk, keban genu toïk, amatoma, amatoma*, dans l'ordre où ces mots sont placés, mais chacun quatre fois au moins, et toujours avec une inflexion particulière de la voix. On fait sortir le son de la gorge de façon qu'elle ressemble beaucoup à la ventriloquie. Après le dernier *amatoma*, l'actrice dirigea son doigt vers son corps, et prononça le mot *angethoug* en

tenant
puis e
toute l
çant en
rale. Il
c'est-à-
sions q
peut s
actions
Les ém
femme
corde.
sique,
leur ch
cou po
nous fa
est enti
ne soit

Quel
jouisse
du con
une tr
tomba
ensuite
vaincus
ou mêm
sieurs
La c

tenant son sérieux pendant cinq ou six secondes , puis elle éclata d'un rire fou , auquel se joignit toute la compagnie qui y prenait part en prononçant en chœur certaines paroles d'une voix gutturale. Il y eut d'autres divertissemens du même genre, c'est-à-dire composés de grimaces et de contorsions qu'il n'est pas besoin de décrire , et que l'on peut supposer avoir pour conséquence certaines actions que leurs maris ne doivent pas connaître. Les émissaires placés aux aguets le prouvent. Les femmes Esquimaues s'amuseut aussi à sauter à la corde. Elles sont aussi fort passionnées pour la musique , tant vocale qu'instrumentale. Elles écartaient leur chevelure de leurs oreilles , et tendaient le cou pour saisir plus distinctement les sons , quand nous faisions de la musique. Quant à la leur , elle est entièrement vocale , à moins que le tambourin ne soit considéré comme une exception.

Quelle que soit l'abondance dont ces peuples jouissent , ils souffrent quelquefois horriblement du contraire. Dans un lieu près d'Accouli , pendant une très grande famine , une troupe d'hommes tomba sur une autre et massacra tout le monde : ensuite les vainqueurs vécurent de la chair des vaincus , quand elle fut gelée , et sans la faire cuire ou même dégeler. Ce fait nous fut raconté par plusieurs Esquimaux.

La cérémonie des lamentations ne commence

pas seulement à la mort, elle accompagne les derniers momens de la maladie. Le père d'une personne malade entre dans l'appartement, et, après l'avoir regardée pendant quelques secondes sans parler, il annonce par un profond sanglot qu'il se prépare à la cérémonie prochaine; alors tous les gens présens se joignent en chœur à ces cris : c'est un compliment de condoléance qu'il serait inconvenant d'omettre.

Ces Esquimaux ne paraissent pas avoir d'idée de l'existence d'un Être suprême : leurs superstitions, qui sont nombreuses, ont toutes quelque trait à l'agence surnaturelle des *Tourngou*, ou esprits, avec lesquels, en certains cas, les *Angethougs* ont de mystérieux entretiens dans une hutte sombre, et d'une voix étrangement modulée. Les Esquimaux ont une foi implicite dans ces absurdes oracles.

FIN DU TROISIÈME VOYAGE DE PARRY.

TENTA

L'Hé

mars 18
Nord au
il était c
de sud
favorab
rivâmes
Hamme
des Lap
notre re
servatio
de notre
d'eau, e
son et d
liers à n
avec de
rangifer
plétés d
vâmes l
Le 5

QUATRIÈME VOYAGE.

TENTATIVE POUR ATTEINDRE LE PÔLE NORD PAR LES GLACES
ET AU MOYEN DE CHALOUPES.

(1827.)

L'Hécla, dont j'étais le commandant, sortit le 25 mars 1827 de la Tamise, pour aller vers le pôle Nord aux termes de mes instructions, et le 6 avril il était en pleine mer, et ayant en poupe un vent de sud qui nous portait droit au nord. Les vents favorables furent si constans, que le 17 nous arrivâmes au large de l'île Soroë sur laquelle se trouve Hammerfert, et le 19 nous y entrâmes pilotés par des Laponais qui montaient une chaloupe venue à notre rencontre. Là, nous commençâmes des observations magnétiques, qui durèrent tout le temps de notre séjour, nous complétâmes nos provisions d'eau, et nous nous procurâmes quantité de venaison et de poisson. Nous achetâmes aussi des souliers à neige, et l'on nous amena, le 23, huit rennes avec de la mousse pour leur nourriture (*cenomyce rangiferina*). Tous nos préparatifs étant ainsi complétés dans le sens de nos instructions, nous levâmes l'ancre le 29.

Le 5 mai, étant par 73 degrés 30 minutes de

latitude et 7 degrés 28 minutes de longitude, nous rencontrâmes le premier courant de glaces, et le 9 nous vîmes deux baleiniers par lesquels je donnai avis à l'amirauté de la présence de *l'Hécla* à la hauteur du 77° degré de latitude. Le 14 nous passâmes la baie de la Madeleine, et plus tard dans la journée nous arrivâmes au large du cap de Hackluyt que nous tournâmes au sud-est pour chercher un ancrage dans le havre de Smerembourg. En cela nous fûmes déçus, car nous le trouvâmes entièrement occupé par une nappe de glace d'une seule pièce, et de chaque côté solidement attachée à la terre; nous nous mîmes alors en devoir de déposer des provisions de toute nature au cap Hackluyt, pour que mon détachement les retrouvât à son retour du nord, de façon que, dans le cas où le vaisseau serait contraint d'aller plus au sud, nous pussions avoir ici des ressources de toute espèce pour quelques jours.

Le 15 nous longeâmes la côte est du Spitzberg par la latitude de 80 degrés 4 minutes 13 secondes et la longitude de 12 degrés 35 minutes, et le 22 on descendit sur la plage de Redbeach où, sur une petite colline, étaient deux tombeaux portant les dates de 1741 et 1762. Nous étions alors pris par la glace, et nous essayâmes de partir avec les chaloupes; mais cet expédient fut reconnu impossible, et nous fîmes des arrangemens pour mettre nos provisions

à bord
J'avais
l'équip
ment p
mais d
de mo
l'Hécla
milieu
rans av
contre
sens co
avons
terre, s
considé
répond
ou Mus
enterre
y déba
coulaie
pleines
d'autar
vions d
abonda
même
degrés
du pay
minuit
pieds a

à bord et sur des traîneaux que nous construisîmes. J'avais l'intention de quitter, avec une partie de l'équipage, le vaisseau que je croyais assez solidement pris dans ces glaces pour y être en sûreté, mais dans les premiers jours de juin je m'aperçus de mon erreur, et de la nécessité de rester sur *l'Hécla*, qui était dans une situation périlleuse, au milieu des masses flottantes que le vent et les courans avaient ébranlées. Nous avions alors à lutter contre les efforts de la glace qui dérivait dans le sens contraire à notre direction, et le 6 mai nous avons été entraînés à cinq milles d'une pointe de terre, au-delà de laquelle le rivage semblait fuir considérablement à l'est. Cette pointe me paraissait répondre en tout à la situation de la baie Muscle ou Mussell, et nous pûmes y prendre terre pour y enterrer des provisions. Nous fûmes très surpris, en y débarquant, de voir de larges courans d'eau qui coulaient du haut des montagnes et des mares pleines de tous les côtés. Cette circonstance était d'autant moins attendue de nous, que nous n'avions certainement jamais vu l'eau de moitié aussi abondante dans un quartier d'hiver en cette saison, même à l'île Winter, qui est par la latitude de 66 degrés un quart ou à peu près 14 degrés au sud du pays où nous nous trouvions. L'eau coulait, à minuit, à une hauteur de trois ou quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et le saxifrage

se trouvait en pleine fleur à une égale élévation.

La vue que nous eûmes du haut des montagnes me donnait la confiance que, si nous avions pu trouver un lieu de parfaite sûreté pour *l'Hécla* nous aurions pu lancer les chaloupes dans une eau libre qui paraissait directement conduire au nord et nous aurions ainsi atteint la glace sans difficulté, mais il fallait attendre un changement favorable.

Je ne me rappellé pas avoir eu jamais aussi beau temps dans ces parages, que pendant tout notre séjour sur la côte nord du Spitzberg. La température était chaude à l'ombre, et le soleil brûlait. Le 8, une brise du sud nous délivra enfin, après une captivité de vingt-quatre jours.

Le 16 après avoir côtoyé des masses de glace qui bordaient le rivage de manière à le rendre inaccessible, nous débarquâmes sur l'île Walden pour, du haut d'une éminence, voir autour de nous. Presque toute la mer était une glace non interrompue, et nous perdîmes l'espoir de trouver dans les sept îles un port pour le vaisseau. La latitude de l'île Walden, à l'extrémité nord, est de 85 degrés 35 minutes 38 secondes, et la longitude 19 degrés 51 minutes 16 secondes. Comme nous avions remarqué cependant que, dans le nord, la mer était parfaitement claire, nous gouvernâmes vers un îlot, dans l'espoir d'y abriter *l'Hécla*, mais nous ne pûmes en faire autre chose qu'un dépôt de provisions.

Alo
courir
de nou
détroit
au sud
lente h
baie re
donnai
Foster
demen
déposé
prévisi
glaces.
gulières
pour m
timent
pourrai
Ces arr
avec no
prise et
onze jo
Nous
trois ho
et, apr
glaces
nous tr
geant v
atteign

Alors je me décidai, avec l'aide du vent d'est, à courir encore au sud de Low-Island, et d'essayer de nouveau d'approcher du rivage vers l'entrée du détroit de Vaigatz : nous fîmes donc toutes voiles au sud-ouest. Enfin le 18 je découvris une excellente baie, et le 20 nous y entrâmes l'*Hécla* : cette baie reçut, par conséquent, le nom du navire. Je donnai tout aussitôt mes instructions au lieutenant Foster qui se trouvait dès lors prendre le commandement de l'*Hécla*, pour que des provisions fussent déposées en ce lieu même pour nous, et dans la prévision du cas où le navire serait emporté par les glaces. Je prescrivis aussi des communications régulières entre le bâtiment et les lieux de dépôt, pour m'informer de la situation et de l'état du bâtiment, et me donner tous les renseignemens qui pourraient nous être utiles à notre retour du nord. Ces arrangemens terminés, je quittai l'*Hécla* le 21 avec nos deux chaloupes, que je nommai l'*Entreprise* et l'*Endeavour*, qui portaient pour soixante-onze jours de provisions.

Nous partîmes donc après la salve ordinaire de trois heures de la part de ceux que nous quitions, et, après avoir traversé à la rame une quantité de glaces lâches qui étaient à l'entrée de la baie, nous nous trouvâmes dans une mer libre, et nous dirigeant vers la partie ouest de Low-Island que nous atteignîmes le 22 à deux heures du matin, nous y.

déposâmes des provisions, et le 23 nous allâmes débarquer sur les glaces attachées encore à l'île Walden où nous trouvâmes nos provisions dérangées par les ours. Nous les remîmes en sûreté; puis, comme l'aspect du nord était très favorable, nous prîmes, sans délai, congé des côtes du Spitzberg au moins pour deux mois : nous l'espérions. Nous gouvernâmes alors droit au nord, et à minuit notre latitude était 80 degrés 51 minutes 13 secondes.

Le plan de notre marche ayant toujours été le même depuis notre entrée sur les glaces, je puis en donner ici le détail. Nous faisons de la nuit le jour, pour éviter le trop grand éclat du soleil et avoir plus de chaleur pendant nos heures de repos, ce qui nous permettait de faire sécher nos vêtemens. Cette coutume de marcher la nuit et de dormir le jour, avait si complètement interverti l'ordre naturel des choses, qu'il nous était difficile souvent de nous convaincre de la réalité et que, malgré un chronomètre, nous étions souvent dans l'embarras pour savoir à quel point des vingt-quatre heures nous étions.

Quand nous nous levions le soir, nous commençons notre journée par les prières, après quoi nous quittons nos vêtemens fourrés de nuit pour nos habits de voyage. Nous avons pris pour règle de toujours mettre les mêmes bas et les mêmes

bottes
cinq
ou ge
mouil
d'un a
secs le
fois ap
déjeuner
tions p
chemin
dîner,
cinq et
Nous f
la nuit
et nous
que no
tenir à
du dar
homme
secs et
des eh
répare
per, a
main.
leur p
couver
tempér
Cette p

bottes pour la marche, et je crois que, hormis cinq ou six journées, ils furent toujours trempés ou gelés. Peu importait, puisqu'ils devaient être mouillés au bout d'un quart d'heure, et qu'il était, d'un autre côté, d'une importance vitale de tenir secs les objets dans lesquels nous couchions. Une fois *appareillés* pour la marche, nous faisons un déjeuner de cacao chaud et de biscuit, et nous partions pour faire de cinq à cinq heures et demie de chemin, puis nous nous arrêtons une heure pour dîner, et nous recommencions un trajet de quatre, cinq et même de six heures, suivant les circonstances. Nous faisons halte enfin, pour ce que nous appelions la nuit, qui commençait le matin de bonne heure, et nous choisissons la plus grande surface de glace que nous pouvions pour y héler les chaloupes et les tenir à l'abri des chocs d'autres glaces flottantes ou du danger de dériver avec elles. Ensuite chaque homme s'habillait pour la nuit et mettait des bas secs et des bottes fourrées, afin de faire l'examen des chaloupes, des traîneaux et des habits pour les réparer où il y avait besoin, et nous allions souper, après avoir préparé les provisions du lendemain. Alors les officiers et les matelots fumaient leur pipe : ce qui servait à sécher la chaloupe et la couverture, car cette chaleur faisait monter la température de nos habitations à 10 ou 15 degrés. Cette partie des vingt-quatre heures était notée seul

temps de plaisir réel. On causait des batailles, des histoires de mer, et les fatigues de la journée, inutiles souvent, étaient oubliées alors; enfin, après les prières, nous nous couchions dans nos vêtemens fourrés. Après un sommeil de sept heures, l'homme désigné pour faire bouillir le cacao nous éveillait, quand il était prêt, par un son de *bugle*, et nous recommencions notre temps de veille et de marche. Nous partîmes le 24 pour notre premier voyage sur la glace, et cette journée fut si pénible et si difficile, qu'elle ne se composa que de deux milles et demi dans le nord, et le 25 nous fîmes halte pour coucher par les 81 degrés 15 minutes 13 secondes. Nous trouvâmes le lendemain les mêmes masses de glaces escarpées et fréquemment coupées de flaques d'eau, dont chacune nécessitait le déchargement et le rechargement des chaloupes: nous ne faisons pas plus d'un demi-mille en quatre heures.

Le 5 juillet nous étions par 81 degrés 45 minutes 15 secondes, et la longitude était de 24 degrés 23 minutes est. On peut donc voir quelle était la lenteur de notre marche, et la longitude nous prouve que nous avions dérivé considérablement à l'est. Le 9 juillet nous éprouvions l'ineffable plaisir de voir un beau temps sec, quand la pluie recommença, mais comme tout sur nous était mouillé, nous ne courûmes aucun risque. Nous eûmes après

cela
avions
nuit
plus é
cions,
glace
quelq
chissab
nuit, p
profita
loupe
aux inc
le 16,
latitude
gitude
Le 2
rieuse
les chal
poids,
la glac
ment, e
qui s'ac
plus fo
mes ni
être tre
Nous
constan
prisme.

cela la jouissance d'un souper chaud, car nous avions tué huit ou neuf oiseaux. Bientôt après minuit la pluie fut remplacée par le brouillard le plus épais que j'eusse jamais vu, et nous avançons, nous dirigeant à tâtons d'un petit morceau de glace à l'autre, et très heureux si nous trouvions quelques surfaces unies ou des trous d'eau franchissables. Nous marchions ainsi au milieu de la nuit, passant de la glace à l'eau et de l'eau à la glace, profitant de chaque canal libre pour aller en chaloupe : la pluie ne cessait pas et ajoutait encore aux incroyables difficultés du chemin. Nous étions, le 16, par le 82° degré 26 minutes 44 secondes de latitude, et les chronomètres indiquaient une longitude est de 20 degrés 32 minutes 13 secondes.

Le 21 nous échappâmes de près à une très sérieuse calamité. Le champ de glace qui supportait les chaloupes et les traîneaux ayant rompu sous le poids, les traîneaux avaient presque disparu sous la glace : quelques hommes y passèrent entièrement, et un autre ne fut retenu que par sa ceinture qui s'accrocha à un traîneau placé sur de la glace plus forte. Par bonheur nous ne perdîmes ni hommes ni provisions, et nous en fûmes quittes pour être trempés.

Nous remarquâmes, une nuit (et c'était une circonstance rare), les plus éclatantes couleurs du prisme, réfléchies par les cristaux de neige sur la

glace : les principales teintes étaient le rouge, l'orange, le vert et le violet. Ce phénomène avait lieu quand le soleil était bas, et à mesure qu'il se retirait, le reflet était moins distinct et plus éloigné.

Le 21 nous croyions voir de l'amélioration dans l'état des glaces ; mais que l'on juge de notre surprise, en découvrant à midi que nous étions par la latitude de 82 degrés 43 minutes 5 secondes, ou tout au plus à quatre milles au nord de notre observation de la veille, au lieu de dix ou onze que nous avions réellement faits, tant nous avions dérivé ! Cependant nous avons enfin gagné la glace permanente, mais escarpée et coupée d'eau. Nous eûmes dès-lors un travail incroyable et désespérant pour ceux qui savaient pour combien peu de chose ils luttaient. Il n'en était point ainsi des matelots, car ils s'y livraient de toutes leurs forces, se contentant de remarquer en riant que *nous étions longtemps à atteindre ce 83° degré.*

Le 23 à cinq heures et demie du soir, nous vîmes un très beau phénomène naturel. Un vaste arc de brouillard blanc parut d'abord vis-à-vis du soleil, comme cela arrivait ordinairement ; mais cette fois il se colora fortement de toutes les teintes du prisme, et bientôt après il ne se forma pas moins de cinq autres arcs complets. Dans l'arc principal, ceux de l'intérieur s'élargissaient graduellement à mesure qu'ils s'approchaient de celui qui les entourait, mais

tous é
qui e
partie
térieu

Le
sur un
traver
signe
march
nous
condes
derniè
perdu
n'éton
vation
dix à c

Il n'
que la
de tell
par un
cès à
tout n
possib
trente
avons
lieu de
la qua
limite

tous également bien colorés. Le grand arc et celui qui en était le plus près avaient le rouge à la partie supérieure du cercle ; les autres, du côté intérieur.

Le lendemain nous fîmes quatre milles et demi, sur une route de sept et demi environ, que nous traversâmes trois fois comme à l'ordinaire. Le seul signe de vie animale qui nous frappa pendant la marche de ce jour, ce fut le bruit d'un rotché. Le 25 nous étions par les 82 degrés 40 minutes 23 secondes de latitude, ce qui prouve que, depuis notre dernière observation, le 20 à midi, nous avions perdu en dérivant treize milles au moins, car nous n'étions pas à plus de trois milles de cette observation, quoique nous eussions certainement fait de dix à onze milles au nord dans cet intervalle.

Il n'était que trop évident, depuis quelques jours, que la glace avec laquelle nous avions à lutter était de telle nature et aérivait si fort au sud, surtout par un vent du nord, que nous avions peu de succès à espérer. Cependant jusqu'ici nous avons mis tout notre zèle à tendre vers la plus haute latitude possible pour nous, dans notre position, et depuis trente-cinq jours nous allions vers le nord : nous avions épuisé la moitié de nos provisions, et le milieu de la saison était arrivé. Depuis quelques jours la quatre-vingt-troisième parallèle était l'extrême limite où s'arrêtaient nos espérances ; mais elles

s'étaient même beaucoup affaiblies depuis que ce vent du nord s'était déclaré, et je résolus de donner un jour de repos aux hommes, et de leur déclarer que nous allions retourner sur nos pas. Cette communication faite, nos hommes furent cruellement désappointés en voyant le peu d'efficacité de leurs efforts. Notre latitude était alors de 32 degrés 40 minutes 23 secondes, et notre longitude de 19 degrés 25 minutes à l'est de Greenwich : la plus haute latitude que nous eussions atteinte était de 82 degrés 45 minutes, à la date du 23, au matin. Notre distance de *l'Hécla* était alors de cent soixante-douze milles dans le sud-sud-ouest. Pour parvenir à cette distance nous avons fait, suivant notre calcul, deux cent quatre-vingt-douze milles, dont cent par eau, avant de pénétrer sur la glace. Comme nous parcourions souvent sur la glace trois et même cinq fois le même chemin, on peut, en toute sûreté, multiplier la longueur de la route par deux et demi, de sorte que le trajet total a six cent soixante-huit milles, trajet suffisant pour arriver au pôle, s'il eût eu lieu en ligne droite.

Le 27 au soir, nous partîmes pour revenir au sud, et je puis assurer que, quelque désolés que fussent les lieux que nous allions quitter, jamais nous ne rentrâmes au logis avec moins de satisfaction qu'alors. Notre traversée en retour fut tout aussi laborieuse, et elle ne fut variée que par la néces-

sité de
rame.
et au
borda
un tab

Le
morde
s'appr
mort,
chaqu
plus,
frir
en rés
être a
la cha
toute

Le
par 8
et de
glace.

Le
ressou
arriv
Table
sions.
vâmes
un so
les ou

sité de passer un lac d'eau douce au bateau et à la rame. Ce lac avait un quart de mille de longueur, et au milieu était une île : la glace escarpée qui le bordait et le bleu magnifique de l'eau formaient un tableau étrange et pittoresque.

Le 6 août on tua un ours sur la glace, et l'animal mordait encore la neige quand un de nos gens s'approcha de lui avec son couteau. Il fut à peine mort, qu'il lui ôta le cœur et le foie, et en outre chaque homme eut une livre de cette viande : de plus, on était toute la journée occupé à en faire frire des tranches sur un grand feu de graisse. Il en résulta plusieurs indigestions ; mais elles durent être attribuées à la quantité et non à la qualité de la chair qui est aussi saine sinon aussi agréable que toute autre viande.

Le 11 nous fîmes notre dernier repas sur la glace, par 81 degrés 34 minutes de latitude, et 18 degrés et demi est de longitude ; puis nous quittâmes la glace, après y avoir vécu quarante-huit jours.

Le vent était tombé, et nous n'eûmes d'autre ressource que celle de nos rames ; et le 12 nous arrivâmes devant le rocher qui est au nord de Table-Island, où avaient été déposées nos provisions. Je ne saurais dire le bien-être que nous éprouvâmes en sentant une fois encore sous nos pieds un sol sec et ferme. Nous découvrîmes alors que les ours avaient dévoré tout le pain (cent livres) :

le lieutenant Crozier y était venu, et y avait apporté quelques matériaux pour réparer les chaloupes, ainsi que certains articles de superflu auxquels nous étions depuis bien du temps étrangers. Nous allâmes le lendemain prendre les provisions qui étaient sur la côte nord de l'île Walden, et le 21 août nous rentrâmes dans la baie de l'Hécla, après avoir accompli un voyage de onze cent vingt-sept milles.

Le voisinage de Treuren-Bourg, où se trouve la baie de l'Hécla, comme beaucoup d'autres points de la côte septentrionale du Spitzberg, paraît avoir été fréquenté à une époque très reculée par les Hollandais. Tous les lieux où nous débarquions présentaient des monumens de leur présence, dans les nombreux tombeaux que nous y voyions. Il y en a trente sur une pointe de terre tout au côté nord de la baie, et peut-être que le nom de cette baie, tiré du hollandais *Treuren* (lamenté, être en deuil), a-t-il quelque funèbre rapport à cette circonstance.

Le
voyer
baie d
de l'Ar
Cuivre
sible à
d'un
époque
tion te
pour a
Georg
donna
l'espa
ont va
côtes
pas en
les de
Mine-
Macke
bouch

FRANKLIN.

VOYAGES AUX CÔTES DE LA MER POLAIRE.

(1819-1827.)

PRÉLIMINAIRE.

Le gouvernement britannique ayant résolu d'envoyer une expédition par terre des rivages de la baie d'Hudson, pour explorer la côte septentrionale de l'Amérique, depuis l'embouchure de la Mine-de-Cuivre jusque vers le point le plus éloigné possible à l'est, dans la vue de faciliter la découverte d'un passage nord-ouest, entreprise à la même époque par le capitaine Parry, confia cette expédition terrestre au capitaine Franklin, en lui donnant pour adjoint le docteur Richardson et les deux élèves Georges Back et Robert Hood. Cette tâche difficile donna lieu à deux voyages qui s'accomplirent dans l'espace de huit années, et dont les résultats nous ont valu la connaissance d'une grande étendue de côtes de la mer Glaciale, qui jusqu'alors n'avaient pas encore été explorées par des Européens, sauf les deux grandes rivières de Mackenzie et de la Mine-de-Cuivre, que les deux voyageurs Hearne et Mackenzie avaient pu descendre jusqu'à leur embouchure dans l'océan Polaire.

Le premier des deux voyages de Franklin fut commencé en 1819 et se termina en 1822; le second fut entrepris en 1825 et achevé en 1827. Dans l'un et l'autre, on devait déterminer les latitudes et les longitudes de la côte nord de l'Amérique septentrionale, notamment les points les plus remarquables, tels que baies, rades, rivières, caps, ou autres accidens naturels de ce continent; on devait laisser des marques visibles dans les lieux où des vaisseaux pourraient entrer et où l'on pourrait envoyer une chaloupe; on devait y laisser, sur la nature de la côte, tous les renseignemens qui pourraient être utiles au capitaine Parry. Les instructions données au voyageur portaient aussi que, dans le journal de sa route, il indiquerait le degré de température au moins trois fois en vingt-quatre heures, ainsi que le vent, le temps et tous les phénomènes météorologiques; qu'il ne négligerait aucune occasion d'observer et de noter les variations de la boussole et l'intensité de la force magnétique; qu'il donnerait enfin une attention particulière au genre et au degré d'influence que l'aurore boréale pourrait avoir sur la boussole. Nous allons offrir une analyse de ces deux voyages.

Le 2
au po
Galle
d'Yor
avec
du G
Hou
n'ima
fonds
jours
trente
land-H
minut
41 sec
Les
d'Hud
sont a
« A
séparé
wan,
une d
deux
d'égar
tacade

PREMIER VOYAGE.

(1819-1822.)

Le 23 mai 1819, le capitaine Franklin s'embarqua au port de Londres, sur le vaisseau *le Prince-de-Galles*, et atteignit, le 30 août suivant, la factorerie d'York sur la baie d'Hudson. Il partit de ce lieu, avec tous ses compagnons de voyage, pour le lac du Grand-Esclave, par la route de Cumberland-House et la chaîne des postes intermédiaires. On n'imagine pas la quantité de rapides, rochers et bas-fonds qu'il fallut passer durant les quarante-quatre jours qu'on mit à franchir la distance de deux cent trente lieues de la factorerie d'York à Cumberland-House, dont la latitude est par 53 degrés 56 minutes 40 secondes nord, et 102 degrés 16 minutes 41 secondes de longitude ouest de Greenwich.

Les établissemens des compagnies de la baie d'Hudson et du nord-ouest à Cumberland-House, sont ainsi décrits par le capitaine Franklin :

« A l'extrémité supérieure d'une île étroite, qui sépare le lac Pine-Island de la rivière Saskatchewan, à environ une lieue de cette dernière, dans une direction nord, sont les maisons contiguës des deux compagnies, bâties en bois avec beaucoup d'égard aux commodités, entourées de hautes estacades et flanquées de bastions aussi en bois. La

difficulté de transporter aussi le bois dans l'intérieur de l'Amérique nord a empêché de l'employer aux fenêtres, où il est assez mal remplacé par un parchemin que les femmes indigènes font sans nul art avec des peaux de daim. Le sol qui entoure Cumberland-House est bas, mais la pierre à chaux dont il est fortement mélangé le rend bon, capable de produire du blé en abondance, et toutes sortes de légumes. On y a déjà porté beaucoup d'herbes potagères à une grande perfection, et les pommes de terre égalent celles d'Angleterre. Les productions spontanées de la nature feraient vivre fort bien tous les animaux de l'Europe. Les chevaux se nourrissent parfaitement, même en hiver, et il en serait de même des bœufs si l'on se procurait du foin, chose très aisée. Les cochons prospèrent aussi, mais ils demandent à être tenus chaudement dans la saison rigoureuse. Il résulte de tout cela que les résidens pourraient, avec quelque attention, se rendre beaucoup moins dépendans des Indiens pour leur subsistance, et se délivrer de l'anxiété où les plonge trop souvent le non succès des chasseurs. Le besoin continuel de combustible a beaucoup éclairci le voisinage des maisons, et par suite le paysage environnant n'a nul attrait, surtout en hiver; peu d'êtres animés vivifient la scène : un renard, une martre, un loup et quelques oiseaux, comme corbeaux, pies, perdrix,

grimpe
loin,
souffr
rature
en ple
Pen
dura j
klin e
une ju
opinio
dont c
étendu
cent c
bords
et con
ne pos
Peu d
une s
nombr
seurs.
enfants
ment
Très p
l'une c
atteign
le not
évalué
cinq c

grimpereaux, etc., en rompent seuls, de loin en loin, l'uniformité. Dans nos rares sorties, nous ne souffrions pas beaucoup du changement de température, quoique le thermomètre marquât trois fois en plein air 30 degrés au-dessous de zéro.»

Pendant son séjour à Cumberland-House, qui dura jusqu'au 18 janvier 1820, le capitaine Franklin eut les occasions les plus favorables de se faire une juste idée du caractère, des mœurs, usages et opinions des Indiens *Crees* qui habitent le district dont ce poste fait partie. Ils sont clairsemés sur une étendue de pays immense. Le district s'étendant de cent cinquante milles de l'est à l'ouest, le long des bords du Saskatchewan, autant du nord au sud, et comprenant plus de vingt mille milles carrés, ne possédait alors que cent vingt Indiens chasseurs. Peu d'entre eux ont plusieurs femmes, la plupart une seule, et quelques-uns sont célibataires. Le nombre des épouses n'excède pas celui des chasseurs. Elles se marient fort jeunes, allaitent leurs enfans plusieurs années, se voient de plus constamment exposées à la fatigue, et souvent à la faim. Très peu fécondes, en conséquence elles n'ont pas, l'une dans l'autre, plus de quatre enfans, dont deux atteignent l'âge de puberté. D'après ces données, le nombre d'individus de chaque famille peut être évalué à cinq, et la population totale du district à cinq cents. Ce peuple est vain, léger, indolent, in-

prévoyant, peu scrupuleux entre la vérité et le mensonge, pourtant observateur sévère des droits de propriété, susceptible d'amitié et d'autres affections douces, très hospitalier, bon pour les femmes, et décidément pour à la paix. Tout Cree redoute la puissance magique et médicale de son voisin, en même temps qu'il exalte sa propre habileté dans l'un et l'autre de ces deux arts. *Je suis comme Dieu*, est parmi eux une expression très commune, et ils prouvent leur prétendue divinité par leurs jongleries. Un sac de médicamens, dans lequel est un petit morceau d'indigo, de vitriol bleu ou de vermillon, devient, entre les mains d'un sorcier de marque, une telle source de terreur pour le reste de la tribu, qu'il le met à même de s'engraisser à son aise des travaux d'hommes ignorans, superstitieux et trompés. Une plaisante anecdote d'un imposteur de ce genre est racontée dans le voyage du capitaine Franklin.

La rapacité de ce misérable privait ses compatriotes d'un nécessaire dont ils n'étaient pas toujours sûrs; et un pauvre chasseur languissait, se mourait, par suite des terreurs que ses menaces lui avaient inspirées. Le puissant sorcier vint au fort Cumberland et débuta par un pompeux exposé de son savoir-faire. Il prétendait, entre autres absurdités, qu'ayant les mains liées, aussi serrées que possible, dès qu'on l'aurait mis dans une enceinte magique, il se dégagerait par le secours de

deux
dres.
pote
où il
quatr
furen
pieds
corde
fois s
placé
tout a
yeux
se mi
très m
doute
celui
l'ence
Rien
long
son h
heure
fin no
réveil
gique
qu'un
vrait;
venaie
saules

deux ou trois esprits familiers qui étaient à ses ordres. Il fut pris au mot, et on lui promit une capote pour récompense en cas de succès. L'enceinte où il voulait être fut formée, suivant l'usage, de quatre saules enfoncés en terre, dont les sommets furent attachés à un cerceau élevé de six à huit pieds au-dessus du sol. Dûment garrotté d'une corde de quelques brasses qui entourait plusieurs fois son corps et ses membres, le *prétendu dieu* fut placé dans l'enceinte magique dont le diamètre était tout au plus de deux pieds : il était dérobé à nos yeux par une peau de daim jetée sur les saulés. Il se mit alors à chanter une espèce d'hymne d'un ton très monotone. Les autres Indiens, qui paraissaient douter que le pouvoir du démon pût rivaliser avec celui d'un homme blanc, étaient rangés autour de l'enceinte, attendant le résultat avec inquiétude. Rien de remarquable n'arriva pendant un assez long temps. Le sorcier continuait par intervalles son hymne, que répétaient ceux du dehors. Une heure et demie s'écoula de cette manière; mais enfin notre attention qui commençait à se lasser, fut réveillée par une violente secousse de l'enceinte magique. Aussitôt les Indiens chuchotèrent entre eux qu'un démon s'était glissé sous la peau qui la recouvrait; mais il se trouva que le bruit et la secousse provenaient de ce que le sorcier, entré tout nu sous les saules par une température très rigoureuse, fris-

sonnait, gelottait de tous ses membres, et que ses dents mêmes craquaient de froid : il eut néanmoins le courage de rester dans cet état encore une demi-heure, au bout de laquelle il demanda grâce. Il ne lui avait pas été difficile de se dégager des liens formés par ses compatriotes ; mais ceux du gouverneur Williams, expert, comme vieux marin, dans l'art de nouer les cordes, étaient bien autrement solides. Cette épreuve fit tomber le crédit du sorcier qui sortit tout honteux du fort et n'osa plus y reparaitre. »

L'expédition mit soixante-quatre jours à se rendre de Cumberland-House au fort Chippewyan, d'où l'on a vu que Mackenzie était parti. Ce voyage de huit à neuf milles offrit une alternative de circonstances heureuses et désagréables. Au nombre de ces dernières était la fatigue de marcher avec des chaussures pour la neige, du poids de trois livres, constamment attachées à des chevilles enfilées et à des pieds écorchés.

Ayant quitté le port Chippewyan avec trois canots et des vivres pour un seul jour, on gagna le fort Providence, dernier établissement des traficans dans cette direction, non sans avoir eu à surmonter de grandes difficultés produites par les lacs, les rivières et les transports de bagages. Suivant les observations du capitaine Franklin, la latitude de ce fort est de 62 degrés 17 minutes 9 se-

con
28 s
U
le f
posa
chas
trois
faire
l'étab
A
eun l
sidér
dirige
le 20
passe
avant
bois d
escar
vue d
depuis
quant
mée /
perm
qu'un
du te
sirs, a
chasse
devan

condes; sa longitude ouest de 114 degrés 9 minutes 28 secondes.

Une revue faite de l'expédition, quand elle laissa le fort Providence, fit connaître qu'elle se composait de six Anglais, de dix-sept voyageurs ou chasseurs canadiens, de trois interprètes et de trois femmes d'autant de voyageurs amenées pour faire aux hommes des habits et des souliers dans l'établissement d'hiver.

A travers un pays que n'avait encore visité aucun Européen, accompagnée d'*Akaitcho*, chef considéré, et d'un parti de ses Indiens, l'expédition se dirigea sur la rivière de la Mine-de-Cuivre, et arriva le 20 août 1820, à un lieu où ce chef lui proposa de passer l'hiver. La proposition réunissait tous les avantages qu'on pouvait désirer. Une maison en bois de pin y fut construite au sommet du rivage escarpé d'une petite rivière qui offrait une belle vue des sites environnans. La longueur du voyage depuis Chippewyan fut évaluée à cinq cent cinquante-trois milles. La nouvelle résidence fut nommée *le fort l'Entreprise*. Le capitaine Franklin ne se permit, jusqu'au 14 juin 1821 qu'elle fut évacuée, qu'une excursion au dehors, à cause de la rigueur du temps. Il s'avança vers le but final de ses desirs, avec trois Canadiens, deux Esquimaux et deux chasseurs indiens. Le docteur Richardson l'avait devancé avec un autre détachement; mais tous les

deux se réunirent peu après ; et furent ramenés par le froid au fort.

Plus tard la rivière de la Mine-de-Cuivre fut atteinte , et sa navigation reconnue moins difficile qu'on ne l'aurait imaginé. Mais l'impossibilité de la remonter depuis la mer et le manque de bois pour former un établissement parurent des obstacles invincibles à ce que le cuivre recueilli dans ces parages pût jamais devenir l'objet d'une utile spéculation. Les montagnes qui le recèlent varient en hauteur depuis douze cents jusqu'à quinze cents pieds. Vingt-une personnes de l'expédition , savoir , les officiers , quelques-uns des voyageurs et tous les Indiens , y allèrent chercher des échantillons du minéral ; mais ils n'en trouvèrent que de très petits et peu nombreux , après avoir parcouru pendant neuf heures un espace considérable de terrain. L'uniformité de ces montagnes est rompue par d'étroits vallons que traversent de petits ruisseaux , et les meilleurs échantillons se trouvent parmi les pierres de ces vallons. Il paraît que les Indiens fouillent là où ils voient quelque substance imitant le marcassite percer la surface du sol. Ils n'ont pas d'autres règles pour diriger leurs recherches , et n'ont jamais découvert le métal dans son emplacement originel.

L'expédition , étant le 15 juillet 1821 peu loin de la mer , fut abandonnée des Indiens qui retour-

nère
rapu
gabl
sabl
occie
grés
115
oues
nord
pour
Le
duir
vivro
de vi
cent
prise
Les d
et la
dista
Le
1821
d'un
cinq
trées
Ve
duite
l'esp
pu le

nèrent chez eux. Après qu'on eut passé quelques *rapides*, la rivière devint plus large et plus navigable pour les canots, coulant entre les bancs d'un sable alluvial. Un campement fut formé sur la rive occidentale, à sa jonction avec la mer, par 67 degrés 47 minutes 30 secondes de latitude nord, et 115 degrés 36 minutes 49 secondes de longitude ouest. Là, M. Wentzel, commis de la Compagnie nord-ouest, quitta l'expédition avec dix Canadiens pour aller au fort l'Entreprise.

Le capitaine Franklin les congédia afin de réduire autant que possible les consommations de vivres. Les personnes restantes étaient au nombre de vingt, y compris les officiers. On estimait à trois cent trente-quatre milles la distance du fort l'Entreprise, au nord de la rivière de la Mine-de-Cuivre. Les canots et le bagage furent trainés sur la neige et la glace pendant cent dix-sept milles de cette distance.

Le capitaine Franklin commença, le 21 juillet 1821, son voyage sur la mer Polaire, et fit, le long d'un rivage parfaitement libre de glaces, environ cinq ou six cents milles, explorant les baies et entrées de rivières.

Vers le milieu d'août, voyant ses provisions réduites aux besoins de trois jours, et ayant perdu l'espoir de rencontrer les Esquimaux, qui eussent pu le ravitailler, il sentit l'absolue nécessité de s'en

retourner. Il eût compromis, en avançant plus loin, son existence et celle de tout son monde, et empêché que la connaissance de ce qui avait été fait parvint en Angleterre. Son premier projet avait été de revenir, si la rigueur de la saison l'y forçait, par la rivière de la Mine-de-Cuivre; mais la longueur du voyage et la modicité de ses provisions le décidèrent à prendre une autre voie. Il résolut donc de gagner d'abord le Sund arctique, où il avait trouvé plus d'animaux que partout ailleurs; puis de s'avancer aussi loin que possible par la rivière Hood, et, avec les matériaux des grands canots, d'en construire de petits qui seraient plus portatifs à travers le pays stérile qui aboutissait au fort l'Entreprise. Il s'embarqua le 22 août 1821; le voyage fut continué, soit à pied soit à l'aide des canots, au milieu des plus cruelles privations et des accidens les plus déplorables, jusqu'au 23 septembre que l'expédition se vit privée du peu qui restait. Dès la fin du mois précédent, l'hiver s'était annoncé, et, le 5 de celui-ci, survint, avec un violent ouragan, une neige qui couvrit la terre à deux pieds de profondeur, et fut l'avant-courrière de mille calamités. Les bœufs musqués, les rennes, les buffles et une volée immense d'oiseaux commencèrent à se diriger vers le sud. Les vivres étaient épuisés, le bois de chauffage manquait, et la fatigue de traîner les bagages sur la neige dans le canot

qu'on
ble. C
plus
daim
fallut
la Mi
la riv
Lorsq
franc
const
tente
corde
la na
l'eng
lorsq
fectu
panie
parai
tait,
de l'
Ap
Cuiv
mens
duite
afin
renc
ress
sage

qu'on devait bientôt perdre, devenait insupportable. On se trouva bientôt en proie aux privations les plus dures, en ne vivant que des os et des peaux de daims cuits, et en y ajoutant de vieux souliers. Il fallut laisser les canots pour atteindre la rivière de la Mine-de-Cuivre et le fort l'Entreprise, situé sur la rive opposée où l'on espérait trouver des vivres. Lorsqu'on fut arrivé près du fleuve, comment le franchir puisqu'on n'avait pas même de bois pour construire un radeau? Le docteur Richardson osa tenter de passer le fleuve à la nage en s'attachant une corde autour du corps; mais un froid au-dessus de la nature humaine le saisit au milieu du fleuve, et l'engourdit à tel point qu'il enfonçait dans le courant lorsqu'on le hala bien vite à terre. Le passage s'effectua enfin par le moyen d'une espèce de grand panier en joncs, qui, plein d'eau chaque fois et paraissant devoir noyer chaque individu qu'il portait, n'en déposa pas moins, un par un, tous ceux de l'expédition sains et saufs sur l'autre bord.

Après le passage de la rivière de la Mine-de-Cuivre, l'expédition se partagea en deux détachemens de chacun cinq ou six hommes, sous la conduite du lieutenant Back et du capitaine Franklin, afin d'avoir plus de chance pour se procurer, par la rencontre d'Indiens ou de toute autre manière, les ressources qui manquaient. Dès l'instant du passage, les Canadiens tombèrent successivement dans

un état que la mort suivit de près. La tripe de roche et les peaux des vêtemens étaient tout ce que l'on pouvait opposer aux tourmens de la faim. Le lieutenant Back et le capitaine Franklin se portèrent par des chemins différens. Back finit par atteindre le fort l'Entreprise, après avoir perdu plusieurs hommes restés morts dans le trajet. Il y trouva quelques provisions, et rencontra bientôt des Indiens qui lui en fournirent d'autres. Il envoya aussitôt une portion de ces vivres au capitaine Franklin, dont les compagnons étaient au moment de succomber d'inanition. Enfin l'expédition réunie put reprendre le chemin de la baie d'Hudson. De vingt personnes qui la composaient, d'après le dénombrement du 2 août 1821, dix avaient péri de faim, deux de mort violente, et les huit autres se trouvaient dans l'état le plus déplorable. Enfin les voyageurs, après un repos de cinq mois à l'île de Mossdeer, arrivèrent le 14 juillet 1822 à la factorerie d'York, sur la baie d'Hudson. Ils venaient de faire par terre et par eau plus de dix-huit cent cinquante lieues. Franklin, Back et Richardson arrivèrent en Angleterre le 15 octobre suivant.

SECOND VOYAGE.

(1825-1827.)

La seconde expédition du capitaine Franklin était destinée à explorer les côtes entre l'embou-

chur
fleu
auss
oues
deux
insé
celu
l'oue
pou
majo
ring
l'est.
de si
paré
lors
de s
Tr
de b
des s
Ours
son d
l'end
Mack
l'app
ratif
lieut
dall,
de m

chure de la rivière de la Mine-de-Cuivre et celle du fleuve Mackenzie, et devait s'étendre de ce dernier aussi loin qu'il serait possible vers l'extrémité nord-ouest de l'Amérique. L'examen des côtes entre les deux fleuves fut entrepris par le docteur Richardson, inséparable compagnon de Franklin, pendant que celui-ci reconnaîtrait la partie des côtes qui est à l'ouest du Mackenzie, afin de faire, autant qu'il se pourrait, coïncider ses opérations avec celles du major Beechey, qui, en traversant le détroit de Behring sur le vaisseau *le Blossom*, devait s'avancer à l'est. Ces deux officiers approchèrent effectivement de si près l'un de l'autre, qu'ils n'étaient plus séparés que par une distance de cinquante lieues, lorsque l'état des glaces les força au retour chacun de son côté.

Trois bateaux faits en acajou, au lieu d'écorce de bouleau, aussi légers mais plus forts que ceux des sauvages, furent dirigés vers le lac du Grand-Ours, que le capitaine Franklin avait désigné pour son quartier d'hiver et son point de départ. C'était l'endroit le plus rapproché de l'embouchure du Mackenzie, qui offrit une pêche suffisante pour l'approvisionnement de l'équipage. Tous les préparatifs étant faits, le commandant et son frère, le lieutenant Back, le docteur Richardson, M. Kendall, M. Drummond, naturalistes, et quatre soldats de marine, partirent de New-York, le 15 mars 1825.

Ils traversèrent rapidement les États du nord et le Haut-Canada, suivirent la route des lacs, et le 29 juin, sur la rivière de Méthye, à douze milles de la baie d'Hudson, dans l'intérieur des terres, ils rencontrèrent leurs bateaux. Ils furent joyeusement accueillis par l'équipage et poursuivirent leur route à travers ces rivières et ces portages, où il faut charier à bras et par terre, à des distances considérables, les canots et leur chargement. Ils arrivèrent le 7 août au fort Norman, sur le fleuve Mackenzie, à quatre journées du lac du Grand-Ours. Il restait encore de cinq à six semaines d'été, et Franklin résolut d'en profiter pour descendre le fleuve jusqu'à la mer, tandis que le docteur Richardson se dirigerait vers leur quartier d'hiver.

Le lac du Grand-Ours décharge ses eaux, par la rivière qui porte son nom, dans le fleuve Mackenzie. A un mille du confluent, les voyageurs remarquèrent que le charbon de bois qui couvrait les rives était en feu : il brûlait aussi à peu près dans la même direction lorsque le voyageur Mackenzie lui-même découvrit le fleuve. Sur les mêmes rivages se trouvent des couches d'une terre onctueuse que les Indiens des environs mangent dans les temps de famine. Elle a un goût de lait, et sa saveur n'est pas désagréable. Le fleuve, quelquefois tout parsemé d'îles, varie de deux à quatre milles de largeur. Ses eaux, resserrées dans quelques endroits, y

premi
lieu n
et cou
geur
mura
soixan
vous
habill
épique

Le
entière
taole
le-cha
conna
fleuve
celles
pects
de de
boises
mées
Les d
guaie
nots
même
billen
brilla

Un
le cap

prennent l'impétuosité d'une cataracte, et dans le lieu nommé les *Secondes-Rapides*, elles s'élancent et courent avec rapidité dans un canal dont la largeur varie de quatre cents à huit cents verges. Les murailles de ce défilé ont de quatre-vingts à cent soixante pieds de haut. Cet endroit est un rendez-vous de chasse pour les Indiens *Lièvres* : tous sont habillés de cuir, orné de broderies de poil de porc-épic et de grains de verroterie.

Le 16 août, on était en vue de la mer : elle était entièrement libre de glace, et n'offrait aucun obstacle à la navigation. Le capitaine Franklin fit sur-le-champ arborer le pavillon britannique. Les reconnaissances qui eurent lieu ensuite des rives du fleuve coïncidèrent presque sur tous les points avec celles de Mackenzie. C'étaient aussi les mêmes aspects de végétation ; les buissons portant les fruits de deux saisons sur les mêmes branches ; les framboises à côté des groseilles ; les baies jaunes parfumées ; les mêmes tapis de mousse parsemés de fraises. Les diverses tribus dispersées sur les rivages voguaient à coups de pagaie dans de semblables canots que trente-six ans auparavant, avaient les mêmes filets de pêche, et portaient les mêmes habillemens de cuir, brodés de poils teints des plus brillantes couleurs.

Un changement de temps subit força au retour le capitaine Franklin, qui, ayant déjà examiné l'état

de la mer au nord et à l'est, se disposait à reconnaître les côtes de l'ouest. Après une navigation très difficile, il atteignit le lac du Grand-Ours, où tous les membres de l'expédition se trouvèrent réunis; car le docteur Richardson revenait presque en même temps d'un voyage qu'il avait fait dans la partie septentrionale de ce lac, divisé en cinq bras ou baies, long de cent soixante-quinze milles, large de cent cinquante, et d'une profondeur inconnue, quarante-cinq brasses de cordes n'ayant pas trouvé de fond. Ils s'établirent d'abord sur les ruines d'un vieux fort, qui fut alors nommé *le fort Franklin*. Mais comme ils étaient au nombre de soixante, dont la subsistance devait dépendre principalement de la pêche, ils trouvèrent prudent de se diviser. Deux maisons furent élevées, l'une à quatre milles, l'autre à sept milles de distance, et vingt hommes furent envoyés dans chacune, avec tout ce qu'il fallait pour pêcher. Des filets constamment tendus dans le lac et confiés au soin d'un habile pêcheur fournissaient journellement de trois cents à huit cents poissons, principalement des harengs, des saumons, des truites, des carpes, des matamegs, ou poissons blancs: ce dernier, l'un des plus abondans, est vanté par tous les voyageurs pour son extrême délicatesse. Des Indiens furent employés à chasser le renne dans le voisinage; mais ce fut avec peu de succès. Des moyens furent pris pour occuper in-

cessa
comm
les o
sieur
jeux,

Ve
neige
cinq
par l
qu'en
phén
pitain
éprou
de te
veme
neige
consi
l'aigu

Au
les ra
restai
fort h
le mi
24 ju
batea
par la
docte
reste

cessamment tout l'équipage ; et quand les soins commencèrent à diminuer, on établit une école, où les officiers enseignaient à lire et à écrire à plusieurs de leurs gens. On eut recours aussi à divers jeux , exercices du corps , et autres divertissemens.

Vers le milieu d'octobre, il tomba beaucoup de neige ; en décembre, les jours n'étaient plus que de cinq heures, mais les longues nuits étaient égayées par le plus brillant clair de lune et par de fréquentes aurores boréales. Dans les momens où ce phénomène se déployait avec le plus d'éclat, le capitaine Franklin remarqua que l'aiguille aimantée éprouvait des variations très fortes. Le changement de temps exerçait aussi de l'influence sur les mouvemens de l'aiguille, car avant une tempête de neige ou de vent, les déviations étaient toujours considérables ; mais pendant toute la durée du vent, l'aiguille restait presque invariablement fixe.

Au mois de février 1826, la pêche diminua, et les rations devinrent de plus en plus minces. Il ne restait plus qu'une once de provision , lorsque fort heureusement un chasseur tua un daim. Vers le milieu de mai la glace commença à fondre. Le 24 juin, l'expédition entière s'embarqua sur quatre bateaux et descendit de nouveau jusqu'au Mackenzie par la rivière du lac du Grand-Ours. Le 4 juillet, le docteur Richardson, avec dix hommes, se sépara du reste des voyageurs pour suivre jusqu'à la mer une

branche orientale du fleuve, dans le but d'explorer ensuite les côtes entre le Mackenzie et la rivière de la Mine-de-Cuivre, et le commandant, suivi du reste de l'expédition, continua sa route à l'ouest.

Le capitaine Franklin, arrivé le 7 dans la baie où se jette le Mackenzie, découvrit, sur une île qui en forme le côté oriental, une foule de tentes, parmi lesquelles erraient quelques Esquimaux. Ses bateaux, poussés au rivage par la marée, faillirent être pillés par ces sauvages : il ne réussit à les préserver qu'en menaçant d'avoir recours aux armes. Il finit par entrer en pourparlers d'échanges avec eux. L'aspect, les habits, les manières de ce peuple étaient en tout semblables à ceux des tribus décrites par le capitaine Parry.

Les bateaux continuèrent à longer les côtes au nord, pendant tout le reste du mois de juillet et la première quinzaine d'août, mais si lentement et avec tant de difficultés et de dangers, attendu l'épaisseur des brouillards et l'accumulation des glaces sur le rivage, qu'il devint nécessaire de s'en éloigner. L'expédition était alors parvenue à moitié chemin entre le Mackenzie et la cap Glacé, au 70° degré 24 minutes de latitude nord, et le 149° degré 37 minutes de longitude ouest. L'été allait finir, les glaces se formaient, et d'ailleurs les instructions du capitaine Franklin lui prescrivaient le retour du 15 au 20 août, si la lenteur du voyage ou quelque ac-

cide
le p
dan
aprè
conc
de l
cap
aprè
ce fl
sans
s'abr
aprè
avia
dont
pas
était
orie
Cui
d'Es
la po
min
de l
Bath
son
mère

cident imprévu rendait douteux qu'il pût atteindre le passage Kotzebue avant la fin de la saison. Pendant ce temps, Beechey était forcé de rétrograder, après avoir atteint 71 degrés 23 minutes 39 secondes de latitude nord, et 156 degrés 21 minutes de longitude nord, à cent vingt milles au-delà du cap Glacé. Franklin remonta donc le Mackenzie, après avoir reconnu à l'ouest de l'embouchure de ce fleuve trois cent quarante-sept milles des côtes, sans avoir trouvé aucun havre où un vaisseau pût s'abriter. Il arriva au fort Franklin le 21 septembre, après une absence de trois mois, pendant laquelle ils avaient parcouru deux mille quarante-huit milles, dont six cent dix à travers des contrées qui n'avaient pas encore été découvertes. Le docteur Richardson était déjà de retour de son expédition sur la branche orientale du fleuve, et vers la rivière de la Mine-de-Cuivre, où il avait rencontré plusieurs campemens d'Esquimaux, après avoir atteint le cap qui forme la pointe la plus à l'est d'un canal, par 71 degrés 36 minutes de latitude nord, et 127 degrés 35 minutes de longitude nord, pointe qui reçut le nom de cap *Bathurst*. Enfin l'expédition regagna la baie d'Hudson, où nos voyageurs se rembarquèrent pour la mère-patrie.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
INTRODUCTION.	j
VOYAGES EN AMÉRIQUE. — Dix-neuvième siècle.	1
ROSS. (1818-1833.) Voyages aux régions arctiques.	<i>ib.</i>
PREMIER VOYAGE. (1818-1819.)	<i>ib.</i>
DEUXIÈME VOYAGE. (1829-1833.)	28
PARRY. (1819-1827.) Voyages pour la découverte d'un passage au nord-ouest.	244
PREMIER VOYAGE. (1819-1820.)	<i>ib.</i>
DEUXIÈME VOYAGE. (1821-1823.)	373
TROISIÈME VOYAGE. (1824-1826.)	440
QUATRIÈME VOYAGE. (1827.)	461
FRANKLIN. (1819-1827.)	475
PREMIER VOYAGE. (1819-1822.)	477
DEUXIÈME VOYAGE. (1825-1827.)	488

FIN DE LA TABLE.

Pages.

j

1

ib.

ib.

28

244

ib.

373

440

461

475

477

488